



Ex libris C. Monnard, prof.
1817.



HISTOIRE
DU
THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES
Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact
de leurs Piéces, & des Notes Historiques
& Critiques.

TOME QUINZIÉME.





A PARIS,

Chez { P.G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. D. CC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PRÉFACE.



Voici enfin le Quinziéme Volume de l'*Histoire du Théatre François.* Il sera bientôt suivi du Seiziéme, après lequel on mettra tout de suite sous presse le Dix-sept & Dix-Huitiéme, qui termineront entiérement cet Ouvrage. Nous voulons, comme on le voit, dédommager en quelque façon le Public du long silence que nous avons gardé, depuis la publication du Quatorziéme Volume.

Il y a eu en effet une interruption de plus de deux années,

pendant lesquelles nous n'avons été occupés qu'à travailler à remplir nos engagemens avec le Public; mais nous avons été considérablement retardés par l'immensité des recherches que nous avons été obligés de faire, & par la difficulté de trouver ce qui pouvoit nous donner des lumiéres satisfaisantes, tant par rapport aux Piéces de Théatre non imprimées, qu'à l'égard de ceux qui en étoient les Auteurs.

Il est vrai d'un autre côté, qu'en faisant ces recherches, nous avons rassemblé en même-tems des matériaux considérables pour les Volumes qui termineront notre Histoire: par ce moyen nous nous sommes mis en état d'aller de suite, & de ne plus retomber dans l'inconvé-

nient de faire attendre après nous.

Le Volume que nous donnons aujourd'hui ouvre par l'année 1709. & finit en 1721. On y trouvera des faits extrêmement intéressants qui en rendront la lecture aussi amusante qu'instructive. C'est tout ce que nous pouvons dire à ce sujet.

Le Seiziéme Volume qui est actuellement sous presse, commencera en 1722. & finira en 1730. Ce petit nombre d'années sera rempli de Piéces & d'anecdotes très-curieuses sur les Comédiens de l'un & de l'autre sexe, morts ou retirés depuis 1708. jusqu'en 1730.

Enfin, toute notre Histoire sera terminée par deux autres Volumes, qui rendront un comp-

te exact du Théatre jusqu'à la clôture de Pâques 1752 : on va les mettre sous presse incessamment.

Tandis que nous prenons tous les soins possibles pour accélérer la fin de notre entreprise, nous travaillons en même-tems à donner un Ouvrage, dans lequel les Amateurs des Spectacles trouveront tout ce qui peut flatter leur goût & leur curiosité. On l'imprime actuellement chez *P. G. Le Mercier*, Rue Saint Jacques, sous le titre de *Dictionnaire des Théatres de Paris*.

Cet Ouvrage qui formera quatre Volumes *in-douze*, exposera par ordre Alphabétique toutes les Piéces qui ont paru depuis le commencement des différens Théatres. Elles seront accom-

pagnées d'un extrait dans lequel on rendra compte de ce qu'elles ont de plus frappant. On y trouvera les noms des Auteurs, des Musiciens, des Acteurs & Actrices, sur chacun desquels on a rassemblé des faits singuliers, qui ne peuvent manquer d'interresser le Lecteur, ou du moins de l'amuser.

Nous avons eu pour objet principal de ne rien avancer que d'exact & de vrai ; ainsi nous avons lieu de nous flatter que cette attention de notre part nous méritera l'indulgence des Personnes de goût, dont la délicatesse a témoigné quelquefois trop de sensibilité sur certains défauts qui peuvent se rencontrer dans la lecture de notre Ouvrage.

☞ *C'est en conséquence de l'e-*

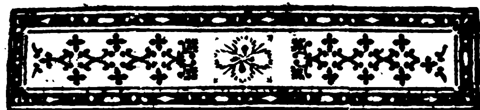
xactitude qui fait le mérite particulier de notre Histoire, que nous nous croyons obligés de faire observer, que dans le Tome XIII. de cet Ouvrage, page 80. *où il s'agit des vers que l'on avoit faits contre* Pradon, *nous avons cité ces deux-ci-*

En dépit des *Pradons*, des *Peraults*, des *Houdarts*,
On verra le bon goût fleurir de toutes parts.

Nous les avions tirés de la Henriade, *de l'édition de* 1724. *ainsi nous les avons cités comme étant de M. de* Voltaire. *C'est une erreur dont notre discernement auroit dû nous préserver, sans avoir besoin de chercher des lumiéres ailleurs. M. de* Marmontel *dans la Préface qu'il a mise à la tête de la* Henriade, *de l'édition de* 1746 *&* 1750. *nous apprend que l'*Abbé

Desfontaines *ayant fait imprimer à Evreux en* 1724. *la Henriade de M.* de Voltaire, *sur un manuscrit où il y avoit quelques lacunes, s'avisa de les remplir par des vers de sa façon, dont ceux-ci sont du nombre.*

HISTOIRE



HISTOIRE DU THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à présent.

TURCARET, 1709.

Comédie en prose, & en cinq Actes, (a) *de M.* LE SAGE,

Représentée pour la premiére fois, le Jeudi 14 Février. (Sept représentations.) *Part de l'Auteur,* 598 liv. 6 deniers.

DEUX causes étrangéres au mérite de cette Comédie, en suspendirent le plein succès : le froid excessif qu'il fit au commencement de cette an-

(a) Les premiéres représentations de Turcaret furent précédées d'un Prologue, composé d'une seule Scéne en prose, entre D. Cléophas & le Diable Boiteux, sous le titre de : *Critique de la Comédie de Turcaret par le*

1709. née, (a) & les murmures de beaucoup de gens qui trouvoient trop de ressemblance dans les portraits de cette Piéce. Mais enfin la reprise de cet Ouvrage Dramatique le fit rentrer dans tous ses droits, & il est aujourd'hui au nombre de ceux que le Public revoit avec le plus de plaisir.

L'exposition du sujet de cette Comédie est faite avec assez d'art : l'intrigue continue d'Acte en Acte, mais sans gradation d'événement, & tout se termine par la catastrophe de M. Turcaret, arrêté, & conduit en prison, à la requête de ses Créanciers. En général, cet Ouvrage plaît par la vivacité du dialogue, & la vérité du caractére de chaque personnage : ces caractéres, il est vrai, sont méprisables, mais ils n'éxistoient pas moins dans le monde ; on peut dire que la peinture de M. Turcaret servit d'éxemple pour corriger un certain genre de personnes de leurs airs bruyans &

Diable Boiteux, & la Comédie étoit terminée par la suite de ce Dialogue entre les mêmes Acteurs. Ce Prologue & sa suite ont été supprimés aux reprises de Turcaret, mais ils sont joints à l'impression de cette Piéce.

(a) « Relâche au Théatre à cause du froid excessif » le Vendredi 11 Janvier, & depuis le Lundi 14. jus» ques & compris le Mardi 22 du même mois. » (Registre de la Comédie, année 1709.)

grossiers, & de leurs sottes prodigalités. 1709.
Le rôle de la Baronne est copié d'après les Coquêtes de profession, qui, en général, ont beaucoup de manége, peu d'esprit, & encore moins de conduite. Le Chevalier est un aventurier, qui pille la Baronne, dont il est aimé, & à laquelle il ne rend des soins que par intérêt. Le personnage du Marquis est excellent d'un bout à l'autre ; on en peut dire autant de celui de Madame Turcaret. A l'égard de Frontin & de Lisette, on pourroit reprocher à M. le Sage, d'avoir donné trop de place dans l'intrigue à ces deux Domestiques ; mais ce défaut est en quelque façon imperceptible pour le général des Spectateurs, qui se trouve entraîné par le brillant comique de ces deux personnages. La Scéne de M. Rafle, (Acte III. Scéne VII.) est de main de Maître, quoique très-épisodique au sujet. Il s'en faut bien que celle de l'Huissier Furet (Acte IV. Scéne VII.) soit du même mérite, quoique plus accueillie du Parterre. Au reste, cette Comédie ne présente qu'un enchaînement de fourberies : M. Turcaret, le plus honnête homme de cette Piéce, est la dupe générale des personnages qui la composent, & en particulier de la Baronne : celle-ci l'est du Cheva-

1709. fier ; le Chevalier de Frontin ; & ce dernier se met en chemin de le devenir de Lisette, à qui il a entiérement donné sa confiance.

M. le Sage essuya quelques obstacles avant la représentation de Turcaret ; en voici la preuve tirée du Registre des Comédiens année 1768. « Il y a eu » quelques difficultés au sujet de la re» présentation de la Comédie de Tur» caret, qui furent levées par ordre de » Monseigneur, du 13 Octobre 1708. » conçu en ces termes : MONSEIGNEUR, » étant informé que les Comédiens du » Roi font difficulté de jouer une petite » Piéce intitulée ; *Turcaret* ou *le Fi» nancier*, ordonne ausdits Comédiens » de l'apprendre, & de la jouer inces» samment. »

LE SAGE. ALAIN-RENÉ LE SAGE, né à Ruys, Isle de la Bretagne, fit ses études à Vannes, Ville considérable de cette Province, au Collége des Jésuites, sous le Pere Bochard, fils du Président de ce nom, & connu depuis dans le monde, sous le nom de l'Abbé Bochard. M. le Sage vint à Paris vers l'année 1692. ou 1693. & ne tarda pas à se faire connoître pour un génie aisé, & capable de se distinguer dans l'amusante Littérature. Son premier Ouvrage fut une traduc-

1709.

tion, mais très-paraphrasée des *Lettres d'Ariſténete*, Auteur Grec, qui parut en 1695. il fut aidé dans ce travail par M. Danchet, avec lequel il s'étoit lié en arrivant à Paris, & qui a toujours été ſon plus intime ami.

Le printems de M. le Sage ne fut point marqué par des erreurs aſſez ordinaires à cette ſaiſon de l'âge : une femme de condition lui donna ſon cœur, & lui fit part d'une fortune, qui, toute bornée qu'elle étoit, parut conſidérable, vis-à-vis celle de ce jeune Auteur. Nous ignorons les événemens qui ſuivirent ce commerce amoureux ; mais enfin, la mort ou l'éloignement de cette Dame, terminérent cette aventure. Cet amour paſſager fit place à une paſſion très-vive, que M. le Sage reſſentit pour la fille d'un Maître Menuiſier de la rue de la Mortellerie, qui étoit très-jolie, & qu'il épouſa peu de tems après.

Ce fut M. l'Abbé de Lyonne (*a*) qui engagea M. le Sage à apprendre l'Eſpagnol : ce dernier goûta ſi fort les Auteurs de cette nation, que la plus grande partie de ſes Ouvrages en ſont des tra-

(*a*) M. l'Abbé de Lyonne, qui conſidéroit beaucoup M. le Sage, lui faiſoit ſouvent des préſens, & de plus lui donnoit une penſion de ſix cens livres, dont cet Auteur a joui juſqu'à la mort de l'Abbé de Lyonne.

[redacted] ductions ou des imitations, comme *Le*
1709. *Diable Boiteux*, *Gil-Blas de Santillane*; *le Nouveau D. Quichotte de Licencié Alvélanéda*; *Gusman d'Alpharache*; *le Bachelier de Salamanque*, *&c.* Le Théatre François eut aussi sa part de ces traductions. *Le Point d'honneur* en 1702. & *D. César Ursin* en 1707. Ces deux Comédies n'eurent aucun succès; mais M. le Sage fut plus heureux dans le choix de ses sujets françois: *Crispin*, *Rival de son Maître*, & *Turcaret*, firent connoître que cet Auteur étoit assez riche de son propre fond, sans en aller emprunter chez les Etrangers. Cependant, malgré la justice que le Public lui rendit, il crut avoir de justes raisons pour renoncer à travailler pour le Théatre François, & passa à celui de l'Opéra Comique, auquel il donna un grand nombre de Piéces. Enfin M. le Sage, vieux & infirme, quitta Paris vers 1742. & se retira avec sa femme & sa fille, chez un de ses fils, Chanoine à Boulogne sur Mer, où il mourut le 17 Novembre 1747. à l'âge d'environ quatre-vingt ans.

M. le Sage avoit beaucoup d'esprit & de goût, mais peu d'invention: ce défaut, assez considérable pour un Auteur de son genre, étoit en quelque façon

récompensé par l'art qu'il avoit d'arranger au mieux les idées des autres, & de se les rendre propres ; c'est ce que l'on peut aisément remarquer en lisant ses meilleurs Ouvrages, qui sont le Diable Boiteux, & Gil-Blas de Santillane. Au reste, cet Auteur étoit d'un très-gracieux commerce, & jamais sa critique n'a été poussée jusqu'à l'offense. 1709.

M. le Sage étoit né avec une grande difficulté d'ouir, & cette infirmité qui alla toujours en augmentant, le priva de plusieurs places honorables dans la Littérature, que son mérite lui auroit fait obtenir. On peut le mettre au nombre des Auteurs qui ont le mieux écrit & possédé leur langue. N'oublions pas de dire que M. le Sage avoit une fort belle physionomie & qu'il paroissoit avoir été beau & bien fait dans sa jeunesse. Il eut de son mariage trois garçons & une fille. L'aîné prit le parti du Théatre, & sous le nom de Montmény, il s'est distingué dans son emploi au Théatre François. Le second est, comme on l'a déja dit, Chanoine à Boulogne sur Mer ; & le troisiéme, Acteur dans les Provinces, se nomme le Sage de Pitênec.

1709. Ordre Chronologique des Piéces de M. le Sage, au Théatre François.

LE POINT D'HONNEUR, Comédie en prose, & en cinq Actes, 3 Février 1702.
D. CÉSAR URSIN, Comédie en prose, & en cinq Actes, 15 Mars 1707.
CRISPIN, RIVAL DE SON MAÎTRE, Comédie en prose, & en un Acte, 15 Mars 1707.
TURCARET, Comédie en prose, & en cinq Actes, avec un Prologue & une Épilogue, 14 Février 1709.
LA TONTINE, Comédie en prose, & en un Acte, 20 Février 1732.

HÉRODE,

Tragédie de M. l'Abbé NADAL,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 15 Février. (Neuf représentations, la derniére le Mardi 12 Mars suivant.) *Part de l'Auteur, 652 liv. 3 sols.*

EN rendant compte sous l'année 1639. de *La mort des Enfans d'Hérode*, ou *la suite de Mariamne*, de M. de la Calprenéde, nous avons en partie donné l'extrait de la Tragédie d'Hérode, puisque c'est en général le même fond, & de plus M. l'Abbé Nadal a pris dans la premiére les caractéres

d'Aléxandre, de Glaphira, d'Hérode, & même le rôle épisodique d'Antipater. 1709.
A la vérité on trouve dans cette derniére Piéce plus de conduite & de bienséance, qu'on n'en connoissoit au tems de M. de la Calprenéde : voilà tout le mérite de ce nouveau Poëme, car pour toutes les autres parties qui constituent la beauté & les perfections de ce génre d'Ouvrage, on peut dire qu'elles sont toutes manquées, ou foiblement rendues. Dans la Préface de cette Tragédie, M. l'Abbé Nadal se félicite avec confiance du rôle de *Thirron.* » Joseph, (ajoute » cet Auteur) m'en a fourni l'idée : tout » ce que j'ai fait a été d'en élever le ca- » ractere, & de charger les remontran- » ces qu'il fit à Hérode. C'est un morceau » tout neuf sur le Theatre, dont tout » le monde a été également frappé. » Il est vrai que ce rôle (totalement épisodique,) est assez beau, mais il doit son succès en partie, à quatre vers que ce vieux Ministre adresse à Hérode, au sujet de sa confiance, qu'il a aveuglément accordée à Salome, & dont on fit alors une application maligne aux faits du tems : les voici.

Esclave d'une femme indigne de ta foi, ACTE V.
La vérité jamais n'a percé jusqu'à toi. SCENE V.
Sur toute ta maison ses fureurs implacables,
Pour perdre un innocent ont fait mille coupables.

1709. Au reste, M. l'Abbé Nadal, dans sa Préface que nous avons cité plus haut, employe une raison très-judicieuse, pour s'excuser de n'avoir fait paroître qu'un des fils d'Hérode; voici ses termes: » Je n'ai point parlé d'Aristobule, » fils d'Hérode; soit que j'aye appréhendé qu'on ne le confondit avec » Aristobule, frere de Marianne, & » Prince d'une grande espérance, qu'Hérode avoit fait noyer; soit que ne » pouvant le regarder que dans les mêmes intérêts & dans la même situation qu'Alexandre son frere aîné, je » craignisse de multiplier les mêmes caractéres. »

LA FAMILLE EXTRAVAGANTE,

*Comédie en vers, & en un Acte, suivie d'un divertissement *, par Monsieur* LE GRAND,

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Britannicus*, le Vendredi 7 Juin, Neuf représentations, la derniére le 30 du même mois de Juin.)

* La Musique du divertissement est de M. Gillier.

LE sujet de cette petite Comédie n'est guéres plus sensé, que les personnages qui en constituent l'intrigue; le

dénouement est aussi peu raisonnable ; cependant le tout ensemble, forme une Piéce assez comique. L'Auteur possédoit assez bien la marche du Théatre, & c'est ce qui soutient en partie la plûpart de ses Comédies : ajoutons que celle-ci est terminée par un divertissement rempli de Vaudevilles d'un goût nouveau, & qui furent parfaitement caractérisés par la Musique. 1709.

L'AMANT MASQUÉ,

Comédie en prose, & en un Acte, suivie d'un divertissement, * *par Monsieur* DU FRESNY, *non imprimée,*

* Musique de M. Gillier.

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Pyrame & Thisbé*, le Jeudi 8 Août. (Trois représentations, la derniére le Lundi 12 du même mois.)

CEtte Comédie, dont l'Editeur des Œuvres de M. Du Fresny n'a point parlé dans le Catalogue des Piéces de cet Auteur, ne nous est connue que par le Registre des Comédiens, où l'on trouve le détail suivant. « Produit de la » part de l'Auteur de l'*Amant Masqué*, » petite Comédie nouvelle en prose, & » en un Acte, suivie d'un divertisse-

» ment, mise au Théatre par M. Riviére

1709. » Du Fresny.

Premiére Représentation, 11 liv. 1 sol.
Seconde Représentation, 4 liv. 1 sol.
Troisiéme Représentation, ...

Total 15 liv. 2 sols.

LA FOIRE SAINT LAURENT,

Comédie en vers, & en un Acte, suivie d'un divertissement, * *par Monsieur* LE GRAND,

* Musique de M. Gillier.

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Arminius*, le Mardi 10 Septembre. (Quinze représentations, la derniére le Vendredi 18 Octobre suivant.)

CEtte Piéce n'est pas meilleure que celle de la Famille extravagante, mais elle est conduite avec plus d'adresse. A la vérité il s'y trouve beaucoup de bas comique, mais le titre de la Piéce l'annonce, & de plus, l'Auteur a voulu introduire dans sa Comédie, les principaux Jeux qui étoient alors à cette Foire. Celui des Tableaux changeans, montré par le nommé *Le Rat*, étoit le plus fréquenté, non par le mérite de ce spectacle, mais pour celui qui le faisoit voir: c'étoit un grand homme de

bonne mine, habillé de noir, coeffé d'une perruque de la même couleur, & d'une si énorme étenduë, qu'elle le couvroit jusqu'à la ceinture, pardevant & par derriére. A cet ajustement il joignoit un fort beau son de voix, pour débiter gravement le détail des changemens de ses Tableaux, & terminoit toujours son annonce en disant : *Oüi ; Messieurs, vous serez contens ; très-contens ; extrêmement contens ; & si vous n'êtes pas contens, on vous rendra votre argent. Mais vous serez contens ; très-contens, &c.* Ce singulier personnage fut imité dans la Comédie de la Foire saint Laurent, par la Thorilliére, qui s'en acquitta au mieux. Le Rat, piqué d'avoir été joué, dit le lendemain en annonçant ses Tableaux changeans : vous y verrez la Thorilliere yvre, Baron avec la Desmare, Poisson qui tient un jeu ; Mademoiselle Dancourt & ses filles : toute la Cour les a vûs, tout Paris les a vûs. On n'attend point, cela se voit dans le moment, & cela n'est pas cher. Vous serez contens, très-contens, &c. Cette mauvaise plaisanterie fut payée dès le même jour ; & le Rat, parordre du Lieutenant de Police, fut arrêté & conduit en prison, où il demeura jusqu'à la fin de cette Foire.

1709.

1709.

LA JOUEUSE,

Comédie en prose, & en cinq Actes, suivie d'un divertissement, * *par M. Du Fresny,*

* Musique de M. Gillier.

Représentée pour la premiére fois, le Mard 22 Octobre. (Cinq représentations, la der niére le Mercredi 30 du même mois.) *Pa de l'Auteur, 207 liv. 7 sols.*

QUand M. Du Fresny auroit cach son nom à la tête de cet Ouvrage il ne seroit pas possible d'y méconnoît cet Auteur; puisque l'on y retrouve no seulement son génie, son caractére, s défaut de conduite, mais encore u partie des Scénes qu'il avoit placées da les précédens. Madame Orgon (c'est nom de la Joueuse) non contente d voir perdu au jeu la dot de Jacinte fille, d'un premier lit, a retiré ce jeune personne du Couvent, afin de r dre, par sa présence, les Joueurs p assidus chez elle, & plus complaisa Cette conduite pourroit paroître un irréguliére, mais Madame Orgon c vre ce dessein du prétexte de marie fille. Elle flatte de cette espérance vieux Chevalier, dont elle tire de gent; & à l'insçu de celui-ci, elle

met Jacinte à Dorante, neveu du Chevalier, qui, aussi amoureux que son oncle, n'ose refuser sa future belle-mere. Il n'est pas difficile de deviner que Jacinte donne la préférence au neveu. Ce dernier à mis dans ses intérêts Frosine, suivante de Jacinte, & Triolet son Maître de Musique, mais dont les soins ne servent presque à rien. A la fin de la Piéce on découvre que Madame Orgon a dérobé la dot de sa fille, dans le coffre de M. Orgon son mari. Cet événement fait disparoître le vieux Chevalier; & la Marquise, mere de Dorante, déja peu portée au mariage de son fils, refuse alors d'y souscrire, avec bien plus de raison. Dans cette situation, Jacinte, malgré l'envie qu'elle a de se marier, se trouve sans dot & sans mari, mais par bonheur, (bonheur, que les Poëtes dispensent à leur gré pour se tirer d'embarras) Dorante arrive avec la dot de Jacinte, qu'il vient d'achever de gagner à Madame Orgon. Ainsi finit la Comédie par un dénouement assez peu vraisemblable, & qui répond parfaitement à l'intrigue & à la conduite de cette Piéce. Nous ne croyons pas devoir nous étendre davantage sur une Comédie dont le sujet est peu de chose, & la marche si décousue: passons aux caractéres qui com- 1709.

1709. posent cette Comédie, c'est la pa plus marquée dans les Ouvrages matiques de M. Du Fresny.

Nous avons déja remarqué qu presque fait que se copier lui-m Son principal personnage qui est de Madame Orgon, & qui don titre à la Piéce, est de mauvais é ple, & convient mal à une femme plus, c'est qu'elle tient peu à l'intr & que c'est une copie du *Chev Joueur*, du même Auteur, qui a ployé les mêmes phrases pour l'u pour l'autre. En voici la preuve:

LE CHEVALIER.

Le Chevalier Joueur; ACTE II. SCENE III.

Je suis abîmé: j'en ai l'obligation à un me, Frontin, qui me suit partout.... rage de me porter malheur, en s'appuy le dos de ma chaise. C'est un écumeur jouissances, qui a la face longue d'une dès que je le vois, ma carte est prise.

LA JOUEUSE.

La Joueuse, ACTE II. SCENE III.

Tout me porte malheur. Hier enco fus portée au flambeau, pour avoir vû une figure d'homme; ce maudit homn sçait que sa présence m'est fatale; il a l de se venir mettre sur le dos de ma cl c'est un écumeur de réjouissances; il a l blême, & longue d'une toise; dès que vois, ma carte est en l'air.

LE CHEVALIER.

ACTE V. SCENE IX. & X.

Je taille, & je perds tout sur la même & c'est un valet.... Ah! traître de val

es ma carte d'aversion.... d'aversion.... Tu es ma bête, bourreau, scélérat; infâme.... Hon! que n'es-tu en vie.... que je suis malheureux! injuste valet de pique, que t'ai-je fait pour me persécuter?.... Parle-donc, parle, valet détestable? Pourquoi t'acharnes-tu sur moi? Tu viens quatre fois sonica, sonica.... Je suis filouté, je suis volé, volé: mais je n'ai que ce que je mérite. Oui, Chevalier, tu le mérites, pourquoi joue-tu?.... Oh joue à cette heure que tu n'as pas un sol; joue.... joue, Chevalier, mon ami, mon enfant, joue mon cœur, joue maraud, joue traître, joue enragé maudit: tu as joué ton bien, ton sang; oh! joue-toi toi-même.... Me voilà ruiné.... j'en suis ravi.... j'en suis ravi.... j'en suis ravi.... Je ga.... gne.... deux.... mille pistolles, & je ne veux pas quitter. Oui, deux milles pistoles, tu les gagnois, & tu n'es pas content, insatiable? Que veux-tu donc gagner? Le diable? Tu gagneras la rage qui te créve, la peste qui t'étouffe.... un poignard, un poignard.... pour te poignarder.

LA JOUEUSE.

ACTE V. SCENE VII.

Ouf.... ouf.... achéve de m'assassiner, jeu abominable! achéve-moi.... achéve..... ruinée..... abîmée, & toujours sur le même valet.... Ah! traître de valet, tu es ma bête, tu es ma carte d'aversion.... mon horreur.... infâme valet de pique.... Hon! que n'es-tu en vie.... que t'ai-je fait pour me persécuter?.... Valet de pique détestable.... Pourquoi t'acharnes-tu sur moi? Parle-donc, parle.... Ah! j'étouffe.... me voilà donc sans ressource.... Pauvre Madame Orgon, ma mie..... joue à présent, joue, joue-donc, joue, joue, joue ma mignone, joue enragée,

1709. joue, joue ton bien, le bien de ta fille; oh! joue-toi toi-même. Que je suis malheureuse! Mais pourquoi? c'est moi qui l'ai voulu.... Je me vois six mille louis d'or de gain, & je ne suis pas contente; je veux tout engloutir, je suis insatiable.... Je perds tout. Le jeu est juste, je n'ai que ce que je mérite.... j'en suis ravie.... oui ravie.... ce qui s'appelle ravie.... ravie, d'être au désespoir, ravie d'être enragée.... ravie, mais je dis ravie, charmée.... Je gagne tout, & je ne veux pas quitter.... que veux-tu donc gagner? le Pérou: Tu gagneras la rage, le désespoir.... Ah! je n'en puis plus. (a)

Le caractére du vieux Chevalier de la Joueuse est à peu près le même que celui du Marquis dans *le Chevalier Joueur.* Joignons quelques traits de cette ressemblance.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Le Chevalier Joueur: ACTE III. SCENE XI.

Qheu, qheu.... je viens de me mettre au lait à une de mes terres; les veilles, qheu, les disputes, qheu, les juremens nous ruinent la poitrine à nous autres Joueurs. Vous devriez aussi vous mettre au lait. Le lait est un grand remède, qheu, je m'en trouve fort bien, qheu, mais je vous dis fort bien, qheu, q, fort bien, q, fort bien, q, fort bien.

(a) Mademoiselle de Champvallon, qui remplissoit le rôle de la Joueuse, rendit cette Scéne avec beaucoup de feu, & se conforma un peu trop aux intentions de l'Auteur, car le Parterre trouva cet endroit outré, & l'Actrice parut à ses yeux une véritable Bacchante. (*Note de M. Grandval le Pére.*)

1709.

LISETTE.

Vous voilà guéri, votre poitrine joue de son reste.

LE MARQUIS.

Je ne vois point d'établissement plus solide que de ponter, qheu;......, contre une certaine dupe, qui taille chez la Baronne; c'est un gros bœuf, qheu.... qheu.... riche & bête à l'avenant. Il taille tant qu'il a de l'argent, & il a de l'argent tant qu'il veut.... Il a pris la banque à la bassette, pour se faire des amis; par politesse il oublie les cartes des Dames, & il paye les hommes deux fois pour éviter les querelles.

La Joueuse, ACTE III. Scene V.

LE CHEVALIER.

Je me suis mis au lait; car les veilles, les disputes, les juremens, nous ruinent la poitrine à nous autres Joueurs; vous devriez vous mettre aussi au lait, vous autres Musiciens

TRIOLET.

Oui, car nous nous ruinons la poitrine en tant de façons.

LE CHEVALIER.

Je m'en trouve fort bien, heu, fort bien, mais je dis fort bien. Heu, heu, heu.

FRONTIN.

Vous voilà guéri, votre poitrine joue de son reste.

LE CHEVALIER.

Madame Orgon est aux prises contre un Joueur respectable, & fort estimé dans Paris: c'est un gros bœuf, mais un bœuf riche & bête à l'avenant; il joue tant qu'il a de l'argent, & il a de l'argent tant qu'il veut. Il

1709. joue pour se faire des amis ; par galanterie il oublie les cartes des femmes, & il paye les hommes deux fois pour éviter les querelles.

La Marquise est la même que celle de la Comédie du *Faux Honnête-Homme* (a), & M. Orgon est fait sur le

(a) On apperçoit cette ressemblance non-seulement dans les caractéres & dans les situations, mais encore dans les discours que ces Comédies empruntent l'une de l'autre. Dans la troisiéme Scéne du troisiéme Acte du *Faux honnête Homme* ; la Marquise déclare à Valére son fils, qu'elle a appris qu'il va épouser Angélique.

VALÉRE.

Ah ! ma mere, vous allez éclater contr'elle ?

LA MARQUISE.

Me vois-tu fulminer, tempêter, menacer ?

VALÉRE.

Elle va être exposée à votre colére ?

LA MARQUISE.

Tu crois me fâcher, quand tu me fais plaisir : mais ce qui s'appelle plaisir à la lettre, plaisir : car en me désobéissant, tu m'autorise à faire une certaine démarche ; je n'attendois qu'un prétexte, tu me le fournis, cela est heureux.

VALÉRE.

Vous m'allez deshériter ?

LA MARQUISE.

Non mon fils, non, mon cœur, ce n'est point-là mon intention : deshériter un fils unique ! il faudroit être bien dénaturée, bien inhumaine. Je prens un parti plus humain : je me remarie.

VALÉRE.

Vous plaisantez, ma mere, je suis persuadé que vous n'avez nulle inclination.

LA MARQUISE.

Je suis persuadée que j'en ai, mais je fais mes affaires plus secrétement que toi. Je léverai pourtant le masque. Tu suis ton petit penchant, sans crainte de me déplaire, je suivrai le mien, sans me soucier de te faire du tort, &c.

modele de M. Oronte, du *Négligent*. * Les Amans & les Soubrettes sont taillés sur le même modéle des précédentes Piéces de notre Auteur. A l'égard du Musicien Triolet, c'est un personnage qu'il plaçoit partout, & qui, le plus souvent, se trouvoit assez mal enchassé. En rendant justice à la vérité, on peut dire que celui-ci est tout-à-fait

1709.

* Voyez l'article de cette Piéce, Tome XIV. de cette Histoire, p. 300. & celui du *Négligent*, Tome XIII. p. 265.

Ecoutons présentement la Marquise de la Joueuse, Acte V. Scéne. IV.

LA MARQUISE.

Je viens de consoler cette pauvre petite Jacinte : elle me fait compassion, je crois qu'elle t'en fait encore plus qu'à moi.

DORANTE.

Je vous l'avoue, ma mere, son malheur redouble mon amour.

LA MARQUISE.

Je ne m'opposerai point à des sentimens si beaux, si héroïques. Tu croyois peut-être que j'allois crier, fulminer, tempêter, non, mon fils, non, tu me vois raisonnable, douce, tranquille.

DORANTE.

Je ne sçais si vous êtes aussi tranquille que vous le paroissez, ma mere ?

LA MARQUISE.

Je n'ai que quatre mots à te dire, & je te les dirai doucement, bonnement, cordialement, comme une bonne mere. Tu t'imagines que je cache quelque fiel sous cette douceur, non, je te le jure, & je ne suis point fâchée que tu te maries follement, au contraire, j'en suis bien aise ; car cela justifiera certaines démarches que je médite depuis longtems ; je n'osois rompre avec toi la premiére ; je ne cherchois qu'un prétexte, tu me le fournis, tu m'autorise, cela est heureux.

LISETTE.

Auriez-vous le courage de le deshériter ?

1709. superflu, à l'exception d'une Scéne qui est neuve & plaisante : c'est là quatriéme du quatriéme Acte, où le Marquis & Orgon, aussi fous l'un qu l'autre, obligent ce Musicien à chante une cantate, au retour de l'enterremen de sa femme, & dans son équipage d deüil.

Quoique la Piéce de la Joueuse n'a eu aucun succès, & que comme on vie de le dire, l'Auteur n'ait fait, pour plus grande partie, que se piller lu même ; cependant on y rencontre qu ques endroits d'un excellent comiqu & qui n'appartiennent qu'à M. I Fresny. Nous choisissons la VIII[e] Scé du second Acte, que nous allons ra

---

LA MARQUISE.

Le ciel me préserve d'avoir une telle pensée : hériter un fils unique, un fils que j'aime tendrem Oh, je prens un parti bien plus convenable à mor meur. Je me remarie, mon fils, je me remarie.

DORANTE.

Vous, ma mere ?

LA MARQUISE.

Oui, mon cher enfant, je me remarie : cette niére de deshériter est bien plus réjouissante que tre.

DORANTE.

Vous plaisantez, ma mere.

LA MARQUISE.

D'accord, mais tout en riant, je suivrai mon penchant, comme tu suis le tien : cela sera proque.

porter, parce qu'elle caractérise parfaitement la Joueuse.

LISETTE.

Tout est tranquille dans la salle du jeu, car il n'y a plus personne: les trois dez viennent de finir, & les grands Acteurs du lansquenet ne sont pas entiérement arrivés; cela fait un entr'acte. Pendant que vous êtes dans l'inaction, Madame, voulez-vous que nous reglions nos petits comptes?

LA JOUEUSE.

Ils seront faciles à régler, Lisette.

LISETTE.

Et difficiles à acquitter: sçavez-vous bien que vous me devez tous les soupers, que vous avez donnés depuis trois mois?

LA JOUEUSE.

Bon tu nous donne de plaisans soupers; ils ne me font point d'honneur: on ne voit rien de propre, rien en ordre.

LISETTE.

Rien en ordre? rien de propre? est-ce ma faute, Madame, si les Joueurs acharnés à leur table, n'y veulent point d'autre nape que le tapis-vert? Ce n'est pas ma faute, si vous n'avez plus ni assiétes, ni cuillieres, ni fourchettes. On prend du sel avec le coin d'une carte, & l'on voit courir à la ronde un chapon en l'air: chacun en arrache son lopin, comme quand on tire l'oye; celui-ci boit d'une main, & joue de l'autre: l'un avale en gémissant, l'autre mâche en jurant: celui-ci mange les cartes avec son pain, & l'autre avale sa rage avec un verre de vin. Quel ordre puis-je mettre à tout cela, moi?

LA JOUEUSE.

1709. Enfin, je veux bien te passer cet article-là; ce qui est dépensé est dépensé; le reste est pour toi, je te le donne.

LISETTE.

Comment, Madame, j'ai tout avancé, vous ne m'avez rien donné; & le reste est pour moi?

LA JOUEUSE.

Là, là, quoi ne reçois-tu pas l'argent des cartes?

LISETTE.

Je le reçois, je vous le prête, vous me le devez, je le dois: mais nous payerons tout quand nous gagnerons. Parlons à présent de Jacinte, dont le mariage me tient au cœur. Car Jacinte, pour ainsi dire, est ma propre fille, parce que vous n'avez pas le loisir d'être sa mere.

LA JOUEUSE.

J'ai plus de naturel que tu ne penses, Lisette, j'aime tendrement ma fille.

LISETTE.

Çà, dites-moi donc enfin à quoi vous la destinez, & raisonnons solidement là-dessus.

LA JOUEUSE.

Volontiers; raisonnons, & pesons bien toutes choses; car hors ma passion du jeu, j'ai du jugement & de la tête, Lisette, & de la tête: consultons donc la raison, & ma tendresse maternelle.

LISETTE.

La raison & la tendresse maternelle veulent que vous donniez Jacinte à un homme qui soit amoureux, parce que l'amour suppléra:

suppléra au peu de bien qu'elle a : ainsi il faut examiner. 1709.

LA JOUEUSE.

Lisette, n'est-ce pas à six heures, que les gros Joueurs doivent venir ?

LISETTE.

Hé, Madame, que votre tendresse maternelle m'écoute.

LA JOUEUSE.

J'écoute. Il me semble que j'entens un carosse.

LISETTE.

Non, c'est une charette. Je vous prie donc de faire attention....

LA JOUEUSE.

Ecoutons.

LISETTE.

Ecoutez donc.

LA JOUEUSE.

Hà, celui-là est un carosse.

LISETTE.

Oui, mais il passe.

LA JOUEUSE.

Hélas ! oui, il passe.

LISETTE.

Considérez donc que si....

LA JOUEUSE.

Oh, pour le coup voilà un carosse qui arrête.

LISETTE.

Il passe encore.

LISETTE & LA JOUEUSE *ensemble.*

Il passe, il passe.

1709.

LA JOUEUSE.

Ah ! je vois pourtant un homme qui monte, il faut que j'aille faire ma partie. Ecoute, Lisette, tu aimes ma fille, vois ce qu'il faudra faire pour son bien ; tout ce que tu feras sera bien fait.

LISETTE *seule*.

Sa tendresse maternelle a la rage du jeu. Allons voir avec Dorante, les mesures qu'il faut prendre avec cet esprit-là.

LA MORT DE CÉSAR, (a)

Tragédie, de M. l'Abbé PELLEGRIN, *& de Mademoiselle* BARBIER,

Représentée pour la premiére fois, le Mardi 26 Novembre. (Six représentations, la derniére le Jeudi 7 Décembre suivant.) (b)

LA chute de cette Piéce, fut un coup très-sensible pour Mademoiselle Barbier. En vain chercha-t-elle à se flatter sur les applaudissemens qu'elle assure, que l'on donna aux trois derniers Actes,

---

(a) Cette Tragédie fut annoncée & jouée sous le titre de *Jules-César*.

(b) « La Tragédie de *Jules-César*, mise au Théa-» tre par Mademoiselle *Barbier de Vaulx*, a été jouée » six fois ; la derniére représentation le Jeudy 7 Dé-» cembre, & elle a reçu pour sa part, quatre cens » trente-trois livres seize sols. » *Registre de la Comédie Françoise.*

qui, suivant ses termes, allérent au-delà de ses espérances. Cette illusion volontaire, ne fit point prendre le change au Public, & sa Préface, quoiqu'assez spécieuse, ne sçauroit justifier ni les caractéres, ni la conduite de cette Piéce. Mademoiselle Barbier ne se soumit cependant qu'en apparence à une décision aussi formelle. Elle conserva toujours la même prévention ; & ne perdant point cet objet de vûe, elle crut piquer la curiosité du Public, en faisant imprimer en 1722. à la fin du second Volume de ses *Saisons Littéraires*, une dissertation critique, qu'elle feint qu'on lui a adressé sur cette Tragédie, à laquelle on ne songeoit plus. Ce stratagême surannè ne produisit aucun effet. Au reste, on s'imagine bien que l'Auteur & l'Ouvrage sont extrêmement ménagés, par le poli Censeur. Et Personne n'est la dupe du petit avis que Mademoiselle Barbier a mis à la tête de la dissertation du prétendu Anonyme. 1709.

« Prête à finir ce Volume, je n'oublie pas, (dit-elle) que j'ai promis un » dédommagement de ce qui manque à » l'article qui regarde la poësie. Il en » coûtera un peu à ma vanité ; il s'agit d'une dissertation critique sur une » de mes Tragédies : elle me fut envoyée

» dans le tems qu'on jouoit la Piéce ;
1709. » quoique l'on n'aime pas à être criti-
» quée, je ne laisse pas de rendre justice à
» l'Auteur de ce petit Ouvrage. »

Cette Dissertation est en forme de lettre, adressée à une Dame, par un Auteur qui ne s'est voulu faire connoître que par ces deux lettres initiales, D. E. Quel qu'il soit, il est visible qu'il n'a entrepris ce travail, que pour obliger Mademoiselle Barbier : les louanges outrées qu'il lui donne ne permettent pas d'en douter. Il soutient d'abord, qu'on ne peut disconvenir que le plan de cette Piéce, ne soit assez bien imaginé ; & que la conduite en est des moins irréguliéres, que l'on ait vû depuis quelque tems. Il ajoute, que Brutus, Portie, & même Antoine, sont très-reconnoissables dans les traits sous lesquelles ils sont exposés ici : & qu'à l'égard de la versification, il y a des endroits qui lui ont paru dignes du grand Corneille (*a*).

(*a*) Voici les vers que l'Anonyme annonce comme dignes du grand Corneille, & qui cependant ne nous paroissent qu'un pur galimathias. C'est César, qui dans la quatriéme Scéne du premier Acte, en parlant de la conjuration, dont on soupçonne Brutus d'être complice, réprouve le conseil qu'on lui donne de s'en défaire ; & ajoute ;

Rome, par son auteur, jugeant de l'attentat,
Croira qu'en me perdant il veut sauver l'état :
Et lorsqu'aux grands projets un grand exemple anime,
On doit plus redouter la vertu que le crime.

Voilà certainement un bel éloge, & l'on avouera que l'Auteur ne pouvoit pas pousser plus loin son indulgence & la flatterie. Voyons comme il s'est acquitté de sa fonction de critique, en rapportant le précis de ses observations. 1709.

» Rien n'est plus modeste, (dit-il) » que la Préface de cette Tragédie; » l'Auteur se met, pour ainsi dire, sur » la sellette, & loin de vouloir appel» ler du jugement du Public, Mademoi» selle Barbier, déclare qu'elle est prête » à lui rendre compte de la conduite de » sa Piéce: c'est cependant ce qu'elle a » oubliée de faire. Elle a ses raisons, » (ajoute l'Anonyme) quand elle dit » qu'elle ne veut point appeller du ju» gement du Public; elle suppose qu'il » lui a été favorable, & se félicite des » applaudissemens qu'il a donnés aux » trois derniers Actes de sa Tragédie, » qui sont allés, dit-elle, au-delà de ses » espérances. Elle pouvoit cependant re» trancher le troisiéme, du nombre de » ceux qui ont été applaudis, & se con» tenter de dire, qu'on l'a trouvé moins » mauvais que les deux précédens. »

Après s'être expliqué touchant le plan, la conduite, & une partie des principaux personnages, le Censeur examine avec plus d'attention ceux de César, &

d'Octavie, & trouve que leurs caractè-
1709. res ressemblent si peu à leurs originaux, qu'inutilement voudroit-on les chercher dans eux-mêmes.

« Je sçais, (dit-il) que Mademoiselle » Barbier a déja répondu dans une Pré» face à toutes les critiques; mais rien » n'est si aisé que de se répondre à soi» même; & je doute qu'il lui fut aussi » facile de satisfaire aux objections que » d'autres pourroient lui faire. Je ne sçais » même si sa Préface est aussi sensée » qu'elle se le persuade. » Il prouve ensuite, que les raisons alléguées par Mademoiselle Barbier, pour sa défense, sont plus apparentes que solides, & plus remplies de subtilité que de vérité. Que César a trop de sensibilité pour ses malheurs sans fondement, & par-là diminue l'estime & l'intérêt qu'un si grand nom avoit produit en nous, & ne contribue pas peu à nous rendre insensibles à tout ce qui lui arrive. On ne peut voir, en effet, sans indignation, qu'un Héros qu'aucun péril n'avoit pû ébranler, devenir tout-à-coup susceptible de foiblesses, qu'on pardonneroit à peine à Calpurnie & à Octavie. En un mot, on cesse de s'intéresser pour lui, dès qu'il cesse de mériter notre estime. On est persuadé que les grands sentimens qu'on

lui entend débiter, ne sont rien moins que ce qu'il pense, parce qu'on est prévenu qu'il dissimule, & ne cherche qu'à couvrir ses véritables craintes, par celles qu'il témoigne pour Octavie, & que son esprit a plus de part que son cœur à de si nobles sentimens. 1709.

« Si j'avois eu, (dit l'Anonyme) ce » sujet à traiter, j'aurois pris soin que » mon Héros eût toujours été plus grand, » que les périls où je l'aurois exposé. Je » me serois bien gardé de lui faire envi- » sager des périls purement imaginaires, » comme des périls réels ; car, après » tout, un véritable Héros, non-seule- » ment ne doit pas se faire des monstres » pour les combattre, mais il faut qu'il » se mette si fort au-dessus des frayeurs » ordinaires, qu'il soit toujours le der- » nier à s'appercevoir de ses propres pé- » rils. Voilà, si je ne me trompe, quel » doit être le véritable caractére de Cé- » sar. Ainsi je ne voudrois pas que ce » fût lui qui fit connoître ses agitations » à Albin, mais que ce fût Albin, qui, » surpris de le voir insensible au milieu » d'une consternation générale, le fit » appercevoir du péril que les Dieux » peuvent lui annoncer, par tant de si- » gnes terribles ; & quant au songe de » Calpurnie, il seroit incomparablement

» mieux dans la bouche de la timide
1709. » Octavie, que dans celle du grand Cé-
» sar. (a)

A l'égard du personnage d'Octavie, que le Public trouva froid & ennuyeux à l'excès; voici de quelle maniére Mademoiselle Barbier prétend l'excuser: « Je sçais, (dit-elle dans sa Préface) » qu'on a trouvé Octavie un peu in- » différente; mais comme l'Histoire ne » lui donne pas des passions bien vives, » & qu'elle a toujours préféré son de- » voir à ses plus chers intérêts, je n'ai » pas crû qu'il me fût permis d'en faire » une Hermione, ou une Roxane, & je

(a) « L'oracle de Prénefte, qui fait le nœud de » la Piéce, vient un peu trop tard. Il auroit (conti- » nue l'Anonyme) jetté un plus grand intérêt dans » l'ame des Spectateurs, s'il étoit venu dés-le second » Acte. La raison en est claire : ce n'est que le péril » du Héros de la Tragédie qui nous intéresse, cet » intérêt ne peut être réel, si le péril ne l'est aussi. » Or le péril de César ne devient réel qu'au quatriéme » Acte. Jusques-là ses frayeurs n'ont été fondées que » sur des signes équivoques, qui pouvoient regarder » tout autre que lui, & sur un songe, qui pouvoit » n'être qu'un effet de la forte impression que les mê- » mes signes avoient faite sur l'esprit d'une femme; » qui, quoiqu'au-dessus des femmes ordinaires, ne lais- » soit pas d'être femme. D'où je tire cette consé- » quence, qu'un péril, aussi frivole que celui-là, » n'a pas dû nous intéresser pour Jules-César. C'est » sans doute par cette raison que les trois premiers » Actes nous ont parû si languissans..... nous n'a- » vons point été touchés, parce qu'il n'y avoit point » encore de véritable péril, & nous pouvons dire que » l'intérêt ne commence qu'au quatriéme Acte. »

» me suis contentée de ne lui point faire » démentir le caractére que je lui ai don- » né dès la première Scéne. Je conviens, » (répond le Critique anonyme) que » l'Histoire ne donne pas de grandes » passions à Octavie. . . . . Celle d'une » Hermione ou d'une Roxane ne lui » conviendroit pas ; mais on peut lui » donner de la tendresse, sans emporte- » ment. L'amour est une passion dont » tous les cœurs sont également suscep- » tibles : il ne s'agit que du plus ou du » moins. Ainsi, lorsqu'Antoine annonce » à Octavie que César la destine à Bru- » tus, ce n'est pas assez d'un simple sou- » pir, pour le consoler d'un si grand mal- » heur, elle pouvoit le plaindre, & se » plaindre elle-même, avec des expres- » sions plus vives qu'elle ne fait ; & par- » là, loin de nous indigner contre elle » par une sagesse hors de saison, elle » nous auroit interessés par une sensibi- » lité naturelle. Mademoiselle Barbier, » a beau nous dire qu'elle s'est contentée » de ne lui point faire démentir le ca- » ractére qu'elle lui a donnée dès la pre- » miére Scéne ; je lui déclare, avec Ho- » race, qu'il faut qu'un personnage de » Comédie, ou de Tragédie, soit tou- » jours tel qu'il a d'abord paru : mais il » faut qu'il paroisse d'abord tel qu'il doit

1709.

1709. » être. Antoine nous paroît assez galant » homme, pour mériter d'être aimé d'un » amour d'inclination, & non pas seu- » lement d'un amour de reconnoissance. » Et d'ailleurs cette derniére sorte d'a- » mour, ne sera jamais un grand effet » sur la Scéne, parce qu'il ne sçauroit » produire des interêts bien chauds. »

La suite des Observations de l'Anonyme, ne tendent qu'à faire honneur à Mademoiselle Barbier, puisqu'on y reléve des anachronismes, des fautes de bienséances, & autres pareilles minucies, qu'on ne remarque ordinairement que dans des Auteurs plus distingués. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur une Piéce à qui le Public a refusé son approbation. Il suffit d'observer que M. de Scuderi a traité autrefois le même sujet. (*a*) La Tragédie de Mademoiselle Barbier, est sans doute plus réguliére, & conduite avec plus d'art, mais les caractéres des personnages de celle de M. de Scuderi, sont plus vrais & mieux soutenus. Sous l'année 1743. nous parlerons de *la Mort de César*, Tragédie de M. de Voltaire.

(*a*) L'extrait de cette Piéce se trouve dans le cinquiéme Volume de cette Histoire, *pag.* 202. *& suiv.*

1709.

LE JALOUX DÉSABUSÉ,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. CAMPISTRON,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 13 Décembre. (La dixiéme représentation le Vendredi 3 Janvier 1710. Part de l'Auteur 1206 liv. 12 sols. Encore deux représentations, dans les frais; XII. en tout.

LEs personnes qui suivoient le Théatre, dûrent apprendre avec quelque sorte de surprise, le nom de l'Auteur de cette Comédie. Non-seulement M. Campistron avoit adopté le genre Tragique, & s'y étoit extrêmement distingué, mais de plus, il sembloit avoir abandonné cette carriére, par un silence de dix-huit ans. Cependant au bout de ce tems, il reparut sur la Scéne sous les auspices de Thalie. Mais ce Poëte n'eut pas lieu d'être pleinement satisfait du succès de ce dernier Ouvrage, & il faut avouer qu'on ne lui rendit pas alors assez de justice. Les reprises furent plus favorables, & ont fait connoître que cette Piéce est digne de la réputation de M. Campistron. Le sujet en est extrêmement simple, & conduit avec tout l'art possible; & présente plusieurs situations comiques, dont

quelques-unes sont tout-à-fait neuves au
1709. Théatre. (*a*)

Il s'agit d'obliger un frere à marier sa sœur, dont les biens sont entre ses mains. La peine qu'il a de s'en désaisir, détermine sa propre femme à l'y engager ; & voici par quel chemin elle parvient à la fin qu'elle se propose. Elle n'oublie rien pour lui donner de la jalousie, en recevant d'une façon très-gracieuse, plusieurs Cavaliers qui viennent continuellement dans sa maison, sous le prétexte de rechercher en mariage la sœur de son mari. Ce dernier devient jaloux, & pour ôter à sa femme tout prétexte de voir des soupirans, il consent enfin à l'hymen de sa sœur, avec Clitandre, cousin de sa femme, au grand contentement de toute la famille, & surtout de son nouveau beau-frere, & de sa sœur, qui s'aiment depuis longtems, & pour qui seuls on a fait jouer tous les ressorts, qui forment l'intrigue de cette Comédie.

Nous venons de dire qu'elle a été assez heureuse dans les reprises qu'on en a données : ajoutons qu'elle est demeurée au Théatre, où le Public la reçoit avec

(*a*) Telle est la Scéne VII. du premier Acte entre Justine & le Secrétaire Dubois, qui est très-singuliére, par l'art avec laquelle elle est traitée.

plaisir. Voici ce qui donna lieu à la faire reparoître sur la Scéne. En 1724. pendant que la Cour étoit à Fontainebleau, les Comédiens qui restérent à Paris, n'ayant point alors de Piéces nouvelles, résolurent d'en remettre d'anciennes, dont le Jaloux désabusé fut du nombre. Le succès qu'eut alors cette Comédie, (a) engagea l'Auteur du Mercure à donner un extrait de cette Piéce, dans lequel il crut devoir insérer quelques réfléxions critiques. « Sans cela, ajoute-t-il, nos ex- » traits seroient tout-à-faits infructueux; » nous y ajoûtons ce qu'en a pensé le » Public, dont nous ne sommes que » les échos. » * Sans chercher à pénétrer

1709.

* Mercure de France, Décembre 1724. II. Volume, pag. 2850. & suiv.

(a) La Comédie du *Jaloux désabusé* fut reprise le Jeudi 16 Novembre 1724. & eut neuf représentations, qui furent reçues avec applaudissement. La neuviéme le Vendredi 29 Décembre de la même année. Depuis cette reprise, cette Piéce est du nombre de celles qu'on joue dans le cours de l'année, & que le Public goûte de plus en plus. Voici les noms des Acteurs & des Actrices qui représenterent cette Comédie à la reprise de 1724.

DORANTE, ... le Sieur le Grand, fils.
CÉLIE, *femme de Dorante*, Mademoiselle La Motte.
JUSTINE, *suivante de Célie*, Mademoiselle Quinault du Fresne.
JULIE, *sœur de Dorante*, . . Mademoiselle La Batte.
CLITANDRE, *amant de Julie*, le Sieur La Thorilliere, fils.
ERASTE, ... le sieur Du Breuil.
DU BOIS, *secrétaire de Dorante*, le Sieur Armand.
BABET, *suivante de Julie*, Mademoiselle Du Boccage.
CHAMPAGNE, *valet de Clitandre*, . . . le Sieur Poisson.

[redacted] l'intention de l'Auteur de cette criti-
1709. que, nous allons rapporter ses réflexions, qui nous ont parues très-judicieuses, & qui se trouvent ici à leur véritable place. Au reste, en restituant au Public ce qu'il peut avoir prêté au Mercure, nous croyons devoir y ajouter, ce que l'écho peut avoir oublié de répéter.

Comme l'Auteur ne rapporte point de jugement général sur le plan de la Piéce, on doit présumer que le Public & lui, l'ont trouvé assez régulier : aussi l'est-il en effet, si l'on en excepte quelques Scénes, qui ne servent qu'à remplir les vuides que la simplicité du sujet laisse dans l'Ouvrage. Nous passons donc aux remarques sur les personnages de ce Poëme Dramatique. Celui de Célie est le plus vivement critiqué, & par malheur cette critique n'est que trop juste. Voici le portrait que Justine, sa Suivante, en fait Acte I. Scéne premiére.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite,
Cependant ils ont tort : mais elle ne hait pas
La louange, & l'encens qu'on donne à ses appas.
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame ;
Elle a de la vertu, mais elle est belle & femme ;
Elle aime à plaisanter, à sourire en passant,
Elle a l'accueil flatteur, le coup d'œil caressant,
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidéle,
Qu'un souris, qu'un regard est une bagatelle.

« C'est au Lecteur à juger, (dit le Cri- 1709.
» tique,) si ce n'est point là le portrait
» d'une coquette. Au troisiéme Acte,
» (continue-t-il,) la coquetterie paroît
» dans tout son jour, tant en récit qu'en
» action. Dorante raconte à Dubois ce
» qui s'est passé pendant le dîner entre
» Célie & Eraste. » Il s'exprime ainsi:
» (Acte III. Scéne IV.)

Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué,
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué;
Soins de plaire affectés, souris, agasseries,
Discours flatteurs, regards, gestes & lorgneries;
Ma femme, devant moi, vient de le répéter,
Pour engager Eraste, ou bien pour le flatter.

» Si ce récit nous peint une coquette
» des plus insigne; l'action qui suit don-
» ne le dernier coup au portrait. Do-
» rante outré de ce qui vient de se pas-
» ser sous ses yeux, dit des injures à
» Célie, qui loin de faire attention
» qu'elle a poussé la chose un peu trop
» loin, feint de s'évanouir, & se fait
» apporter un fauteuil, dans lequel elle
» se jette, pour rendre la chose plus tou-
» chante. On croiroit que l'évanouisse-
» ment est une vérité, si l'Auteur n'avoit
» pris soin de faire voir qu'il n'est qu'une
» feinte, par ce vers, qu'il a mis dans la
» bouche de Dubois, *à parte.*

Fort bien, on ne peut mieux jouer son person-
nage.

1709. « Le pauvre Dorante est si bien la « dupe de tout ce manége, qu'il de- « mande pardon à sa femme : il fait « plus, il la prie devant son rival, de « s'aller divertir avec lui dans une partie « de souper, à laquelle il est aussi invité : « mais il n'y va point, de peur, sans « doute, d'être témoin de quelque « Scéne plus cruelle encore pour lui, « que celle du dîner.... Au cinquiéme « Acte, Célie ouvre enfin les yeux, & « comprend qu'elle en a trop fait pour « une honnête femme, ou du moins « pour une femme raisonnable : elle veut « tout dire à son mari, & le désabuser : « mais son mari lui épargne la peine d'un « aveu si judicieux. »

Les remarques que le critique fait sur les Valets de cette Comédie, tendent à prouver qu'ils sont presqu'inutiles, & qu'ils servent peu à l'intrigue. Justine paroît y avoir plus de part, parce qu'on suppose qu'elle conseille Célie. A l'égard de Babet, on peut dire qu'elle n'est employée que dans trois Scénes ; dans la première du premier Acte, Justine, sous prétexte de l'instruire, expose les caractéres des principaux personnages qui doivent paroître sur la Scéne. Cette exposition étoit nécessaire au Spectateur, & il y a apparence que c'étoit-là le seul objet

objet du Poëte à la seconde Scéne du quatriéme Acte, Babet qui semble s'ennuyer de jouer un rôle inutile, commence à agir, en achevant de rendre Dorante furieux, par un faux récit qu'elle lui fait, de tout ce qui s'est passé au souper à Suresne. Enfin elle reparoît à la quatriéme Scéne de l'Acte suivant, pour écouter une déclaration d'amour que lui fait Champagne : ce qui, comme l'observe le Critique, est un hors d'œuvre, qui ne mérite pas d'être relevé. 1709.

Le rôle de Dubois est assez neuf & plaisant : on le donne pour confident à Dorante, on le fait entrer dans l'intrigue ; mais avec sa bonne volonté, il n'opére presque rien, & Champagne y sert encore moins. Restent Julie, Clitandre, Dorante & Eraste Nous passons les deux premiers qui n'ont rien d'assez singulier : Voyons la réfléxion que l'Auteur du Mercure fait sur Eraste. « Eraste, » (dit-il) s'avise au quatriéme Acte, » d'être amoureux de Célie : c'est un » nouvel incident auquel les Spectateurs » ne s'attendoient point du tout : il en » fait confidence à Justine, qui le ren- » voye à Célie même. Célie reçoit cet » aveu avec un sang froid qui glace » Eraste ; elle le renvoye à des objets » plus dignes de ses soins, & plus pro-

1709. » pres à y répondre. Outre que cet
» amour vient un peu tard, on l'a trouvé
» tout-à-fait inutile : il y a apparence
» que l'Auteur ne l'a placé dans la Piéce,
» que pour mettre un vernis sur le ca-
» ractére de Célie, qui est assez équi-
» voque. Mais quelque fin que l'Auteur
» se soit proposée, on n'a pas approuvé
» le chemin qu'il a pris pour y arriver.
» La Scéne Françoise est trop épurée
» pour souffrir une déclaration d'amour,
» faite à une personne mariée. Moliére
» l'a osé faire dans George-Dandin ;
» mais il n'en a pas moins blessé les
» bonnes mœurs, & les bienséances
» Théatrales. »

Il seroit à souhaiter qu'un écho si judicieux eut voulu rapporter quelque chose en particulier sur Dorante, qui est le personnage dominant de la Piéce. On ne peut nier qu'il ne soutienne parfaitement son caractére de *Jaloux*, jusqu'au dénouement : mais on ne sçauroit dire, qu'il remplisse exactement son titre, & qu'il soit *désabusé* en quittant la Scéne. D'ailleurs, ses autres actions ne répondent point à cette peinture que Justine fait de lui : Acte I. Scéne premiére.

..... C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toujours plein de loisir ;

1709.

Méprisant ses égaux, & depuis son enfance,
Nourri dans le repos, & la magnificence;
Cherchant les courtisans, & les gens du bel air,
Imitant leur éxemple, & les traitant de pair:
Il chasse, il court le cerf, est homme de campagne,
Aime le jeu, la table, & le vin de Champagne.
Décide & parle haut parmi les beaux esprits,
Impose, plaît, commande aux belles de Paris.
D'habits tous galonnés remplit sa garde-robe
Et n'a rien en un mot du métier, que la robe.

Cependant dans tout le cours de la Piéce, on ne voit qu'un Jaloux, & comme cette jalousie paroît fondée, sur la conduite imprudente de sa femme, le Spectateur seroit tenté de le plaindre, s'il ne s'en étoit rendu indigne par l'injustice qu'il a de retenir le bien de sa sœur. Ce caractére avoit déja été mis sur la Scéne par Messieurs Baron & Du Fresny; le premier, sous le simple titre du *Jaloux* (a), a fait la peinture d'un franc brutal: & l'autre dans son *Jaloux honteux*, n'a donné qu'un être de raison (b). M. Campistron, plus sage & plus heureux, a saisi le goût du Théatre, où sa Comédie est restée, tandis qu'on ne se souvient presque pas des deux précédentes.

(a) Voyez l'article de cette Comédie, Tome XLII. de cette Histoire, page 60.
(b) Voyez Tome XIV. page 486.

1709. Indépendamment des Piéces nouvelles qui parurent cette année, les Comédiens remirent les suivantes.

Je vous prends sans verd, Comédie en un Acte & en vers avec un divertissement, de M. Champmeslé, le Mercredi premier Mai.

Les trois Cousines, Comédie en prose, & en trois Actes, avec trois divertissemens, de M. Dancourt, le Vendredi 17 Mai.

Le Sicilien, Comédie en prose, & en un Acte, de M. Moliere, le Vendredi 24 Mai.

Alcibiade, Tragédie de M. Campistron, le Vendredi 12 Juillet.

Pirame & Thisbé, Tragédie de M. Pradon, le Jeudi 8 Août.

Arminius, Tragédie de M. Campistron, Mercredi 28 Août.

Les Bourgeoises a la Mode, Comédie en prose, & en cinq Actes, de Messieurs Sainction & Dancourt, le Samedi 31 Août.

Hypermnestre, Tragédie de M. de Riupeirous, le Jeudi 12 Septembre.

Électre, Tragédie de M. de Crébillon, le Jeudi 26 Septembre.

ARIADNE, Tragédie de M. Corneille de l'Isle, le Dimanche 17 Novembre. (a) 1709.

ŒDIPE, Tragédie de M. Corneille, le Dimanche 22 Décembre.

(a) Le Dimanche 17 Novembre 1709. Ariane, Tragédie remise au Théatre, & Crispin Médecin. Son Altesse Electorale de Baviére, nous a honoré aujourd'hui de sa présence. On a pris le double partout; la recette a montée à 2257 liv. 14 sols. *Registre de la Comédie.* Peu de jours auparavant, (le Lundi 14 du même mois) le même Prince avoit honoré de sa présence la représentation de la Tragédie de *Phédre & Hipolyte*, qui fut suivie *des Folies amoureuses*, on ne prit le double qu'au Théatre, la recette monta à la somme de 2368 liv. 15 sols.



1710.

LE NAUFRAGE, OU LA POMPE FUNÈBRE DE CRISPIN,

Comédie en vers, & en un Acte, suivie d'un divertissement, * *par M. DE LA FONT,*

* Musique de M. *Gillier.*

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Cinna*, le Samedi 14 Juin. (Treize représentations, dont l'Auteur ne retira ses honoraires qu'aux cinq premiéres. La derniére représentation le 8 Juillet suivant.)

LE sujet de cette Comédie semble avoir été emprunté du troisiéme Volume des Milles & une Nuit, ou si l'on veut prêter à M. de La Font une Littérature plus recherchée, on peut dire qu'il a tiré l'idée de sa Comédie des relations de quelques Voyageurs, qui rapportent, qu'au Royaume de Malabar, la coutume oblige les maris & les femmes à ne se point survivre, & à se laisser bruler sur le tombeau de la personne défunte. M. de La Font suppose donc, que Crispin a fait naufrage dans

une Isle où cette coutume est établie, & qu'on le force de s'y conformer, attendu que sa femme, ou du moins celle qui passe pour telle, est morte. Crispin est conduit sur le bucher qui doit le consommer avec la défunte; mais elle y paroît vivante, & retrouve son véritable mari. La Piéce est terminée par un divertissement des Insulaires. Il y a dans cette petite Comédie des Scénes d'un assez bon comique. Cette Piéce a donné lieu à quelques Auteurs de traiter ce sujet, tant à la Comédie Italienne, qu'aux Théatres de la Foire.* 1710.

LA COMÉDIE DES COMÉDIENS,

OU

L'AMOUR CHARLATAN,

Comédie en prose, & en trois Actes, & trois divertissemens, * *par Monsieur* D'ANCOURT,

* Musique de M. Gillier.

Représentée pour la premiére fois, le Mardi 5 Août. (Treize représentations, la derniére le 14 Novembre suivant.)

MOnsieur Dancourt n'avoit d'abord composé que l'Acte de l'*Amour Charlatan*. De nouvelles idées lui firent prendre le parti de lier cet Acte à deux

1710. autres, qui le précédérent ; ce qui compose la Piéce dont nous allons parler, après avoir rapporté ce qu'en a dit *le Nouveau Mercure imprimé à Trévoux*, en Janvier 1711. *pag.* 41-43.

« L'idée de l'*Amour Charlatan*, avoit » été traité par M. Dancourt dans un » Acte seul ; il trouva moyen d'en rap» procher des choses détachées, & de » faire une Comédie en trois Actes, » qu'il crût devoir donner au Public, » pour les intérêts particuliers de sa » Troupe. Les Spectacles de la Foire, » avoient pris le dessus sur la Comé» die, (*a*) quelques Scénes Italiennes

(*a*) Après la suppression des anciens Comédiens Italiens, les Troupes Foraines de Danseurs de corde, & de Sauteurs, crurent devoir faire usage dans leurs jeux, non-seulement des Piéces que les premiers avoient représenté, mais encore d'en introduire de mixtes, c'est-à-dire, qui tenoient des Italiennes & des Françoises. Ces spectacles populaires furent si suivis, que les Comédiens François furent obligés de faire valoir contre eux leur privilége exclusif, & d'en demander l'éxécution en Justice. Plusieurs Sentences & différents Arrêts furent rendus contre les Troupes Foraines, & toujours sans éxécution, par les chicanes de ces derniers. Enfin un nouvel Arrêt du Parlement du 2 Janvier 1709, ordonna ; que les Arrêts confirmatifs des Sentences de Police, & les Réglemens de la Cour, seroient éxécutés ; & pour les nouvelles contraventions des Acteurs Forains, les condamna en mille livres d'amende, en trois cens livres de dommage & intérêts envers les Comédiens François ; leur fit défense, & à tous autres, de faire servir leurs Théatres à autres usages, qu'à ceux de leur profession, & en

jettées

1710.

» jettées dans un tissu de points triviales
» & de Vaudevilles, ayant ramené sur
» la *Scéne* quelques traits d'un Théa-
» tre proscrit, avoient formé des repré-
» sentations, où la Ville & la Cour ac-
» couroient également...... M. Dan-
» court crut ramener le Public, par un
» divertissement, qui fit reparoître Arle-
» quin & Scaramouche. On proposa à M.
» de la Thorilliére de jouer le rôle d'Ar-
» lequin ; il fut longtems à prendre son
» parti. Il se montroit de tems en tems
» à ses amis, sous le masque & l'équi-
» page d'Arlequin, il hazardoit quel-
» ques tons & quelques mines ; mais
» soit que l'ombre de *Dominique*, son
» beau-pere, l'intimidât, soit qu'il fût
» attaché à un jeu, où il s'est fait beau-
» coup de réputation, il résista à la priére
» même des puissances, & offrit seule-
» ment à ses camarades de jouer le rôle
» de Mézétin : on se détermina sur cela

cas de contraventions, permit de démolir les Théatres. De nouvelles désobéissances, obligérent les Comédiens François de faire mettre à exécution l'Arrêt dont on vient de rapporter le prononcé, & ils firent abattre quelques Théatres. Cette affaire eut dans le commencement des suites assez fâcheuses pour les Comédiens François ; mais enfin un Arrêt du Conseil d'Etat du Roy, du 17 Mars 1710. confirma celui du Parlement. (Voyez les détails de toute cette affaire, dans le premier Volume des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*. Paris, *Briasson*.)

1710. » à travailler au divertissement, & on » prit le sujet dans la disposition présente » des affaires de la Comédie. (Le Jour- » naliste donne ensuite de l'exorde pré- » cédent, un extrait des trois Actes de » la Piéce, & le termine de la façon » suivante.) Ce dernier Acte (l'Amour » Charlatan) auquel l'Auteur a tâché de » lier les deux premiers, les passe infi- » niment, par l'idée ingénieuse, qu'il » a si heureusement traitée, que tout le » monde est convenu que l'Ouvrage est » dans le goût de Lucien; & on a sçû » de M. Dancourt, que c'étoit après » s'être échauffé l'esprit par la lecture de » cet excellent original, qu'il avoit jetté » sur le papier, tous les traits qu'il a mis » sur la Scéne, & qui ne lui ont coûté » au plus que trois jours de travail. »

La Comédie des Comédiens, qui forme les deux premiers Actes de la Piéce dont nous rendons compte, n'est pas d'une grande invention. Léandre & Eraste, Comédiens François, aiment, le premier Angélique, fille de M. Grichardin, riche Bourgeois, & le second, Isabelle, niéce du même M. Grichardin. Pour complaire à ce dernier, qui n'a du goût que pour les Acteurs & les Piéces du Théatre Italien; Léandre & Eraste offrent à ce Bourgeois de jouer

une petite Piéce, où les personnages de Scaramouche, de Pierrot, du Docteur & de Mézétin, seront employés. C'est ce qui s'éxécute dans la Comédie de l'*Amour Charlatan*, dont le dénouement est le mariage de Léandre avec Angélique, & celui d'Eraste avec Isabelle, par le petit stratagême, d'une espéce de Soubrette appellée Marton. Ce dernier Acte est extrêmement joli. Le divertissement est coupé par quatre petites *Scénes* épisodiques, en vers libres, après lesquelles, la Piéce finit par un branle, dont le refrain est : 1710.

Vive, vive, l'Amour Charlatan.

Les rôles du Docteur, de Pierrot, de Mézétin & de Scaramouche, furent remplis par les Sieurs Beaubour, Baron fils, de la Thorilliére & Poisson. Mademoiselle Desmare joua le rôle de l'Amour Charlatan.

« Florent Carton Dancourt, » petit-fils d'un Sénéchal de Saint Quentin, nâquit à Fontainebleau le premier Novembre 1661. de Florent Carton, Ecuyer Sieur Dancourt, & de Louise de *Londé*, qui descendoit par les femmes des *Budé*, & qui comptoit parmi ses parens, un Chevalier de *Londé*, établi en Angleterre, où il

DANCOURT. Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres de la République, des Lettres, par le P. Niceron, Tom. XVI. *p.* 287. *& suivantes.*

1710. » avoit été honoré de l'ordre de la Jar-
» retiére. Ils étoient tous deux de la Re-
» ligion Prétendue-Réformée : mais ils
» l'abjurérent dans la suite, pour embras-
» ser la Catholique. Le jeune Dancourt
» fit ses études à Paris dans le Collége
» des Jésuites, sous le *Pere de la Rue*, qui
» lui trouvant de la vivacité, de la péné-
» tration, & des dispositions singuliéres
» pour les Sciences, le regarda comme
» un sujet qu'il devoit ménager à son
» Ordre ; mais l'éloignement de Dan-
» court pour la vie Religieuse, rendit
» inutiles tous les soins qu'il se don-
» na pour y réussir. Après avoir fait sa
» Philosophie, il étudia en droit, &
» se fit recevoir Avocat. L'amour qu'il
» conçut alors pour la Demoiselle Thé-
» rese le Noir de la Thorilliére, fille du
» Sieur de la Thorilliére, de la Troupe
» du Roy, (lui fit abandonner tous les
» desseins, qu'on avoit formé pour sa
» fortune. Il l'enleva, & par cette ac-
» tion d'éclat, il força sa famille & celle
» de la Demoiselle de la Thorilliére, à
» consentir à son mariage ; enfin à la
» rentrée d'après Pâques 1685. il débuta
» au Théatre François, où il mérita les
» applaudissemens du Public.) *

» Il ne se contenta pas de briller dans
» les rôles qu'il représentoit, il composa

» encore un grand nombre de Piéces, » dont plusieurs eurent un très-grand » succès. La facilité qu'il avoit à parler, » & une éloquence naturelle, qui ani- » moit tous ses discours, lui avoient fait » déférer par ses camarades, l'honneur de » porter la parole dans toutes les occa- » sions particuliéres ; & le Public l'écou- » toit toujours avec une grande satis- » faction. 1710.

» Son mérite lui avoit procuré à la » Cour un accès favorable. Le Roi Louis » XIV. l'honoroit d'une bienveillance » particuliére. Dancourt avoit coutume, » lorsque ce Prince assistoit à la Comé- » die, de lui aller lire ses Ouvrages dans » son Cabinet, où il n'entroit que Ma- » dame de Montespan ; & l'on rapporte » qu'un jour s'y étant trouvé mal, à » cause du grand feu qu'il y avoit, le » Roi prit lui-même la peine d'aller ou- » vrir une fenêtre pour lui faire pren- » dre l'air. Une autrefois Dancourt, » ayant l'honneur de lui parler, comme » il sortoit de la Messe, pour quelques » affaires qui regardoient la Troupe des » Comédiens François, & marchant » toujours à reculons, jusqu'au bord » d'un escalier, qu'il ne voyoit pas, le » Roi le retint par le bras, en lui di- » sant : *Prenez garde Dancourt, vous*

» *allez tomber*. Et se retournant ensuite
1710. » vers les Seigneurs qui l'environnoient,
» il leur dit : *Il faut convenir que cet*
» *homme parle bien*, & lui accorda ce
» qu'il demandoit. Les agrémens de sa
» conversation & sa politesse, le fai-
» soient aussi rechercher par tout ce qu'il
» y avoit de plus grand à la Cour & à la
» Ville, & les personnes les plus consi-
» dérables se faisoient un plaisir de l'avoir
» chez eux, & de l'aller voir chez lui.

» Ayant fait un voyage à Dunkerque,
» pour y voir sa fille aînée, (Madame
» Fontaine) qui y demeuroit alors, il en
» prit occasion d'aller faire sa Cour à l'E-
» lecteur de Baviére, (pere de l'Empe-
» reur défunt) qui se trouvoit à Bruxel-
» les. Ce Prince le reçut fort bien ; &
» après l'avoir retenu assez long-tems,
» pour qu'il eut besoin d'une prolonga-
» tion du congé qui lui avoit été donné,
» il le renvoya, en lui faisant présent
» d'un diamant de mille pistoles. Il ne
» le récompensa pas moins généreuse-
» ment, lorsqu'étant venu à Paris, Dan-
» court fit un divertissement pour ce
» Prince. *

* *L'Impromptu de Suresne.*

» Des pensées sérieuses vinrent enfin
» dégoûter notre Auteur du Théatre,
» qu'il quitta entiérement à Pâques de
» l'année 1718. pour se retirer dans sa

» terre de Courcelles-le-Roi en Berri, où
» il ne s'occupa plus que du soin de son 1710.
» salut. Il y composa une traduction des
» *Pseaumes de David en vers*, & une
» Tragédie Sainte, qui n'ont point été en-
» core imprimées. Lorsqu'il se sentit ma-
» lade & proche de sa fin, il fit faire son
» tombeau dans la Chapelle de son Châ-
» teau, & l'alla voir lui-même avec toute
» la tranquillité & la fermeté d'une ame
» absolument détachée des choses d'ici-
» bas, & qui n'aspire plus qu'aux biens
» célestes & éternels. Il mourut le Ven-
» dredi 7 Décembre 1725. âgé de soi-
» xante & cinq ans, laissant deux filles;
» l'aînée, (qui a peu joué la Comédie)
» mariée à M. Fontaine, Commissaire
» & Contrôleur de Marine, & la cadette,
» qui a brillé si longtems au Théatre sous
» le nom de Mimi Dancourt, l'a été à
» M. Des Hayes, Gentil-Homme, fils
» d'un Lieutenant-Général d'Artillerie.»

Le Mercure de France annonça la mort de M. Dancourt, dans les termes suivans.

« Le Sieur Florent Carton Dancourt, » qui avoit quitté le Théatre, depuis en- » viron dix ans: (il falloit dire sept ans) » est mort à sa Terre de Courcelles-le- » Roy, en Berri, âgé d'environ soixante » & cinq ans. Il fut longtems l'Orateur

Mercure de France, Décembre 1725. premier Vol. pag. 2913.

» de la Troupe, & il s'en acquittoit très-
1710. » bien. C'étoit un homme d'esprit &
» de lettres, qui parloit avec beaucoup
» de justesse, & très-aisément. Il repré-
» sentoit avec succès les rôles de Ja-
» loux, de Financier, & d'Hypocrite,
» & entr'autres celui du Misantrope. Il
» laisse au Théatre une très-grande quan-
» tité de Piéces, que le Public voit en-
» core tous les jours avec plaisir. Son
» stile est léger, vif, agréable, & si tous
» ses Ouvrages ne sont pas aussi châ-
» tiés qu'on le désireroit, on peut dire
» que le dialogue en est toujours admi-
» rable. »

M. Dancourt étoit d'une moyenne grandeur, la taille bien prise, avant que l'âge lui eut donné de l'embonpoint; il avoit les cheveux & les sourcils bruns, de beaux yeux, le visage agréable, & la physionomie noble & spirituelle. Son principal talent pour le Théatre étoit les rôles de Haut-Comique, à manteau, & raisonné. A l'égard du Tragique, il y étoit froid & monotone; aussi jouoit-il le moins qu'il lui étoit possible dans ce dernier genre. Au reste, il possédoit l'art de lire au mieux, non-seulement ses Ouvrages, mais aussi ceux des Auteurs qui lui confioient leurs productions, & cependant sans s'y préparer

par aucune lecture, lorsqu'il apportoit l'Ouvrage à l'Assemblée. 1710.

Ordre Chronologique des Ouvrages Dramatiques de M. Dancourt, représentés sur le Théatre François.

LE NOTAIRE OBLIGEANT, *ou* LES FONDS PERDUS, Comédie en prose & en trois Actes, le Vendredi 8 Juin 1685.

ANGÉLIQUE ET MÉDOR, Comédie en un Acte & en prose, le Mercredi premier Août 1685.

RENAUD ET ARMIDE, Comédie en un Acte & en prose, le Mercredi 31 Juillet 1686.

LA DÉSOLATION DES JOUEUSES, Comédie en un Acte & en prose, le Samedi 23 Août 1687.

LE CHEVALIER A LA MODE, Comédie en prose & en cinq Actes, (avec M. de Sainctyon,) le Vendredi 24 Octobre 1687.

LA MAISON DE CAMPAGNE, Comédie en un Acte & en prose, le Vendredi 27 Août 1688.

LA DAME A LA MODE, *ou* LA COQUETTE, Comédie en cinq Actes & en prose, *non imprimée*, le Lundi 3 Janvier 1689.

LA FOLLE ENCHÉRE, Comédie en un
1710. Acte & en prose, le Mardi 30 Mai 1690.

L'ÉTÉ DES COQUETTES, Comédie en prose & en un Acte, le Mercredi 12 Juillet 1690.

LE CARNAVAL DE VENISE, Comédie en prose & en cinq Actes, le Vendredi 29 Décembre 1690. *non imprimée.*

LA PARISIENNE, Comédie en prose & en un Acte, le Mercredi 13 Juin 1691.

LE BON SOLDAT, Comédie en vers & en un Acte, de Raymond Poisson, accommodée & mise au Théatre par M. Dancourt, le Mercredi 10 Octobre 1691.

LA FEMME D'INTRIGUES, Comédie en prose & en cinq Actes, le Mercredi 30 Janvier 1692.

LA GAZETTE DE HOLLANDE, Comédie en prose & en un Acte, le Mercredi 14 Mai 1692.

L'OPÉRA DE VILLAGE, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Vendredi 20 Juin 1692.

L'IMPROMPTU DE GARNISON, Comédie en prose & en un Acte, retouchée & mise au Théatre par M. Dancourt, Samedi 26 Juillet 1692.

Les Bourgeoises a la Mode, Comédie en prose & en cinq Actes, (avec M. de Sainction,) le Samedi 15 Novembre 1692. 1710.

La Baguette, Comédie en prose & en un Acte, *non imprimée*, le Samedi 4 Avril 1693.

Les Vendanges, Comédie en un Acte & en prose, suivie d'un divertissement, le Jeudi 30 Septembre 1694.

Le Tuteur, Comédie en prose & en un Acte, le Mercredi 13 Juillet 1695.

La Foire de Besons, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Samedi 13 Août 1695.

Les Vendanges de Suresnes, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Samedi 15 Octobre 1695.

La Foire Saint Germain, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Jeudi 19 Janvier 1696.

Le Moulin de Javelle, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Samedi 7 Juillet 1696.

Les Eaux de Bourbon, Comédie en prose & en un Acte, avec un divertissement, le Jeudi 4 Octobre 1696.

Les Vacances, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertisse-

ment, le Lundi 31 Octobre 1696.

1710. La Lotterie, Comédie en prose & en un Acte, le Mardi 10 Juillet 1697.

Le Charivari, Comédie en prose & en un Acte, avec un divertissement, le Jeudi 19 Septembre 1697.

Le Retour des Officiers, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Samedi 19 Octobre 1697.

Les Curieux de Compiegne, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Samedi 4 Octobre 1698.

Le Mari retrouvé, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Mercredi 29 Octobre 1698.

Les Fées, Comédie en prose & en trois Actes, avec trois Intermédes, précédée d'un Prologue en vers libres, le Jeudi 29 Octobre 1699.

La Famille a la Mode, Comédie en vers libres & en cinq Actes, *non imprimée*, le Vendredi 18 Décembre 1699.

La Feste de Village, Comédie en prose & en trois Actes, suivie d'un divertissement, le 13 Juillet 1700. (Remise au Théatre au mois de Septem-

bre 1724, sous le titre des BOURGEOISES DE QUALITÉ. 1710.

LES TROIS COUSINES, Comédie en prose & en trois Actes, avec trois divertissemens, le Dimanche 17 Octobre 1700.

COLIN-MAILLARD, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Vendredi 28 Octobre 1701.

L'OPÉRATEUR BARRY, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, & précédée d'un Prologue aussi en prose, le Mercredi 11 Octobre 1702.

LES ENFANS DE PARIS, Comédie en vers libres & en cinq Actes. (C'est la Comédie de *La Famille à la Mode*, un peu retouchée.) Le Vendredi 3 Octobre 1704.

LA MORT D'ALCIDE, Tragédie, le Vendredi 17 Octobre 1704, *non imprimée*.

LE GALANT JARDINIER, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Mercredi 22 Octobre 1704.

LE DIABLE BOITEUX, Comédie en prose & en un Acte, avec un divertissement, précédée d'un Prologue, & suivie d'un Epilogue aussi en prose, le Samedi premier Octobre 1707.

1710. LE SECOND CHAPITRE DU DIABLE BOITEUX, Comédie en prose & en deux Actes, suivie d'un divertissement, précédée d'un Prologue aussi en prose, le Jeudi 20 Octobre 1707.

LA TRAHISON PUNIE, Comédie en vers & en cinq Actes, le Lundi 28 Novembre 1707.

MADAME ARTUS, Comédie en vers & en cinq Actes, le Mardi 8 Mai 1708.

LA COMÉDIE DES COMÉDIENS, *ou* l'AMOUR CHARLATAN, Comédie en prose & en trois Actes, avec trois divertissemens, le Mardi 5 Août 1710.

LES AGIOTEURS, Comédie en prose & en trois Actes, le Vendredi 26 Septembre 1710.

CÉPHALE ET PROCRIS, Comédie en vers libres & en trois Actes, & trois Intermédes, précédée d'un Prologue aussi en vers libres, le Mardi 27 Octobre 1711.

SANCHO PANÇA, GOUVERNEUR, Comédie en vers & en cinq Actes, suivie d'un divertissement, le Mardi 15 Novembre 1712.

L'IMPROMPTU DE SURESNE, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, & précédée d'un Prologue en vers libres, le Mercredi 24 Mai 1713.

LES FESTES DU COURS, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, & précédée d'un Prologue en vers Lyriques, le Mercredi 5 Septembre 1714. 1710.

LE VERT GALANT, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Mercredi 24 Octobre 1714.

LA GUINGUETTE DE FINANCE, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Mardi 19 Mai 1716, *non imprimée.*

LE PRIX DE L'ARQUEBUSE, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Vendredi premier Octobre 1717.

LES DIEUX COMÉDIENS, *ou* LA MÉTEMPSICOSE DES AMOURS, Comédie en trois Actes, en vers libres, & trois divertissemens, précédée d'un Prologue aussi en vers libres, le Vendredi 17 Décembre 1717.

L'ÉCLIPSE, Comédie en prose & en un Acte, suivie d'un divertissement, le Jeudi 8 Juin 1724, *non imprimée.*

LA BELLE-MERE, Comédie en vers & en cinq Actes, le Samedi 21 Avril 1725. *non imprimée.*



1710.

LES AGIOTEURS,

Comédie en prose, & en trois Actes, de M. DANCOURT,

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Andronic*, le Vendredi 26 Septembre. (A la douziéme représentation on ajoûta quelques nouvelles Scénes à cette Piéce. En tout XX. représentations.)

CEtte Piéce est un Vaudeville du tems; M. Dancourt y a peint au vrai, & d'une façon fort comique, le manége usuraire de plusieurs particuliers, qui escomptoient les effets Royaux en papiers, qui étoient alors dans le commerce. Les Scénes épisodiques dont cette Comédie est remplie, & celles que l'Auteur y ajouta dans le cours des représentations, en firent le succès; en effet, on peut dire que les Scénes de la jeune coquette Urbine, du faux d'Argentac, du Marquis Daudinet, de la Baronne de Va-Partout, & de Madame de Mal-Profit, sont dialoguées avec une grande vivacité. Le rôle de Trapolin, qui est le principal personnage, celui de Durillon, Procureur, & de Gangrenne, Agioteur scrupuleux, sont parfaitement

faitement caractérisés. Cependant aujourd'hui, cette Piéce n'a plus le même sel qu'elle avoit à sa nouveauté. 1710.

LE CURIEUX IMPERTINENT,

Comédie en vers, & en cinq Actes, de Monsieur NÉRICAULT DESTOUCHES, Auteur Vivant.

Représentée pour la premiére fois, le Lundi 17 Novembre. (Dix-sept représentations, la derniére le 14 Janvier 1711.)

IL a fallu l'art & le génie supérieur de M. Destouches, pour donner à cette Comédie tout le mérite que l'on y trouve. Le sujet du *Curieux impertinent*, qu'il a emprunté du roman de D. Quichotte, de Cervantes, quoiqu'assez passable à la lecture, devient froid & triste au Théatre. Le Curieux ne paroît qu'en second auprès du rival qu'il s'est choisi, & joue le rôle d'un mal-honnête-homme vis-à-vis de sa Maîtresse. Ce n'étoit pas assez d'éviter cet écueil; il étoit encore nécessaire d'intéresser les Spectateurs pour l'Amant proposé, & donner une gradation vraisemblable aux progrès que cet

1710. Amant fait sur le cœur de la Maîtresse éprouvée. D'ailleurs, le plan de cette Piéce demandoit de joindre à cet intérêt, un comique tiré du fond du sujet. C'est ce que l'Auteur a très-heureusement exécuté; de sorte que ce Poëme Dramatique fit prédire aux connoisseurs la brillante carriére que M. Destouches a remplie au Théatre François. On trouva l'intrigue du Curieux impertinent bien imaginée, parfaitement conduite d'Acte en Acte; les Scénes liées & dialoguées au mieux; la versification coulante, naturelle, & dans le vrai ton du noble comique. Cependant, sans nous rétracter de la justice que nous venons de rendre à cette Comédie, nous sommes obligés, comme Historiens, de dire que les reprises qu'on en a faites, n'ont jamais excité dans le Public, un empressement bien marqué de la revoir.

Nous terminons cet article par une épigramme sur la Piéce, qui parut imprimée dans *la Bibliothéque Françoise*, ou *Histoire Littéraire de la France*, Tome premier, seconde Partie, *pag*. 216. Le Journaliste en l'annonçant y joignit le correctif que voici: « L'épigramme » suivante est malignement tournée; » mais elle n'empêche pas, celui même » qui l'a faite, d'avouer qu'il n'a eu

» d'autre intention, que de ne pas per- 1710.
» dre un bon mot : & que la Piéce sur
» laquelle il s'est égayé, mérite tous les
» applaudissemens qu'elle a reçus. »

Sur la Comédie du Curieux impertinent.

On représente maintenant,
Le *Curieux impertinent*,
Pour moi, j'ai vû la Piéce, & j'ose en être arbitre ;
Voici ce que j'en crois de mieux :
Pour la voir une fois on n'est que curieux ;
Mais qui la verra deux, en remplira le titre.

Jupiter Curieux impertinent, divertissement en trois Actes, représenté à la Foire Saint Germain, le Mardi 3 Février 1711. au Jeu d'Alard & de Lalauze, n'a d'autre ressemblance avec la Piéce de M. Destouches, que par le titre. *Voyez le Dictionnaire des Théatres.*



1710.

JOSEPH,

Tragédie, tirée de l'Ecriture Sainte, par M. l'Abbé GENEST,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 19 Décembre. (Onze représentations, la derniére le 9 Janvier 1711.)

CEtte Tragédie, avant que de paroître sur le Théatre François, avoit été représentée à Clagni au mois de Février 1706. chez Madame la Duchesse du Maine, & avoit attiré à son Auteur des louanges infinies. Nous allons rapporter ce que M. Devizé en a dit dans ce tems-là.

Mercure Galant, Février 1706. pages 265-271.

« Vous sçavez que M. & Madame la » Duchesse du Maine donnent tous les » ans, pendant le Carnaval, des divertissemens où la magnificence, quelque grande qu'elle soit, brille beaucoup moins que l'esprit, la galanterie » & le bon goût: ils ont ouvert cette » année ces divertissemens par une Piéce » de Théatre de la composition de M. » l'Abbé Genest, de l'Académie Françoise, & qui a donné au Public, la » Tragédie intitulée *Pénélope*, dont le

» grand ſuccès a répondu à la beauté du » Poëme. 1710.

» Celui qui a été repréſenté à Clagni » ſous le nom de *Joſeph*, n'a pas moins » tiré de larmes, qu'il s'eſt attiré d'ap» plaudiſſemens des Auditeurs, & quoi» qu'il ait été repréſenté trois fois, la » foule y a toujours été auſſi grande, les » applaudiſſemens toujours égaux, & les » larmes qu'il a fait répandre, ont tou» jours cauſé beaucoup de plaiſir, puiſ» qu'il n'en eſt point qui touche davan» tage, & auquel on ſoit plus ſenſible, » qu'à celui qui eſt cauſé par des lar» mes de joie. M. l'Abbé Geneſt a con» ſervé dans cet Ouvrage la fidélité de » l'Ecriture, & la ſimplicité majeſtueuſe » de l'écrit ſacré qu'il a imité dans l'ex» preſſion, paroît auſſi dans la conduite » du ſujet. Madame la Ducheſſe du » Maine repréſentoit *Azaneth*, femme » de Joſeph, & quoique M. l'Abbé Ge» neſt n'en ait trouvé que le nom, dans » le lieu où il a puiſé ſon ſujet, le ca» ractére qu'il lui donne, a paru tout-à» fait convenable. *Madame la Ducheſſe* » *du Maine* joua ce rôle avec une no» bleſſe délicate, & un agrément qui » l'a fait admirer. *Mademoiſelle de Mé*» *rus*, repréſenta *Thermutis*, Dame » Egyptienne, confidente d'Azaneth,

» & M. *le Baron* le pere, qui représen-
1710. » toit *Joseph*, joua ce rôle d'une ma-
» niére qui ne peut être imitée, & toute
» l'assemblée trouva qu'il n'avoit jamais
» mieux joué. *M. de Malezieu*, fit le
» personnage de *Juda*, & la force de
» son jeu lui attira de grandes louanges.
» Il fut imité par son fils aîné, dans le
» rôle de *Ruben*. Un de ses plus jeunes
» représenta *Benjamin*, & son air d'in-
» nocence toucha extrêmement. *M. de*
» *Vernoncelle*, Gentilhomme de M. le
» Duc du Maine, représenta *Siméon*, &
» ce Gentilhomme ayant été obligé de
» partir, pour s'embarquer avec M. le
» Comte de Toulouse, M. le Marquis
» de *Roquelaure*, joua son rôle dans la
» troisiéme représentation, quoiqu'il
» n'eut eu que très-peu de tems pour
» l'apprendre. Ce Marquis, qui est Lieu-
» tenant de Gendarmerie, n'est pas
» moins distingué par sa valeur, que par
» son esprit. Le jeu de M. *le Marquis de*
» *Gondrin*, fut admiré dans le rôle de
» *Pharaon*. Ce Marquis a très-bonne mi-
» ne, il est admiré de toute la Cour, & sa
» présence ne peut manquer de lui atti-
» rer des applaudissemens. *M. d'Erlac*,
» Capitaine aux Gardes Suisses, s'ac-
» quitta très-bien du rôle de *Thiamis*,
» Intendant ou Majordome de Joseph,

» où il entra parfaitement dans le rôle » qu'il représentoit. *M. de Roselis*, fit celui d'un vieil Hébreux que Joseph venoit de tirer d'esclavage. Tous ces Messieurs, animés du désir de plaire à M. » & à Madame la Duchesse du Maine, » & par l'exemple d'une si grande Princesse, ne négligérent rien pour l'éxécution de leur rôle, & l'on peut dire » qu'il seroit difficile de trouver ailleurs » des Spectacles de cette nature, mieux » exécutés.

1710.

» Je vous ai déja parlé des divertissemens de Clagny ; mais il s'en faut » bien que je n'aye épuisé la matiére. » Madame la Duchesse du Maine y a » donné encore deux représentations de » *Joseph*. Monseigneur le Duc de Bourgogne, Madame la Duchesse de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berri, » Madame, M. le Prince, Madame la » Princesse, & Mademoiselle d'Anguien, » se sont trouvés à la premiére de ces » deux représentations, & MONSEIGNEUR, honora la derniére de sa » présence. Jamais aucun spectacle n'a » tiré plus de larmes, ni reçu plus d'applaudissemens. La beauté de la Piéce » fut dignement soutenue par l'excellence du jeu. Madame la Duchesse du » Maine, continua à se faire admirer

Mercure Galant, Mars 1706. pages 257 & 258.

» dans le rôle d'Azaneth. L'imagination
1710. » ne sçauroit aller au-delà de toute la
» noblesse, de la finesse & du naturel,
» dont cette Princesse anime & soutient
» ce caractére. M. le Baron, pere, fit
» encore sentir de nouvelles beautés dans
» le rôle de Joseph, & M. de Malezieu
» joua celui de Juda, si excellemment,
» que les connoisseurs avouerent tous
» d'une commune voix, que jamais l'ac-
» tion Théatrale n'avoit été poussée plus
» loin, &c. »

Que l'on ne prenne point ce que nous venons de citer de M. Devizé, pour les exagérations ordinaires dont cet Auteur faisoit usage pour tous les Ouvrages qu'il annonçoit; il n'est en ceci que l'écho de toutes celles qu'on avoit employées en parlant de la Tragédie de *Joseph*, & qui avoient porté ce Poëme Dramatique au rang de ceux de *Polyeucte* & d'*Athalie*. Enfin, lorsque M. l'Abbé Genest eut cédé aux instances des personnes qui souhaitoient que cette Tragédie parut sur le Théatre François, M. de Malezieu adressa à Madame la Duchesse du Maine, une Lettre en forme de Dissertation sur cette Tragédie, & tout ce qu'on peut employer de plus pathétique en louanges, est mis en œuvre dans cette Dissertation. Comme elle est imprimée

imprimée avec la Tragédie de Joseph, nous allons en emprunter ce qu'elle a d'historique à cette Piéce.

1719.

Discours de M. de Malezieux à S. A. S. Madame la Duchesse du Maine, sur la Tragédie de Joseph.

« Je suis ravi, Madame, que Votre » Altesse Sérénissime, ait enfin détermi- » né M. l'Abbé Genest, à donner son » Joseph au Public, & que vous agréez » que votre nom paroisse à la tête de » cet Ouvrage. Je ne doute pas, Mada- » me, que cette excellente Tragédie, » n'ait auprès de tous les Connoisseurs, » le même succès qu'elle eut à Clagny, » quand Votre Altesse, daignant l'ani- » mer par sa voix, fit verser tant de lar- » mes à la Cour la plus délicate & la » plus éclairée de l'univers. Ce n'est pas » dire qu'il n'y ait peut-être bien des » gens, qui trouveront le sujet trop » peu chargé d'incidents, & qui voyant » que l'amour n'y a point de part, se- » ront peu disposés à lui donner leur » approbation. . . . . Je crois » entendre encore, Monseigneur le » Prince, Votre Pere, le jour que j'eus » l'honneur de lui lire Joseph, pour la » premiére fois, en présence de Votre » Altesse Sérénissime. Je m'imagine, di- » soit ce grand Prince, être à la Cour » de Pharaon. Je vois arriver les enfans » de Jacob, ils parlent comme ils doi- » vent : Joseph a tous les sentimens

1710. » qu'il doit avoir ; & c'est sans doute la
» noble simplicité de cette Histoire, &
» la peinture vive & naturelle de la ten-
» dresse de Joseph pour sa famille, qui
» me remue si fortement les entrailles.
» L'Abbé Genest a eu l'adresse de suf-
» pendre la grande reconnoissance, &
» de la présenter toujours. Elle fait son
» effet par avance. L'art qui la suspend
» n'a rien de forcé ; au contraire, Jo-
» seph qui paroît prêt à se déclarer, par
» les mouvemens de sa tendresse, est tou-
» jours retenu par l'incertitude où il
» doit être du retour de ses freres à la
» vertu. Enfin, bien convaincu de l'a-
» mour qu'ils ont pour leur pére & pour
» Benjamin, par le mépris qu'ils font
» de la mort : pénétré par les larmes de
» Juda, il céde à la tendresse fraternelle,
» il les embrasse & leur pardonne. Rien
» n'est plus simple, ni n'est plus beau ;
» rien n'est plus conforme à la raison. Il
» faudroit, poursuivit-il, n'être ni frere,
» ni fils, ni pere, ni homme, pour n'ê-
» tre pas vivement touché de la beauté
» de cet Ouvrage, & j'aurois bien mau-
» vaise opinion du cœur des personnes,
» qui assisteroient à cette lecture, sans
» y pleurer autant que moi. Vous sça-
» vez, en effet, Madame, qu'il sanglotta
» depuis le commencement jusqu'à la

» fin, & qu'il m'ordonna plus d'une fois » de suspendre la lecture, parce, disoit » il, qu'il se sentoit étouffer. 1710.

» Deux autres grands Princes, dont » la France pleurera toujours la perte, » honorérent aussi de leurs larmes ces » premiéres lectures de Joseph. Il vous » souvient, Madame, que feu Monsei» gneur LE DUC, qui avoit sçû de M. » le Prince, combien cette Tragédie l'a» voit touché, vint à Châtenay me dé» fier de le faire pleurer. Si cela m'arri» ve, dit-il, ce sera pour la premiére » fois de ma vie, & jamais aucune Piéce » ne m'a mené jusques-là. Sa résolution » l'abandonna dès le premier Acte. La » reconnoissance de Joseph & d'Hély, » lui tira des larmes qu'il s'efforçoit en » vain de retenir. Il se leva deux fois dans » la suite pour les aller cacher, en vous » disant, qu'il étoit honteux de pleurer » comme un enfant. L'Auteur doit se sou» venir avec complaisance des judicieu» ses réfléxions que ce grand Prince fit » sur tout l'Ouvrage. Combien il admira » l'art du Théatre, l'enchaînement natu» rel des Scénes, la pureté du langage, » la beauté de la versification, & parti» culiérement l'exacte vraisemblance qui » regnoit partout. A l'égard du grand » Prince de CONTY, que puis-je dire,

1710. » Madame, qui représente l'état où le
» mirent ces premiéres lectures; assuré-
» ment l'ame des Héros doit être encore
» plus tendre que celle des autres hom-
» mes. Laissez moi, disoit-il, le loisir de
» pleurer : il faut que je me remette, je
» ne suis plus en état d'écouter. Je crois
» toujours le voir riant de tems en tems,
» au milieu de ses pleurs, par réfléxion sur
» la foiblesse qu'il avoit de pleurer ainsi,
» & je vis en effet plus d'une fois sur son
» visage une expression bien naturelle de
» ce ris pleureux d'Andromaque, qu'Ho-
» mére a si magnifiquement exprimé.
» Mais que ne puis-je pour l'honneur de
» Joseph, & pour l'honneur des Belles-
» Lettres, redire une partie de ce que ce
» sçavant Prince nous fit remarquer. Ce
» seroit, Madame, une Poëtique, peut-
» être plus utile que plusieurs volumes
» faits par les Maîtres de l'Art. Que ne
» nous dit-il point sur les narrations inté-
» ressantes & pathétiques que Joseph &
» Hély se font mutuellement; sur l'ar-
» tifice avec lequel le sujet s'y exposoit;
» sur le chemin naturel que la Piéce fai-
» soit par degrés vers le dénouement, sur
» les leçons de tendresse & de recon-
» noissance, de générosité, de clémen-
» ce, dont tout l'Ouvrage est animé, &
» qui étant comme incorporées dans les

» sentimens des Acteurs, instruisent » l'Auditeur, & l'intéressant infiniment » plus qu'elles ne feroient sous la forme » naturelle du précepte. Enfin, Mada- » me, il montra par son discours, & » l'admiration que lui avoit donné Jo- » seph, les raisons qu'il avoit eues de » l'admirer. »

1710.

Les Journalistes du *Mercure de Trévoux*, du mois de Février 1711. *pag.* 55 *& suiv.* du Supplément de ce mois, annoncérent la représentation de la Tragédie de Joseph, & n'en parlérent pas moins avantageusement. Nous allons emprunter leurs termes.

« M. l'Abbé Genest a bien voulu » donner au Théatre de la Comédie, » *Joseph*, Tragédie tirée de l'Écriture » Sainte, qui avoit déja été représentée » à Clagny, il y a quelques années ; & » qui, à l'aide d'un Acteur excellent, & » digne de la beauté de la Piéce, avoit » arraché les larmes de toute la Cour. » La piété de M. l'Abbé Genest ne lui » a pas permis d'altérer la simplicité de » son sujet, ni de l'orner par des évé- » nemens ou épisodes, qui n'eussent » coûté qu'un travail médiocre à une » imagination aussi brillante que la sien- » ne. Ces émancipations ne lui ont paru » d'usage que dans les Piéces profanes ;

1710. » il n'a pas voulu s'écarter de l'ordon-
» nance que l'esprit de Dieu avoit tracée
» lui-même ; ces précautions ne l'ont
» point empêché cependant, de jetter
» dans sa Piéce toutes les beautés de la
» Poësie, dont étoient susceptibles les si-
» tuations & les incidens qu'il a traités ;
» & dans le tableau qu'il nous a donné,
» il ne nous a laissé rien à désirer dans
» la façon de rendre les mœurs & les
» caractéres, qui par le contraste que
» forme naturellement le génie de deux
» Nations différentes, y produit cette
» agréable variété, qui n'en fait pas un
» des moindres ornemens.

» Cet intérêt puissant, peu connu des
» anciens, & que le génie de la nation
» Françoise a rendu comme l'ame de nos
» Poëmes Dramatiques, l'amour n'a point
» de part à la Tragédie de Joseph. Toutes
» les situations où se trouve Azaneth,
» sont des inquiétudes, dont la tendresse
» fait un devoir dans les femmes régu-
» liéres. Aucun soupçon de sa part n'in-
» téresse la vertu de Joseph, & sa pré-
» sence sur la Scéne, n'est nécessitée que
» par une bienséance Théatrale. La re-
» connoissance de Joseph & de ses fréres
» est dans une espéce de reconnoissance
» qui touche infiniment le Spectateur.
» Les personnes pour lesquelles on s'in-

1710.

» téresse, éprouvent un changement » d'état agréable. A cette inquiétude, » dont l'art à ménagé les mouvemens, » succéde une situation douce & flat- » teuse. Peut-être que pour donner à » cette reconnoissance toute sa perfec- » tion, il eut été à désirer que le dia- » logue eut amené le moment, & que » ces traits, qui adoucissent la surprise, » eussent formé plus insensiblement ces » chûtes, qui ne manquent jamais de » nous arracher des pleurs, & d'exciter » en nous, je ne sçais quelle douleur » voluptueuse, &c. » L'extrait de Joseph suit l'éloge dont on vient de rapporter une partie. Le Lecteur nous dispense, sans doute de lui présenter cet extrait, mais il attend que nous lui rendions compte du succès de cette Tragédie sur le Théatre François; le récit sera court. Toutes les beautés remarquées par tant de Connoisseurs, ne furent point apperçues des yeux du Public. On trouva la Tragédie froide, excepté la Scéne de la reconnoissance de Joseph & de ses frere. La texture de la Piéce commune, les caractéres des personnages peu intéressans, la versification éxacte, mais peu élevée & souvent prosaïque: en un mot, ce Poëme Dramatique tomba de façon, qu'il n'a pas

été repris depuis, & il est certain que
1710. si on le remettoit au Théatre, il y feroit encore une chûte plus précipitée.

1711. # RHADAMISTE ET ZÉNOBIE,

Tragédie, de M. de CRÉBILLON,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 23 Janvier. (La vingt-troisiéme représentation, le dix-neuf Mars suivant, continuée le Jeudi 15 Mai, & jouée sept fois, en tout trente représentations. *Honoraires de l'Auteur*, 2918 *liv.* 2 *sols.*)

CE seroit ne donner qu'une idée imparfaite du succès de cette Tragédie, si l'on n'ajoutoit que les derniéres représentations furent accompagnées des mêmes applaudissemens données aux premiéres, & que la conjecture de l'Auteur du Mercure Galant se trouve vérifiée à la lettre. « Je rapporte ici, dit-il, » non comme une louange, mais comme un simple fait Historique, à mettre » dans les Registres du Parnasse, qu'il y » a eu deux éditions de cette Tragédie, » en huit jours, & que ses représenta- » tions ayant commencé longtems avant

1711.

» le Carnaval, elle a franchi avec vi-» gueur le Carême entier : apparem-» ment : (continue-t-il) qu'après Pâ-» ques, nous la verrons expirer par le » départ des Officiers. »

Un succès si éclatant étoit en effet bien capable de mettre le sceau à la réputation de l'illustre Auteur de cet Ouvrage : aussi, loin d'appréhender les traits de la critique, M. de Crébillon voulant la prévenir, promit de faire lui-même celle de sa Piéce, avec toute la sévérité possible.. « L'Auteur de Rhadamiste & » Zénobie, (dit M. Dufresny *) m'en » avoit promis la critique, & l'avoit en » effet commencée de bonne foi, sans » se ménager lui-même ; mais n'ayant » pas le loisir de la finir pour ce Mois-» ci, il a trouvé bon qu'on mit dans le » Mercure les plus vives critiques qu'on » pourroit m'envoyer contre sa Piéce. » J'admire son courage, il en faut en-» core plus pour vouloir s'exposer à la » censure des autres, que pour se cen-» surer soi-même : les coups qu'on se » porte à soi-même, sont toujours flat-» tés ; notre main mollit, malgré notre » résolution, l'on craint de se blesser, » ou du moins l'on ne choisit point les » endroits mortels. Il n'y a que les dé-» sespérés qui se frappent de toutes leurs

* Réflexions sur la Tragédie de Rhadamiste & Zénobie. Mercure du mois de Mars 1711. & Tome IV. des Œuvres de M. Dufresny.

1711. » forces. Quelqu'un dira que l'Auteur ne
» risque pas beaucoup en s'exposant, &
» qu'au milieu des applaudissemens pu-
» blics, on est peu sensible aux traits
» d'une critique particuliére; je crois au
» contraire que la prospérité rend les
» hommes plus sensibles à la correction,
» en les rendant plus orgueilleux.....
» M. de Crébillon est d'un caractére
» fort opposé à celui-là, & dans l'ébau-
» che qu'il m'a fait voir, non-seulement
» il convient de tous les défauts qu'on
» trouve dans sa Piéce, mais il en fait
» remarquer ausquels personne n'avoit
» pensé. Profitons donc de l'occasion
» pour mettre dans mon Mercure la pre-
» miére critique de Théatre que j'aye
» osé hazarder : on ne trouve pas sou-
» vent des Auteurs qui se présentent de
» bonne grace, profitons, abusons-mê-
» me du bon esprit de celui-ci, atta-
» quons-le sans quartier; portons le fer
» & le feu dans sa Tragédie : il ne faut
» point épargner un Ouvrage dont les
» défauts ne sçauroient diminuer la ré-
» putation : il restera toujours dans ce-
» lui-ci assez de beautés hors d'atteinte,
» pour faire avouer au plus grand nom-
» bre que Rhadamiste est une excel-
» lente Piéce de Théatre. »

Un pareil exorde semble annoncer

une critique des plus piquantes ; mais le génie de M. Dufresny étoit tout opposé à ce genre d'Ouvrage, ainsi on peut dire même qu'il n'a pas usé de la liberté que le Poëte avoit donné de ne le point épargner ; il a été plus indulgent que M. de Crébillon ne l'auroit été lui-même. Quoi qu'il en soit, il a suivi son titre, qui le dispensoit de faire un examen méthodique ; & les traits critiques qu'il a crû devoir joindre à ses réfléxions, sont presque tous effacés, par les éloges qu'il a crû devoir faire suivre à ses remarques. On en va juger par l'extrait suivant. 1711.

« Il est sûr, (dit-il) que la simplicité » du sujet est une régle essentielle du » Poëme : celui de Rhadamiste & Zéno» bie est pourtant très-composé : il n'a » pas laissé de réussir. Faisons d'abord » voir que jamais sujet de Tragédie ne » fut plus chargé de faits & d'intérêts, » nous tâcherons ensuite de trouver » quelques raisons, pour justifier le Pu» blic de ce qu'elle lui a plû, malgré ce » défaut. »

Après avoir donné l'exposition du sujet, le Critique ajoute : « Voilà les fruits » qui constituent la fable : voyons à » présent les intérêts qui doivent faire » agir les personnages. Zénobie aime

1711. » Arsame, elle hait Pharasmane, elle a » un reste de pitié pour Rhadamiste. » Elle a la mort de son pere à venger, » la mémoire d'un époux qui l'a poignardée à respecter, & à détester : il » faut ou qu'elle épouse Pharasmane, » ou qu'elle s'expose à son courroux : elle » craint que Pharasmane ne se venge » d'elle sur son amant. Elle a de plus des » prétentions sur l'Arménie : voilà bien » des affaires pour cette Princesse, & » pour le Spectateur. Cependant à peine » Rhadamiste paroît-il sur la Scéne, » qu'il faut encore s'intéresser à la reconnoissance du mari & de la femme, à » celle du pere & du fils, & à celle » des deux freres..... Il n'y a point » de sçavant Critique, qui tenant son » Aristote en main, n'eut prédit la chûte » d'un Poëme si compliqué : c'est cependant cette multiplicité d'intérêts, qui » fournit tant de belles situations, auxquelles l'Auteur doit le succès extraordinaire de sa Piéce. (a)

(a) « J'admire avec quel art M. de Crébillon a » débrouillé son cahos, en jettant tout l'embarras de » son sujet, presque dans un seul récit : mais le coup » de maître, c'est d'avoir rendu ses plus belles Scénes » presqu'indépendantes de tous ces faits, nécessaires » seulement pour fonder la Piéce, mais dont le Spectateur n'a pas besoin pour en goûter les beautés. Par » exemple, dans la Scéne de la reconnoissance, dès

» M. de Crébillon, qui s'eſt bien douté » que l'on ne trouveroit pas vraiſem» blable que Rhadamiſte fut inconnu à » Pharaſmane & à Arſame, n'a pas » épargné l'art pour fonder cette vrai» ſemblance : mais elle ne s'apperçoit » pas du premier coup d'œil, & c'eſt un » défaut. 1711.

» Rhadamiſte, Arſame & Hiéron ar» rivent de trois Provinces différentes » preſqu'à la même heure, dans le Pa» lais de Pharaſmane où eſt Zénobie : » cette rencontre tient un peu du ro» man ; il y manque une eſpéce de » vraiſemblance : mais ſitôt qu'on voit » tous ces perſonnages en action, ils » font tant de plaiſir, qu'ils nous tranſ» portent au-deſſus des réfléxions ; & » quand on ſe ſent entraîner par le » merveilleux, on regrette peu le vrai» ſemblable.

» L'Auteur fait jouer à merveille les » quatre principaux caractéres de ſa Pié» ce. . . . & quand il oppoſe les vices de » Rhadamiſte à la vertu de Zénobie, &

» qu'on ſçait que Rhadamiſte a poignardé ſa femme, » & qu'ils ſe croyent morts réciproquement, cela ſuffit » pour goûter la beauté de ce moment de ſurpriſe, qui » fait un ſi grand plaiſir. C'eſt ainſi que par la ſimpli» cité de chaque Scéne en particulier, il a garanti la » Piéce du tort que lui pouvoit faire un ſujet trop » compoſé. » (*Même critique de M. Du Freſny.*)

» la barbarie du pere à la vertu du fils, 1711.
» c'est un contraste nouveau presqu'à
» chaque Scéne.

» M. *** (1) a parfaitement prouvé
» que le caractére de Rhadamiste n'est
» point propre au Théatre, parce qu'il
» est bizarrement composé de grands
» remords, & de grands crimes. J'a-
» voue qu'on ne peut s'intéresser à un
» tel homme. . . . . Mais supposons que
» l'Auteur soit blâmable d'avoir mis sur
» la Scéne un caractére aussi bizarre que
» celui de Rhadamiste, il est louable d'a-
» voir si bien soutenu cette bisarrerie, de
» l'avoir rendue si étonnante, si terrible,
» si merveilleuse enfin, qu'elle a réussi.
» Il a fallu de la hardiesse pour hazar-
» der un tel coup de Théatre. Quel-
» qu'Auteur ajoutera qu'il a fallu du
» bonheur pour l'y faire réussir : mais
» quand les grands coups réussissent, il
» faut croire qu'il y a dans ceux qui les
» hazardent quelque chose de plus que
» leur bonheur. . . . . . «

» Le caractére de Pharasmane me pa-
» roît grand & bien soutenu, à la der-
» niére Scéne près. . . Celui d'Arsame
» ne paroît pas si beau dans sa premiére
» Scéne que dans la suite. . . . A l'égard
» du dénouement, il doit faire plaisir,
» en délivrant Zénobie d'un jaloux fu-

(1) L'Abbé de Pons, dans sa critique de cette Tragédie.

» rieux, & en nous laissant entrevoir, » qu'Arsame sera quelque jour heureux. » Comme je ne me suis point engagé, » (continue M. Dufresny) à faire une » dissertation complette, je passe encore » plusieurs beautés, & peut-être quel» ques défauts.... Il seroit à souhai» ter, (ajoûte-t-il) qu'on voulut faire » une critique à fond de la fable, de la » constitution, & de la conduite de cette » Tragédie. Il en viendra peut-être quel» qu'une. (*a*) 1711.

(*a*) M. Du Fresny parle ici comme étant le premier qui eût critiqué la Tragédie de Rhadamiste, cependant a cité plus haut M. l'Abbé de Pons, comme Auteur d'une critique de cette Piéce, comment accorder cela ? En attendant cet éclaircissement, voici le titre de l'Ouvrage de M. l'Abbé de Pons : *Lettre critique à M. de *** sur Rhadamiste & Zénobie, Tragédie de M. de Crébillon*, in-12. *Paris*, 1711. Cette critique est écrite avec esprit : le plan, la marche, les caractéres des personnages de cette Tragédie, sont attaqués avec des raisons assez plausibles. Il seroit impossible d'en donner une idée en peu de mots, attendu que cette critique marche Acte par Acte & Scéne par Scéne. Voici seulement le début de cet Ouvrage, que l'Auteur appuye par des preuves, ou du moins, qu'il tâche de faire paroître telles. « La Piéce de M. de Crébillon est rem» plie de traits hardis, d'expressions heureuses ; il y a » ménagé des situations très-intéressantes, ses Héros » parlent quelquefois avec une majesté, digne de ceux » que le grand Corneille a mis au Théatre ; mais tout » cela n'est pas précisément la Piéce : tout m'y paroît » confus & embarrassé ; je vois d'abord une exposi» tion chargée d'une si grande multiplicité de faits, & » des faits si contraires à la vraisemblance, que l'Au» diteur le plus attentif & le plus crédule, ne peut ni » les adopter, ni les rassembler ; l'action particuliére

1711.

M. Dufresny n'a pas eu la satisfaction de voir remplir son souhait; (faisant abstraction de la critique de M. l'Abbé de Pons) ce ne fut qu'en 1726. qu'un Auteur (1) forma ce dessein, & que l'ayant éxécuté, sans vouloir se faire connoître, il adressa sa Lettre aux Auteurs du Mercure de France, qui l'insérerent dans le mois d'Août de cette année. (2) « Vous voulez bien, Messieurs, (leur dit l'Anonyme) que je » vous fasse part d'une dissertation criti» que que j'ai faite sur la Tragédie de » *Rhadamiste & Zénobie*, que les Co» médiens François viennent de repren» dre. (a) J'avois lû cette Piéce avec

(1) M. l'Abbé Pellegrin, mais anonimement.

(2) Mercure de France, mois d'Août 1726. p. 1802-1830.

» de la Piéce me révolte autant que son sujet; je ne » trouve aucune liaison dans les Scénes; les caractéres » des rôles ne sont point du tout soutenus; enfin je » n'ai pas d'idée d'avoir jamais lû une Tragédie » plus embarrassée, plus fausse & moins intelligible, » &c. » Voilà le plan sur lequel marche la critique de M. l'Abbé de Pons.

(a) Les Comediens François reprirent cette Tragédie le Lundi 15 Juillet 1726. Ils en donnerent la septiéme & derniére représentation, le samedi 27 du même mois. Voici quelle étoit la distribution des quatre principaux rôles.

PHARASMANE, ...	le Sieur *Le Grand*, pere.
RHADAMISTE, ...	le Sieur *Du Fresne*.
ARSAME, ...	le Sieur *Du Chemin*, fils.
ZÉNOBIE, ...	la Demoiselle *Duclos*.

Dans la nouveauté de cette Piéce, ces quatre rôles étoient remplis par les Sieurs *Ponteuil*, *Beaubour*, *Poisson*, *fils*, & la Demoiselle *Duclos*.

beaucoup

» beaucoup d'attention, sans en être tou- 1711.
» ché aussi vivement que j'avois espéré
» de l'être, sur la grande réputation
» qu'elle avoit faite à son Auteur dans
» sa naissance. Comme je n'en avois vû
» aucune représentation, je m'imaginois
» que la maniére dont elle avoit été
» jouée, n'avoit pas peu contribué à en
» relever les beautés. Mais comme ce
» n'étoit-là qu'une simple présomption,
» je ne manquai pas de l'aller voir re-
» présenter à la premiére reprise qu'on
» en fit. Je n'y fus guére plus ému que
» je l'avois été à lecture; je suspendis
» encore mon jugement; j'imputai mon
» peu de sensibilité à la froideur des
» nouveaux Acteurs de l'un & de l'au-
» tre sexe, qui pour leur début choi-
» sissoient le rôle de Rhadamiste, ou ce-
» lui de Zénobie, (a) comme les plus ca-
» pables de les faire briller. Enfin ces
» deux rôles principaux viennent d'être
» joués par un Acteur & une Actrice
» généralement estimés. C'est-à-dire,
» par M. Dufresne, & Mademoiselle

(a) Le Critique avance un fait, dont la preuve contraire se trouve sur les Regiſtres de la Comédie. Depuis la premiére représentation de cette Tragédie, jusqu'en 1726. aucun Acteur, excepté le Sieur Romagnesi, n'a débuté par le rôle de Pharasmane, & pendant le même tems aucune Actrice n'a paru pour la premiére fois dans le rôle de Zénobie.

1711. » Duclos. Ce premier ne nous laisse
» point regretter le Sieur Beaubour, &
» la derniére a joué d'original le rôle
» qu'elle vient de reprendre. J'ai crû ne
» pouvoir trouver une occasion plus fa-
» vorable pour fixer mes résolutions. Le
» croirez-vous Messieurs ? quoique la
» Piéce ait été représentée avec toute la
» force que je pouvois espérer, le prestige
» de l'art, n'a que médiocrement opéré
» sur moi. J'ai senti de nouvelles beau-
» tés ; mais il s'en faut bien qu'elles
» m'ayent affecté comme d'autres Pié-
» ces de M. de Crébillon, telles que son
» *Electre* & son *Pyrrhus*. J'ai interrogé
» ma raison sur cette indifférence de
» mon cœur...... Je lui ai reproché
» qu'elle empoisonnoit tous mes plaisirs ;
» mais elle a toujours persisté à exercer
» sur moi cette tyrannie, quelque effort
» que je fasse. Je l'ai d'autant mieux
» sentie, que dans le tems que je m'en-
» nuyois aux endroits de la Piéce qu'on
» croit les plus pathétiques, je voyois des
» Spectateurs qui goûtoient un plaisir
» que je leur enviois ; mon goût com-
» mença à me devenir suspect, j'en étois
» sensiblement affligé, & je n'en fus
» consolé que par une lecture que je
» fis par hazard d'un Mercure de M.
» Dufresny, fait en 1711. Ce fut-là que

1711.

» j'appris que je n'étois pas le seul de » mon sentiment, que l'Auteur même » de la Tragédie en avoit promis, & » commencé une critique, où il ne se » ménageoit pas ; & que n'ayant pû » l'achever pour le tems, il avoit consen» ti qu'on y mît les plus vives critiques » qu'on pourroit envoyer contre sa Piè» ce...... Ce sont ces dernières paro» les, Messieurs, (ajoute l'Anonyme, » aux Auteurs du Mercure,) qui m'ont » déterminé à tenter cette entreprise, si » longtems différée ; je vais essayer de la » remplir au gré du Public. »

On peut aisément juger que l'Anonyme, qui s'autorise du consentement de l'Auteur, s'est donné une ample carrière, & avec d'autant moins de scrupule, qu'il a pensé, (du moins le fait-il présumer,) que les traits de sa critique, ne portoient aucune atteinte, non seulement à la réputation de M. de Crébillon, mais encore à sa Tragédie. « Peut-» être, (dit l'Anonyme,) ai-je un peu » trop appuyé sur les défauts de la Piéce, » mais le succès étonnant qu'elle a eu, » prouve assez que les beautés en sont » encore plus grandes. » Il est vrai, que persuadé que celles-ci n'ont pas besoin qu'on les fasse remarquer, il semble s'être plus attaché à relever les défauts, &

1711. sur-tout ceux que l'art du Poëte peut avoir caché si habilement, que les Connoisseurs même, ne les apperçoivent quelquefois pas à une premiére représentation. Au reste, nous ne garantissons point la justesse de ces remarques, il nous suffit de les rapporter en abrégé : c'est au Lecteur judicieux à en décider.

Après un argument assez court, mais nécessaire, pour mettre au fait de tout ce qui précéde l'action Théatrale, le Censeur observe que l'exposition, ou plûtôt, cette *demie exposition*, comme il l'appelle, que fait Zénobie, lui a paru si chargée, que l'effort qu'il lui en coûtoit à sa mémoire, l'a empêché d'en sentir toutes les beautés. « Je ne doute point, » ajoute-t-il,) qu'on ne pût la réduire à » la moitié des vers, si l'on en retran» choit tout ce qu'il y a de superflu ; mais » quand même tout seroit nécessaire, jus» qu'aux moindres circonstances, je ne » sçaurois m'accommoder de cette com» plication de faits, qui ne me laissent » pas respirer : à plus forte raison me de» viennent-ils insupportables, quand » ils choquent la vraisemblance. » Il réprouve fort la conduite de Pharasmane, qui non-seulement s'accorde mal avec sa politique, mais même semble y être opposé. Au reste, (ajoute-t-il,) toute la suite

» de cette histoire me paroît si fabuleuse, 1711.
» que je ne puis concevoir que l'on fasse
» un plan de Tragédie, sur le fond d'un
» Roman qui passe toute croyance; en
» effet, l'Oroondate & le Coriolan de
» la Calprenede n'ont rien fait de si
» merveilleux, que ce que M. de Cré-
» billon fait faire à son Rhadamiste,
» quand il emporte Zénobie entre ses
» bras, à la vûe de tout un peuple armé.
» Je tire le rideau sur le reste; Zénobie
» sacrifiée à sa jalousie, toute fidelle qu'il
» la croit, me frappe d'une juste hor-
» reur.... Quel genre tragique, qui
» substitue l'horreur à la terreur? Que
» peut-il produire que l'indignation?
» Revenons au roman.

» Une Princesse frappée par un fu-
» rieux, traînée toute sanglante dans un
» fleuve, sauvée par un secours que les
» Dieux lui envoyent à point nommé,
» méconnue par ceux qui la sauvent,
» & par tous ceux qui la voyent pen-
» dant dix ans, soit dans ses propres
» états, soit dans des états voisins des
» siens, tout cela n'est pas impossible,
» mais en est-il plus vraisemblable? Et
» n'y entre-t-il pas un genre de mer-
» veilleux, plus propre à un conte de
» Fée, qu'à une Tragédie? On me ré-
» pondra que l'Auteur ne doit répondre

» que de ce qui se passe sous les yeux
1711. » des Spectateurs ; j'avouë que le dé-
» faut de vraisemblance est plus sen[sible]
» dans l'action que dans la narrati[on] :
» mais pour n'être pas si facilement ap-
» perçû, il ne laisse pas d'être : & quand
» même il seroit fondé sur l'Histoire,
» c'est à l'Auteur Dramatique à la recti-
» fier, & à préférer le vraisemblable au
» vrai : mais ce n'est pas seulement dans
» prothase que l'Auteur de Rhadamiste
» & Zénobie blesse la vraisemblance,
» comme j'espére le faire voir dans la
» suite de cet examen. »

Nous passons à la réflexion du Criti-
que sur la derniére Scéne du premie[r]
Acte de cette Tragédie. Pharasmane im-
putant les refus de Zénobie à l'attache-
ment qu'elle a pour Arsame, la menac[e]
de la mort de ce Prince. « Cette mena-
» ce, (dit-il) jointe à la juste haine
» que Zénobie a déja conçûë, lui fai[t]
» commettre la premiére & la seule in-
» justice dont on puisse l'accuser dans
» le cours de la Piéce. Elle veut se ven-
» ger de Pharasmane, rien n'est plus
» juste ; mais elle veut s'en venger par
» la main de son propre fils, rien n'est
» plus injuste. Pharasmane n'est que trop
» digne de périr par un parricide, mais
» Arsame est trop vertueux pour en com-

1711.

» mettre, & ce n'est pas son amante qui
» doit l'y exciter : il est vrai qu'elle ne
» consomme pas l'injustice ; elle finit
» cette derniére Scéne du premier Acte,
» par un ordre qu'elle donne à sa Confi-
» dente, d'aller trouver Arsame de sa
» part, & de le prier d'intéresser en sa
» faveur l'Ambassadeur des Romains,
» qui doit arriver le même jour. Voilà
» le parti le plus juste qu'elle avoit à
» prendre : & je n'aurois pas voulu que
» l'Auteur lui eut fait dire encore :

Pour l'intérêt d'un sceptre, ébranle son devoir ;
Pour l'attendrir enfin, peins lui mon désespoir :
Puisque l'amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'amour peut venger Zénobie ?

Sur le portrait que Rhadamiste fait de lui-même à l'ouverture du second Acte, le Censeur prend occasion d'examiner ce personnage : il présume que cette peinture ne promet que les actions d'un frénétique, & ajoute que M. de Crébillon ne lui a point fait démentir le caractère qu'il lui a donné, suivant ce précepte d'Horace :

Qualis ab incepto processerit & sibi constet.

» Je voudrois, (continue-t-il,) qu'Ho-
» race eut ajouté ;

Sed bene procedat.

» En effet, que peut-on attendre d'un

1711. » homme qui ne sçait ce qu'il veut ? Plus » son caractére sera soutenu, plus il nous » indignera contre lui. (a) La beauté de » la seconde Scéne du second Acte, m'a » d'abord saisi à un tel point, que je » n'ai pas éxaminé si elle étoit bien pla- » cée : ce que Rhadamiste & Pharas- » mane se disent de part & d'autre, m'a » paru digne du grand Corneille : mais » dès que mon plaisir a été interrompu » par Hiéron, j'ai été de si mauvaise » humeur contre cet Ambassadeur d'Ar- » ménie, que je l'ai trouvé de trop. En

(a) « Voici une objection, (dit le Critique) à » laquelle M. de Crébillon ne répondra pas si facile- » ment. C'est l'impossibilité morale qu'il y a que Rha- » damiste ne soit pas reconnu de son pere : il l'a bien » senti lui-même, & il y est allé au-devant avec beau- » coup d'esprit, par ces trois vers.

Le Roy ne m'a point vû dès ma plus tendre enfance,
Et la nature en lui ne parle point assés,
Pour rappeller des traits dès longtems effacés.

» Je vois bien que par le premier de ces trois vers, » l'Auteur veut nous faire supposer que Pharasmane » n'a point vû Rhadamiste, depuis qu'il l'a envoyé » pour la premiére fois en Arménie ; je me prête à » son hypothése ; mais Rhadamiste n'ayant rien à crain- » dre de ce côté-là, étoit-il bien en sûreté de tous les » autres, & devoit-il présumer qu'il ne trouveroit dans » l'Ibérie que des gens qui ne l'auroient point vû dans » un âge plus avancé ? Sa valeur l'avoit assez fait con- » noître, pour lui faire craindre d'autres yeux que » ceux de son pere ; l'Auteur lui fait dire qu'Hiéron » même ne l'auroit pas reconnu malgré son amitié, » s'il ne s'étoit nommé à lui ; l'Auteur a ses raisons » pour parler ainsi, mais je n'en crois que ce que » j'en dois croire. »

» effet,

» effet, a-t-on jamais donné audience à » deux Ambassadeurs à la fois ? . . . . Ils » ont intérêt de parler ensemble, pour » s'appuyer l'un l'autre : mais Pharasmane doit-il leur donner la même au» dience ? Est-il de sa politique de ne » les pas entendre séparément ? » Cette Scéne finit par un emportement de la part de Rhadamiste. « Dans un accès » de sa frénésie ordinaire, il rompt en » visiére à Pharasmane par ce vers ou» trageant : 1711.

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ? (a)

Il s'attire un congé fort brusque. « Rhadamiste, (c'est le Censeur qui » parle,) pourroit dire ici, comme So» sie dans Amphitrion :

Ah ! juste ciel ! j'ai fait une belle ambassade.

» Mais il a le front de s'applaudir de son » étourderie, comme d'un trait de pru» dence, & de dire à Hiéron, qui lui » reproche son emportement :

Par un pareil éclat, j'en impose aux Romains.

» Cet Acte finit par un projet digne

(a) Rhadamiste ne fait pas attention que ce reproche retombe aussi sur lui-même : car si Pharasmane par le meurtre de son fils doit être privé de ses droits sur la couronne d'Arménie ; à quel titre Rhadamiste, ayant assassiné son beau-pere, peut-il prétendre à cette même couronne ?

1711. » d'une tête aussi sensée que celle de » Rhadamiste, le voici :

Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Ibérie.

» Eh ! comment le pourra-t-il dans le » cours d'un seul jour qui lui reste ? Il » veut armer contre Pharasmane, tous » ses sujets, & son fils même...... » Comme ce beau projet n'aura aucune » suite, je ne m'y arrêterai pas plus » longtems, pour passer à l'Acte sui- » vant, qui a fait le succès de la Piéce. »

On sent bien qu'il va parler de la reconnoissance de Rhadamiste & de Zénobie. Ce morceau est sans doute des plus beaux, & le Critique l'auroit peut-être regardé comme achevé, s'il avoit eu moins de délicatesse. « Les Specta- » teurs, (dit-il,) qui attendoient cette » premiére entrevûe avec impatience, » se sont déja dit par avance ce que ce » Prince, & cette Princesse doivent se » dire dans une rencontre qui tient du » merveilleux, & la seule force de la » situation peut entraîner tous les suffra- » ges, indépendamment de l'art que » l'Auteur s'est attaché de mettre dans » le dialogue.... Ils achevent enfin de » se reconnoître, mais avec des senti- » mens bien différens : d'un côté c'est

» l'amour seul qui agit ; de l'autre, c'est 1711.
» le devoir seul qui regne ; Rhadamiste
» demande grace en amant, Zénobie
» pardonne en épouse, & s'attire plus
» d'admiration, qu'il n'excite de pitié.
» Ce premier coup de surprise m'a frappé
» comme les autres, mais il s'en faut
» bien qu'il m'ait fait le même plaisir,
» malgré toute la sensibilité que j'ai pour
» tout ce qui s'appelle reconnoissance. Je
» me suis demandé raison de ma tiédeur ;
» peut-être m'est-elle si particuliére,
» qu'aucun autre ne s'y reconnoîtra,
» mais j'ai cru devoir en rendre
» compte. La voici.

» Quoiqu'il y ait des reconnoissances
» de plusieurs espéces, il n'y en a qu'une
» qui puisse pleinement me satisfaire ;
» c'est celle qui rend heureux les Acteurs
» pour qui je m'intéresse, & qui
» rend malheureux ceux contre lesquels
» mon cœur est prévenu. Je me suis intéressé
» pour Zénobie, par rapport à
» sa vertu, & à ses malheurs ; Rhadamiste
» m'a prévenu contre lui, par le
» portrait affreux qu'il a pris soin de me
» faire de lui-même ; je vois que Rhadamiste,
» en recouvrant Zénobie, obtient
» un bonheur qu'il ne mérite pas, tandis
» que Zénobie, digne d'être heureuse,
» va devenir la victime de son

» devoir, comme elle-l'a déja été de son
1711. » barbare époux. N'en est-ce pas assez
» pour troubler tout le plaisir dont j'ai
» senti la premiére impression, sans ré-
» fléchir ? »

Si l'on en veut croire le Censeur, le quatriéme Acte est le plus défectueux de la Piéce, malgré toutes les beautés de sentiment que l'Auteur a pris soin d'y répandre. C'est-là que le triomphe de la vertu de Zénobie est le plus marqué; mais Arsame semble aussi y démentir son caractére, lorsqu'il apprend d'Isménie, qu'elle est mariée à l'Ambassadeur Romain, on en jugera par ce vers :

Ah ! dans mon désespoir, fut-ce César lui-même....

« Arsame, le vertueux Arsame, (ajou-
» te le Critique,) peut-il s'emporter jus-
» qu'à ce point, que de menacer les
» jours de l'époux d'une Princesse, à qui
» il a avoué dès le premier Acte, qu'il
» n'est pas en droit de se plaindre, puis-
» qu'on ne lui a rien promis; peut-il
» croire que Zénobie vienne seulement
» de lui donner sa foi ? Je vois bien que
» l'Auteur ne lui a donné cet emporte-
» ment, si opposé à son caractére, que
» pour obliger Isménie à lui avouer que
» ce Rival est Rhadamiste, & que les
» jours de son frere lui doivent être

» ſacrés : mais n'y avoit-il point d'autre » chemin que celui-là, pour arriver à » la fin que M. de Crébillon s'étoit pro- » poſée ? Et les reſſources d'un Auteur » ſi fécond ſont-elles ſi bornées ? » 1711.

Au ſentiment de l'Anonyme, la plus défectueuſe Scéne de la Piéce, eſt la quatriéme de l'Acte dont nous parlons : il l'aſſure, mais il a oublié de le prouver. Comme il s'étend peu ſur le cinquiéme Acte, nous ne tranſcrirons que la réfléxion ſuivante, qui nous paroît aſſez judicieuſe.

« Pharaſmane tue Rhadamiſte de ſa » propre main ; ce Prince vient expirer » ſur le Théatre, il fait des reproches » à ſon pere, qui indignent les Spec- » tateurs contre lui, tout mourant qu'il » eſt. En effet, dans quel tems les lui » fait-il ? Au moment qu'il témoigne le » plus vif regret, & qu'il ſent ce qu'il » n'a jamais ſenti ; il ſe plaint à ſon fils » mourant de lui avoir caché ſon ſort : » voici la réponſe qu'il s'attire pour prix » de ſon repentir. C'eſt Rhadamiſte qui » parle, au ſujet du ſang que ce mal- » heureux pere ſe plaint d'avoir répan- » du, faute de le connoître.

La ſoif que votre cœur avoit de le répandre,
N'a-t-elle pas ſuffi, Seigneur, pour vous l'apprendre ?

1711. Je vous l'ai vû poursuivre avec tant de courroux,
Que j'ai crû qu'en effet j'étois venu de vous.

» Je ne sçais lequel est plus barbare, du
» parricide, ou de ce reproche, Voilà,
» Messieurs, ce que j'ai remarqué dans
» la Tragédie de Rhadamiste; peut-être
» ai-je un peu trop appuyé sur les dé-
» fauts; mais le succès étonnant qu'elle
» a eu, prouve assez que les beautés en
» sont encore plus grandes. (a)

LEs Comédiens François r'ouvrirent leur Théatre le Lundi 13 Avril; mais ils furent obligés de le fermer le sur-lendemain Mercredi 15, à cause de la mort de MONSEIGNEUR, LOUIS DAUPHIN DE FRANCE, Fils unique de LOUIS XIV. arrivée à Meudon le Mardi 14 14 Avril à onze heures & demie du soir, le Théatre ne r'ouvrit que le Mardi 19 Mai suivant, ce qui fait en tout vingt-huit jours de clôture.

(a) Quelque sévére que puisse paroître cette critique, on doit se souvenir que M. de Crébillon semble avoir autorisé l'Auteur par son consentement. D'ailleurs, elle ne peut que faire honneur au Poëme; l'on n'examine pas avec tant de soin des Ouvrages médiocres.

LES AMANS RIDICULES, 1711.

Comédie en vers, & en un Acte, non imprimée, de M. LE GRAND,

Représentée après la Tragédie de *Géta*, le Lundi premier Juin. (Huit représentations, la derniére le 21 du même mois.)

LE foible succès de cette Comédie, engagea son Auteur à la retirer, mais comme le sujet lui parut extrêmement Théatral, il s'en servit dans la suite pour en composer le premier Acte d'une Piéce intitulée : *Le Triomphe du Tems.* Nous en parlerons à l'article de cette Comédie sous l'année 1724.

L'EPREUVE RÉCIPROQUE,

Comédie en prose, & en un Acte, par Messieurs LE GRAND & ALAIN,

Représentée après la Tragédie de *La Mort de Pompée*, le Mardi 6 Octobre. (Dix-neuf représentations, la derniére le 17 Novembre suivant.)

QUoique cette petite Comédie paroisse dans les Œuvres de M. Le Grand, comme appartenant à lui seul, il est pourtant éxactement vrai, que le

1711. Sieur Alain, & une personne qui nous a prié de lui garder le secret, & de qui nous avons eu la communication de l'original de la Piéce, en sont les véritables Auteurs : le Grand y fit quelques légersc hangemens, & elle parut au Théatre & à l'impression sous le nom du Sieur Alain. Cependant après la mort de ce dernier, M. le Grand reclama l'Epreuve Réciproque, comme en étant le véritable Auteur, de sorte que les héritiers de M. le Grand, en vendant le Privilége de ses Œuvres, y insérerent cette Comédie, elle est restée au Théatre, & on peut dire qu'elle mérite cette faveur. Le fond de l'intrigue n'est pas d'une invention bien nouvelle au Théatre, mais elle est conduite avec assez d'adresse, dialoguée avec feu, & très-naturellement.

ALAIN. René Alain nâquit à Paris en 1680. ou au commencement de 1681. Son pere, Maître Sellier de cette Ville, demeuroit rue Dauphine, au coin de la rue Christine. Le jeune Alain fit toutes ses humanités avec soin, dans le dessein de prendre l'état Ecclésiastique, mais son pere étant mort avant qu'il eut formé quelque engagement, il renonça à la vocation où on l'avoit destiné ; se fit recevoir Maître Sellier, & prit la bouti-

que de son pere. Malgré le détail de sa profession, Alain conserva du goût pour les Belles-Lettres, & composa quelques Piéces de vers assez passables. Il travailla pour le prix d'Eloquence que donne tous les ans l'Académie Françoise, & sa production concourut avec celle qui fut couronnée. Lié d'amitié avec un homme de beaucoup d'esprit, il composa la Comédie de l'*Epreuve Réciproque*. Une foible santé & peu de ménagemens dans les plaisirs, abrégérent les jours d'Alain, qui mourut sans être marié, le 22 Décembre 1720. âgé de trente-neuf à quarante ans.

1711.

CÉPHALE ET PROCRIS,

Comédie en vers libres, & en trois Actes, avec trois Intermédes, précédée d'un Prologue, par Monsieur DANCOURT,*

Représentée pour la premiére fois, le Mardi 27 Octobre. (Interrompue à la sixiéme représentation le 9 Novembre suivant, par l'indisposition de quelque Acteur.)

* La Musique de ces Intermédes est de M. *Gillier*.

LE Prologue de cette Piéce n'a qu'une seule Scéne, entre Thalie & Momus, pour annoncer la Piéce, & marquer la crainte de l'Auteur, sur sa réus-

1711\. fite. A l'égard de la Comédie, on peut dire qu'en général elle est bien versifiée & remplie d'esprit, mais il y a des longueurs & des inutilités; de plus, le personnage de l'Aurore manque de noblesse, & ne ménage point assez les bienséances de son sexe. Céphale, en paroissant sous d'autres traits, aux yeux de Procris sa femme, vient trop tôt à bout de son projet, qui est de la rendre infidelle. Ces Scénes sont répétées par Philacte, confident de Céphale, qui par le même pouvoir paroît une autre personne à Dione, sa femme. Ajoutons une uniformité dans les trois divertissemens, qui ne parlent que d'inconstance. Enfin la maladie d'un Acteur ou d'une Actrice, jouant dans cette Comédie, vient fort à propos, pour en empêcher la chûte totale. M. Dancourt ne laissa pas de la faire imprimer, en marquant avec des *Guillemets*, les vers qu'il en avoit retranché après la premiére représentation.

Piéces remises pendant le cours de cette année.

L'ANDRIENNE, Comédie en vers, & en cinq Actes, de M. Baron, le Jeudi 18 Juillet, six représentations.

ARIE & PÉTUS, Tragédie de Mademoiselle Barbier & de M. l'Abbé Pel-

legrin, le Jeudi 20 Août, sept représentations. 1711.

LE BON SOLDAT, Comédie en vers & en un Acte, de Raymond Poisson, le Samedi 22 Août, six représentations.

AGAMEMNON, Tragédie, de M. d'Assezan, le Samedi 26 Septembre, sept représentations.

1712.

L'INGRAT,

Comédie en vers, & en cinq Actes, par Monsieur NE'RICAULT DESTOUCHES,

Représentée pour la premiére fois, le Jeudi 28 Janvier. (Sept représentations, la derniére le Jeudi 11 Février suivant. Reprise le 29 Octobre: huit représentations, la derniére le 13 Novembre; en tout XV. représentations.)

CEtte seconde Comédie de M. Destouches n'eut pas un succès si décidé que sa premiére. Le caractére qui donne le titre à la Piéce, suspendit, pour ainsi dire, les justes acclamations qu'on donnoit au tout ensemble de ce Poëme Dramatique; mais enfin on commençoit à rendre justice au mérite, lorsque le funeste événement de la mort de MADAME LA DAUPHINE, & peu de

1712. jours après celle de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, arrêta les représentations de l'Ingrat, qui ne fut repris qu'à la fin du mois d'Octobre de la même année

---

Registre de la Comédie Françoise, année 1712.

CETTE Année les Théatres furent fermés un mois plûtôt que de coutume. Les Comédiens François ayant donné le Vendredi 12 *Février* L'ÉCOLE DES FEMMES, & LE SOUPÉ MAL-APRÉTÉ. *Ces deux Piéces servirent à la clôture, Madame la Dauphine,* (MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOYE) *étant morte à Versailles ce même jour, sur les huit heures du soir. Le lendemain, Samedi* 13 *les Spectacles cesserent.*

« *Les représentations de la Comédie » continuent d'être interrompues à cause » de la mort de Monseigneur le Dau» phin,* (LOUIS DE FRANCE) *arrivée à » Marly le Jeudi* 18 *Février* 1712. *sur » les huit heures du matin.*

» *Le jeune Dauphin,* (N. DE FRAN» CE, II[e] DUC DE BRETAGNE) *fils du » dernier mort, est décédé à Versailles » le* 8 *Mars* 1712. *vers les dix heures » du soir.* »

Ces différentes interruptions conduisirent au 13 *Mars, qui se trouva cette*

année, le jour du Dimanche de la Passion, jour auquel commencent les vacances ordinaires des Théatres : celui des Comédiens François r'ouvrit le Mardi 5 Avril suivant, par une représentation de la Tragédie de POLIEUCTE. 1712.

ABSALON,

Tragédie, tirée de l'Ecriture Sainte, par M. DUCHE' DE VANCY,

Représentée pour la premiére fois, le Jeudi 7 Avril. (Douze représentations, la derniére le Vendredi 29 du même mois d'Avril.)

TOut le monde sçait que cette Tragédie fut composée pour être représentée par les Demoiselles de la Maison Royale de Saint Cyr. S'il est glorieux à M. Duché d'avoir été choisi pour remplir la placé de l'illustre Auteur d'Esther & d'Athalie, il l'est encore plus d'avoir pû s'en acquitter avec autant de bonheur. Absalon reçut sur le Théatre de Saint Cyr, les applaudissemens les plus marqués. Le Roy (Louis XIV.) l'honnora plusieurs fois de sa présence, & cette Tragédie devint si fort à la mode, que *Madame la Duchesse de Bourgogne, & M. le Duc d'Orléans*, vou-

1712. lurent jouer eux-mêmes les principaux rôles, sur le petit Théatre de l'Hôtel de Conti à Versailles, dans le Carnaval de l'année 1702. & dans le tems de sa nouveauté. M. Devizé de qui nous tenons ce fait, en donne le détail qui suit.

Mercure Galant, Février 1702. pages 376-378.

« Madame la Duchesse de Bourgo-
» gne, & Monseigneur le Duc d'Or-
» léans, ont joué ce Carnaval, en par-
» ticulier deux Tragédies, & deux Pié-
» ces comiques, dont les représentations
» ont donné une extrême satisfaction à
» Sa Majesté, & à toutes les personnes
» qui ont eu l'avantage d'y assister. La
» premiére a été **Absalon**, de la com-
» position du Sieur *Duché*, qui fit exprès
» *Jonathas*. Il y a deux ans ainsi qu'il a
» fait celle-ci : dans laquelle parut aussi
» Madame la Duchesse de Bourgogne.
» Cette Princesse a fait dans cette der-
» niére le rôle de *Thamar* ; Monsieur le
» Duc d'Orléans, celui de *David* ; M. le
» Comte d'Ayen, (a) celui d'*Absalon*,
» Madame la Comtesse d'Ayen, celui
» de *Tharés*, femme d'Absalon, & Ma-
» demoiselle de Melun, celui de *la Rei-*
» *ne*. L'on joignit à cette Tragédie, à
» la seconde représentation, la petite
» Piéce de *la Ceinture magique*, que

(a) Aujourd'hui M. le Maréchal Duc de Noailles.

» M. Rousseau avoit composée exprès (*a*), 1712.
» dans laquelle Monseigneur le Duc de
» Berry, fit un petit rôle. Comme la
» Salle de l'Hôtel de Conty ne contient
» guéres plus de quatre-vingt personnes,
» les places y ont été fort rares, & qui
» que ce soit n'y est entré, sans être
» écrit auparavant sur le Mémoire de
» Madame la Princesse de Conty. »

Le brillant succès dont Absalon fut honoré à la Cour, n'éblouit point assez M. Duché pour lui faire regarder cet Ouvrage, comme éxempt de défauts : nous en tirons la preuve de la Préface qu'il joignit à cette Tragédie, lorsqu'il la fit imprimer, & qu'il termine de la façon suivante.

« Voilà les objections principales que
» l'on pourroit me faire. On y en pour-
» roit ajouter d'autres, ausquelles je ne
» puis répondre d'avance, ne pouvant
» les prévoir. Il y a peu d'Ouvrages
» qui ne fournissent de justes matiéres
» à la critique : le plus parfait est or-
» dinairement celui dans lequel il se
» trouve le moins de fautes ; & de
» quelques applaudissemens que j'aye

(*a*) Cette Piéce se trouve imprimée dans les Œuvres de M. Rousseau, mais elle n'a jamais été représentée sur le Théatre François.

1712. » été honoré, je ne suis point encore » assez vain, pour croire que le mien » puisse être mis au nombre des moins » défectueux. »

En 1712. la veuve de M. Duché, obtint de la Cour la permission de faire représenter sa Tragédie sur le Théatre de la Comédie Françoise, & on peut assurer qu'elle y parut dans tout son jour : les rôles furent parfaitement remplis, (a) on remarqua de nouvelles beautés dans l'Ouvrage, & en même tems certains défauts, qui donnérent lieu à la critique d'éxercer ses droits. Comme alors l'Auteur n'étoit plus vivant, il ne pouvoit y répondre ; peut-être aussi auroit-il eu quelque peine à la détruire, car elle paroît assez judicieuse, & toute autre que celles qu'il s'est proposé dans sa Préface.

Préface d'Absalon. « Je ne m'arrêterai, (dit-il) qu'à » répondre aux objections qu'on pourroit me faire sur les libertés que j'ai » crû pouvoir me donner en traitant ce » sujet.... »

(a) Principaux Acteurs de la Tragédie d'Absalon en 1712.

DAVID, ...	le Sieur Ponteuil.
ABSALON, ...	le Sieur Beaubour.
JOAB, ...	le Sieur Poisson fils.
ACHITOPHEL, ...	le Sieur Guérin.
THARÉS, ...	Mademoiselle Duclos.
THAMAR, ...	Mademoiselle de Nesle.

» sujet..... Telle est, (ajoûte-t-il) celle 1712.
» que je prends d'adoucir le caractére
» d'Absalon......Un caractére si odieux
» ne pouvoit être celui d'un Héros de
» Tragédie. J'ai pensé de le déguiser,
» & de tourner toute l'indignation des
» Spectateurs contre Achitophel, qui
» d'ailleurs l'auroit suffisamment méri-
» tée.... Cela a rendu mon Héros tel,
» à ce que je crois, qu'il doit être : son
» ambition le rend assez criminel pour
» mériter la mort, mais il ne l'est point
» assez pour ne pas inspirer quelque re-
» gret, quand on le voit mourir : ainsi
» en excitant la pitié, il jette dans le
» cœur cette crainte salutaire, qui nous
» fait appréhender que de pareilles foi-
» blesses ne nous jettent dans d'aussi
» grands malheurs. Tel est le but de la
» Tragédie : elle doit plaire, mais en
» même-tems elle doit instruire, & son
» principal objet est de purger les paf-
» sions. »

Il faut avouer que cette raison est d'autant plus spécieuse, qu'elle est fondée sur la régle prescrite par Aristote, qui demande que le Héros d'une Tragédie ne soit ni tout-à-fait vertueux, ni tout-à-fait vicieux. C'est au Lecteur, plus ou moins aisé à se laisser attendrir, à décider si le Poëte a rempli éxacte-

ment son dessein, & si Absalon est digne de cette compassion. Comme M.
1712. Duché paroît en être pleinement persuadé, il insiste davantage sur une seconde objection qu'il se fait.

« L'endroit, (dit-il,) où je me suis » le plus écarté de la vérité, est celui où » je raméne Absalon mourant. . . . . . Je » sçais le respect que l'on doit aux Li» vres Sacrés.... Aussi avois-je résolu de » m'écarter en aucune façon de l'His» toire.... Cependant je consultai mes » doutes à des personnes, qui par leur » piété, leur capacité, & le rang qu'el» les tiennent dans l'Eglise, pouvoient » non seulement m'autoriser dans cet » Ouvrage, mais qui seroient en droit » de le faire dans un Ouvrage qui trai» teroit des matiéres de foi : j'eus le plai» sir de voir mes scrupules levés, & l'on » ne trouva point de raisons qui dussent » m'empêcher de traiter ma derniére » Scéne, comme on verra que je l'ai » traitée à la fin. »

Après cette décision, il suffit de remarquer que l'Auteur a atteint le but qu'il s'est proposé, puisque cette derniére Scéne plaît, qu'elle est très-touchante, & qu'elle termine parfaitement la Piéce. Il ne reste qu'à ajouter les observations critiques qu'on en a faites depuis qu'elle

paroît au Théatre. L'Auteur du *Mercure de France* a pris soin de les rassembler dans l'extrait qu'il donna de cette Tragédie en 1730. & c'est de cet extrait que nous les avons tirées, pour les insérer ici à leur véritable place. 1712.

« En général, on a trouvé de beaux » vers dans l'Ouvrage, mais le stile, » dit-on, n'y est pas également soutenu; l'éloquence y regne plus que l'élégance. La versification a paru extrêmement négligée dans tout ce qui est » exposition. Le second Acte, & le » quatriéme l'emportent infiniment sur » les trois autres, & ont fait le succès » de la Piéce, Joab & Achitophel, sont » les deux personnages qui agissent le » plus; l'un conduit Absalon, & le tourne comme il lui plaît; l'autre combat » pour David, qui ne se détermine à » aller aux ennemis, que lorsqu'il apprend que tout est perdu. Absalon agit » un peu plus; mais il passe trop légérement du repentir à la rechûte; sa » haine pour Joab ne paroît pas assez » fondée, dans le plan de l'Auteur: elle » l'est encore moins dans le Texte sacré, où on lit au contraire que ce fut » à Joab qu'il dût son rappel & sa grace, après le meurtre de son frere Amnon. Pour Joab, dont il n'a tenu qu'à

Mercure de France, mois d'Août 1730 pages. 1850 1852.

» l'Auteur de faire un vrai Héros, on a
1712. » trouvé qu'il étoit injuste & sanguinaire
» dans le troisiéme Acte, quand il a con-
» seillé à David de faire périr tous les
» parens des rebelles, & même Tharés,
» dont la vertu venoit d'éclater à ses
» yeux. Voici comment l'Auteur la fait
» parler.

ACTE III. SCENE VII.

Marchons, mais que Tharés accompagne mes pas ;
Que tous ceux que le sang unit à ces perfides,
Soient remis en mes mains, sous de fidéles guides.
Allons, & présentons à nos séditieux,
L'épouse d'Absalon immolée à leurs yeux :
Faisons faire du reste un horrible carnage, &c.

» David sent bien lui-même que ce grand
» homme dément son caractére : il le
» fait connoître par cette réponse :

Non, Joab, suspendons un arrêt sanguinaire :
La vertu de Tharés vaut bien qu'on le différe.
Un Roy : quoi qu'un sujet ait fait pour l'outrager,
Doit sçavoir le punir, & non pas se venger.
Périssons sans souiller mon rang, ni ma mémoire,
Et s'il faut succomber, succombons avec gloire.

» Cette petite réprimande de David,
» justifie la critique du Public. La vertu
» de Tharés est celle qui paroît se soute-
» nir avec le plus de force. A l'égard de
» Thamar, comme on n'a trouvé à dire
» d'elle ni bien, ni mal, on l'a mise au
» rang des personnages inutiles. Le rôle
» de la Reine, outre qu'il n'est pas plus

» utile que celui de Thamar, est d'autant plus à retrancher, qu'il est tout-à-fait odieux, par l'injustice du motif, qui la fait agir : c'est une haine de belle-mere, qui se manifeste à tout propos : son repentir n'a guére plus de fondement que ses fautes : elle dit au cinquiéme Acte, parlant à cette même Tharés, si injustement persécutée : 1712.

Dans un tems plus heureux, vous connoîtrez, Madame,
Ce que le repentir peut causer sur une ame :
Mes yeux sur vos vertus enfin se sont ouverts.

» On ne sçait ce qui a pû occasionner ce changement de volonté, ce qui est absolument contre les régles. Voilà, (ajoute l'Auteur du Mercure de France,) à peu près ce que nous avons recueilli du jugement du Public sur la Tragédie d'Absalon. »

Après avoir rapporté les remarques critiques qu'on a faites sur cette Tragédie, l'équité veut qu'on y joigne celles qui peuvent être à son avantage. On ne peut nier que le second Acte ne soit des plus Théatral, & des mieux composé. La façon dont Tharés découvre la conspiration d'Absalon, est un coup de Maître de la part du Poëte. Rien n'est plus pathétique que ce qu'elle dit à Absalon, pour le faire changer de résolu-

1712. tion : enfin voyant qu'il demeure inflexible, elle forme un dessein, qui éclate dans la Scéne suivante, & qui produit un effet admirable au Théatre. C'est cette action héroïque qui forme le nœud du Poëme, & qui y jette l'intérêt le plus vif, & tel qu'on est forcé d'en ressentir pour Absalon, quoiqu'il semble s'en être rendu tout-à-fait indigne. Le quatriéme Acte peut disputer de beauté avec le second. La Scéne de David & d'Absalon est parfaitement traitée : avec quelle majesté, quelle douceur, & quelle tendresse, ce Roy sçait confondre ce fils rebelle, & le réduire au repentir ! Terminons cet article en ajoutant, que la Tragédie qui en fait le sujet, ne fut pas d'abord reçûe aussi favorablement qu'elle le méritoit. Au mois de Juillet 1730. * les Comédiens François la remirent au Théatre. L'indisposition de Mademoiselle Dufresne, qui remplissoit alors le rôle de Tharés, fut cause qu'on l'a suspendit après la seconde représentation : on la reprit le Lundi 7 Août suivant, avec beaucop de succès, & le Public goûta de plus en plus les beautés de cette Tragédie. Voici de quelle maniére les principaux rôles furent distribués à la reprise dont nous parlons.

* Le Mercredi 12 Juillet.

DAVID, ... le Sieur Sarrazin. 1712.
ABSALON, ... le Sieur Dufresne.
JOAB, ... le Sieur Grandval.
ACHITOPHEL, le Sieur le Grand.
THARÉS, Mademoiselle Dufresne.
THAMAR, Mademoiselle La Batte.

JOSEPH-FRANÇOIS DUCHÉ DE VANCY, DUCHÉ. fils d'Antoine Duché, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy, & depuis Secrétaire général de Galéres, nâquit à Paris le 29 Octobre 1668. Une excellente éducation forma la plus grande partie de l'héritage qu'il reçut de son pere ; heureusement que son esprit & ses talens récompensérent en quelque façon ce manque de fortune. M. Duché après s'être fait connoître dans le monde par quelques petits Ouvrages en vers, s'attacha à la Poësie Lyrique, & composa plusieurs opera, qui furent représentés avec assez de succès. (Voyez *le Dictionnaire des Théatres*, à l'article de ce Poëte.)

Eloge de M. Duché, tiré de l'Histoire de l'Académie des Belles Lettres, T. premier.

« M. Duché fut reçu à l'Académie » des Inscriptions & Belles-Lettres, com- » me l'éléve de M. Pavillon : & tenoit » beaucoup de la douceur, du caractére » & des graces de l'esprit de cet hom- » me illustre. Il ne lui est jamais échapé » aucun trait malin, pas même équivo- » que, & l'on reconnoît dans tous ses

» écrits, la véritable candeur qui brilloit

1712. » dans sa physionomie. »

Connu & estimé de M. le Comte d'Ayen, aujourd'hui M. le Maréchal Duc de Noailles, ce Seigneur lui procura l'avantage de le suivre en qualité de son Secrétaire & d'homme de Lettres, au voyage des Fils de France, (Monseigneur le Duc de Bourgogne & Monseigneur le Duc de Berry) qui accompagnoient jusqu'aux frontiéres, Monseigneur le Duc d'Anjou, lorsque ce Prince passa en Espagne, pour prendre possession de ce Royaume, sous le nom de Philippe V. M. Duché composa les paroles d'un divertissement, qui fut mis en musique, & exécutée à Lusignan le jour de la fête du nouveau Roy d'Espagne.

De retour à Paris, M. Duché qui avoit un emploi dans les Aydes, & qu'on lui avoit conservé pendant son voyage, à la recommandation de Madame la Marquise de Maintenon, obtint encore par le crédit de cette Dame, la place & la pension de feu M. Racine, pour travailler à des Piéces tirées de l'Ecriture Sainte, pour la Royale Maison de Saint Cyr. M. Duché débuta par la Tragédie de Jonathas, ensuite il donna celle d'Absalón, & enfin *Débora*. Il auroit sans

doute

doute poussé plus loin cette carriére, mais une mort prématurée l'enleva de ce monde le 14 Décembre 1704. dans sa trente-septiéme année; & il fut inhumé au Cimetiére des Saints Innocens. Du mariage qu'il avoit contracté avec une fort aimable personne d'esprit & de figure; il ne laissa qu'une fille, qui a été mariée à un particulier intéressé dans les affaires du Roy, & qui est morte, ainsi que son mari, sans laisser de postérité. A l'égard de la Veuve de M. Duché, elle est actuellement vivante. 1712.

« Ceux qui ont vécu avec M. Duché, » assurent qu'il avoit beaucoup d'esprit » & de sçavoir; qu'il étoit d'un com» merce agréable, & d'une conversation » douce & aisée, ce qui le faisoit sou» haiter par-tout. Un autre talent qui au» gmentoit encore l'empressement qu'on » avoit de sa présence, c'est qu'il dé» clamoit parfaitement, & qu'il avoit » d'ailleurs tout le goût, & toutes les » dispositions nécessaires pour devenir » un excellent Acteur. Plusieurs person» nes ont assuré qu'il n'y avoit rien de » comparable à la façon dont il rendoit » plusieurs rôles des Piéces de Moliére, » qu'ils lui ont vû jouer chez quelques » particuliers, avec son ami M. Rousseau, » qui avoit le même talent. »

Note manuscrite.

1712. Nous ne pouvons mieux terminer l'article de M. Duché, qu'en rapportant ici le Sonnet que le même M. Rousseau composa sur sa mort.

Sonnet sur la mort de M. Duché.

Celui que nous plaignons, & qu'un sort glorieux
Place au rang des élus dans la cité Céleste,
Brilla par ses talens, fut doux, simple, modeste,
Fidéle à ses amis, discret, officieux.

Des charmes dont le monde avoit séduit ses yeux,
Dieu dissipa bientôt l'illusion funeste,
Et de ses jeunes ans il consacra le reste,
A chanter les grandeurs du Monarque des Cieux.

Il n'est plus, & j'ai vû passer sa derniére heure:
Mais en pleurant sa mort, c'est moi seul que je pleure.
Mon aveugle fureur n'accuse point le sort.

Il jouit des seuls biens qui faisoient son envie,
Et ne pouvoit trouver qu'en passant par la mort
Le port tranquille & sûr de l'éternelle vie.

Poëmes Dramatiques de M. Duché, représentés sur le Théatre François.

Absalon, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte, le Jeudi 7 Avril 1712.

Jonathas, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte, en trois Actes, le Lundi 26 Février 1714.



LA MÉTAMORPHOSE AMOUREUSE, 1712.

Comédie en prose, & en un Acte, par M. LE GRAND,

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Britannicus*, le Samedi 6 Juillet. (Onze représentations, la derniére le 9 Octobre suivant.)

EN général, les Comédies de M. le Grand sont comiques, mais ce comique dégénére souvent en farce. C'est un reproche qu'on lui a fait, & qu'il a mérité quelque fois. La Piéce de la Métamorphose amoureuse, est de ce dernier genre : elle est passable du côté du sujet, de l'intrigue & de la marche Théatrale ; mais elle est pleine de bouffonneries dignes du Théatre Italien, de personnages d'un bas comique, & des Scénes qui ne dépareroient pas la parade. Cependant telle qu'elle est, on l'a conservée au Théatre, & elle y paroît avec succès devant des Spectateurs qui préferent Tabarin à Térence.



1711.

LA FILLE VALET,

Comédie en vers, & en trois Actes, de M. ABEILLE, (a) non imprimée,

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Britannicus*, le Lundi 5 Septembre. (Sept représentations, la derniére le 18 du même mois. *Part d'Auteur* 147 livres 17 sols.)

L'AMOUR VENGÉ,

Comédie en vers & en un Acte, de M. DE LA FONT,

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Rodogune*, le Vendredi 14 Octobre. (Dix-sept représentations, la derniére le 16 Novembre suivant.)

UN vers d'Ovide, semble avoir donné l'idée de cette Piéce à son Auteur, du moins il le fait entendre

(*a*) N..... Abeille, Auteur de cette Comédie, étoit fils de Scipion Abeille, Chirurgien Major du Régiment de Picardie, & neveu de M. l'Abbé Abeille, dont on a donné l'article dans le Tome XI. de cette Histoire, *page* 440. Le Sieur Abeille embrassa la profession de Comédien, & l'exerça en Province où il est mort. De son mariage avec une Actrice, morte à Paris à la fin de l'année 1749. est née une fille actuellement dans la Troupe du Roy de Pologne, qui débuta à Paris le 11 Octobre 1742. On en parlera sous cette année.

dans sa Préface. Le Lecteur en va juger. 1712.

Quidquid amor jussit non est contemnere tutum. Ovid.

« *Il est dangereux de mépriser l'Amour*, tôt ou tard il se venge en nous » soumettant malgré nous : voilà tout » le but de cette Comédie. Il m'a paru » par le succès général qu'elle a eu, que » j'étois assez parvenu à la fin que je » m'étois proposée, &c. L'Auteur passe à quelques objections qu'on avoit faites sur sa Comédie, & y répond autant qu'il lui est possible ; ensuite d'un ton victorieux, il finit de la façon suivante.

« Au reste, il seroit à souhaiter que » toutes les petites Comédies que l'on » fait, fussent dans un genre un peu re- » levé. Il n'y en a que trop qui tendent » à la farce. N'avilissons point un Théa- » tre aussi noble que le nôtre. Il faut » jetter toutes ces ordures basses & tri- » viales hors de la Ville, & les laisser » aux Spectacles grossiers des Faux- » bourgs de Paris. »

M. de La Font a quelque sorte de raison de se féliciter sur ce qui constitue le fond de sa petite Comédie, & sur la façon dont elle est écrite : rien n'y peut allarmer la pudeur la plus austére, ni dans les termes, ni dans ce qui en cons-

1712. titue le comique ; mais au reste, c'est peu de chose, & malgré son premier succès, lorsque cette Piéce a été reprise, elle n'a été que foiblement accueillie du Public.

SANCHO PANÇA, GOUVERNEUR,

*Comédie en vers, & en cinq Actes, avec un divertissement, * par Monsieur* DANCOURT,

* La Musique de M. *Gillier*.

Représentée pour la premiére fois, le Mardi 15 Novembre. (Retirée par l'Auteur après la sixiéme représentation, le 23 du même mois.)

LE Public ne reçut pas cette Comédie aussi favorablement que M. Dancourt l'espéroit, ainsi il la retira, & la fit imprimer avec des changemens. Voici comme il s'exprime dans une petite Préface qui précéde sa Comédie.

« Le Roman de Don Quichotte est » dans les mains de tout le monde ; il est » traduit presque en toutes sortes de lan- » gues, & il n'y a guéres de sujet plus » connu que celui de cette Comédie. » Cela devoit contribuer à sa réussite, » & c'est, je crois, ce qui l'a empêchée

» d'en avoir autant qu'elle sembloit en » promettre. Il y a eu plusieurs Piéces » sous le même titre, (a) & j'en ai » trouvé une entre plusieurs autres, dont » la versification, quoique très-an- » cienne, m'a parue assez bonne pour » en conserver des morceaux, où j'ai fait » peu de changemens. J'ai depuis les re- » présentations, que j'ai moi-même fait » interrompre, ajouté plusieurs Scénes, » qui lient l'action plus qu'elle ne l'étoit » d'abord, & qui intéressent davantage » un des deux Héros, qui est D. Qui- » chotte. Je crois que si on la redonnoit » au Public, en l'état où elle est main- » tenant, elle séroit reçue plus favora- » blement encore qu'elle ne l'a été, & » que ses plus aigres critiques se join- » droient aux approbations qu'elle a eus. » Je me flatte du moins que ceux qui » prendront la peine de la lire, y trou- » veront beaucoup de traits d'esprit, & » de fine Satyre, qui ne sont ni dans le » Roman, ni dans les Comédies qu'on » en a tirées jusqu'à présent, & que la » maniére dont cet Ouvrage est traité,

(a) M. Dancourt veut sans doute parler de deux Comédies de Guérin de Bouscal, la premiére intitulée : *D. Quichot, premiere partie ; la seconde, D. Quichotte, seconde partie*, & d'une troisiéme, qui a pour titre : *Sancho Pansa*. C'est de cette derniere que s'est servi M. Dancourt pour composer sa Piéce.

1712. » ne sçauroit que faire honneur à son » Auteur. »

Dans cette petite Préface, M. Dancourt paroît un peu piqué du froid accueil que le Public fit à sa Comédie; la peine qu'il avoit prise à la composer lui en faisoit espérer une réussite marquée, & effectivement il y avoit mis de sa part tout ce qui pouvoit y contribuer; mais le sujet qu'il avoit choisi n'est point Théatral, rien n'y peut intéresser le Spectateur; dès la premiére Scéne, il est instruit que tous les personnages qui paroîtront n'agiront, pour ainsi dire, que par machine, comme des espéces d'automates. Le Duc & la Duchesse veulent se divertir aux dépens de D. Quichotte, & plus encore de Sancho, leurs domestiques, & des gens payés pour ce sujet paroissent tour à tour, & remplissent les rôles dont ils sont chargés. Ces rôles ont beau être travaillés de la part du Poëte, ils ne peuvent exciter aucun mouvement d'intérêt, tout y est trop préparé: du moins, dans les Piéces purement épisodiques, les Acteurs qui y sont introduits forcent-ils à quelque attention; on souhaite de sçavoir le sujet qui les fait paroître; & on attend avec curiosité ce qui terminera cette épisode: mais dans la Comédie de Sancho

Pansa, cette curiosité meurt, même avant que d'avoir été excitée. 1712.

Piéces remises pendant le cours de l'année 1712.

RÉGULUS, Tragédie de M. Pradon, le 24. Septembre; jouée quatre fois.

L'INGRAT, Comédie en vers, & en cinq Actes, de M. Destouches, dont on avoit suspendu les représentations, reprise le Samedi 29 Octobre; continuée huit fois.

ATRÉE & THIESTE, Tragédie de M. de Crébillon, reprise le Vendredi 18 Novembre; cinq représentations.



1713.

L'IRRÉSOLU,

Comédie en vers, & en cinq Actes, de M. Néricault Destouches,

Représentée pour la première fois, le Lundi 5 Janvier. (Six représentations, la dernière le 19 du même mois de Janvier.)

MOnsieur Destouches, en donnant au Public l'édition complette de ses Œuvres, imprimées à Paris chez Prault, pere, dans la Préface qui précéde sa Comédie de l'Irrésolu, semble convenir de la solidité des observations que l'on fit sur sa Piéce, lorsqu'elle parut au Théatre François, puisqu'il y rend compte des changemens considérables qu'il y a fait. « C'est ce qui m'a déterminé, (dit » M. Destouches, dans la Préface dont » nous parlons,) à y faire beaucoup de » corrections & de changemens dans les » trois premiers Actes; & à refondre » presque entiérement les deux derniers, » qui, si je ne me trompe, sont infiniment au-dessus de ce qu'ils étoient..... » Je passe sur plusieurs autres augmentations dont j'ai tâché d'orner cette » Comédie, osant me flatter que ceux » qui prendront la peine d'en comparer

» la première édition avec la seconde, » pourront trouver dans celle-ci d'heureux effets de l'expérience & des réfléxions. Ensorte que je crois pouvoir » espérer, que lorsque l'Irrésolu sera remis au Théatre, il y recevra la récompense d'avoir pris une meilleure forme, & d'être devenu plus propre à divertir le Public, dont les amusemens innocens & utiles, sont le principal objet » de mes soins, & de mes travaux. » 1713.

CORNÉLIE VESTALE, (a)

Tragédie de M. FUSELIER, Auteur vivant, *non imprimée*,

Représentée pour la première fois, le Vendredi 27 Janvier (Cinq représentations, la dernière le 5 Février suivant.)

LA Scéne ouvre par l'Empereur Domitien, qui apprend à Licinien, son confident, qu'il est devenu amoureux de Cornélie, le même jour que cette Princesse est entrée dans l'ordre des Vestales. Licinien approuve l'amour de son Maître, & lui conseille, en cas de refus, de faire agir sa puissance auprès

(a) Monsieur Fuselier a bien voulu nous confier le manuscrit de sa Tragédie pour en tirer cet extrait.

1713\. de Cornélie. Survient Emilie, Prêtresse de l'ordre de Vesta, à qui Domitien dit, que Céler, Général de son armée contre les Gaulois, a remporté une victoire décisive sur ces peuples, & que le Sénat, par son ordre, lui a décerné les honneurs du triomphe à son retour. Après le départ de l'Empereur, Emilie avoue à Albine, sa confidente, l'amour qu'elle ressent pour Céler. Albine lui représente en vain les engagemens irrévocables qu'elle a pris. Emilie lui répond qu'ils ont été forcés, & de plus, qu'elle espére s'en relever par l'exemple de Cornélie, qui, pour monter au rang d'Impératrice, se rendra sans doute à l'amour de Domitien.

Le II. Acte ouvre par un monologue de Cornélie, où elle exprime que malgré les rigoureux devoirs qu'elle a embrassé, elle n'en sent pas moins pour Céler, l'amour le plus tendre. Domitien paroît, & lui déclare son amour. Nous en empruntons ce passage;

. . . .
Madame, j'ose enfin vous déclarer mes feux,
Certain que Vesta même approuvera mes vœux,
Et qu'elle immolera son sacré privilége,
Au peuple fortuné que sa bonté protége;
Rome, aussi bien que moi, profitera d'un choix
Qui soumettra le monde à vos aimables loix;

1713.

Que l'Hymen vous accorde à mon amour sincére,
Donnez-moi les moyens de surpasser mon frére,
Et de faire oublier aux mortels satisfaits
Ces jours, que ses bontés marquoient par ses bienfaits.
Je sçaurai par un seul effacer leur mémoire,
Et servir à la fois mon amour & ma gloire.
Madame, en couronnant aujourd'hui vos vertus,
J'égale en un instant le régne de Titus.

Cornélie oppose à l'Empereur l'état qu'elle a embrassé, & termine sa réponse par les deux vers suivans.

Je ne vois plus en vous le frére de Titus,
N'usurpez plus ce titre, ou montrez ses vertus.

Domitien reste seul, & après s'être plaint des mépris de Cornélie, il apostrophe ainsi les loix du devoir.

O vous, d'un vain devoir imaginaires loix,
Ne sçauriez-vous contraindre une importune voix?
Sans vous, chez les mortels, tout étoit légitime,
C'est vous, qui du néant avez tiré le crime,
Et qui pour nous porter encor de plus grands coups,
Enfantez le remords plus barbare que vous, &c.

Dans ce moment Céler se présente à l'Empereur, qui, étonné de son retour, lui en demande la cause. Céler lui répond, que tout étant soumis dans les Gaules, il a crû pouvoir obéir à son amour, qui le rapelle à Rome. Domitien qui le croit amoureux d'Emilie, lui parle de cette Prêtresse, mais Céler qui ignore que l'Empereur est son rival, &

que Cornélie est au nombre des Vestales,
1713. lui parle de cette Princesse en amant passionné. Domitien, frappé de cet aveu, sort brusquement en lui disant,

> Céler, dans ce séjour, ne cherchez qu'Emilie.

Emilie, qui se flatte d'être aimée de Céler, vient lui marquer la joie qu'elle ressent de son retour, mais sa surprise égale sa honte, en apprenant que Céler adore Cornélie. Elle le quitte en lui disant que cette Princesse ne peut être à lui. Maxime, Capitaine des Gardes de Domitien, survient & ordonne à Céler de la part de l'Empereur de retourner dans le moment à l'armée. Céler dans un monologue, marque son étonnement sur tout ce qui vient de se passer, & ajoute que devant son départ, il veut voir Cornélie, & apprendre d'elle les raisons qui empêche leur hymen.

ACTE TROISIÉME.

Emilie apprend à Céler que Cornélie s'est consacrée à Vesta, & de plus qu'elle est aimée de Domitien. La présence de Cornélie acheve le désespoir d'Emilie, qui en sortant dit dans un *à parte*, qu'elle va tout découvrir à l'Empereur. La Scéne de Céler & de Cornélie est traitée avec beaucoup d'art. Domitien,

apprend son rival aux pieds de Cornélie. Cette Prêtresse sort, après une réponse fiére aux reproches de l'Empereur. Ce dernier fait arrêter Céler, & consent que Licinien accuse Cornélie, comme ayant manqué aux loix imposées aux Prêtresses de Vesta, se flattant que la crainte du châtiment forcera Cornélie à se rendre à son amour. 1713.

ACTE QUATRIÉME.

Maxime apprend à Emilie, que sur la dénonciation de Licinien, Cornélie & Céler sont condamnés à perdre la vie. Survient Domitien, qui dit à Emilie, qu'il va la rendre l'arbitre du sort de Céler. On améne ce Romain, à qui l'Empereur annonce qu'il ne peut révoquer l'arrêt qui l'a condamné, que par son hymen avec Emilie, & il ajoute à s'adressant à cette derniere :

Je prétens qu'avec vous il s'unisse aujourd'hui,
Et votre hymen peut seul me répondre de lui.
Je veux ainsi briser la chaîne qui vous lie,
En vous donnant Céler, m'accorder Cornélie.
Par cette épreuve aussi, je sçaurai si son cœur
N'arme que contre moi ses Dieux & sa pudeur.
Il faut que votre hymen de leur joug la délivre,
Qui refuse l'exemple, ose souvent le suivre;
Et quelquefois d'un cœur de désirs combattu,
La crainte du reproche est l'unique vertu. (*Il sort.*)

Céler qui ne sçait pas encore qu'Emi-

1713. lie l'aime, & que sa jalousie est la cause de son malheur, & de celui de Cornélie, implore le secours de cette Prêtresse, pour lui procurer le moyen de périr les armes à la main, espérant qu'après son trépas, Domitien fera grace à Cornélie. Ces nouvelles marques de l'amour de Céler pour Cornélie, forcent enfin Emilie à découvrir à cet amant la passion qu'elle a pour lui, & elle le quitte, furieuse du refus qu'il fait de son cœur & de sa main. Cette Scéne est parfaitement dialoguée & conduite.

ACTE CINQUIÉME.

Domitien, pour ébranler la constance de Cornélie, lui dit que Céler, pour éviter l'arrêt qui le condamne, va épouser Emilie. Cette Princesse, surprise & touchée, décele par sa réponse une partie des sentimens qu'elle a pour cet amant, ce qui redouble la jalousie de Domitien. Céler paroît, qui demande la mort, & détrompe Cornélie de sa prétendue infidélité. L'Empereur ordonne qu'on conduise au supplice la Prêtresse & Céler. Peu de tems après Maxime lui vient apprendre qu'un trouble général régne dans Rome, que le peuple a pris les armes, & a chassé la garde Prétorienne. Dans le tems que Domitien ordonne qu'on

qu'on envoye de nouvelles troupes contre ces rebelles, survient Emilie qui acheve le récit de Maxime en racontant à l'Empereur, que les soins du peuple ont été inutiles pour sauver la vie à Cornélie & à Céler, que la Prêtresse après s'être fait faire silence, s'est frappée du couteau sacré, & que son amant a suivi son éxemple, & elle finit son récit par ce vers :

Es-tu servi, Tyran, au gré de ta furie.

DOMITIEN.

Qu'ai-je fait, malheureux !

EMILIE.

Quoi ! tu peux soupirer ! (*elle se tue.*)
C'est ainsi que tous deux nous devons les pleurer.
Imite-moi, Tyran, je me suis fait justice,
Je meurs. Je méritois un plus cruel supplice,
Mais de mon repentir les Dieux sont satisfaits,
Leur clémence toujours surpasse nos forfaits.

Domitien termine la Tragédie par les vers suivans :

Quel jour infortuné ? juste Ciel ! ..... je m'égare.....
Que ne me laissiez-vous ma colére barbare !
Quel trouble affreux m'agite ! ah ! quel fatal retour !
Les Dieux, pour me punir, me rendent mon amour.

Nous ajoutons, pour terminer cet extrait, les noms des principaux Acteurs qui représenterent cette Tragédie.

DOMITIEN, *Empereur de Rome*, le Sieur Ponteüil.

CORNÉLIE, . . . Mademoiselle de Nesle.

1713. EMILIE, *Prêtresse de Vesta*, Mademoiselle Desmare.

CÉLER, *Général des Troupes Romaines*, le Sieur Quinault.

ALBINE, *Confidente d'Emilie*, Mademoiselle Salley.

LICINIEN, *Confident de Domitien*, le Sieur Guérin.

MAXIME, *Capitaine des Gardes, de Domitien*, le Sieur du Boccage.

INO ET MÉLICERTE,

Tragédie de M. CHANCEL DE LA GRANGE,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 10 Mars. (Dix-sept représentations, la derniére le 6 May suivant, causée par la maladie de Mademoiselle de Nesle.)

LE succès brillant de cette Tragédie, ne la mit pas à l'abri des Critiques, à peine fut-elle imprimée, que M. l'Abbé Pellegrin en fit paroître une dans un Ouvrage intitulé : SAISONS LITTÉRAIRES, *ou* MÉLANGES DE POËSIE, D'HISTOIRE ET DE CRITIQUE, premier Recueil, Paris, Fournier, *in*-12. 1714. La Critique dont nous allons donner l'extrait, commence à la *page* 9 & finit à la *page*

82 Voici comment l'Auteur ouvre son discours.

« Il seroit à souhaiter que tous les Ouvrages d'esprit fussent critiqués : on ne verroit pas regner tant de négligence dans les Belles-Lettres, & les Auteurs seroient plus en garde contre le jugement des Aristarques de leur siécle : mais il ne seroit pas moins à souhaiter que les Critiques fussent plus assaisonnées de sel, que remplies de fiel, comme on les voit presque toutes aujourd'hui. On a plûtôt en vûe de déchirer la réputation de l'Auteur qu'on censure, que d'instruire le Public, à qui on fait part de ses réfléxions. Je tâcherai de m'éloigner d'une fin si vicieuse, & je commence par la condamner, pour donner des armes contre moi, en cas que je m'oublie comme font tant d'autres.

» La Tragédie d'Ino & Mélicerte a acquis assez de gloire à M. de la Grange pour balancer le chagrin qu'il témoigne contre ses Censeurs dans sa Préface. J'ose même dire que la colére l'a un peu aveuglé, puisqu'après être convenu, *qu'il y a beaucoup de personnes d'une érudition très-profonde, & qui marquent beaucoup de goût pour le Théatre* ; il dit immédiatement

1713.

Dissertation critique sur la Tragédie d'Ino & Mélicerte, de M. de la Grange, page 9 - 82. des Saisons Littéraires, par Mademoiselle Barbier.

1713. » après, *qu'il ne s'en est presque point* » *trouvé qui n'ayent regardé cette Piè-* » *ce comme un Roman tout-à-fait* » *nouveau, & tiré dans toutes ses par-* » *ties de l'imagination du Poëte* : d'où » il conclut *qu'il est surpris que les* » *connoissances d'aujourd'hui soient si* » *bornées*. N'est-ce pas-là une contra- » diction d'autant moins excusable, » qu'elle se trouve dans le cours d'une » demi-page ? Tout ce qu'on peut juger » de plus favorable pour lui dans cette » occasion, c'est que sa Préface est d'une » main étrangére, quoiqu'elle soit faite » en son nom. Il n'est pas difficile de le » prouver par ce qui suit : l'Auteur de la » Préface dit, que *l'Actrice* * *qui a re-* » *présenté le rôle d'Ino, & qui l'a joué* » *parfaitement, semble en avoir étudié* » *le caractére dans Horace* : & il finit la » même Préface en se flattant, *que l'on* » *voudra bien épargner un Auteur ab-* » *sent*. Comment cet Auteur absent a-t- » il pû voir jouer l'Actrice dont il parle, » digne d'ailleurs des louanges qu'on lui » donne ? (*a*) J'ai crû devoir faire cette

* Mademoiselle Desmare.

(*a*) La contradiction que le Critique remarque est supposée de sa part. M. de la Grange peut parler dans cette Préface comme instruit par ses amis, des justes applaudissemens que Mademoiselle Desmare s'étoit attirée du Public dans son rôle d'Ino.

» remarque, pour disculper M. de la
» Grange de ce qu'il peut y avoir de 1713.
» peu judicieux dans une Préface qu'on
» lui attribue.

» Il n'est donc pas vrai que des per-
» sonnes d'une profonde érudition, ayent
» ignoré que le sujet d'Ino & Mélicer-
» te, eut déja été traité par Euripide :
» Hygin en rend témoignage dans sa
» quatriéme Fable. Je n'en dis pas davan-
» tage ici ; M. de la Grange, qui l'a fort
» éxactement suivie, me dispense de
» cette peine, & tous ceux qui regar-
» dent sa Tragédie comme un roman
» tout-à-fait nouveau, ne sont que des
» demi-Connoisseurs. Voici à peu près
» ce que les vrais Connoisseurs ont re-
» marqué dans sa Piéce : J'ai recueilli
» les voix, & tout se réduit à dire 1°. Que
» l'exposition du sujet est un peu confu-
» se. 2°. Que l'action n'est pas assez sim-
» ple. 3°. Que le dénouement n'est pas
» ménagé avec art. 4°. Que le stile est
» négligé, tant pour la phrase que pour
» la versification. C'est sur ces quatre ob-
» servations du Public, que ma disser-
» tation va rouler, &c. »

L'Auteur de la Critique donne en-
suite l'argument de la Tragédie de M.
de la Grange, & poursuit son examen
de la façon suivante. « Quoique j'aye

» rendu cet argument aussi succint que
1713. » je l'ai pû, on ne laisse pas de s'ap-
» percevoir qu'il est fort chargé, & l'on
» en doit inférer qu'il n'a pas été facile
» à l'Auteur de la Tragédie, de lier
» toutes ces avantures sans quelque con-
» fusion. Pour moi, j'avoue de bonne
» foi, que quelque attention que j'aye
» apporté à la premiére représentation,
» j'ai laissé échapper bien des circons-
» tances que la suite m'a rappellées, ou
» plûtôt m'a fait supposer; ce n'est pas
» que je ne sois convenu, en lisant la pre-
» miére Scéne, que M. de la Grange
» n'avoit rien obmis, & que si je n'avois
» pas été au fait dès la premiére fois,
» je ne devois m'en prendre qu'à ma
» mémoire qui n'avoit pû suffire à tant
» d'images à la fois; mais comme pres-
» que tous les Spectateurs se sont trou-
» vés dans le même cas; il faut que ce
» soit la faute du sujet ou de la maniére
» de le traiter. J'ai déja dit que le sujet
» est chargé, l'Auteur en convient avec
» tout le monde; mais c'est dans ces
» sortes de sujets qu'un Auteur doit em-
» ployer plus d'art, & M. de la Grange
» auroit trouvé le secret de soulager la
» mémoire des Spectateurs, s'il avoit
» partagé la protase de sa Piéce en deux
» Scénes; cela n'étoit pas difficile: il

» auroit pû mettre dans la bouche d'Euridice une partie de ce qu'il fait dire à Palaméde & à Thémistée, & le faire traiter dans la passion : rien ne soulage tant la mémoire qu'une exposition faite à diverses reprises, & ménagée avec adresse, mais ce n'est pas assez de soulager la mémoire, il faut contenter l'esprit, en l'instruisant, sans qu'il s'apperçoive qu'on veut l'instruire, ce qui ne se peut faire qu'à la faveur de la passion qui anime la personne qui expose. Je fais encore une observation qui me paroît d'une nécessité indispensable, c'est de fonder l'exposition sur des raisons qui la demandent absolument, & précisément dans le tems où on la fait. Passons présentement à l'action. 1713.

» Il semble que le nom seul de Poëme Dramatique, demande qu'on agisse toujours, & qu'on ne sçauroit trop mettre d'action dans ces sortes d'Ouvrages; cependant il y a un tempérament à prendre; comme l'action principale doit être une, il faut par-séquent qu'elle soit simple, la simplicité étant inséparable de l'unité : je dis l'action principale, car celles qui ne sont qu'accessoires, peuvent être multipliées autant que le sujet le de-

„ mande, pourvû qu'elles aboutissent à
1713. „ la même fin : par exemple, l'action
„ principale de la Tragédie d'Ino &
„ Mélicerte, n'est autre chose que l'erreur d'une mére qui tue son propre fils, en croyant donner la mort à celui de sa rivale. Or afin qu'une Tragédie soit parfaite, il faut que toutes les autres actions de la Piéce, que j'ai appellées accessoires, conduisent naturellement & nécessairement à cette action principale, & qu'elles naissent les unes des autres avec un enchaînement pareil à celui que nous attribuons aux événemens liés par le destin ; cela supposé, toute action accessoire qui peut être retranchée de la Piéce, sans que l'action principale cesse de subsister, est superflue, & par conséquent vicieuse, &c.

» Après avoir parlé de l'exposition de l'action, il faut dire un mot du dénouement : on ne peut pas dire que l'Auteur n'ait consommé son action principale. Thémistée a véritablement pris le change & tué son fils Palaméde, au lieu de Mélicerte, fils de sa rivale ; mais l'Auteur ne l'a pas fait arriver à cette fin par le chemin qu'il falloit prendre ; & les actions accessoires qui ont précédé la principale, en ont paru détachées,

» détachées, ou du moins si étrangéres » au sujet, qu'elles ont fait régner une » espéce de vuide dans l'Acte qui de» voit être le plus rempli, &c. » 1713.

Le Critique fait ensuite l'examen de la Tragédie d'Ino, non-seulement Acte par Acte, mais Scéne par Scéne, d'une façon extrêmement judicieuse: nous ne le suivrons point dans cette carriére, il suffit de rapporter le jugement qu'il donne de chaque Acte en particulier.

ACTE I. « Ce premier Acte se passe presque » tout en exposition, où l'Auteur n'a » pas pris soin de faire entrer quelques » mouvemens de passion, qui rendissent » sa protase moins ennuyeuse, &c.

ACTE II. » Cet Acte a paru le moins beau de » la Tragédie, mais on peut dire en sa » faveur, que s'il n'a pas de grandes » beautés, il n'a pas non plus de grands » défauts. Je conviens que c'est le plus » grand de tous que celui d'ennuyer; » cependant j'ose avancer qu'il est pres» que impossible qu'il n'y ait dans le » cours d'une Tragédie quelques Scénes » & même des Actes entiers moins vifs » que les autres, &c.

ACTE III. » Cet Acte est un des plus intéressant » de la Piéce, les beautés qu'il renfer» me méritent bien qu'on fasse grace à

» quelque manque de bienséance & de
» vraisemblance qui s'y trouve, &c.

1715.

ACTE IV.

» Cet Acte est incontestablement le
» plus vif, les plus intéressant & le plus
» régulier de la Piéce, & les diverses
» beautés dont il brille sont telles, que
» Corneille & Racine ne les désavoue-
» roient pas. Il semble même que l'Au-
» teur s'y soit plus attaché qu'à tous les
» autres par la pureté de sa diction &
» par l'éxactitude de la versification ; ce
» n'est pas qu'il n'y ait quelques endroits
» où il tombe dans sa négligence ordi-
» naire, & où il se livre à cette mal-
» heureuse facilité dont il ne peut trop
» se défier ; mais ce n'est que dans cer-
» taines Scénes peu importantes qu'il a
» négligé son stile, &c.

ACTE V.

» Ino & Mélicerte, qui sont les Hé-
» ros de cette Tragédie, & qui ont joué
» un si beau rôle jusqu'ici, ne font pres-
» que rien dans ce dernier Acte ; c'est ce
» qui l'a rendu si languissant & si vuide
» d'action.

SCÉNE premiére.

» Palamède vient nous instruire de la
» victoire de son rival aux pieds duquel
» tous les Soldats ont apporté leurs dra-
» peaux, dès qu'ils ont sçû qu'il étoit
» Mélicerte : il a cependant un reste de
» ressource en quelques amis rassemblés
» par les soins de Licus.

» Euridice paroît dans cette seconde » Scéne, Palaméde lui fait craindre les » effets de son désespoir, & la laisse » tremblante pour son amant. — 1713. Scene II.

» Euridice, épouvantée des menaces » de Palaméde, fait part de ses frayeurs » à Athamas, qui n'oublie rien pour la » rassurer. Quel intérêt & quelle action » pour un cinquiéme Acte, qui doit » couronner l'ouvrage! — Scene III.

» Thémistée croyant avoir poignardé » Mélicerte, vient triompher de sa mort » aux yeux d'Athamas & d'Eridice, » quelle imprudence! N'est-ce pas s'ex- » poser à un péril manifeste? Athamas » de son côté ne se met pas en devoir » de venger la mort de son fils par celle » de Thémistée, quelle lâcheté! Je ne » sçaurois juger entre ces deux actions, » laquelle est la plus contraire à la vrai- » semblance & à la nature. — Scene IV.

» L'apparition de Mélicerte qu'on croit » mort commence la péripétie, & fait » beaucoup de plaisir aux Spectateurs: » Thémistée confondue, commence à » sentir toute l'horreur de sa méprise. — Scene V.

» Ino vient expliquer tout ce qu'il y » avoit d'obscur dans la Scéne précé- » dente; elle apprend à Thémistée qu'el- » le lui a envoyé Palaméde au lieu de » Mélicerte, & qu'elle n'a pas crû pou- — Scene VII. & derniére.

» voir mieux se venger d'elle qu'en lui
1713. » faisant égorger son propre fils : je ne
» sçais si une vengeance si noire con-
» vient au caractére d'Ino, qui nous a
» toujours paru si vertueuse : je sçais
» que c'est une action Historique, mais
» il falloit donner un autre caractére
» à Ino : Pour moi je l'aurois faite ver-
» tueuse, & je me serois bien gardée
» de la rendre criminelle , à moins
» qu'elle n'eut été forcé à l'être ; elle
» ne l'est pas dans l'Histoire de gayeté
» de cœur comme dans la Tragédie, &
» Mélicerte étant vainqueur & reconnu
» généralement de tous ses sujets, je ne
» vois pas quelle nécessité il y a de met-
» tre cet affreux parricide sur le compte
» d'Ino : j'aurois voulu disposer les cho-
» ses de maniére , que Thémistée eut
» pris le change , par quelque fatalité
» qu'on n'auroit pû imputer qu'à une
» juste vengeance des Dieux. Au reste,
» les imprécations de Thémistée , con-
» viennent à sa fureur, mais ses pré-
» dictions ne conviennent pas à la Pié-
» ce, & il n'en feroit que mieux qu'elles
» en fussent retranchées. »

M. l'Abbé Pellegrin, toujours sous le nom de Mademoiselle Barbier, examine la versification de la Tragédie, & en général il en reléve bien des défauts, mais

Il est quelquefois un peu trop sévere. Au reste, malgré la juste critique qu'on peut faire de cette Piéce, il faut cependant avouer qu'elle est conduite avec beaucoup d'art, & que l'Auteur y a placé des situations extrêmement intéressantes, de sorte que ce Poëme Dramatique est du nombre de ceux que l'on représentent avec succès dans le cours de l'année. 1713.

M. de la Grange en donnant une nouvelle édition de ses Œuvres, laissa subsister une partie de la Préface imprimée à la tête d'Ino en 1713. mais il en changea absolument la fin. Ce changement mérite d'être rapporté. « Je me » flatte, (dit M. de la Grange,) » d'avoir assez éxactement suivi la fa- » ble ancienne. Si je m'en suis écarté » dans quelques endroits, j'ai été obligé » de le faire pour m'accoutumer au gout » d'aujourd'hui, à qui cette grande sim- » plicité des anciens ne convient pas. » Il est vrai, que pour éviter cet in- » convénient, j'ai peut-être chargé mon » sujet de trop d'incidens ; mais ils » étoient indispensablement nécessaires » pour préparer les Scénes de reconnois- » sances, qui ont eû, à ce qu'on m'a » dit, le bonheur d'être généralement » applaudies. Elles ont fait verser des » larmes aux personnes les plus déter-

1713. » minées à ne se point laisser toucher
» dans les Spectacles, & qui en venant
» voir cette Tragédie avoient fait une
» ferme résolution de n'y point pleurer.
» Le Public en a été attendri toutes les
» fois qu'elle a paru sur le Théatre. Et
» il faut bien que la conduite & le su-
» jet de cette Piéce ne soit pas sans quel-
» que mérite, puisque lorsqu'elle m'a
» été envoyée, après l'impression, je l'ai
» trouvée si défigurée, qu'à peine l'ai-
» je reconnue : j'y ai vû tant de manque
» de bon sens, de vers estropiés ou rem-
» pans, de pléonasmes, ausquels je n'au-
» rois jamais songé, & même des solé-
» cismes contre la langue, que je me
» suis étonné cent fois de l'indulgence
» du Public. »

Cet aveu de M. de la Grange, sur le nombre des événemens dont sa Tragédie est remplie, & les fautes nombreuses & essentielles, de sa versification, donne, en partie, gain de cause à son Critique. Ajoutons que sur ce dernier article, il se justifie assez mal, en mettant sur le compte de l'Imprimeur les vers rempans, les pléonasmes, & les solécismes. Ceux qui ont un peu l'usage de l'Imprimerie, sçavent qu'on y peut faire des fautes, & même contre le bon sens, mais jamais aucun Compositeur ne s'est

ingéré de faire des vers pour les mettre sous le nom de l'Auteur, dont l'Ouvrage lui est confié. 1713.

LA FILLE SUPPOSÉE,

Comédie en vers, & en trois Actes, par Monsieur CHANCEL DE LA GRANGE, *non imprimée*,

Représentée pour la premiére fois, (suivie de *Crispin Médecin*.) le Jeudi 11 Mai. (Cinq représentations, la derniére le Jeudi 17 du même mois.) C'est la seule Piéce Comique que M. de la Grange ait donné au Théatre François.

L'IMPROMPTU DE SURÊNES,

Comédie en prose, & en un Acte, suivie d'un divertissement, * *& précédée d'un Prologue en vers lyriques, par M.* DANCOURT,

* La Musique de M. Gillier.

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Mercredi 24 Mai. (Vingt-six représentations, la derniére le Lundi 31 Juillet suivant.)

CEtte Comédie avoit été représentée à Surênes avant que de l'être à Paris, & faisoit partie d'une Fête que Son Altesse Electorale de Baviére, (Pere du

dernier Empereur,) donna dans ce Vil-
1713. lage. Le Prologue est allégorique aux exploits & à la magnificence de ce Prince : A l'égard de la Piéce, elle ne présente ni sujet ni intrigue ; c'est un mélange de Dieux & de mortels, & tous personnages épisodiques. Cependant le tout ensemble de cette Comédie est réjouissant, & fut accueilli du Public. Mais comme c'étoit un Ouvrage du tems, il a perdu depuis les trois quarts de son mérite.

LES TROIS FRERES RIVAUX,

Comédie en un Acte, & en vers, de M. DE LA FONT,

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Géta*, le Vendredi 4 Août. (Onze représentations, la derniére le 31 du même mois.)

CEtte petie Comédie qui paroît très-souvent au Théatre François, mérite d'y tenir une place marquée dans le rang des Comédies en un Acte. Le sujet est simple, la marche du Théatre bien remplie, & les personnages dans le bon ton comique. Les Journalistes de la *Bibliothéque Françoise*, ou *Histoire Littéraire de la France*, To-

me premier, seconde partie, *page* 204 & 205. en rendirent le compte suivant : 1713.
« Nous croyons pouvoir assurer que » cette petite Piéce, en son genre, est » ce qu'on a fait de meilleur depuis quel» ques années. Il y a des traits inimita» bles & des caractéres parfaitement » soutenus. La Scéne où l'on rend à » Philidor un billet, qui lui apprend » que des deux époux qui se présentent » pour sa fille, l'un est attaché au jeu » & l'autre aux femmes, est charman» te. La réfléxion que la femme fait à » ce sujet est originale :

Fi, les maris joueurs sont des maris infâmes;
Peut-on aimer le jeu ! passe encor pour les femmes.

M. de la Font, content du succès de sa Comédie, crut devoir s'en féliciter lui-même, ainsi en la faisant imprimer, il y joignit une petite Préface que nous croyons devoir rapporter. « Cette Co» médie doit sa naissance à une conver» sation que j'eus cet Hyver avec un de » mes amis qui a beaucoup d'esprit & » d'érudition. La premiére idée qu'il eut » sur ce sujet, m'en fit naître une infi» nité d'autres que j'ai mis en action, » ainsi qu'on le pourra voir. Le succès » de cette Piéce m'a fait d'autant plus » de plaisir, que je n'avois osé m'en

» flatter. Mille circonstances, attachées
1713. » à la saison où elle a été donnée, sem-
» bloient concourir pour l'étouffer dans
» son commencement ; mais par bon-
» heur mon sujet s'est trouvé si nouveau
» & si Théatral, que j'ai surmonté tous
» les obstacles qui s'élevoient contre
» moi. Un sujet, quand il est un peu
» traité, est seul capable de faire réussir
» une Piéce : aussi ai-je obligation à mon
» ami de m'en avoir donné la premiére
» idée. Il est inutile de répondre aux
» objections que l'on m'a faites. J'ai di-
» verti avec assez de noblesse tous les
» honnêtes gens, c'est l'unique but que
» je m'étois proposé. »

Le Lecteur ne sera peut être pas fâché de connoître cet ami qui avoit beaucoup d'*esprit & d'érudition*, & qui donna à M. de la Font la premiére idée de la Comédie des *Trois Freres Rivaux*. C'étoit M. de la Thorilliére, (pere de l'Acteur d'aujourd'hui,) qui dînant un jour avec ce Poëte, lui communiqua un sujet assez embrouillé, où cependant il entrevoyoit la façon d'employer un Valet intriguant. M. de la Font saisit cette idée très-heureusement, donna un rôle brillant à la Thorilliére, qui, sous le nom de Merlin, conduit toute l'intrigue. L'Acteur fut applaudi,

& la Piéce eut un succès marqué, ainsi le Public, M. de la Thorilliére & le Poëte, tout fut content. 1713.

(N.) De la Font, né à Paris en 1686. étoit fils de Me de la Font, Procureur au Parlement ; après avoir fait ses humanités & son droit, le goût de la Poësie l'emporta sur l'étude de la Jurisprudence où son pere le destinoit. A l'âge de 21 ans, M. de la Font donna au Théatre François, *Danaé* ou *Jupiter Crispin* ; cette petite Comédie que le Public reçut favorablement, le faisant connoître dans le monde, acheva de déterminer son penchant, & il continua de travailler pour la Scéne Françoise ; ensuite lié avec Messieurs le Sage & d'Orneval, conjointement avec ces Auteurs, il fit quelques Piéces pour l'Opéra Comique, mais l'Ouvrage qui lui procura le plus de réputation, fut le Ballet Lyrique des *Fêtes de Thalie*, représenté en 1714. par l'Académie Royale de Musique, qui eût près de quatre-vingt représentations dans sa nouveauté, & qui a été repris plusieurs fois & toujours avec succès. LA FONT.

M. de la Font s'est peu répandu dans le monde ; de ses occupations Littéraires, il passoit à des parties de promenades autour de Paris, où avec quel-

1713. ques amis de son goût, il s'établissoit plusieurs jours dans le cabaret qui lui paroissoit le plus riant : à ces plaisirs bachiques succédoit la passion du jeu, & comme ses facultés pécuniéres ne lui permettoient pas de fréquenter les maisons privilégiées de son tems, il étoit obligé de se contenter de celles, où dans un troisiéme étage, on brille avec trois ou quatre pistoles. D'une indifférence philosophique sur l'ameublement des lieux & le choix des compagnies qui s'y trouvoient, M. de la Font n'y appercevoit d'autre défectuosité, que la perte de son argent, qui ne manquoit jamais de passer en d'autres mains ; de sorte que maudissant le jeu, & tout ce qui y avoit rapport, il se remettoit à travailler, & du travail il revenoit au jeu ou aux promenades dont on a parlé, & ainsi successivement ses jours s'écoulérent.

Un an avant sa mort il tomba dans une espéce de langueur, & croyant que l'air de la Campagne pourroit dissiper cette maladie, il prit un logement au Village de Passi, à deux lieues de Paris; là, le goût de la déclamation qu'il avoit toujours eû, s'augmenta en lui jusqu'au point de lui faire naître l'idée de débuter au Théatre François, dans

les personnages de Rois & de Paysans. Pour cet effet, il apprit avec soin les rôles de ces deux emplois, & il n'attendoit que le rétablissement de sa santé pour remplir son projet, lorsqu'une fiévre continue avec des redoublemens, l'obligea de tourner ses idées du côté de son salut ; il mourut le 20 du mois de Mars 1725. âgé de trente-neuf ans. Voici de quelle façon on en parla dans le *Mercure de France du mois de Mars 1725. page* 621. « Le 20 de ce mois, » M. de la Font mourut âgé de trente-» neuf ans, après une longue maladie. Il » étoit recommandable par le mérite de » l'esprit, & par la bonté de son cœur. » Le Théatre perd considérablement à sa » mort ; il avoit beaucoup de talent pour » le genre Comique, qu'il traitoit d'une » maniére neuve & naturelle. Il avoit » donné divers Ballets & des Tragédies » mêmes à l'Opéra, qui avoient réussi, » surtout *les Fêtes de Thalie*, qui ont » attiré un si prodigieux concours. Il » avoit actuellement un Opéra, dont » M. Batistin a fait la Musique, sous » le titre d'*Orion*, qui étoit prêt à être » représenté. » 1713.

A l'exception de ses Ouvrages Dramatiques, on ignore les autres Poësies de M. de la Font. Voici cependant une

Épigramme qu'il fit au sujet du froid
1713. excessif de l'Hyver de 1709.

EPIGRAMME.

Hé quoi ! s'écrioit Apollon,
Voyant le froid de son Empire,
Pour chauffer le sacré Vallon,
Le bois ne sçauroit donc suffire ?
Bon, bon, dit une des neuf Sœurs,
Condamnez vîte à la brûlure,
Tous les vers des méchans Auteurs,
Par-là nous ferons feu qui dure.

Comédies de M. de la Font, représentées sur le Théatre François.

DANAÉ *ou* JUPITER CRISPIN, en un Acte, & en vers, le Lundi 4 Juillet 1707.

LE NAUFRAGE, *ou* LA POMPE FUNÉBRE DE CRISPIN, en vers, & en un Acte, le Samedi 14 Juin 1710.

L'AMOUR VENGÉ, en vers, & en un Acte, 14 Octobre 1712.

LES TROIS FRÉRES RIVAUX, en vers, & en un Acte, Vendredi 4 Août 1713.

(*Voyez* le Dictionnaire des Théatres, pour les autres Ouvrages Dramatiques de cet Auteur.)

1713.

L'USURIER,

GENTIL-HOMME,

Comédie en vers & en un Acte, suivie d'un divertissement, * *de Monsieur* *M. LE GRAND,*

* La Musique est de M. Grandval le pere.

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Lundi 11 Septembre. (Vingt-sept représentations, la derniére le 19 Novembre suivant.)

CEtte Piéce est restée au Théatre, où elle y paroît souvent. On peut la mettre au nombre des plus passables de le Grand. Les caractéres en sont comiques, assez bien peints, les plaisanteries naïves & placées. A l'égard de l'intrigue & du dénouement, on peut dire que c'est peu de chose.

Piéces remises pendant le cours de l'année 1713.

LA GAZETTE DE HOLLANDE, Comédie en prose & en un Acte, de M. Dancourt, le Vendredi premier Septembre. Dix représentations.

ÉLECTRE, Tragédie, de M. de Crébillon, le Mercredi 8 Novembre. Trois représentations.

1714.

XERCÈS,

Tragédie, de M. de CRÉBILLON,

Représentée pour la premiére & unique fois, le Mardi 7 Février.

L'Étonnant succès de Catilina, a sans doute déterminé M. de Crébillon à souffrir l'impression de la Tragédie qui fait le sujet de cet article. Il n'a pu refuser cette satisfaction au Public, qui a reçû avec tant d'accueil tous les Ouvrages qui portent ce nom illustre. Celui-ci a fait d'autant plus de plaisir, qu'étant presqu'ignoré, & n'ayant parû qu'en passant, il sembloit être condamné à l'oubli. A la vérité, la conduite en est moins réguliére, les caractéres ne sont pas soutenus avec la même force, & l'intérêt n'y est pas aussi vif; mais en examinant la Piéce sans impartialité, on reconnoît que l'Auteur ne pouvoit pas mieux traiter ce sujet, & de tems en tems on retrouve des morceaux toujours dignes du génie qui les a produit.

Le Lecteur a vû qu'en plusieurs endroits de cette Histoire, nous avons conviés

conviés les amateurs des Belles-Lettres, & principalement de la partie qui regarde le Théatre, à nous faire part de leurs recherches; & nous n'avons jamais manqué à leur en marquer notre reconnoissance : Nous sommes bien mortifiés de ne pouvoir pas ici la témoigner de même à l'obligeant Anonyme, qui peu de tems après l'impression de la Tragédie de Xercès, nous a adressé de la Rochelle, une Lettre qui en renferme l'Extrait critique, & le jugement. Ce morceau est écrit avec goût; & semé de réfléxions très-sensées, & pourroit mériter d'être ici transcrit, mais outre qu'il est trop étendu, & qu'il excéderoit les bornes que nous nous sommes prescrites, il nous a paru aussi que l'Auteur a un peu oublié celles de la modération qu'on doit observer dans ce genre d'Ouvrage, surtout à l'égard d'une personne aussi estimable que M. de Crébillon; aussi, sans adopter les sentimens de l'Anonyme, nous allons rapporter le précis de quelques-unes de ses observations. 1714.

Si on veut l'en croire, M. de Crébillon a pris dans *le Couronnement de Darie*, de M. l'Abbé de *Boisrobert*, dans l'*Artaxerxe* de M. *Magnon*, & dans la Tragédie du même titre de M.

l'Abbé *Boyer*, la plus grande partie du
1714. sujet, des situations, & des caractéres de sa Piéce. Selon lui, ceux d'Artaban & d'Amestris, sont copiés d'après le Tiribaze & l'Aspasie des trois précédens. Le Roy & ses deux fils y ont aussi leurs modéles. La loi des Perses, dit-il, qui fait le nœud de la Tragédie, est encore une imitation. Sans entrer dans aucuns détails sur cette question de faits, qu'il nous soit permis de renvoyer le Lecteur aux Ouvrages mêmes qui sont cités, & aux extraits que nous en avons donné *Tome IV. pag.* 162 *&* 371. & *Tome XII. pag.* 324. *de notre Histoire.*

Le jugement que l'Anonyme porte du Héros de la Tragédie paroîtra sévére. Il trouve qu'il n'a ni dignité, ni action : que disparoissant à la fin du troisiéme Acte, & étant assassiné dans le suivant, le dernier peut être regardé comme superflu. Nous supprimons les traits de sa Critique sur les deux Princes, particuliérement sur Darius ; & ce qu'il ajoute pour s'efforcer de prouver l'inutilité de plusieurs personnages. Terminons cet article par cette réfléxion, que quoi qu'on en puisse dire, la Tragédie de Xercès mérite avec justice la place qu'elle occupe dans la nouvelle édition des Œuvres de M. de Crébillon.

1714.

JONATHAS,

Tragédie, tirée de l'Ecriture Sainte, en trois Actes, par M. DUCHÉ DE VANCY,

Représentée pour la premiére fois, le Lundi 26 Février, suivie de la Comédie de *Pourceaugnac.* (Cinq représentations, la derniére le Mardi 6 Mars suivant.)

LE peu de succès de cette Piéce ne doit porter aucune atteinte à la réputation de M. Duché : indépendamment que c'est ici son premier Ouvrage en ce genre, (a) il faut faire attention au Théatre auquel il l'avoit destiné. « La Maison Royale de Saint Louis, » à laquelle cet Ouvrage est consacré, » (dit l'Auteur *) n'admet point chez » elle d'amusemens profanes. Ainsi on ne » trouvera aucun amour dans cette Pié» ce, & ce n'est pas une des plus petites » satisfactions que j'aye eues, que celle » d'avoir, à l'imitation des anciens, » ému & attendri mes Auditeurs, sans

* Préface de Jonathas.

(a) Jonathas a paru en 1700. & Absalon en 1702. ce n'est qu'à la faveur de cette derniére Tragédie, qui est la premiére en date au Théatre François, que l'autre y a été représentée.

1714. » m'être servi de cette passion. . . . . Les » applaudissemens augustes dont j'ai été » honoré, (a) ne m'enflent point jus- » qu'à croire que ma Tragédie soit sans » défauts. . . . J'aime la vérité sur toutes » choses, & je prendrai toujours son » parti contre moi-même, quand elle » sera dans la bouche de mes Cen- » seurs. »

M. Duché, content d'avoir réussi sur la Scéne de Saint Cyr, n'a pas songé à répondre aux objections qu'on a pû faire sur cette Tragédie, lorsqu'elle a paru sur un autre Théatre. C'est à ce différent point de vûe qu'on peut aussi attribuer la différence des succès. L'Auteur travaillant pour un pieux Auditoire, s'est religieusement attaché au texte des Livres sacrés, & à en conserver les

(a) M. Duché n'avance rien qui ne soit éxactement vrai. M. Devizé dans son Mercure Galant du mois de Mars 1700. p. 269. en rend le témoignage suivant : « Le bien que vous avez oui dire de *Jonathas* ne me » surprend point. Il a été représenté plusieurs fois à » la Cour le Carnaval dernier, par des Acteurs du » premier rang, & qui en ont fait paroître toutes les » beautés avec beaucoup d'avantage pour l'Auteur. Puis- » que son nom vous est inconnu, je vous dirai que » cette Piéce, qui vient d'être imprimée, & que débite » le Sieur Ballard, est de M. Duché, distingué par » beaucoup d'autres Ouvrages. » Ces Acteurs du premier rang, dont M. Devizé parle ici, étoient les mêmes qui depuis représenterent la Tragédie d'Absalon, & dont on a rapporté les noms ci-devant, à l'article de cette Piéce.

traits essentiels avec toute l'éxactitude qui leur est due : personne ne peut lui refuser la justice d'avoir employé le langage de l'Ecriture Sainte avec assez d'art & de noblesse, & dans les bornes où il s'est renfermé, tiré de son sujet, tout ce qui pouvoit le rendre intéressant : mais sans blâmer son choix, on peut croire qu'il auroit traité différemment cette Tragédie, s'il l'avoit destinée pour la Scéne Françoise ; il n'ignoroit pas que ce lieu éxigeoit une plus grande régularité de conduite, un intérêt plus vif, des caractéres mieux soutenus ; & la suppression de quelques personnages absolument épisodiques ; comme ces défauts n'avoient été que foiblement apperçus à Saint Cyr, M. Duché ne jugea pas à propos de se les proposer ; il se justifie seulement dans sa Préface de quelques changemens qu'il s'est crû obligé de faire, entre autre celui d'avoir introduit Samuel, qui ne paroît pas avoir été présent à l'action qui en constitue le Poëme. « J'ai crû, (dit-il) qu'il » étoit plus noble de faire entrer ce Pro- » phéte sur la Scéne, qu'un simple Sa- » crificateur, dans la bouche duquel je » n'aurois pu mettre les mêmes choses, » & qui n'auroit qu'un foible intérêt » dans les malheurs de Saül, & de Jo-

1714.

» nathas ; au lieu que Samuel regarde
1714. » le premier comme son fils, & est,
» pour ainsi dire, médiateur entre Dieu
» & lui.

» La même raison, ajoute-t-il, m'a
» fait supprimer l'écuyer de Jonathas,
» & mettre Abner à sa place : je le mets
» ensuite à la tête des révoltés. Abner
» étoit cousin germain de Saül, & à la
» réserve de l'action que l'Ecriture don-
» ne formellement à l'écuyer, il a fait,
» où il a pû faire vraisemblablement les
» choses qu'il fait dans ma Piéce. »

M. Duché avoue que la difficulté qu'il a eu le plus de peine à surmonter, a été d'éclaircir le péché commis par Jonathas. Les moyens qu'il a employé ne satisferont peut-être pas pleinement, mais il s'est mis à couvert des traits de la critique, en lui opposant l'autorité respectable des Interprétes Sacrés, & des Peres de l'Eglise, ainsi nous passerons à une autre objection.

« Quelques personnes (continue M.
» Duché dans sa Préface) ont trouvé
» que Jonathas se dévouoit à la mort,
» avec une espéce de férocité, & qu'un
» peu de foiblesse, lorsqu'il est prêt à
» mourir, auroit rendu son caractére
» plus naturel. Beaucoup d'exemples de
» l'Ecriture pourroient justifier ma con-

» duite en cette occasion, mais je ne » répondrai rien, sinon qu'en rendant » mon Héros moins zélé & plus foible, » j'aurois corrompu son vrai caractére. » La Critique dont parle ici M. Duché, nous paroît juste, & nous croyons qu'il n'y répond pas suffisamment : on lui objecte que le Héros de sa Tragédie se dévoue à la mort avec une fermeté trop farouche, & qu'en adoucissant ce caractére, il auroit été plus naturel, & par conséquent plus intéressant ; sa réponse fait sentir qu'il convient de la justesse de cette remarque, de sorte qu'avec un peu moins de prévention pour son sentiment, il auroit reconnu que le caractére de Jonathas, tel que l'on le souhaitoit, n'étoit point contraire à celui que l'Ecriture Sainte lui donne. 1714.

En terminant l'article de Jonathas, nous croyons devoir remarquer le coup de Théatre de la troisiéme Scéne du second Acte, qui est des plus frappans.

Tandis que Saül, la Reine, Jonathas, & ses deux sœurs Mérob & Michol, se livrent à la joie que leur cause la victoire que les Israëlites viennent de remporter sur les Philistins, Samuel vient annoncer au Roy, que le Très-Haut est offensé : ce Prophéte ajoute, que le Seigneur lui a découvert le crime

1714. qui cause son indignation, mais qu'il ignore encore le nom du coupable.

SAUL.

Ciel...... mais courons hâter ma vengeance & sa perte;
Toi, Phanés, sur celui qu'accusera le sort,
Exécute l'arrêt qui le livre à la mort:
Qu'aux honneurs de la tombe il ne puisse prétendre;
Et qu'on refuse même un azile à sa cendre.
Allons......

JONATHAS.

Sans rassembler les troupes d'Israël,
Je connois, & vous vais livrer le criminel.
Oui, Phanés, que ta main dans son sang soit trempée;
Approche, & dans mon sein vient plonger ton épée.

PHANÉS.

Seigneur!

JONATHAS.

Frappe, que rien ne retienne ton bras.

MICHOL.

Ciel!

SAMUEL.

Qu'entens-je?

LA REINE.

Mon fils!

MÉROB.

Mon frere?

SAUL.

Jonathas?

JONATHAS.

Oui, c'est moi, malheureux, dont le crime funeste,
Vient d'armer contre vous la vengeance céleste, &c.

Les Comédiens François, en donnant cette Tragédie sur leur Théatre, supprimérent

mérent les chœurs, que l'Auteur avoit composé pour la Maison Royale de Saint Cyr, & c'est de cette derniére façon qu'elle se trouve imprimée dans le Tome IV. du Recueil intitulé : *Théatre François*, Paris, par la Compagnie des Libraires, 1737. 1714.

HABIS,

Tragédie, de Madame de GOMEZ,
(actuellement vivante.)

Représentée pour la premiére fois, le Mardi 17 Avril. (Vingt-cinq représentations, la derniére le Mardi 19 Juin suivant.)

EN faisant imprimer cette Tragédie, Madame de Gomez y joignit une petite Préface, dans laquelle cette Dame se plaint amérement des bruits répandus dans le Public sur la part, disoit-on, que d'autres personnes avoient à cet Ouvrage. Voici une partie de cette Préface que nous croyons devoir placer ici.

« Je n'avois nul dessein de faire une » Préface à la tête de cet Ouvrage, » n'ayant pas choisi un sujet assez connu » pour craindre qu'on me reprochât d'a- » voir altéré l'Histoire ; mais l'honneur » que le Public a fait à ma Tragédie, Préface de la Tragédie d'Habis.

1714. « par les applaudissemens qui rendent sa » réussite des plus éclatantes, & les » bruits qui se répandent qu'elle n'est » pas de moi, m'ont fait changer de ré- » solution. Je suis trop jalouse de ma » gloire, pour souffrir patiemment » qu'on me l'ôte, ou qu'on la partage; » & je rougirois de honte si j'étois ca- » pable de recevoir des louanges, qui » appartiendroient à un autre.... Je » ne puis m'imaginer qu'il y ait des per- » sonnes assez hardies pour dire, ou » faire entendre, qu'elles ont eut part » dans les vers ou dans la conduite. Les » défauts que le Public a bien voulu me » passer, n'y seroient peut-être pas, si » j'avois pu vaincre les mouvemens de » l'amour propre, qui m'ont portée à » ne devoir qu'à moi, la gloire que » j'espérois acquérir, &c. »

Après une assurance aussi formelle, il y auroit trop de malignité, de refuser à Madame de Gomez la gloire d'avoir fait seule la Tragédie d'Habis; mais en lui rendant la justice qui lui est due, on peut lui faire un petit reproche du silence qu'elle a gardé en employant une Nouvelle de Mlle de la Roche-Guillain (a) in-

(a) Mademoiselle de la Roche-Guillain a composé plusieurs Nouvelles dans le goût de celles d'Habis. Ces

1714.

titulée : *Habis*, où elle a trouvé non-seulement le fond de son sujet, mais encore la marche de sa Tragédie, ainsi que ses principaux personnages : le dénouement même, qui fit la réussite de sa Piéce, est tout semblable dans la Nouvelle dont nous parlons ; tant de secours pour son Ouvrage, méritoit bien un mot de reconnoissance dans sa Préface.

Nous n'entrerons pas dans un long éxamen de la Tragédie d'Habis, il suffira de remarquer que le dénouement qui est très-patétique, en fit en partie le succès : ajoutez le sexe de l'Auteur, dont c'étoit le coup d'essai, & le zéle des Comédiens dans l'exécution de cette Piéce. Elle a été reprise en 1732, & voici le compte que le Mercure de France en rendit.

» Le 14 Mai 1732. les Comédiens » François remirent au Théatre la Tra» gédie d'*Habis*, de Madame de Go» mez, qui eut un fort grand succès » dans sa nouveauté en 1714. Elle n'a» voit jamais été reprise. Elle est fort

Mercure de France, Mai 1732. *pages* 993 & 994.

Nouvelles forment deux Volumes *in-12.* non compris un Roman en six petites parties, intitulé : *Arioviste*, imprimé chez Barbin. Cette Demoiselle étoit de la Religion Prétendue Réformée ; à la révocation de l'Edit de Nantes en 1685. elle se retira en Hollande, & elle y est morte au commencement de ce siécle.

1714. » applaudie, surtout aux situations in» téressantes du cinquiéme Acte. Le » Sieur Grandval y joue le principal » rôle. Le Sieur Sarrazin y remplit ce» lui du Roy, & les Demoiselles Duclos » & Gaussin, ceux de la Reine & de la » Princesse. »

Le Théatre fut fermé depuis & compris le 4 Mai, jusqu'au Mercredi 17 du même mois inclusivement, à cause de la mort de MONSEIGNEUR LE DUC DE BERRY : *ce qui fait en tout quatorze jours de relâche.* Registre de la Comédie, année 1714.

LES RIVAUX D'EUX-MÊMES,

Comédie en un Acte, d'un Auteur Anonyme, non imprimée.

Représentée pour la premiére fois, après la Tragi-Comédie des *Coups de l'Amour & de la Fortune*, le Lundi 27 Août. (Trois représentations, la derniére le Vendredi 31 du même mois d'Août.)



1714.

LES FESTES NOCTURNES DU COURS,

*Comédie en prose, & en un Acte, avec un divertissement, * précédé d'un Prologue en vers lyriques & en Musique, par M. DANCOURT,*

* Musique de M. Gillier.

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Géta*, le Mercredi 5 Septembre. (Trente-deux représentations, la derniére le 11 Janvier 1715.)

LA beauté des nuits des mois de Juillet & d'Août de cette année, engagérent beaucoup de personnes de la Cour & de la Ville, à profiter de la fraîcheur de la promenade dans les allées du Cours & dans celles des Champs-Elisées : chaque carosse étoit éclairé par plusieurs flambeaux, portés par des domestiques, ce qui formoit un coup d'œil tout-à-fait gracieux. Au bout de quelque tems on s'avisa de joindre à ces promenades des danses qui duroient jusqu'au matin, & ces plaisirs furent continués jusqu'à la fin du mois de Septembre. C'est sur ces assemblées, & les plaisirs qui les suivirent, que M. Dancourt imagina sa Comédie, qu'il inti-

tula : *Les Fêtes Nocturnes du Cours.*
1714. Cette Piéce est précédée d'un petit Prologue en vers lyriques & en Musique, d'une seule Scéne, entre Choréda & Cynœdor. La Scéne se passe au Cour, & voici l'invitation que Choréda fait au Public.

Ici Vénus veille
Pour ses favoris,
Le Dieu de la treille
Endort les maris;
Tous les Dieux ensemble,
Prétent leur secours
Au Dieu des Amours;
Pour ceux qu'il assemble
Cette nuit au Cours.

Suit la Comédie dialoguée avec une grande légéreté de stile, mais qui vraisemblablement porte trait à plusieurs aventures arrivées aux Bals du Cours. Si l'on s'en rapportoit au Sieur *Le Févre*, qui dans ce tems composoit le Mercure Galant, on pourroit citer cette Comédie comme un assez méchant Ouvrage, & remplie de grossiéretés. Voici ses termes.

Mercure Galant, Septembre 1714. p. 177 & 178.

« M. Dancourt vient de donner une » petite Comédie nouvelle, qui a pour » titre : *Les Fêtes du Cours* : on ne laisse » pas d'y rire; mais le parterre, indul» gent à son ordinaire, avoue qu'il n'y » comprend rien, & c'est assurément

» grand dommage, car il y a dans cette
» Piéce un certain Cynœdor, qui est 1714.
» le Génie du Bal, qui se tourmente
» comme un diable, depuis le commen-
» cement jusqu'à la fin, pour venir à
» bout d'une chaîne d'inconvéniens,
» où l'on a la bonté de ne vouloir rien
» comprendre. Le langage en est très-
» françois ; il est même orné de Sen-
» tences magnifiques sur l'esprit, sur le
» cœur & sur les mœurs : & on sou-
» tient que l'Auteur a fort bien fait de
» se dédommager de l'obscurité de l'in-
» trigue, par la clarté de certains en-
» droits de ses chansons : *Un Avocat*
» *s'y fait cocu lui-même*, & l'on ne
» sçait ce que tant d'autres y font ; en
» un mot, ce qu'il y a de vrai, c'est
» que les termes y sont si jóliment en-
» veloppés, que l'esprit va tout droit à
» ce qu'il veut dire : *Auditorem rapit.*
» Pour moi, qui ne suit point Criti-
» que, & qui n'ai point l'art de l'être,
» il me semble que l'on a raison d'être
» content des masques, des danses, &
» même de quelques Chansons que Cy-
» nœdor & Choréda chantent ensem-
» ble. »



1714.

LES CAPTIFS,

Comédie en vers libres, & en trois Actes; avec des divertissemens, précédée d'un Prologue aussi en vers libres, par M.* ROY, (*a*) Auteur vivant, *non imprimée*,

* La Musique des divertissemens est de M. Quinault l'aîné, Comédien du Roy.

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 28 Septembre. (Dix-sept représentations, la derniére le 7 Novembre suivant.)

COmme cette Comédie n'est point imprimée, nous ne pouvons lui rendre la justice qu'elle mérite: plusieurs personnes au goût desquelles on peut s'en rapporter, & qui l'ont vû représenter, nous ont assuré qu'elle est remplie de choses très-délicatement rendues, &

(*a*) Avant de commencer cet article, nous avons crû devoir consulter M. Roy, & lui demander s'il jugeoit à propos d'y joindre un extrait succint de sa Piéce: pour répondre à notre attention, il nous a donné le petit Mémoire suivant, écrit de sa main, & que nous conservons. « Les Captifs, Comédie en » trois Actes & en vers, avec trois divertissemens » & un Prologue, par M. Roy, Sécrétaire du Roy, » Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, Sécretaire » dudit Ordre, & Pensionnaire du Roy. La Musique de » M. Quinault l'aîné. La Piéce fut jouée dix-huit » fois en 1714. L'Auteur l'a retirée & refondue. Elle » n'est point imprimée, il la joindra à la nouvelle » édition de ses Œuvres, en cas qu'il n'y ait pas occa» sion de la remettre au Théatre. »

que le Public la recevoit, sans doute, avec plaisir. Ce jugement que nous adoptons est tout contraire à celui que le Sieur le Févre dit que le Public porta de cet Ouvrage. Voici les termes de cet Écrivain périodique. 1714.

« Je me garderai bien d'entreprendre » ici une Critique que tout le monde a » négligé. Je parlerai seulement en His» torien du sort de la Comédie *des* » *Captifs*, que M. Roy vient de donner » au Public. Cette Piéce fut représentée » pour la premiére fois un Vendredi 28 » du mois de Septembre ; la Salle de la » Comédie aussi pleine de Spectateurs » qu'elle pouvoit l'être, les lustres fu» rent enfin levés, & le Prologue commença. Mercure Galant, Octobre 1714. p. 251-257.

» M. de la Thorilliére, qui a le talent » d'embellir tous les rôles qu'il joue, de » tout ce qu'un bon Acteur peut leur » donner de grace & d'ornement, parut » d'abord sous le nom de Mercure dans les » Champs-Elisées, & ayant à sa ceinture » une douzaine de placets, que quel» ques Ombres plaintives lui avoient » présentés : celui de Prométhée entr'au» tres donne occasion à une saillie du » Poëte ; il se plaint que Pluton ait » changé son supplice, & qu'il ait subs» titué un jeune Procureur, pour lui

» ronger le cœur, à la place du vautour,
1714. » qui étoit destiné à ce cruel emploi.
» Pendant que Mercure fait la revûe » de ces placets, Plaute arrive; la con- » versation de ce Poëte avec Mercure » est fort animée, & plaît beaucoup. » Plaute se plaint de la licence avec la- » quelle les Modernes pillent dans les » Ouvrages des Anciens; Mercure lui » reproche les larcins qu'il a faits lui- » même, & lui demande s'il désaprouve » que Moliére ait tiré de lui le sujet de » son Amphitrion? Le Poëte répond à » ces objections des choses fort sensées. » Mercure lui apprend enfin que sa Co- » médie des Captifs, qui fit autrefois » tant de bruit à Rome, a fourni à un » Poëte Moderne l'idée de la Piéce qu'on » va jouer. Les exclamations de Plaute » sont ici comiques & pleines d'esprit. Il » dit qu'il a seul enfanté ce sujet, & » qu'il en est le premier pere, & qu'il est » en un mot, fort inquiet du succès de » ses Captifs. Mercure lui répond à cela, » ce vers qui finit le Prologue.

Le second est encor plus inquiet que vous.

» J'avois formé le dessein de suivre » l'Histoire de cette Comédie, mais j'en » considére trop l'Auteur, pour ne pas » croire de bonne foi, que j'ai pû me

» tromper, dans l'idée que j'en ai con- 1714.
» çue. J'en dirai seulement en passant
» ce que j'en ai entendu dire. On pré-
» tend que M. Roy a eu le malheur de
» ne pas prendre comme il le pouvoit,
» ce qu'il y a de meilleur dans les Cap-
» tifs de Plaute, & on soutient que son
» Aristophon est un Acteur qui tombe
» des nues, & qui n'a aucun rapport
» avec le Clitophon de Plaute, qui est
» un des plus intéressans personnages de
» sa Comédie. Pour l'intrigue, on ajou-
» te qu'elle est tirée d'un Roman inti-
» tulé l'*Heureux Esclave*, & qu'elle en
» est mal tirée. Ce qu'il y a de vrai,
» c'est que ses chansons, dont la Mu-
» sique est de M. Quinault, sont fort
» goûtées, & que les divertissemens de
» cette Comédie sont extraordinaire-
» ment beaux & bien caractérisés. »

Encore un coup, nous n'employons ce passage du Sieur le Févre, que pour faire connoître la malignité & la prévention de cet Ecrivain, & non pour donner au Lecteur une idée désavantageuse de la Comédie de M. Roy.



1714.

LE VERT GALAND,

Comédie en prose, & en un Acte, suivie d'un divertissement par M. M. DANCOURT,*

* Musique de M. Gillier.

Représentée pour la première fois, après la Tragédie d'*Agrippa* ou *le Faux Tibérinus*, le Mercredi 24 Octobre. (Neuf représentations, la derniére le 18 Novembre suivant.)

UN événement vrai ou faux, qui se répandit dans le Public, au commencement de l'Eté de cette année, occasionna la composition de cette Comédie; voici le fait tel qu'il fût raconté dans le tems. Un Abbé à simple tonsure, se rendit très-assidu chez un Teinturier, mari d'une fort jolie femme. L'Abbé devint pressant, la Dame en rendit compte à son mari, & ce dernier, d'accord avec sa femme, feignit d'avoir une affaire pour quelques jours à la Campagne; il affecta d'en parler devant l'Abbé, & prit congé de lui. L'Abbé, charmé de cet événement, demanda à la femme du Teinturier la permission de venir souper avec elle; après quelques petites difficultés, la Dame se ren-

dit, & la partie s'éxécuta. Au milieu du repas, le mari parut subitement, mais ce ne fut pas en jaloux, au contraire, il fut de la meilleure humeur du monde : on ajoute qu'il engagea l'Abbé à se laisser baigner, & que le bain lui donna une couleur qui tiroit sur le vert, ce qui lui fit donner le nom de l'*Abbé Vert.* M. Dancourt, au lieu d'un Abbé substitua M. Tarif, Agioteur, & composa une petite intrigue. Cette Piéce eut peu de succès. Voici le compte que le Sieur le Févre en rendit, où sa haine pour M. Dancourt se découvre pleinement. 1714.

« M. Dancourt lût aux Comédiens, » il y a environ un an, la Comédie du » *Vert Galant*; ses Camarades qui la » trouvérent mauvaise, refusérent ab» solument de la jouer. Quand il vit » qu'ils n'en vouloient point, il la né» gligea, & quelque tems après il avoua » à ceux qui étoient de son parti, qu'il » avoit fait courir dans le monde, le » conte de l'*Abbé Vert*, pour donner » plus de crédit à sa Piéce : voilà ce » qu'on appelle inventer à propos des » Vaudevilles pour le Théatre, ils réus» sissent s'ils peuvent, qu'importe ? Les » esprits sont toujours prévenus, & voi» là le Vert Galant. »

Mercure Galant, Octobre 1714. pages 350 & 351.

Ce galimathias du Sieur le Févre ne

marque que sa noire malice, & ne donne aucune idée critique de la Comédie dont il parle.

1714.

MAHOMET SECOND,

Tragédie, de M. DE CHATEAUBRUN, Auteur vivant.

Représentée pour la première fois, le Mardi 13 Novembre. (Onze représentations, la dernière le 5 Décembre suivant.)

CEtte Tragédie annoncée & attenduë comme un Ouvrage digne d'être mise au rang de nos meilleurs Poëmes Dramatiques, eut un sort tout contraire lorsqu'elle fut exposée au Public, le cinquiéme Acte parut le plus défectueux. A la premiére représentation Iréne se donnoit la mort aux yeux de Mahomet, & cette mort étoit suivie de celle de Commene, frere d'Iréne. M. de Chateaubrun retoucha ce dénouement; mais le coup étoit porté, & la piéce n'eut plus que de foibles représentations jusqu'à sa derniére: les Auteurs de la *Bibliothéque Françoise*, ou *Histoire Littéraire de la France*, Tome premier, deuxiéme partie, *pages* 196 & 197. parlent de la façon suivante de cette Tragédie.

« Mahomet Second eſt mieux verſifié que la Tragédie (de Médée de Longepierre,) mais il s'en faut beaucoup qu'elle l'égale en tout le reſte. » Le caractére de Mahomet, peint avec » des traits ſi frappans par tous les Hiſtoriens qui ont eu occaſion de parler » de cet Empereur, eſt ici méconnoiſſable, & quoique l'on ait écrit contre Bajazet, il s'en faut qu'il ne » ſoit auſſi poli dans Racine, que Mahomet l'eſt dans M. de Chateaubrun... » Les autres perſonnages de la Tragédie de Mahomet Second, ſont beaucoup plus intéreſſans à proportion que » le Héros de la Piéce; & la reconnoiſſance de Comnéne avec ſa ſœur, attire une bonne partie de l'attention; » ne fut-ce que ce vers comique.

1714.

Quoi, mon frére, c'eſt vous! quoi c'eſt vous que j'embraſſe!

» Et quelques autres de la même force, » elle la mérite toute entiére.

Comme Hiſtoriens nous rapportons les Critiques & les faits ſur les Ouvrages dont nous rendons compte, mais ſans prendre de parti. Nous eſpérons que le Lecteur ſe ſouviendra de ce petit avertiſſement, pour les autres Ouvrages dont nous parlerons dans ce Volume, & les ſuivans.

1714. *Pièces remises pendant le cours de cette année.*

RHADAMISTE ET ZÉNOBIE, Tragédie, de M. Crébillon, le 23 Janvier.

BÉRÉNICE, Tragédie, de M. Racine, le 14 Mars.

LES COUPS DE L'AMOUR ET DE LA FORTUNE, Tragi-Comédie, de M. Quinault, le 27 Août.

AGRIPPA OU LE FAUX TIBÉRINUS, Tragédie, de M. Quinault, 24 Octobre.

LA COQUETTE ET LA FAUSSE PRUDE, Comédie en prose & en cinq Actes, de M. Baron, le 13 Décembre.

INO ET MÉLICERTE, Tragédie, de M. de la Grange Chancel, le 18 Décembre.



CATON

1715.

CATON D'UTIQUE,

Tragédie, de M. DESCHAMPS,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 25 Janvier. (Treize représentations, la derniére le 21 Février suivant.)

LEs premiéres représentations de cette Tragédie furent nombreuses, & les applaudissemens qu'elle reçut, firent espérer un grand succès; mais tout-à-coup la curiosité cessa, & les derniéres représentations eurent peu de Spectateurs: Voilà l'historique Théatral de cette Piéce, que M. Deschamps fit imprimer, à laquelle il joignit une Préface, dont nous allons rapporter quelques passages.

Préface de la Tragédie de Caton d'Utique.

« Il ne faut que lire la vie de Caton » dans Plutarque, pour se convaincre » de la difficulté que j'ai rencontrée à » la mettre sur le Théatre. Il est vrai » que l'Histoire m'a présenté dans Ca» ton un caractére neuf & singulier, » mais que m'a-t-elle fourni de plus ? » Une mort qui n'est amenée par au» cune intrigue, que plusieurs de son » tems même ont accusée de précipita» tion, & dont il m'a fallu changer » quelques circonstances pour le mettre

» dans la nécessité de terminer ses jours,
1715. » ou de tomber entre les mains des sol-
» dats de César. Il est aisé de voir que
» ce n'étoit pas assez pour remplir cette
» Tragédie ; j'ai donc eu recours à l'in-
» vention....... J'ai feint que Portia,
» fille de Caton, étant tombée entre
» les mains des Parthes, après la défaite
» de Crassus, avoit été élevée à la Cour
» d'Arsace Orode, sous le nom de sa
» fille, & que ce Prince étant mort,
» elle étoit devenue Reine des Parthes.
» J'ai tenté par-là de jetter un intérêt
» de tendresse entr'elle & César : si elle
» s'étoit connue pour fille de Caton, je
» n'aurois pas pû lui donner de l'amour
» pour l'ennemi de son pere. D'ailleurs,
» quelle surprise pour Caton de voir sa
» fille avec un diadéme ! Il en peut tirer
» du secours pour soutenir la liberté :
» mais il croiroit commettre un crime
» que de garder un sceptre dans sa fa-
» mille, & il prend aussitôt le parti
» d'obliger Portia de renoncer à la cou-
» ronne...... Persuadé qu'il faut des
» ombres dans un tableau, j'ai tâché
» d'opposer des crimes aux vertus de
» Caton....... Et Pharnace qui périt
» dans les guerres de César & de Pom-
» pée, m'a paru le plus propre à cet
» usage : célébre par tant de parricides,

» s'il n'a pas commis tous les forfaits
» que je lui impute, du moins il étoit 1715.
» capable de les commettre. Je l'ai donc
» amené à Utique, & j'ai lié cet inci-
» dent à l'action principale de la Tragé-
» die, de maniére qu'il fait presque tou-
» te la catastrophe.

» Ce n'étoit pas encore assez que de faire
» un contraste de vertus & de crimes, il
» falloit placer un personnage entre ces
» deux extrémités. Ce fameux ennemi de
» Caton, César étoit le seul qui par ses
» qualités équivoques, pouvoit donner
» un nouveau lustre à ma Tragédie. Le
» caractére de César est cependant un
» des plus grands défauts que l'on ait
» d'abord trouvé dans l'Ouvrage, &
» l'on m'a reproché de n'avoir pas don-
» né à ce Héros des traits conformes à
» la haute idée que l'on a de lui. Voyons
» de quelles couleurs il est peint dans
» l'Histoire. Ambitieux, dissimulé, ca-
» pable de former & d'exécuter les en-
» treprises les plus difficiles; intrépide,
» clément, livré à l'amour, autant que
» cette passion n'étoit pas contraire à sa
» grandeur; en quoi se dément-il dans
» ma Tragédie? S'il ne parle pas tout-à-
» fait en maître, quand il se trouve avec
» Caton, c'est qu'il ne vouloit pas
» avouer le dessein qu'il avoit d'asservir

» les Romains, jusqu'à ce qu'ils fussent
1715. » tous asservis. Un mot peut suffire pour » me justifier. N'est-il pas plus grand à » César de mettre Caton dans la neces- » sité de l'estimer, qu'il ne lui seroit » glorieux de répondre à Caton par des » outrages ? Ne s'attire-t-il pas son ad- » miration en lui révélant la conspira- » tion de Pharnace ? J'ai donc cru de- » voir faire parler l'un en Citoyen zélé, » & l'autre en Politique ambitieux. Si le » rôle de Caton semble avoir quelque » chose de plus touchant que celui de » César, c'est que l'infortune nous in- » téresse plus que la victoire ; s'il paroît » avoir quelque chose de plus brillant, » c'est que la vertu pure est plus belle » que le vice déguisé. »

M. Deschamps passe ensuite au personnage de Portia, & il tâche de justifier l'amour qu'il lui a donné pour César, & ensuite il ajoute : « A l'égard » du parti qu'elle prend contre lui dans » la seconde Scéne du quatriéme Acte, » lorsqu'elle sçait qu'elle est fille de Ca- » ton, l'on trouve qu'elle passe trop tôt » de l'amour à la haine. Il faut qu'elle » renonce à son amour, à sa naissance, » Rome & Caton lui en font une loi. » Mais ce ne doit être qu'après un com- » bat où le devoir soit triomphant. Je

» me suis heureusement rencontré là-
» dessus dans le sentiment du Public, 1715.
» & ceux qui ont vû la premiére repré-
» sentation de ma Tragédie, peuvent se
» ressouvenir d'avoir entendu quarante
» vers que les Comédiens ont retranchés
» depuis. J'exprime dans ces vers la pei-
» ne qu'elle a de vaincre son amour, &
» je les ai laissés dans l'impression. Les
» Acteurs prétendent, pour autoriser le
» retranchement qu'ils ont fait, que
» Portia doit prendre les sentimens de
» Caton, dès qu'elle se reconnoît être
» sa fille; pour moi je pense qu'il ne
» faut pas peindre une Romaine avec trop
» de foiblesse, mais qu'il faut du moins
» laisser entrevoir les foiblesses du cœur
» dans une Romaine, pour lui donner
» ensuite la gloire d'en triompher »

Quelque tems avant que la Tragédie de Caton d'Utique, de M. Deschamps, parut sur notre Théatre, on en avoit représentée une autre sous le même titre sur un des Théatres de Londres, cette Piéce de M. Addisson, célébre Auteur Anglois, fut regardée par toute la Nation, comme le chef-d'œuvre du Dramatique. (*a*) Sa célébrité la

(*a*) « C'est dans des morceaux détachés que les
» tragiques Anglois ont jusqu'ici excellé. Leurs Piéces

1715. fit traduire en François, & cette traduction qui se répandit à Paris, engagea un ami de M. Deschamps à faire un parallèle des deux Tragédies de Caton. Ce parallèle parut dans le Mercure Galant du mois de Mars 1715. pag. 62-127. sous le titre suivant : *Parallèle des deux Tragédies nouvelles sur la mort de* CATON ; *l'une est Angloise, de M. Addisson, l'autre est Françoise, de M. Deschamps. Lettre à Milord* ***. Nous n'employons aucune partie de ce parallèle, qui est tout à l'avantage de

» presque toutes barbares, dépourvûes de bienséances, » d'ordre & de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le stile en est trop empoulé, trop hors de la nature, trop copié des Ecrivains Hébreux, si rempli de l'enflûre asiatique; mais » aussi il faut avouer que les échasses du stile figuré ; » sur lesquelles la langue Angloise est guindée, élévent » l'esprit bien haut, quoique par une marche irréguliere. Le premier Anglois qui ait fait une Piéce raisonnable, & écrite d'un bout à l'autre avec élégance, c'est l'illustre M. Addisson. Son *Caton d'Utique*, est un chef-d'œuvre pour la diction, & pour » la beauté des vers. Le rôle de Caton est à mon gré » fort au-dessus de celui de Cornélie dans le Pompée » de Corneille ; car Caton est grand sans enflûre, & » Cornélie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, vise quelquefois au galimathias. Le Caton » de M. Addisson me paroît le plus beau personnage » qui soit sur aucun Théâtre, mais les autres rôles de » la Piéce n'y répondent pas ; & cet Ouvrage si bien » écrit, est défiguré par une intrigue froide d'amour, » qui répand sur la Piéce une langueur qui la tue. » (Œuvres mêlées de M. de Voltaire, Cap. 21. intitulé : *De la Tragédie.*)

M. Deschamps, il suffit de dire que l'Auteur François l'emporte à la vérité sur l'Auteur Anglois, par la sagesse & l'œconomie de son plan, la liaison de ses Scénes, mais qu'il lui est inférieur pour le caractére dominant de la Tragédie, & la force de certaines situations. Au reste, M. Deschamps, par ce premier Ouvrage Dramatique, promettoit quelque chose de plus qu'il n'a tenu lorsqu'il est rentré dans la même carriére. 1715.

DESCHAMPS. *Mémoire manuscrit.*

François-Michel Chrétien Deschamps, fils d'un Gentilhomme de la Province de Champagne, auprès de la Ville de Troye, nâquit en 1683. Il eut pour parain M. le Marquis de Louvois, dont sa famille étoit protégée. Le pere du jeune Deschamps, ancien Capitaine de Cavalerie, mourut peu d'années après la naissance de son fils, & le laissa sans bien sous la conduite de sa mére, qui heureusement étoit une femme d'esprit; elle lui fit prendre à la sortie de ses études le petit colet, dans l'espérance d'obtenir pour lui quelque Bénéfice, mais l'aversion qu'il marqua pour l'état auquel on le destinoit, obligea Madame Deschamps à le conduire à Paris, où elle obtint pour son fils une Lieutenance de Cavalerie, qu'il ne garda qu'une Campagne, ayant remercié après le siége de

la Ville de Landau, prise par M. le Maréchal de Talard en 1703.

1715. Le peu de fortune de M. Deschamps, lui fit solliciter de l'emploi dans les Finances ; après un assez long tems, il en obtint un dans le Dixiéme, au Bureau de M. Mallet. La vie tranquille dont cet état le faisoit jouir, lui fit tourner ses idées du côté de la Poësie, & ce fut en 1712. qu'il commença à travailler à la Tragédie de Caton d'Utique, qui parut sur le Théatre François en 1715. Cette Tragédie qui est totalement différente de la Piéce Angloise du même titre composée par M. Addisson, lui fit beaucoup d'honneur, & même elle fut traduite en Anglois par M. Ozell, & représentée à Londres sur le Théatre *on Lincolns-Jun-Fields*, en 1716.

M. Deschamps ne prit jamais que des occasions intermédiaires pour ses travaux Poëtiques, ce qui prouve qu'Apollon ne le dominoit pas beaucoup. En 1721. il eut de l'emploi au *visa*, au commencement en qualité de Journaliste, & ensuite de premier Commis. Ce fut en ce tems qu'il se fit connoître de M. Paris de Verney, qui se l'attacha par des appointemens considérables ; appointemens que M. Deschamps ne garda que jusqu'à la fin de l'année 1733. parce qu'ils

qu'ils lui parurent superflus, attendu les autre bienfaits que M. Paris du Verney avoit répandu sur lui. 1715.

En 1720. M. Deschamps avoit épousé la fille de M. de Vallange, personne d'un mérite distingué par l'esprit, les talens & les graces du corps. Il en eut deux filles, qui moururent à l'âge de seize à dix-sept ans. La premiére en 1739. & l'autre en 1741. Quoique l'amour & la raison eussent engagé M. Deschamps dans les nœuds de l'hymen, & qu'il eut tout lieu de se féliciter du choix qu'il avoit fait, cependant un goût décidé pour les Coquettes, lui fit entretenir successivement deux personnes, desquelles il eut des enfans; un seul est actuellement vivant.

Quelques années avant sa mort, M. Deschamps s'imagina être attaqué d'une obstruction au foye, d'un gonflement de rate, & d'une espece de phtisie. Ces maladies qui n'éxistoient que dans son imagination, lui firent consulter plusieurs Médecins, qui tous lui donnérent des avis pour prévenir les accidens qu'il craignoit, ou pour en détruire les causes dans leur naissance : mais M. Deschamps se jugea plus capable que personne pour veiller à la fureté de sa santé, & aidé de quelques livres de Médecine, il se

1715. forma un régime de vie & un choix de médicamens, qu'il annonça comme une découverte, capable non-seulement de prolonger les jours de ceux qui en feroient usage, mais encore de les préserver de toutes maladies. A la tête de ses receptes, il avoit mis l'usage des lavemens, & il en prenoit ordinairement une douzaine tous les jours. Enfin il tomba véritablement malade, & après avoir langui dix mois, il mourut rue de Joui, où il demeuroit depuis longtems, le 10 Novembre 1747. âgé de soixante & quatre ans, & fut enterré à Saint Paul sa Paroisse.

M. Deschamps étoit né avec un caractére dur & tirannique dans le commerce de la société; rempli d'opinions singuliéres, il les proposoit & vouloit les faire recevoir sans replique. Implacable ennemi, il ne pardonnoit pas le moindre mot, qui eut tant soit peu attaqué ses idées, quoique souvent il eut exercé les premiers actes d'hostilités.

Comme il rapportoit tout à lui, malgré les engagemens de son mariage, il mit toutes les épargnes de ses appointemens en rentes viagéres sur sa tête, de sorte qu'à sa mort, sa veuve ne pût retirer qu'une partie de son douaire.

M. Deschamps étoit d'une moyenne

taille, mal campé sur ses jambes, les yeux ronds, extrêmement durs, & qui peignoient parfaitement son caractére; le reste des traits du visage assez réguliers. 1715.

Indépendamment de ses Ouvrages Dramatiques, il a encore composé:

RÉPONSE A L'ÉPÎTRE A URANIE, imprimée sans nom d'Auteur ni de Libraire.

EXAMEN DES RÉFLÉXIONS SUR LES FINANCES ET LE COMMERCE, de M. du Tot, deux Volumes *in*-12. la Haye, *ou* plûtôt Rolin fils, 1740. Le ton didactique & trop sérieux qui regne dans cet Ouvrage ne lui donna pas un grand cours.

Ouvrages Dramatiques de Monsieur Deschamps.

CATON D'UTIQUE, Tragédie, 25 Janvier 1715.

ANTIOCHUS ET CLÉOPATRE, Tragédie, 29 Octobre 1717.

ARTAXERXE, Tragédie, *non imprimée*, 19 Décembre 1735.

MÉDUS, Tragédie, 12 Janvier 1739.

En 1722. M. Deschamps commença une Tragédie, qui ne fut achevée qu'en 1731 mais qu'il ne jugea pas à propos de présenter aux Comédiens. Elle est intitulée LICURGE.

1715.

LE MÉDISANT,

Comédie en vers, & en cinq Actes, par Monsieur NE'RICAULT DESTOUCHES,

Représentée pour la premiére fois, le Mardi 20 Février. (Quatorze représentations, la derniére le 24 Mars suivant.)

SI M. Destouches a ressenti quelque chagrin du peu de réussite de l'Irrésolu, le succès marqué du Médisant, doit lui avoir fait oublier cette petite disgrace. Le caractére qui donne le titre à cette derniére Piéce, manquoit à notre Théatre, il est heureux qu'une main aussi habile ait voulu nous le peindre. Voici la définition que M. Destouches donne des Médisans, dans l'Epître Dédicatoire de cette Comédie, adressée à S. A. S. Madame la Duchesse du Maine.

> Aux Médisans je déclare la guerre;
> Peste maudite, & fléau de la terre,
> Esprits pernicieux, dont le malin effort
> Voulant faire hair tous les objets qu'on aime,
> Détruit le plus parfait accord,
> Et noircit l'innocence même.

Les meilleurs Ouvrages sont les plus critiqués, ainsi on ne sera pas fâché que

nous insérions ici un passage des Nouvelles Littéraires de M. Du Sauzet. 1715.

« Dans la séance de l'Académie de » Lyon, du 30 Décembre 1715. on » lut une dissertation en forme de Lettre, écrite de Rocroi le 28 Juillet précédent, par M. de *Florizelle*, à une » Dame, sur la Comédie du *Médisant*. » La premiére remarque qu'il fait sur » cette Comédie, c'est que l'Auteur ne » s'est pas souvenu que dès le commencement de la Piéce, le principal Acteur doit paroître sur la Scéne, & » même le plus souvent dans la suite, » en soutenant par tout l'égalité de son » caractére. Dans cette Piéce, Damon, » sur qui tout le Théatre doit rouler, ne » se fait voir que dans la septiéme Scéne » du second Acte, ce qui doit impatienter le Spectateur. Celui qui porta » à l'assemblée cette critique, ajoûta à » la marge de la remarque qu'on vient » de lire, qu'il l'avoit tirée de l'Ouvrage d'un grand Maître dans l'Art » Théatral, M. l'Abbé d'Aubignac..... » A cette maxime de M. d'Aubignac, » quelques Messieurs de l'Assemblée opposérent l'exemple des plus célébres » Auteurs. Dans Tartuffe, dirent-ils, » Moliére ne fait paroître ce personnage » principal, qu'à la seconde Scéne du

Nouvelles Littéraires, Tome III. p. 86-88.

» troisiéme Acte ; & des exemples mo-
1715. » dernes ils remontérent aux anciens, &
» firent voir que Térence, Plaute, deux
» grands modéles pour le comique, ne
» s'étoient pas assujettis à cette régle....
» Au reste, M. de Florizelle trou-
» ve que cette Piéce est un peu trop
» chargée de personnages épisodiques.
» Les épisodes, dit-il, que le Poëte a
» dessein d'employer dans son Ouvra-
» ge, pour faire un bel effet sur la Scéne,
» doivent être liés & incorporés dans la
» disposition du sujet, afin d'en toucher
» par des pensées fortes & agréables,
» les meilleurs endroits : mais tant s'en
» faut que dans le Médisant, le Specta-
» teur sente ces beaux mouvemens qui in-
» téressent, il demeure au contraire dans
» une froide attente pour l'effet des in-
» cidens qui ne sortent point les unes
» des autres ; il est même surpris de re-
» marquer qu'on auroit aussi bien pû
» donner à cette Piéce le titre de l'*A-*
» *mante fidelle*, *la Femme opiniâtre*,
» *Le Mari imbécile*, que celui de *Médi-*
» *sant* ; car il est visible, ajoûte-il, que
» le Théatre roule également sur ces
» personnages, & par-là confond &
» embrouille l'intelligence des Specta-
» teurs, ce que l'Auteur auroit pû éviter
» en faisant son plan plus simple, & en

» ſubordonnant à un principal Acteur, 1715.
» les autres perſonnages agiſſans. On n'a
» point approuvé non plus que l'Au-
» teur ait introduit ſur ſon Théatre un
» principal Acteur, ſous la fonction d'un
» Valet, pour entrer librement dans le
» logis de ſa Maîtreſſe. On aime peu ces
» ſortes de déguiſemens dans la per-
» ſonne d'un Héros.

» On peut auſſi ajoûter que le dé-
» nouement de la Piéce ſe fait aſſez mal ;
» car après les incidens qui ont ſuſpen-
» du & embarraſſé le Mariage de Léan-
» dre avec Marianne, entre autres l'op-
» poſition du Marquis, qui vouloit que
» ſon fils épouſât Lucrece ; ce pere arrive
» & change de ſentiment en faveur de
» ſon fils, & cela préciſément, parce
» qu'il ne vouloit pas dans un tems, ce
» qu'il veut préſentement dans un au-
» tre. »

Il ſeroit aiſé de détruire toutes les ob-
jections de M. de Florizelle, mais la
meilleure réponſe qu'on puiſſe faire à ſa
Critique, c'eſt l'approbation unanime
que le Public a donné & donne tous les
jours à la Comédie du Médiſant.



1715. # LA COQUETTE DE VILLAGE, OU LE LOT SUPPOSÉ,

Comédie en vers, & en trois Actes, de M. Dufresny,

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Britannicus*, le Lundi 27 Mai. (Treize représentations, la derniére le Vendredi 21 Juin suivant.) (*a*)

PAr distraction, & contre sa coutume, M. Dufresny s'avisa de joindre à la tête de cette Comédie un fragment de Préface, qui demandoit d'être plus étendu : pour suppléer à cette négligence, donnons ici l'extrait d'une Lettre que M. l'Abbé de Pons, ami particulier

Mercure Galant, May 1715. *pages* 309-310.

(*a*) « Le Lundi 27 de ce mois (de May) les Comédiens François représentérent Britannicus ; la Tragédie achevée, on joua pour la premiére fois la Comédie du Lot Supposé, *ou* de La Coquette de Village. Cette Comédie en vers, & en trois Actes, de la composition de M. *Dufresny*, est pleine d'esprit. Les caractéres d'une vraie Coquette, & celui d'un manant qui fait fortune, y sont admirablement peints. M. Ponteuil y fait au-delà de tout ce qu'on peut attendre d'un excellent Acteur comme lui. Mademoiselle Desmare y joue à merveille, & Mademoiselle Dangeville la seconde, parfaitement. Le mérite de cette Piéce & celui des principaux Acteurs en font espérer un grand succès. »

de l'Auteur, lui adressa au sujet de la Piéce qui fait le sujet de cet Article. (*a*) 1715.

« Je vous rends grace, Monsieur, (dit » M. l'Abbé de Pons,) du succès de » votre Piéce. Elle a sauvé l'honneur de » mon jugement. J'ai partagé en quel- » que sorte votre péril, mais sans pren- » dre rien de votre crainte. La mesure du » bon que je sentois dans cette Comé- » die, me la mettoit à couvert d'insulte; » & il n'étoit question chez moi que » d'un accueil plus ou moins favorable » de la part du Public. .... Il n'y a » point de Piéce absolument irréprocha- » ble au Théatre, & je n'espére pas ce » miracle de la main des hommes. La » meilleure de toutes nos Piéces, sera » celle dont les beautés racheteront plus » libéralement les défauts. C'est l'équi- » table apprétiation de ces beautés & » de ces défauts qui est l'objet de la » bonne critique. .... On vous repro- » chera, Monsieur, quelques fautes, & » vous sçaurez mettre tout à profit.

» On vous reproche d'abord, & je » suis ici relateur complice; on vous re- » proche d'abord, dis-je, de n'avoir pas

(*a*) Cette Lettre est imprimée dans le Mercure Galant du mois de Juin 1715. *pages* 90 & *suiv.* & dans les Œuvres de M. l'Abbé de Pons, Vol. *in*-12. Paris, Prault le fils, 1738.

» satisfait à l'égard du titre de la Piéce,
1715. » dans le caractére de votre Coquette.
» Le titre de *Coquette de Village* sem-
» bloit annoncer la coquetterie agissante
» au gré de la simple nature, par un mané-
» ge de pur instinct ; mais votre Coquet-
» te n'a rien moins que celà. Vous suppo-
» sez qu'elle a été instruite par la Veuve
» Parisienne, de toutes les ruses perfides
» que l'art fournit aux Coquettes con-
» sommées ; ensorte qu'elle est moins *la*
» *Coquette de Village*, que *la Coquette*
» *au Village*. Mais il n'y a pas grand
» mal à cela ; si le titre de *Coquette de*
» *Village* nous blesse ; qualifions la Pié-
» ce par *le Lot supposé*.

» On a trouvé votre dénouement
» trop précipité : on voudroit que vous
» eussiez soutenu plus longtems Lucas
» dans son insolente yvresse, & que vous
» l'eussiez détrompé moins brusque-
» ment ; quand une Scéne nous a fait
» plaisir à certain degré, nous avons
» souvent l'ingratitude de reprocher à
» l'Auteur de ne l'avoir pas fait assez
» durer ; nous n'examinons pas toujours
» s'il étoit aisé de l'étendre au-delà de
» certaines bornes, sans la faire tomber
» dans la langueur.

» J'ai été mal affecté dans le premier
» Acte, de la Scéne entre le Baron &

1715.

» Lisette. Voici ce qui m'y a blessé : on
» a dit que le Baron, épris de la Co-
» quette, avoit déja parlé de mariage,
» & qu'il y avoit même eu des articles
» dressés. Il ne les a point encore signés
» ces articles ; mais on propose d'épier
» un instant pour lui faire faire la sotise.
» Tout cela supposé, lorsqu'on fera pa-
» roître le Baron avec Lisette, il faut
» que je m'apperçoive de l'extrême pas-
» sion qu'il a pour elle ; & s'il n'a parlé
» d'articles & de contrat, que pour ga-
» gner du tems, & tromper Lucas & sa
» fille, il doit, dans l'état de la Scéne en
» question, redoubler d'artifices, & per-
» suader, plus que jamais, à Lisette qu'il
» a sincérement dessein de l'épouser. Mais
» rien de cela ; c'est tout le contraire ;
» il lui dit durement ? *qu'il avoit perdu*
» *l'esprit, le jour qu'il fit dresser le*
» *Contrat :*

Ce jour-là, ma foiblesse
Pensa bien l'emporter sur toute ma raison.

Ensuite il la rappelle à l'espérance, en lui disant :

..... Vous aurez un Contrat de mariage,
Il est écrit, déja j'ai fait le premier pas,
Signer, c'est le second.

» Et le second pas, quand le fera-t-il ?
» Lorsqu'il sera plus vieux.... En vérité,

» votre Coquette n'a pas grand mérite
1715. » à deviner que le Baron se mocque
» d'elle; quand le piége eut été un peu
» moins grossier, je la connois; croyez-
» moi, elle n'en eut pas été la duppe.
» Cette Scéne vous doit être plus présen-
» te qu'à moi; si vous êtes de mon avis,
» le reméde est facile : quelques vers
« adoucis rétabliront tout cela.

» Il ne m'est revenu, (ajoute M.
» l'Abbé de Pons,) aucune Critique
« particuliére, qui attaque la conduite
» & la marche générale de la Piéce....
» Quelques gens sont prévenus que l'art
» de conduire n'est pas votre fort... Vo-
» tre Comédie de l'*Esprit de contradic-
» tion* est, de l'aveu de tout le monde,
» irréprochablement menée, mais c'est
» une Piéce d'un seul Acte, & elle ne
» passe pas pour un grand effort de con-
» duite. Celle-ci est de trois Actes, &
» prouveroit un peu plus.... Mais tout
» cela ne suffit point encore : il vous
» faut une Piéce de cinq Actes, &c. »

Ce spécieux raisonnement, & le nom de M. l'Abbé de Pons, qui avoit la réputation de bel esprit & de Connoisseur, ne sçauroient en imposer. On convient généralement que la Comédie du Lot supposé est plaisante, & qu'elle a mérité d'être conservée au Théatre,

où le Public la revoit souvent avec plaisir : mais loin de la mettre au-dessus de l'Esprit de contradiction, le chef-d'œuvre de l'Auteur ; nous croyons qu'on ne peut établir aucune égalité entre ces deux Piéces, soit pour les caractéres, soit pour la conduite. Le nombre d'Actes sur lequel M. l'Abbé de Rons fonde son avantage, prouveroit plûtôt le contraire. Le fond du Lot supposé est encore plus étroit que celui de l'Esprit de contradiction, & à la rigueur, il ne fournit que la derniére Scéne du second Acte, & des autres dans le suivant. A l'égard des caractéres, on n'y peut compter que celui de Lucas, & la Coquette. Il est vrai que ces deux personnages sont excellens, nouveaux & bien imaginés ; & que les Scénes qui viennent d'être remarquées, sont aussi des plus comiques, des plus Théatrales, & des plus dignes du rare génie de M. Dufresny. 1715.



1715. LA FAUSSE VEUVE,

OU

LE JALOUX SANS JALOUSIE,

Comédie en prose, & en un Acte, par M. NÉRICAULT DESTOUCHES, *non imprimée,*

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Andronic*, le Samedi 20 Juillet. (Cinq représentations, la derniére le Dimanche 28 du même mois.)

CErte Piéce ne nous est connue que par les Registres de la Comédie Françoise, & le passage qui suit, tiré du Mercure Galant, mois de Juillet 1715. *pages* 278-281. que nous rapportons pour remplir notre devoir d'Historiens.

« Un Samedi 20 de ce mois (de Juil» let,) on représenta dans la Salle de la » Comédie la Tragédie d'*Andronic*, qui » fut suivie de la premiére représenta» tion de LA FAUSSE VEUVE, *ou* DU » JALOUX SANS JALOUSIE. Cette Tra» gédie fit rire à gorge déployée tous » les Spectateurs : je ne sçais pourquoi : » mais je pense que la distribution co» mique des rôles, contribua parfaite-

» ment à ces éclats. Andronic fit tout » ce qu'un grand Acteur peut faire, » (c'étoit le Sieur Quinault l'aîné,) & » fut toujours applaudi : mais l'Empe- » reur son pere ne le fut pas : (c'étoit » le Sieur le Grand, pere de l'Acteur » d'aujourd'hui.) Au contraire on ne » lui voulut jamais accorder le titre » d'Empereur.... Cependant cet Em- » pereur alla son train jusqu'à la fin de » la Piéce. La Tragédie finie, on lui dit » d'annoncer, ce qu'il fit en ces termes.

1715.

MESSIEURS,

» *Nous aurons l'honneur de vous don-* » *ner demain le Joueur & le* Grondeur : » *je souhaite que la petite Piéce, que* » *vous allez voir, vous fasse rire autant* » *que vous avez ri à la grande.*

» Mille applaudissemens suivirent » cette saillie, & chacun lui sçut bon » gré de n'avoir pas plû dans la Tragé- » die. La petite Piéce enfin commença, » mais le souhait de l'Acteur ne fut pas » rempli. On y rit quelquefois par rico- » chet, & par cantons.

» Le succès infortuné de cette Comé- » die n'ôte que peu de chose, ou rien, » du mérite de son Auteur. Il est hom- » me de beaucoup d'esprit, & sa Muse » est mere de cinq enfans, dont l'aîné,

» qui est *le Curieux impertinent*, est
1715. » celui qui sent le plus son bien. »

« Aujourd'hui Jeudi 29 Août » 1715. les représentations de la Comé- » die ont cessé par ordre de M. le Comte » de Ponchartrain, à cause de la mala- » die du Roy (Louis XIV.) & de sa » mort arrivée le premier Septembre sui- » vant. On a été un mois entier & trois » jours sans jouer. » *Registre de la Comédie, année* 1715.

Le Théatre ne r'ouvrit que le Mardi premier Octobre.

LE CADET DE GASCOGNE,

Comédie en un Acte, d'un Auteur Anonyme, non imprimée,

Représentée pour la première fois, après la Tragédie *d'Héraclius*, le Vendredi onze Octobre. (Une seule représentation.)

« Le douze (le onze) les Comédiens » représentérent la Tragédie d'Hé- » raclius, où Mademoiselle Duclos & » Mademoiselle Desmare, reçurent à » leur ordinaire mille applaudissemens. » M. Ponteuil & Messieurs Quinault s'y » surpassérent eux-mêmes. Cette Tra- » gédie

» gédie fut suivie de la première repré- 1715.
» sentation de la Comédie du *Cadet de*
» *Gascogne*, que Mademoiselle Des-
» brosses & M. Quinault le jeune sou-
» tinrent autant qu'ils purent : mais elle
» tomba, malgré eux, avant que d'être
» achevée, & trop tard encore au gré
» du Public, qui s'indigna, avec raison,
» de toutes les pauvretés dont il la trou-
» va remplie. » *Mercure Galant, Octobre 1715. pag. 153.*

Sous l'année 1690. nous avons rendu compte d'une Piéce en cinq Actes sous le même titre, qui fut représentée avec un succès pareil à celui de la Comédie qui fait le sujet de cet article.

MARIUS,

Tragédie de M. De Caux,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 15 Novembre. (Sept représentations, la derniére le 27 du même mois de Novembre.)

MAlgré les beautés de détails répandus dans cette Tragédie, elle n'eut cependant qu'un médiocre succès. Un Journaliste * en parle de la façon suivante. « Quoique cette Piéce n'ait pas » eu tout le succès qu'on en attendoit,

* Nouvelles Littéraires de M. du Sauzet, Tom. III. page 95.

1715. » on y trouve pourtant plusieurs beaux » endroits, & on convient que l'Auteur » a assez bien traité son sujet, excepté » dans le cinquiéme Acte. »

Un autre Journal Littéraire, (1) rendit un compte plus étendu de la Tragédie de Marius, lorsque cette Piéce fut imprimée. Voici ses termes.

« Il y a des vers dans cette Tragédie, » dont nos plus grands Maîtres se feroient honneur: Tels sont ceux que » dit Marius le pere, lorsque Hyemsal » l'a découvert, en un tems où la sureté » de ce Romain dépendoit de ne l'être » pas. Il me paroit encore que le caractére que Marius donne aux Numides, & » l'adresse avec laquelle il déméle la politique de leur Roy, sont parfaitement » développés. L'amour du jeune Marius » pour Arisbe y est traité avec toute la » bienséance convenable; & si quelquefois cette passion est capable de balancer son devoir, elle n'en est jamais » victorieuse. Tout ce que l'on peut » trouver de répréhensible dans cette » Piéce, c'est que la versification est » embrouillée en quelques endroits, & » que l'on y trouve des pensées dont on » entrevoit tout le sublime, mais qui » perdent infiniment à n'être pas exprimées avec toute la force & la netteté

(1) Bibliothéque Françoise, ou Histoire Littéraire de la France, Tome premier, seconde partie, p. 197-200.

» qui font ordinaires au Poëte. Cette » légere tache ne doit pas empêcher le » Lecteur de rendre justice à la Tragé- » die de M. de Caux, n'eut-elle d'autre » mérite que d'être remplie de senti- » mens, elle doit l'emporter sur la plû- » part des Piéces modernes, où l'on ne » trouve que du brillant, & des inci- » dens merveilleux; on doit tenir au- » jourd'hui beaucoup de compte à un » Auteur qui gagne sur lui de renon- » cer à l'envie de fourer de l'esprit par- » tout. »

1715.

Ajoutons au jugement du Journaliste, que le cinquiéme Acte de cette Tragédie en occasionna la chûte; il en est peu d'aussi foible, tout s'y passe en récits, ainsi l'intérêt que l'Auteur avoit mis dans l'Acte précédent, se pert totalement pour le Spectateur ou pour le Lecteur. Il est vrai qu'il paroît difficile de terminer autrement cette Piéce, mais c'étoit à M. de Caux à vaincre cet obstacle, ou bien il falloit renoncer à son projet.

DE CAUX. Mémoire communiqué par M. de Caux le fils.

Gilles de Caux, Ecuyer, nâquit en 1682. en Basse-Normandie, dans la Paroisse des Ligneris, Généralité d'Alençon, Diocèse de Séez, de parens plus vertueux que riches. Par son pere il sortoit de la maison des de Caux en

Picardie, & par sa mere il descendoit du grand Corneille.

1715. Il commença ses études à Caen & les finit à Rouen; de-là il se rendit à Paris. Son talent pour la Poësie qui avoit percé dans ses études, se perfectionna en cette Ville, & lui acquit bientôt des protecteurs & des amis.

Entre nombre de petites Piéces fugitives qu'il fit en ce tems-là, & après, (dont M. son fils se propose de donner le Recueil.) *L'Horloge de sable, figure du monde*, petit Poëme de cent vers, lui fit un honneur infini. (*a*) Cet Ouvrage est dans son espéce un chef-d'œuvre. Monsieur Despréaux en fut si content, qu'il souhaita d'en connoître l'Auteur; & qu'il le combla de complimens & de caresses.

Parmi les Protecteurs qu'il dût à son talent, un célébre Magistrat, du premier ordre dans les Belles Lettres, & à qui on est redevable d'une Histoire Chronologique de nos Rois & de la Nation, lui procura l'honneur d'être connu de S. A. S. Madame la Princesse de Conti, mere du Prince de Conti d'aujourd'hui. Cette Princesse généreuse, portée d'in-

(*a*) Ce petit Poëme se trouve dans le nouveau choix de Poësie, *in-12*. Paris, Pierre Witte, 1714.

clination pour tous les talens, devint la protectrice de notre Auteur. 1715.

Ce même Magistrat ne se borna pas à lui procurer un si ferme appui, il l'aida de ses lumiéres sur ses Ouvrages. En 1715. M. de Caux donna au Théatre François, *Marius*, Tragédie, qui lui fit beaucoup d'honneur parmi les personnes de goût.

Le Protecteur dont on vient de parler, lui servit d'Apollon dans cette Piéce. Une partie des morceaux les plus frappés, sortent peut-être de sa plume, & l'on ne peut pas dire précisément auquel des deux cette Tragédie appartient le plus. Elle fut dédiée par la reconnoissance à S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti.

En 1717. M. de Caux épousa Demoiselle Marie de *Montlebert*, elle sortoit par son pere de l'ancienne maison de *la Pérouse* en Savoye, & par sa mere elle étoit petite-fille & arriére-petite-fille des *Malabares de Boromée*, grand Ecuyer des Ducs de Lorraine, de la branche des Comtes de Boromée de Milan.

Peu de tems après son mariage, S. A. S. la Princesse de Conti, lui fit donner l'emploi de Controlleur Général des Fermes du Roy, dans le département de Châlons sur Saone en Bourgogne. Sa

1715. femme accoucha en cette Ville d'un fils, qui est le seul de ses enfans qui lui ait survécu.

Son goût pour la Poësie ne l'empêcha pas de se livrer à l'étude des Finances, & d'y faire en peu de tems des progrès considérables. Messieurs les Fermiers Généraux se sont souvent servis, & avec succès, de ses Mémoires, dans les établissemens nouveaux qu'ils ont faits.

Cependant quelque cas qu'ils fissent de ses lumiéres, sa qualité d'Auteur lui nuisoit beaucoup dans leur esprit; en ce tems-là, Plutus ne s'étoit pas encore réconcilié avec Apollon. Le titre de Poëte paroissoit même impliquer contradiction, avec l'aptitude aux affaires, & la confiance que ceux qui s'en trouvent chargés doivent inspirer. Il résulte de ce préjugé, que M. de Caux exerça pendant quinze ans le même emploi.

Il passa de Châlons à Besançon, & de-là à Troyes en Champagne. Ce fut en cette Ville, que la mort lui enleva deux filles & ensuite sa femme. De Troyes, M. de Caux fut envoyé à Coutance en Basse-Normandie; enfin de Coutance à Bayeux, en la même Province.

Ce fut en cette derniére Ville qu'il mourut subitement au mois de Septembre 1733. âgé de cinquante & un an.

Il laissa une Tragédie presque finie, intitulée *Lysimachus*, que M. son fils acheva, & qui parut au Théatre François au mois de Décembre 1737. Le troisiéme & le quatriéme Acte de cette Piéce sont remplis de beautés, de détails, qui furent applaudis des Connoisseurs : il seroit à souhaiter que toutes ces belles choses eussent été employées sur un sujet plus intéressant, & que l'Auteur eût mis la derniére main à cet Ouvrage. 1715.

M. de Caux unissoit au talent de l'esprit les qualités du cœur : rien de plus liant, rien de plus doux, rien de plus amusant que lui dans la société. Il tournoit fort heureusement le Madrigal & le Vaudeville, & portoit la joie & l'enjouement dans les compagnies, où on s'empressoit de l'avoir ; mais ce n'étoit jamais aux dépens d'un tiers qu'il cherchoit à plaire ; il a toujours été ennemi de la satyre, & il ne puisoit les traits de ses plaisanteries que dans le ridicule ou les défauts généraux des hommes. Il s'est fait beaucoup aimer & estimer dans toutes les Villes où les emplois l'ont fixé ; il n'a cherché en les exerçant que le bien de la chose, & la douce satisfaction d'être utile ; enfin, il a emporté à

Bayeux, où il est mort, l'estime & les
1715. regrets de tous ses Concitoyens.

Ouvrages Dramatiques de M. de Caux.

MARIUS, Tragédie, le Vendredi 15 Novembre 1715.

LYSIMACHUS, Tragédie, le Vendredi 13 Décembre 1737.

Pièces remises durant le cours de l'année 1715.

ABSALON, Tragédie, de M. Duché, le Jeudi 21 Mars. Quatre représentations.

L'IMPORTANT DE COUR, Comédie en prose & en cinq Actes, de M. l'Abbé Brueys, le 8 Juillet. Cinq représentations.

HÉRACLIUS, Tragédie, de M. Corneille, le Vendredi 2 Août. Onze représentations. Les rôles de *Phocas*, d'*Héraclius* & de *Martian*, furent joués à cette reprise par les Sieurs Ponteüil, Quinault, Quinault Dufresne; & ceux de *Pulchérie* & de *Léontine*, par Mesdemoiselles Duclos & Desmare.

SÉMIRAMIS,

1716.

SÉMIRAMIS,

Tragédie de Madame DE GOMEZ,

Représentée pour la premiére fois, le Samedi premier Février. (Trois représentations, la derniére le 5 du même mois.)

DAns le septiéme Volume de cette Histoire, *page* 140 *& suivantes*, nous avons rendu compte d'une Tragédie de M. Gilbert, intitulée *Sémiramis*, & à la *page* 154-159. du même Volume, d'une autre sous le même titre, de M. Des Fontaines. En voici une troisiéme d'un plan tout différent. Sémiramis est une jeune Princesse, fille de Simma, Roy d'Arabie, enlevée à l'âge d'un an, par Ménon, Prince Assyrien, qui la fait passer pour sa fille, sous le nom de Nitocris. La beauté de la prétendue Nitocris, lui soumet le cœur de ce même Ménon, d'un inconnu appellé Arius, & de Ninus, Roy d'Assyrie. Ménon forme une conspiration contre Ninus, son dessein est découvert, il est arrêté, il prend du poison & vient apprendre à Ninus que sa prétendue fille est Sémiramis, & l'inconnu Arius est reconnu pour le frere de cette Prin-

1716. cesse. La Tragédie finit par le mariage de Ninus avec Sémiramis. Le Sieur le Févre qui composoit alors le Mercure, rendit compte de la Tragédie de Sémiramis, mais peu obligeamment pour son Auteur; le Lecteur en va juger. « Vous » sçaurez donc, que le premier jour de » Février, les Comédiens François ont » donné la premiére représentation de la » Tragédie de *Sémiramis*, qu'ils annon» çoient depuis plusieurs mois, comme » quelque chose de bon; mais il n'a fallu » qu'une représentation pour détromper » tout le monde; & Sémiramis a passé » sur la Scéne pour une extravagante, » qui n'avoit ni sens, ni rime, ni raison. » Son Histoire a été reçue comme une » misérable Fable, mal inventée, & plus » mal contée. Les noms des principaux » Acteurs de cette Tragédie, ont donné » lieu à vingt sobriquets. Le Prince *Mé-* » *non*, le Prince *Arius*, ont dit des » choses très-rares. Le Prince *Arétas* a » été surnommé le Prince *Arétin*, & » la Princesse *Nitocris*, la Princesse *Lo-* » *gogrif*, & autrement encore. Vous me » direz que je vous conte-là de pauvres » choses, est-ce ma faute? Et ne suis-je » pas obligé de vous faire un récit fi» déle du succès des nouvelles Piéces? » C'est pourtant bien dommage, &

» l'Auteur d'*Habis*, qui a certainement 1716.
» autant de mérite & d'esprit qu'aucune
» personne de son sexe, chargée des
» lauriers, dont le succès glorieux avoit
» couronné son front, devoit bien se
» garder d'exposer si vilainement la dé-
» plorable Sémiramis. »

Il faut l'avouer, cette Tragédie ne remplit point les espérances qu'avoit fait naître celle d'Habis; elle est même au-dessous du médiocre.

Du 10 Février, par ordre du Roy, on commença à tirer sur la recette de la Comédie, le neuviéme pour les Pauvres de l'Hôtel-Dieu. Ainsi on mit le Théatre, premiéres Loges & Orquestre à 4 liv. *par place. Les secondes Loges, Amphitéatre à* 2 liv. *& le Parterre à* 1 livre. Registre de la Comédie année 1716.



1716.

ATHALIE,

Tragédie, tirée de l'Ecriture Sainte, par M. RACINE,

Représentée pour la premiére fois, sur le Théatre François, le Jeudi 3 Mars. (Quatorze représentations, la derniére le jour de la clôture du Théatre, le Samedi 28 du même mois.)

BEaucoup de personnes sont persuadées que la Tragédie d'Athalie fut représentée à Saint Cyr, ainsi que l'a été celle d'Esther; mais c'est une erreur, dont le récit suivant les détrompera.

Mémoires sur la vie de Jean Racine, *pages 272 & suivantes.*

« Les applaudissemens que sa Tragédie (d'Esther) avoit reçus, ne l'empêchoit pas (M. Racine) de reconnoître qu'elle n'étoit pas dans toute la grandeur du Poëme Dramatique. L'unité du lieu n'y étoit pas observée, & elle n'étoit qu'en trois Actes. (Ainsi c'est mal-à-propos qu'en quelques éditions on a partagé cette Tragédie en cinq Actes.) Il avoit trouvé l'art d'y lier, comme les anciens, les chœurs avec l'action: mais il terminoit l'action par un chœur, chose assez inconnue aux anciens, & contraire à la

» nature du Poëme Dramatique, qui ne » doit pas finir par des chants. 1716.

» Il entreprît de traiter un autre su» jet de l'Ecriture Sainte, & de faire une » Tragédie plus parfaite. Madame de Sé» vigné doutoit qu'il pût réussir, & di» soit dans une de ses Lettres : *Il aura* » *de la peine à faire mieux qu'Esther :* » *il n'y a plus d'Histoire comme celle-* » *là. C'étoit un hazard, & un assorti-* » *ment de toutes choses ; car Judith,* » *Booz & Ruth ne sçauroient rien faire* » *de beau. Racine a pourtant bien de* » *l'esprit ; il faut espérer.* Madame de » Sévigné n'avoit point tort de penser » ainsi. Elle ne s'attendoit pas que dans » un Chapitre du quatriéme Livre des » Rois, il dût trouver le plus grand su» jet qu'aucun Poëte eut encore traité, » & en faire une Tragédie, qui, sans » amour, sans épisodes, sans confidens, » intéresseroit toujours, dans laquelle le » trouble iroit croissant de Scéne en Scé» ne jusqu'au dernier moment, & qui » seroit dans toute l'exactitude des ré» gles. Le mérite cependant de cette » Tragédie fut longtems ignoré. Elle » n'eut point le secours des représenta» tions, qui font pour un tems la fortu» ne des Piéces médiocres. On avoit fait » un scrupule à Madame de Maintenon

1716. » des représentations d'Esther, en lui » disant que ces Spectacles où de jeunes » Demoiselles parées magnifiquement, » paroissoient devant toute la Cour, » étoient dangereux pour les Spectateurs » & pour les Actrices-mêmes. On ne » songeoit point à faire éxécuter Atha- » lie sur le Théatre des Comédiens; » l'Auteur y avoit mis ordre, en fai- » sant insérer dans le Privilége d'Esther, » la défense aux Comédiens de repré- » senter une Tragédie faite pour Saint » Cyr. »

On lira avec plaisir ce que Madame la Comtesse de Caylus a écrit sur la Tragédie d'Athalie, dans ses *Souvenirs*, Recueil dont nous parlerons à l'article d'Esther, sous l'année 1721.

Souvenirs de Madame la Comtesse de Caylus.

« Le grand succès d'Esther mit Ra- » cine en goût : il voulut composer une » autre Piéce, & le sujet d'Athalie, » (c'est-à-dire la mort de cette Reine, » & la reconnoissance de Joas,) lui pa- » rut le plus beau de tous ceux qu'il pou- » voit tirer de l'Ecriture Sainte. Il y tra- » vailla sans perdre de tems, & l'Hyver » suivant, cette nouvelle Piéce se trou- » va en état d'être représentée; mais » Madame de Maintenon reçut de tous » côtés, tant d'avis & tant de représen- » tations des dévots, qui agissoient en

» cela de bonne foi, & de la part des » Poëtes jaloux de Racine, qui non con- » tens de faire parler les gens de bien, » écrivirent plusieurs Lettres Anony- » mes, qui empêchérent enfin Athalie » d'être représentée sur le Théatre de » Saint Cyr. On disoit à Madame de » Maintenon, qu'il étoit honteux à elle » de faire monter sur un Théatre des De- » moiselles rassemblées de toutes les par- » ties du Royaume, pour recevoir une » éducation Chrétienne, & que c'étoit » mal répondre à l'idée que l'établisse- » ment de Saint Cyr avoit fait conce- » voir.

1716.

» Le lieu, le sujet des Piéces, & la » maniére dont les Spectacles s'étoient » introduits à Saint Cyr, devoient justi- » fier Madame de Maintenon, & elle » auroit pû ne pas s'embarasser de dis- » cours qui n'étoient fondés que sur l'en- » vie & la malignité; mais elle pensa » différemment, & arrêta ces Specta- » cles dans le tems que tout étoit prêt » pour jouer Athalie. Elle fit seulement » venir à Versailles une fois ou deux les » Actrices, pour jouër dans sa cham- » bre devant le Roy, avec leurs habits » ordinaires. Cette Piéce est si belle, que » l'action n'en parut pas refroidie; il » me semble même qu'elle produisit alors

1716. » plus d'effet, qu'elle n'en a produit sur » le Théatre de Paris...... Il faut ajou- » ter encore que les Chœurs qui man- » quoient aux représentations faites à » Paris, ajoûtoient une grande beauté à » la Piéce, & que les Spectateurs mê- » lés & confondus avec les Acteurs, » refroidissent infiniment l'action; mais » malgré ces défauts & ces inconvé- » niens, elle a été admirée & le sera » toujours.

» On fit après, à l'envie de M. Ra- » cine, plusieurs Piéces pour Saint Cyr, » mais elles y sont ensevelies. (*a*) La » *Judith*, Piéce que M. l'Abbé Testu » fit faire par Boyer, à laquelle il tra- » vailla lui-même, fut jouée ensuite sur » le Théatre de Paris avec le succès » marqué dans l'Epigramme :

A sa Judith, Boyer par aventure, &c.

» Athalie fut éxécutée deux fois devant » Louis XIV. & devant Madame de

(*a*) Madame la Comtesse de Caylus n'a pas bien exactement rappellé en cet endroit ses *souvenirs*. Précédemment à la Tragédie de Judith, le même Abbé Boyer, avoit composé *Jephté* en trois Actes, avec des Chœurs. De plus, M Duché donna au commencement de ce siécle *Absalon* & *Jonathas*, qui furent représentées, ainsi que Jephté, par les Demoiselles de Saint Cyr, & Absalon n'a pas été enseveli dans cette Abbaye Royale, puisqu'il a paru avec succès sur le Théatre François.

» Maintenon, dans une chambre, sans Théatre, par les Demoiselles de Saint Cyr, vétues de ces habits modestes & uniformes, qu'elles portent dans la maison. De pareilles représentations étoient bien différentes de celles d'Esther, qui se faisoient avec une grande dépense pour les habits, les décorations & la musique. 1716.

» Madame de Caylus fait peut-être une prédiction véritable, lorsqu'elle dit, qu'Athalie sera toujours admirée; mais elle ne le fût pas d'abord du Public: & lorsqu'elle parut en 1691. elle fut très-peu recherchée. (a) On avoit

Mémoires sur la vie de Jean Racine, pag. 74 & suiv.

(a) « Tous les Connoisseurs paroissent d'accord aujourd'hui sur le mérite de la Tragédie d'Athalie. Le tems a enfin jugé cette Piéce; mais il ne l'a jugée qu'après un éxamen si long, que l'Auteur qui n'a pû voir la fin de cet éxamen, n'espéra jamais que le jugement lui fût favorable. Athalie fut reçue du Public très-froidement; les Critiques qui, sans égard aux applaudissemens que la Tragédie d'Esther avoit reçus dans les représentations faites à Saint Cyr, devant la Cour, rabaissoient tous les jours cette Piéce, ne se réconciliérent avec elle, lorsqu'Athalie parut, que pour dire qu'Esther valoit encore mieux. Athalie n'ayant point été représentée publiquement, ne pouvoit être connue que par la lecture: les gens du monde en furent peu curieux. *C'étoit encore*, disoient-ils, *un sujet de dévotion, destiné à amuser les enfans: Un Prêtre, un Enfant, en étoient les principaux objets.* Il n'en fallut pas davantage pour se persuader que cette Piéce n'étoit bonne que pour les Couvents. Quelques amis même de l'Auteur donnoient aussi la préférence à la *Sœur aînée*, ils appelloient ainsi Esther. Boileau tint bon contre eux: il

Œuvres de M. Racine de l'Académie des Belles Lettres & Inscriptions, Tome IV. page 242.

1716. « entendu dire qu'elle étoit faite pour « Saint Cyr, & qu'un enfant y faisoit « un principal personnage : on se persuada que c'étoit une Piéce qui n'étoit que pour des enfans, & les gens « du monde furent peu empressés de la « lire. (a) Ceux qui la lûrent parurent

« osa soutenir qu'Athalie étoit le chef-d'œuvre du Poëte « & de la Tragédie, & que le Public, tôt ou tard y « reviendroit. Il fut seul de son avis, & malgré sa prédiction, l'Auteur mourut persuadé qu'il avoit manqué son sujet, parce que la froideur du Public, « pour cette Tragédie, lui fit croire qu'il n'avoit pas « sçû la rendre intéressante. »

(a) La prévention fut si forte contre ce chef-d'œuvre Dramatique, qu'il courut alors une épigramme, dont voici à peu près les deux derniers vers.

Avez-vous vû rien de plus méchant qu'Esther ?
Oui, car le même Auteur a fait Athalie.

A ce fait singulier ajoûtons-en un autre, qui, quoique moins connu, est aussi certain. Quelques personnes de l'un & de l'autre sexe, qui étoient à la campagne, s'amuserent après le souper à jouer à différens petits jeux. Un Cavalier de la compagnie, fit une étourderie badine, qui fut jugée digne de punition éxemplaire. Après avoir délibéré sur le genre de pénitence qui lui seroit imposée, enfin la compagnie n'en trouva pas une plus sévére, que de l'obliger à lire le premier Acte de la Tragédie d'Athalie. On s'imagine bien que le coupable cria beaucoup contre un arrêt si cruel, & qu'il recourut à la miséricorde de ses juges ; mais ils furent inflexibles à ses priéres, & il fut forcé de promettre qu'il accompliroit éxactement ce qui lui étoit prescrit. Conformément à sa parole, lorsqu'il fut retiré dans sa chambre, il prit en tremblant la Tragédie d'Athalie, & en fit la lecture avec attention. Chaque couplet de cette Piéce le frappa d'admiration, & non seulement il lût le premier Acte, mais deux ou trois fois le Poëme entier, avec un transport qu'il est plus aisé d'imaginer que de décrire : le lendemain toute la compagnie s'é-

» froids d'abord, & M. Arnaud en la » trouvant fort belle, la mettoit au-» dessous d'Esther. Un Docteur de Sor-» bonne peut aisément se tromper en ju-» geant des Tragédies; mais la maniére » dont il avoit parlé de Phédre, faisoit » voir qu'en ces matiéres même, il n'a-» voit pas coûtume de se tromper. Voici » la Lettre qu'il écrivit à ce sujet. *J'ai re-» çu Athalie, & je l'ai lûe aussitôt deux » ou trois fois avec une grande satis-» faction. Si j'avois plus de loisir, je » vous marquerois plus au long ce qui » me la fait admirer. Le sujet y est traité » avec un art merveilleux; les caracté-» res bien soutenus, les vers nobles & » naturels. Ce qu'on y fait dire aux » gens de bien, inspire du respect » pour la Religion & pour la vertu; » & ce qu'on fait dire aux méchans, » n'empêche point qu'on n'ait horreur » de leur malice; en quoi je trouve que » beaucoup de Poëtes sont blâmables,*

1716.

---

tant rassemblée, on badina beaucoup le coupable sur la maussade lecture qu'il avoit faite; mais il annonça tout le contraire, & ajouta qu'il regardoit la Tragédie d'Athalie, comme le Poëme le plus travaillé & le plus beau de M. Racine. Ce discours causa un grand étonnement à toute l'assemblée; mais le Cavalier offrit de soutenir ce qu'il avançoit par la simple lecture de la Piéce: on le prit au mot, & Athalie eut autant d'admirateurs, qu'elle eut d'auditeurs.

1716. *» mettant tout leur esprit à faire parler » leurs personnages d'une maniére qui » peut rendre leur cause si bonne, qu'on » est plus porté à approuver ou à excuser » les plus méchantes actions, qu'à en » avoir de la haine. Mais comme il est » bien difficile que deux enfans d'un » même pere soient si également parfaits, » qu'il n'ait pas plus d'inclination pour » l'un que pour l'autre; je voudrois » bien sçavoir laquelle de ces deux Piéces » il aime davantage. Pour moi, je vous » dirai franchement que les charmes de » la cadette n'ont pû m'empêcher de don» ner la préférence à l'ainée. J'en ai » beaucoup de raisons, dont la princi» pale est que j'y trouve beaucoup plus » de choses édifiantes & très-capables » d'inspirer la piété.*

« Un pareil jugement, quelque flat» teur qu'il soit, ne satisfaisoit point un » Auteur toujours plus content, suivant » la coutume, de son dernier Ouvrage » que les autres, surtout lorsqu'il en a » de si justes raisons. Etonné de voir que » sa Piéce, loin de faire dans le Public » l'éclat qu'il s'en étoit promis, restoit » dans l'obscurité, il s'imagina qu'il » avoit manqué son sujet, & il l'a» vouoit sincérement à Boileau, qui lui » soutenoit au contraire qu'Athalie étoit

» son chef-d'œuvre. *Je m'y connois*, 1716.
» disoit-il, *& le Public y reviendra.*
» Sur ces espérances l'Auteur se rassu-
» roit : il a cependant été toujours con-
» vaincu, que s'il avoit fait quelque
» chose de parfait, c'étoit Phédre, & sa
» prédilection pour cette Piéce étoit fon-
» dée sur des raisons très-fortes. Car
» quoique l'action d'Athalie soit bien
» plus grande, le caractére de Phédre est
« comme celui d'Œdipe, un de ces su-
» jets rares, qui ne sont pas l'Ouvrage
» des Poëtes, & qu'il faut que la Fable
» ou l'Histoire leur fournissent. Tout le
» monde sçait que la principale qualité
» qu'Aristote, ou plûtôt que la Tragé-
» die demande dans son Héros, est qu'il
» ne soit, ni tout-à-fait vicieux, ni tout-
» à-fait vertueux; parce qu'un scélérat,
» quelque malheur qui lui arrive, ne
» fait jamais pitié, & qu'un homme
» tout-à-fait exemt de foiblesse, & qui
» ne s'est attiré son malheur par aucune
» faute, cause plus de chagrin que de
» pitié; au lieu que le malheureux qui
» mérite de l'être, & qui en même-tems
» mérite d'être plaint, intéresse toujours:
» c'est ce qui se trouve admirablement
» dans Phédre, qui, dévorée par une
» infâme passion, est toute la premiére
» à se prendre en horreur : je ne sçais

1716. » même si par-là son caractére n'est pas » beaucoup plus tragique que celui d'Œ- » dipe, qui dans le fond n'est qu'un » homme fort ordinaire, à qui le hazard » a fait commettre de grands crimes, sans » qu'il en ait eu l'intention, & chez qui » l'on ne peut voir cette *douleur ver- » tueuse*, qui fait la beauté du caractére » de Phédre; mais on peut dire aussi que » ce caractére est le seul qui soit dans » cette Tragédie : au lieu que dans Atha- » lie, où se trouvent à la fois plusieurs » grands caractéres ; l'action est plus » grande, plus intéressante, & conduite » avec plus d'art, en sorte qu'on pour- » roit, à mon avis, concilier les deux » sentimens, en disant que le person- » nage de Phédre est le plus parfait des » personnages tragiques, & qu'Athalie » est la plus parfaite des Tragédies.

» On en reconnut enfin le mérite; » mais la prédiction de Boileau n'eut son » accomplissement que fort tard, & » longtems après la mort de l'Auteur. » Les vrais Connoisseurs vantérent le » mérite de cette Piéce. M. le Duc d'Or- » léans, Régent du Royaume, voulut » connoître quel effet elle produiroit sur » le Théatre, & malgré la clause insérée » dans le Privilége, ordonna aux Co- » médiens de l'éxécuter. Le succès fut

» étonnant, & les premiéres représen- 1716.
» tations faites à la Cour, donnoient
» un nouveau prix à cette Piéce, parce
» que le Roy étant à peu près de l'âge
» de Joas, on ne pouvoit, sans s'atten-
» drir sur lui, entendre quelques vers,
» comme ceux-ci.

Voilà donc votre Roy, votre unique espérance;
. . . .
J'ai pris soin jusqu'ici de vous les conserver.
. . . .
Du fidéle David c'est le précieux reste.
. . . .
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.

» Si M. Racine ne fut pas récompensé
» de ses deux Tragédies saintes par les
» éloges du Public, il en fut récompensé
» par la satisfaction que Louis XIV. té-
» moigna en avoir reçue, & il en eut
» pour preuve au mois de Décembre
» 1690. l'agrément d'une Charge de
» Gentilhomme ordinaire de Sa Ma-
» jesté. (a) Il eut encore l'avantage de
» contenter Madame de Maintenon, &c.

Au mois de Février 1702. La Tragédie d'Athalie fut représentée à Versailles, par

(a) « A condition de payer à Madame Torff, veuve » de celui dont on lui donnoit la charge, dix mille » livres; qui furent payées le 23 du même mois de » Décembre. »

1716. les personnes les plus qualifiées de la Cour, & même Madame la Duchesse de Bourgogne y prit un rôle. Voici le détail qu'en donna M. Devizé.

Mercure Galant, Février 1702. pages 381-386.

« On a joué (à Versailles) trois fois » Athalie de M. Racine, avec tous les » ornemens & les chœurs mis en musique depuis longtems, par M. Moreau, qui avoit fait ceux d'Esther. » Ces chœurs ont été parfaitement bien » exécutés par les Demoiselles de la » Musique du Roy. Madame la Du- » chesse de Bourgogne a joué Josabet, » avec toute la grace & tout le bon » sens imaginable, & quoique son rang » pût lui permettre de faire voir plus de » hardiesse qu'un autre, celle qu'elle a » fait paroître seulement pour marquer » qu'elle étoit maîtresse de son rôle, a » toujours été mêlée d'une certaine timi- » dité, que l'on doit nommer plûtôt » modestie que crainte. Les habits de » cette Princesse étoient d'une grande » magnificence, & cependant on peut » dire que la personne ornoit encore plus » le Théatre, que la richesse de ses habits, » M. le Duc d'Orléans a parfaitement » bien joué le rôle d'Abner, & avec une » intelligence que l'on n'attrappe que » lorsque l'on a beaucoup d'esprit. M. » le Comte d'Ayen, (aujourd'hui M. le Maréchal

„ Maréchal Duc de Noailles) & Madame la Comtesse sa femme ont très- 1716.
„ bien remplis leurs rôles. Quand on a
„ de l'esprit infiniment, on réussit dans
„ tout ce qu'on se donne la peine d'en-
„ treprendre. Madame la Présidente de
„ Chailly s'est fait admirer dans le rôle
„ d'Athalie, & M. le Comte de l'Es-
„ pare, second fils de M. le Duc de
„ Guiche, qui n'a que sept ans, a char-
„ mé dans le personnage du jeune Roy
„ Joas. M. de Champeron qui est en-
„ core fort jeune, a très-bien réussi dans
„ le rôle du fils du Grand-Prêtre Joad,
„ & celui de ce Grand-Prêtre a été joué
„ par le Sieur Baron, (pere) qui, au sen-
„ timent de tous ceux qui ont eu l'hon-
„ neur d'être nommés pour voir jouer
„ cette Piéce, qui n'a été représentée
„ que devant très-peu de monde, n'a
„ jamais joué avec plus de force. A l'é-
„ gard des autres Acteurs, qui ne s'é-
„ tant point encore donné le divertisse-
„ ment de représenter des Piéces de
„ Théatre, ignoroient eux-mêmes s'ils
„ avoient quelque talent pour cela, tous
„ ceux qui ont eû le plaisir de les voir
„ jouer, ont dit hautement que les meil-
„ leurs Comédiens n'auroient pû jouer
„ avec plus d'intelligence & de feu, ni
„ faire répandre plus de larmes. On

» joignit à la troisiéme représentation
1716. » d'Athalie, (*a*) les Précieuses ridicules,
» de Moliére : cette petite Comédie fut
» éxécutée en perfection, & M. le Duc
» d'Orléans dans le rôle du Vicomte, &
» M. le Marquis de la Valiére dans
» celui du Marquis, réjouirent fort la
» compagnie. »

En 1716. les Comédiens du Roy obtinrent de M. le duc d'Orléans, Régent, la permission de représenter Athalie sur leur Théatre. Ils en suppriméreņt les Chœurs, (*b*) & cette Tragédie fut reçue

Mercure Galant, Février 1702. p. 400.

(*a*) « Le Samedi 21. Février, la Tragédie d'Athalie fut » représentée pour la troisieme & derniére fois, & parut » dans une grande perfection. M. le Duc de Bourgogne » donna à minuit un grand *médianoche* aux Dames, » aux Actrices de la Tragédie, & à quelques autres. »

(*b*) Le Sieur le Févre dans le *Mercure Galant du mois de Février* 1716. *pag*. 281 - 283. en annonçant la Tragédie d'Athalie pour le mois suivant, avança que M. Dancourt avoit revû & corrigé ce Poëme Dramatique, pour le mettre au Théatre. Ce fait est absolument faux. Il est vrai que M. Dancourt fut chargé par sa Compagnie de supprimer les chœurs de la Tragédie d'Athalie, & s'il en étoit besoin, de joindre quelques vers pour faire une liaison avec ce qui précédoit ou suivoit ces chœurs. M. Dancourt trouva aisément le moyen de supprimer les chœurs sans être obligé de faire aucune augmentation : c'est une vérité dont on peut aisément se convaincre en lisant Athalie. Muni de ce préservatif, nous ne craignons plus d'exposer aux yeux du Lecteur le passage du Sieur le Févre. « Mardi troisiéme jour du mois de Mars prochain, les Comédiens » François doivent donner la premiére représentation » d'Athalie, Tragédie de l'illustre M. Racine. Je me » trouve en cet endroit de mon récit obligé en con- » science de faire une humble amende honorable à M.

du Public avec les applaudissemens qu'elle méritoit. Le Sieur le Févre, chargé alors du Mercure Galant, rendit compte de la représentation de cette Tragédie, mais avec beaucoup de partialité sur les Acteurs. Nous allons cependant employer ses termes. 1716.

« Le trois de Mars on représenta sur » le Théatre de la Comédie, la Tragédie » d'Athalie, ou M. Beaubour joua son » rôle de Grand-Prêtre très-bien & bien » fort. M. Dancourt fit le rôle de Ma- » than. Mademoiselle Desmare fit le rôle » d'Athalie, & Mademoiselle Duclos, » celui de Josabet. La conjecture de » cette représentation se trouva heureu- » se pour ces Actrices & pour la Piéce; » je crois être obligé d'apprendre au » Public, pourquoi Athalie & Josabet » récitérent leurs rôles avec tant d'art » & de feu, que leur déclamation ravit

Mercure Galant, Mars 1716. pages 183-187.

» Dancourt, & de me rétracter de toutes les vérités » désobligeantes que j'ai dites des *Fêtes du Cours*, & » du *Vert Galant*, & de tant d'autres mauvaises Piéces, » dont il a la gloire d'être Auteur. Quel triomphe, » Messieurs, pour M. Dancourt! Athalie de M. Racine » va briller sur la Scéne; revûe, augmentée, embel- » lie, & corrigée par M. Dancourt! L'esprit de M. » Dancourt va ranimer les vers de ce grand homme. » Racine va enfin sortir du tombeau tout couvert de » gloire, ou plûtôt sa muse va reparoître à nos yeux, » pour partager ses nouveaux lauriers avec M. Dan- » court!!! »

1716. » tous leurs Spectateurs. D'amies insé-
» parables qu'elles étoient avant qu'il
» fût question d'Athalie, elles se sont,
» (vous n'aurez pas de peine à deviner
» pourquoi,) jurées une si forte inimi-
» tié, que c'est aux motifs de leur haine
» que le Public a la principale obliga-
» tion du succès de cette Tragédie, dont
» en effet les deux premiéres Actrices,
» sont dans tout le corps de la Piéce,
» deux ennemies irréconciliables. Ma-
» demoiselle Mimi Dancourt y joua le
» rôle de Zacharie avec toute la no-
» blesse & toute la grace imaginable.
» Pour Joas, dont le rôle fut représenté
» par le fils de Laurent, Concierge de la
» Comédie, il fut admiré & applaudi de
» tout le monde, & à proportion de son
» âge, il surpassa de beaucoup tous les
» autres Acteurs de la Tragédie. Il y a
» lieu d'espérer qu'un jour il effacera
« tous ses Camarades. » *(a)*

Un autre Auteur, qui n'étoit guidé par aucune passion, rendit compte de la représentation d'Athalie en 1716. Nous allons rapporter ce passage. *

* Histoire Journaliére de Paris, Brochure *in*-12. Paris, Etienne Ganeau, 1716. Article V. *pag.* 10 & *suivantes.*

« Les Comédiens François ont joué

(a) Ce jeune Laurent ne s'attacha point à se former pour le Théatre, & mourut peu d'années après ce début.

1716.

» dans le Carême, pour la premiére fois, » Athalie, Piéce de M. Racine. Elle » avoit été faite, il y avoit longtems, pour » Saint Cyr, & n'avoit jamais paru à » Paris. Elle a eu plusieurs représenta- » tions qui furent toutes applaudies, de » même que celle qui fut faite *aux » Thuilleries devant le Roy, dans son » appartement;* * aussi doit-on la louan- » ge aux Acteurs d'avoir représenté cette » Tragédie d'une maniére parfaite, & » avec tout l'art du Théatre. »

Nous aurons soin de parler à la suite de cet Ouvrage des reprises de la Tragédie d'Athalie, sans oublier une critique de cette Piéce, par M. l'Abbé Pellegrin, insérée dans le Mercure de France des mois de Septembre & Octobre 1722.

* Cette représentation se fit le Lundi 30 Mars 1716.



1716.

LA GUINGUETTE DE LA FINANCE,

Comédie en prose, & en un Acte; précédée d'un Prologue, & suivie d'un divertissement, * *par M.* DANCOURT, non imprimée,

* La Musique est de M. Mouret.

Représentée pour la première fois, après la Tragédie d'*Astrate*, le Mardi 19 May. (Cinq représentations, la derniére le 26 du même mois.)

LE peu de succès de cette Piéce a sans doute empêché M. Dancourt de la donner à l'impression, ainsi nous ne connoissons cette Comédie que par les Registres des Comédiens, & un passage du Mercure Galant du Sieur le Févre, ennemi déclaré de l'Auteur.

Mercure Galant, May 1716, pages 292-295.

« Les Comédiens François représentérent vers le commencement de ce » mois, *la Princesse d'Elide*, dont ils » rassasiérent les Spectateurs jusqu'au » jour que les Italiens parurent à Paris » pour la première fois (le 18 Mai) le » lendemain 19 ils servirent *Astrate*, an» cienne Tragédie, de M. Quinault. Cette » Tragédie fut suivie de la premiére re» présentation de *la Guinguette de la*

» *Finance.* Tout ce qui peut donner du » relief à cette déteſtable Piéce, c'eſt » qu'elle eſt de la façon de *M. Dancourt.* Je m'étois morfondu ſur ſon » *Vert Galant* : qu'il me permette du » moins de m'égayer à ſa Guinguette. 1716.

» Quelle extravagante envie a-t-il eu » dans ſon Prologue, de nous entretenir du couroux de Jupiter, & de ſa » foudre prête à exterminer les coupables ? Qu'entend-il par ſa Venus, & ſes » amours, dont les graces ſouveraines, » détournent les redoutables coups de » ce Dieu, dans l'inſtant qu'il va lancer » ſon tonnerre ? Quelle alluſion ! quelle » pauvreté ! Paſſons au corps de l'Ou» vrage.

» Invente-t-il une Hiſtoire pour faire » le plan de ſa Comédie ? Quelle miſé» rable fable ! ...... Mais pardonnez» moi, il y a un petit air de Cothurne. » Il y a de nombreuſes, & d'heureuſes » reconnoiſſances, de belles ſituations, » de tendres embraſſemens, & des génu» fléxions. Ah ! mon pere ! ah ! ma fille ! » ah ! ma femme ! Tout cela ne ſeroit» il pas des lambeaux de pluſieurs Pié» ces qu'il a pillées, ou reçues de diffé» rens Auteurs, & dont il voudroit dans » celle-ci, faire une eſpéce de reſtitu» tion à leurs propriétaires ? Mais le plus

» beau le voici : Messieurs, il a des
1716. » mœurs ! est-il un plus rare sujet d'é-
» tonnement pour tous ceux qui con-
» noissent l'esprit & les Ouvrages de M.
» Dancourt ? Du reste, son mérite à part,
» les divertissemens en sont jolis. M.
» *Mouret* en a composé la Musique,
» c'est une preuve qu'elle est bonne. »

Le Sieur le Févre, en qualité de Journaliste, auroit plus contenté le Public, en donnant un petit extrait de cette Piéce, qu'en se livrant d'une façon peu mesurée, à l'envie de dire du mal de M. Dancourt.

LE TRIPLE MARIAGE,

*Comédie en prose, & en un Acte, suivie d'un divertissement *, par M. NÉRICAULT DESTOUCHES,*

* Musique de M.

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Bérénice*, le Mardi 7 Juillet. Suspendue après sa quatriéme représentation le 13 du même mois ; reprise le Dimanche 9 Août. (Sept représentations, la derniére le 22 du même mois.)

UNe petite aventure de famille, qui précéda de quelque tems la représentation de cette Comédie, semble en avoir fourni l'idée : voici le fait. Un homme

homme d'un âge avancé, pere d'un fils & d'une fille, qui avoient déja passé le printems de leur âge, s'avisa d'épouser en secret une jeune personne, qui au bout de quelques mois l'engagea à déclarer son mariage. Le bonhomme jugea à propos de faire cette confidence à la fin d'un grand repas, où il avoit invité ses plus intimes amis, son fils, sa fille & les parens de sa femme. Son fils, après l'avoir félicité sur le choix qu'il avoit fait, ajoûta qu'il se trouvoit dans le même cas, en montrant une très-jolie personne qui étoit de l'assemblée, & qu'il avoit épousé depuis quelques années. La fille du bonhomme fit un pareil aveu pour un Cavalier de la même compagnie. Le pere un peu surpris, mais se rendant justice, approuva ce que ses enfans avoient fait, & on bût une santé générale à ces trois Mariages.

1716.

Si, encore une fois, M. Destouches a employé ce canevas, il l'a brodé avec bien de l'art; il régne dans la Comédie du Triple Mariage une gaîté & un comique, qui a mis cette Piéce au rang de celles de Moliére, par l'agrément avec laquelle le Public la reçoit toute les fois qu'on la représente.

1716.

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT,

Comédie en vers, & en un Acte, par M. LE GRAND,

Représentée pour la première fois, après la Tragédie d'*Agrippa*, ou *le faux Tibérinus*, le Vendredi 18 Septembre. (Seize représentations, la derniére le 19 Octobre suivant.)

DAns le VIIe Volume de cette Histoire, *pages* 226-228. nous avons rendu compte d'une Comédie sous le même titre, de M. Brosse, & nous avons ajouté, en terminant son extrait, que M. le Grand en avoit employé tout le fond, mais qu'il s'en étoit servi en homme de goût & d'esprit. En effet, cette Piéce-ci est très-bien conduite, les rôles soutenus, l'intrigue heureuse & plaisante, & le dénouement très-naturel. Comme elle paroît très-souvent au Théatre, nous sommes dispensés d'entrer dans un plus long détail à son sujet; le Lecteur nous sçaura plus de gré de l'article suivant.



« ON ne connoissoit point avant l'an-
» née 1716. les Bals publics, Spec-
» tacle nouveau, qui commença pour
» la premiére fois, (sur le Théatre de
» l'Académie Royale de Musique, (*a*)
» le Jeudi 2 Janvier (1716.).... Au
» mois de Septembre suivant, les Co-
» médiens François obtinrent de Mon-
» seigneur le Duc d'Orléans, Régent,
» la même permission de donner des Bals
» publics sur leur Théatre, & qui leur
» fut expédiée le 26 Décembre de la
» même année.

1716. Histoire Journaliére de Paris, brochure *in*-12. Paris, Etienne Ganeau, 1716. article 2. *pag.* 2 & *suivantes.*

On trouve sur le Regiftre de l'année 1716. Depuis le 20 Octobre jusqu'au 23, relâche au Théatre pour préparer la Salle du Bal. Voici le compte que l'Auteur de l'Hiftoire Journaliére de Paris, ci-devant cité, rendit de la Salle de Bal des Comédiens François, & du succès de ces Bals.

« Les Bals de l'Opéra recommen-
» cerent le 26 Décembre (1716.) &
» les Comédiens François ayant obtenu
» la même permission en donnerent le

Hist. Journaliére, &c. année 1717. *p.* 32. article 14.

(*a*) On trouvera une description de la Salle du Bal de l'Académie Royale de Musique dans le *Dictionnaire des Théâtres de Paris.*

1716. » lendemain de semblables pour la pre-
» miére fois.

» Leur Salle étoit plus décorée que
» celle de l'Opéra, mais de la même fa-
» çon; le Parterre élevé au niveau du
» Théatre, & de l'Amphitéatre, les joi-
» gnoit de même par le moyen de deux
» abatans; mais la machine étoit plus
» aisée, quoique du même Inventeur,
» *le Frére Nicolas*, Augustin, connu
» par d'autres inventions, (entr'autres
» celle du Pont tournant des Thuille-
» ries, &c.) quatre leviers enchassés
» dans quatre poteaux placés aux qua-
» tre angles, élevoient & abaissoient le
» plancher du Parterre, chargé quelque-
» fois de plus de vingt personnes. Quand
» il est à la hauteur qu'il convient, seize
» chevillettes fourchées, couchées des-
» sous entre les solives & le plancher,
» se dressent & le soutiennent, avec qua-
» tre branches de fer, attachées au deux
» côtés, qui reçoivent les abatans; ce
» qui s'éxécutoit avec tant de facilité,
» que six enfans, dans un besoin, pou-
» voient suffire. Il y avoit comme à
» l'Opéra une double simphonie; celle
» du côté du Théatre étoit placée dans
» un enfoncement, qui en occupoit le
» fond, sans saillie, ce qui faisoit un
» bel effet, & la décoration jusqu'aux

» balcons représentoit des loges rem- 1716.
» plies de masques bizarrement dégui-
» sés. La Salle étoit éclairée dans sa
» longueur, de dix-huit lustres & de soi-
» xante & quatre bras, dont la moitié
» étoit à branches : il y avoit un grand
» feu dans les foyers, agrémens qu'on
» n'avoit point à l'Opéra, aussi pour-
» roit-ce bien être ce qui contribua da-
» vantage à y attirer plus de monde (a).
» Du reste, le même ordre y a été ob-
» servé, & les uns & les autres ont
» continué également jusqu'à la fin du
« Carnaval.

(a) L'Auteur de l'*Histoire Journaliére de Paris* auroit dû ajoûter : que le Public se déclara d'une façon si marquée pour les Bals des Comédiens François, que ceux de l'Opera devinrent déserts, & que les trois derniers jours du Carnaval, l'Académie Royale de Musique supprima ses Bals. Ce succès des Comédiens fut de peu de durée, car sur les remontrances des Directeurs de l'Opera, on leur ôta le Privilége des Bals pour les années suivantes.



1716.

SOPHONISBE,

Tragédie de M. CHANCEL DE LA GRANGE, non imprimée,

Représentée pour la premiére fois, le Mardi 10 Novembre. (Quatre représentations, la derniére le 16 du même mois de Novembre.)

SAns donner ici une liste des Sophonisbes qui ont été mises au Théatre François, nous allons rapporter ce qu'en a dit un Auteur périodique de ce tems, en parlant de cette derniére Piéce de Sophonisbe.

Nouveau Recueil de Piéces fugitives, d'Hist. & de Littérature, &c. par M. l'Abbé Archimbaud, *in*-12. Paris, T. premier, *p.* 153-155.

« M. de la Grange, déja connu par » quelques Piéces de Théatre, a donné » depuis peu *Sophonisbe*, Tragédie, que » les Comédiens François représenterent le 10 Novembre 1716.... Cette » Piéce n'a point eu de succès. L'Auteur » s'en prend aux corrections qu'on l'a » obligé de faire à sa Tragédie. En voici » quatre vers qu'on a trouvé fort beaux, » mais dont la morale est un peu négligée. Asdrubal parlant à sa fille Sophonisbe, au sujet de Massinisse, dont » elle est aimée, & à qui il veut qu'elle » demande une grace, lui dit :

1716.

Songez qu'il est des tems où tout est légitime ;
Et que si la Patrie avoit besoin d'un crime,
Qui put seul relever son espoir abbattu,
Il ne seroit plus crime, & deviendroit vertu. *

* *On voit assez qu'il s'agissoit d'une trahison.*

Voici un autre passage au sujet de la même Tragédie, nous l'empruntons du *Nouveau Mercure*, *mois de Janvier* 1717. *pag.* 244-246.

« Il y a déja du tems que *Sémiramis*, » Tragédie de M. Crébillon a été an- » noncée : comme il est Auteur de ré- » putation, & qu'on parle avantageu- » sement de sa Piéce, on souhaite avec » impatience que les obstacles qui en » ont jusqu'à présent retardé la repré- » sentation, cessent bientôt. Il faut croire » qu'elle aura un succès plus heureux » que la SOPHONISBE de M. de la Gran- » ge, pour laquelle le Public témoigna si » peu de curiosité, qu'elle n'y passa pas » la quatriéme représentation. Je dois » dire cependant à la louange de l'Au- » teur, que la Piéce étoit très-bien con- » duite, & que les vers en étoient beaux, » les caractéres bien soutenus, & les » sentimens nobles.

« Le seul défaut considérable qu'on » pourroit reprocher à cette Piéce, c'est » d'avoir été traitée d'après le grand Cor- » neille ; personne ne pouvant s'imagi- » ner qu'on pût aller plus loin que lui.

1716. » D'ailleurs, les discours peu avanta-
» geux que l'Auteur prétend que quel-
» ques personnes avoient répandus de
» cette Tragédie, joint à quelques chan-
» gemens qu'on a éxigé de lui, ne con-
» tribuérent pas peu à la faire tomber.
» Il ne tint pas à Mademoiselle Desmare
» qu'elle ne la soutint, puisqu'elle n'y
» joua pas moins bien que dans *Ino*,
» Piéce du même Auteur, où elle se fit
» reconnoître pour une des premiéres
» Actrices du monde. »

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-Ballet, en prose & en cinq Actes, par M. MOLIE'RE,

Représentée par l'Académie Royale de Musique, & par les Comédiens du Roy, sur le Théatre du Palais Royal, le Mercredi 30 Décembre. (*a*)

DEpuis que cette Comédie avoit été représentée devant le feu Roy à Chambord, en 1670. elle n'avoit point

(*a*) Le Mercredi 30 Décembre les Comédiens représentérent sur le *Théatre du Palais Royal*, la Comédie du *Bourgeois Gentilhomme*, & continuerent d'y jouer toutes les semaines & le même jour, jusqu'au Mercredi

paru dans un si grand éclat. Les meilleurs sujets de l'Académie Royale de Musique, pour le chant & la danse, furent réunies dans cette représentation. On ne parle point des Acteurs qui jouerent la Piéce, leur mérite étoit connu. Nous allons rapporter seulement la disposition des Intermédes du chant & de la danse, après un passage du *Nouveau Mercure, Janvier* 1717. *pages* 249 & 250. 1716.

« Ce seroit ici le lieu de parler du » Bourgeois Gentilhomme, représenté » avec tous ses agrémens sur le Théatre » du Palais Royal, par les Acteurs & » les Actrices de l'Opéra & de la Co» médie. Je m'abstiendrai cependant » d'entrer dans aucun détail, il me suf» fira de vous dire que jamais Spectacle » n'a été plus brillant, mieux éxécuté & » plus suivi; il est certain que les se» cours que lui a fourni l'Opéra, ont » orné infiniment cette Piéce; c'est un » essai, selon toutes les apparences de » quelqu'autre divertissement, où les » Théatres fourniront leurs agrémens. »

Le Lecteur verra l'accomplissement de cette espéce de Prophétie, dans les

---

30 Septembre 1722. A la suite de cette Histoire, nous aurons occasion de parler des représentations faites par les Comédiens François sur le Théatre du Palais Royal.

années suivantes ; mais rendons - lui
1716. compte des personnes qui exécutérent
les Intermédes de la Comédie du Bourgeois Gentilhomme.

ACTE PREMIER.

L'Eléve de Musique, M. Mantienne.

Une Musicienne, Mademoiselle Antier.

Deux Musiciens, Messieurs le Mire & Muraire.

Ecoliers du Maître a Danser.

Messieurs Dumoulin, L. Marcel, Dumoulin 2e. Pécourt, Mesdemoiselles Guyot & Prévost.

Garçons Tailleurs.

Messieurs Dumoulin 3e. Dangeville, Pécourt, Maltaire & Guyot.

SECOND ACTE.

Trois Musiciens. Messieurs Hardouin, Mantienne & Muraire.

Une Musicienne, Mademoiselle Antier.

TROISIÉME ACTE.

Le Moufti.... M. de la Thorillière, (*Comédien du Roy.*)

Dix Turcs, *chantans & assistans à la cérémonie*, Messieurs Corby, Vénec

pere & fils, Aléxandre, le Mire l'aîné, Boulay, Thomas, Deshayes, le Bel, Du Chesne. 1716.

Six Turcs *dansans, assistans à la cérémonie*, Messieurs Blondi, Marcel, Dumoulin, L. Dangeville, Dumoulin 3e. Pierret.

CINQUIÉME ACTE.

Ballet des Nations.

Le Donneur de Livre, M. Blondy.

Spectateurs Musiciens, Messieurs Corby, Vénec pere & fils, Morand, Aléxandre, le Mire l'aîné, Boulay, Thomas, Deshayes, le Bel, du Chesne; Mesdemoiselles Pasquier, Limbourg, Guillot, la Roche, Tettelette, Kercoffen, Boisseau, Constance.

Deux Hommes du bel air, Messieurs le Mire & Boulay.

Une Femme du bel air, Mademoiselle Antier.

Un Gascon, M. Lambert.

Un Suisse, M. Dun.

Un vieux Bourgeois babillard, M. Mantienne.

Une vieille Bourgeoise babillarde. M. Muraire.

1716. TROIS IMPORTUNS, *danſans*, Meſſieurs Pécourt, Maltaire & Guyot.

TROIS ESPAGNOLS *chantans*, Meſſieurs Muraire, Hardouin & Guédon.

QUATRE ESPAGNOLS *danſans*, Meſſieurs Blondy, Marcel, Dumoulin L. & Dumoulin 4e. (*ce dernier ſeul.*)

TROIS ESPAGNOLETTES *danſantes*, Meſdemoiſelles Iſſécq, La Ferriére, Harran.

UNE MUSICIENNE ITALIENNE, Mademoiſelle Antier.

UN MUSICIEN ITALIEN, M. le Mire.

UN ARLEQUIN, M. Dumoulin 2.

TROIS SCARAMOUCHES, Meſſieurs Javilliers, Pierret, Rameau.

Piéces repriſes pendant le cours de l'année 1716.

LA PRINCESSE d'ÉLIDE, Comédie Héroïque, Ballet, de M. Moliére, le Samedi 2 Mai. VII. repréſentations.

ŒDIPE, Tragédie de M. Corneille, le Vendredi 7 Août. VIII. repréſentations.

LE MUET, Comédie en proſe & en cinq Actes, de Meſſieurs Brueys & Pala-

prat, le Vendredi 14 Août. XIV. représentations. 1716.

LA COUPE ENCHANTÉE, Comédie en prose & en un Acte de M. Champmeslé, le Vendredi 28 Août. XI. représentations.

PÉNÉLOPE, Tragédie, de M. l'Abbé Geneſt, le Samedi 26 Septembre. XVII. représentations.

LES VISIONNAIRES, Comédie en vers & en cinq Actes, de M. Desmareſt, le Samedi 2 Novembre. II. représentations. (Cette Piéce n'a pas été repriſe depuis.)

LE CHEVALIER A LA MODE, Comédie en proſe & en cinq Actes. de Meſſieurs Saintyon & Dancourt, le Samedi 23 Novembre. XIV. représentations.



1717.

SÉMIRAMIS,

Tragédie, de M. de CRÉBILLON,

Représentée pour la premiére fois, le Samedi 10 Avril. (Sept représentations, la derniére le Dimanche 25 du même mois d'Avril.)

Le nouveau Mercure, Avril 1717. p. 112-113.

« LE Samedi 10 de ce mois, (d'Avril) » les Comédiens François donnérent » la premiére représentation de *Sémiramis*, Tragédie de M. de Crébillon; » on en a dit d'abord du moins autant » de mal que de bien, c'est l'allure or» dinaire. Malgré ce partage de senti» mens, elle fut continuée le Lundi, le » Mercredi suivant, & le Jeudi elle fut » jouée avec succès, en présence de la » Cour, sur le Théatre du Palais Royal, » ce qui fait présumer qu'elle se soutien» dra malgré la critique. Mademoiselle » Desmare, qui fait le rôle de Sémira» mis m'en est caution: d'ailleurs, le rôle » d'Agénor, qui est le dominant de la » Piéce, & sensément éxécuté par M. » Beaubour, ne contribuera pas peu à la » maintenir (*a*).

(*a*) Les rôles de Bélus & de Ténésis étoient remplis par le Sieur Ponteuil & la Demoiselle Dangeville, & les autres par les Sieurs Guérin, du Boccage, Fon-

» Madame Gomez, (dit un Journaliste de l'Europe Sçavante) avoit déja mis au Théatre le sujet (la Tragédie de Sémiramis) qui nous fait parler ici. (a) Cette considération n'a pû retenir le zéle poëtique de M. de Crébillon; il avoit apparemment commencé sa Tragédie, lorsque cette Dame donna la sienne. Comment eut-il consenti à rendre plusieurs travaux inutiles ?

1717.

L'Europe Sçavante, Janvier 1718. p. 136 & suiv.

» On n'a guéres vû de Piéces, dont on ait dit en même-tems plus de bien

tenai, & la Demoiselle Sallé. L'Auteur du nouveau Mercure, non content d'avoir fait ici l'éloge de la célébre Actrice qui représentoit Sémiramis, ajoute encore dans un autre endroit de son Journal, cette réfléxion, au sujet de la Tragédie de *Samson*, nouvelle alors au Théatre Italien. « Il semble, (dit cet Auteur,) qu'après un composé si bizarre du profane avec le Sacré, on devroit trouver encore plus étrange que l'on suivit avec empressement une Piéce si opposée aux loix du Théatre François. Voilà précisément ce qui fait l'éloge des Comédiens Italiens, & de *Lélio* en particulier; puisque malgré toutes ces disparates, ce dernier Acteur saisit avec tant d'ame, la dignité de son sujet, qu'il s'empare de la bienveillance du Spectateur, & lui impose tellement par la vérité de son jeu, que souvent il s'attire des applaudissemens dans des endroits qui feroient siffler tout autre Comédien. Si le Théatre Italien a son *Lélio*, (continue l'Auteur du Mercure,) *la Scène Françoise a Mademoiselle Desmare, par excellence, à qui on doit la même justice dans Sémiramis.* »

Nouveau Mercure, Avril 1717. p. 139.

(a) Voyez l'article de Sémiramis, Tragédie de Madame Gomez, ci-dessus, *page* 217. Ajoûtons que la Tragédie de M. de Crébillon avoit été annoncée dans le nouveau Mercure du mois de Janvier 1717. à l'article de la Tragédie de Sophonisbe, de M. Chancel de la Grange.

» & de mal que de celle-ci : elle a suscité, même avant que d'être jouée, diverses factions au Parnasse. Depuis qu'elle a été représentée, peu s'en est fallu qu'elle ne nous ait fourni d'autres catastrophes presqu'aussi tragiques que la mort funeste de la Reine de Babylone. L'Auteur, après sept ou huit représentations, avoit retiré sa Tragédie d'entre les mains des Comédiens; (a) Sémiramis fut à peine rendue au porte-feuille, que certains médisans accusérent M. de Crébillon de s'être laissé séduire par l'esprit de vengeance. Il avoit dessein, à ce qu'ils publioient, de faire imprimer sa Piéce avec une ample Préface, où il n'auroit pas ménagé beaucoup plusieurs assemblées trop fréquentes dans Paris, pour le malheur de quelques Poëtes. L'Auteur vient de se justifier; il a fait imprimer Sémiramis, & n'a pas même donné d'avertissement. »

1717.

Comme cette Tragédie est extrêmement connue, nous passons l'extrait que le Journaliste en a donné, mais nous

(a) Après la septiéme représentation, l'Auteur jugea à propos de retirer sa Piéce. « On répandit dans le » monde (dit l'Auteur du Mercure) qu'il avoit obte- » nu des Comédiens qu'elle fut suspendue jusqu'à l'Hy- » ver suivant. » Cependant cette Tragédie n'a point été reprise depuis.

croyons

croyons ne pouvoir nous dispenser de transcrire ici les réfléxions qu'il y a ajoûté. « Le Public, (continue le Journa-» liste,) en se partageant sur le sujet de » Sémiramis, a suivi le train ordinaire. » La Ville avoit critiqué, il étoit dans la » régle que la Cour approuvât : ce sont » deux espéces de Républiques, com-» posées d'hommes différens : ils se » mocquent les uns des autres, ont-ils » raison ? Afin que les personnes désin-» téressées puissent prononcer sur le dif-» férent dont il s'agit ici, rapportons » les objections que les Censeurs ont » faites contre Sémiramis. 1717.

» Le caractére de *Bélus* est la pre-» miére chose qui ait blessé les Critiques. » L'Auteur, disent-ils, nous annonce » Bélus comme un personnage vertueux, » & jamais vertu ne fut plus suspecte.(a)

(a) L'Auteur du Mercure a donné aussi un extrait de la Tragédie de Sémiramis, qu'il a semé de quelques réfléxions critiques, dont la plus grande partie tombe sur *Bélus*. « J'ai peine à comprendre, (dit cet » Auteur) comment M. de Crébillon nous désigne Bé-» lus comme un personnage vertueux. Puis-je me per-» suader qu'il entre dans l'ordre des devoirs de Bélus de » faire assassiner sa sœur ? Elle est coupable du meurtre » de Ninus, mais ce n'est pas à lui de punir le crime » d'une sœur, à qui les Dieux semblent avoir fait gra-» ce... Il n'a, suivant M. de Crébillon, d'autre vûe que » celle de restituer à Ninias le trône de son pere : mais » il y a dix ans qu'on n'a eu aucunes nouvelles de Ni-» nias : Bélus même, comme nous avons vû, com-

Mercure de Juillet 1717. p. 148 & suiv.

1717. » Ce Prince est un homme toujours altéré de sang, qui paroît moins vouloir venger Ninus, que désirer de perdre Sémiramis. Doutant si Ninias vit encore, & conspirant avec tant d'ardeur contre la Reine, il nous met en droit de révoquer en doute les assurances qu'il donne de son désintéressement. . . . . Avant Bélus, (ajoute le Journaliste) on n'avoit guére vû d'homme vertueux, si opiniâtrément attaché à décrier le Ciel. On trouve ce Prince impie, jusques dans les priéres qu'il adresse aux Dieux : & on rapporte ces deux vers pour exemple.

> Grands Dieux ! si vous n'osez vous joindre à mon courroux,
> Daignez pour un moment m'associer à vous.

» mence à croire qu'il est mort : c'est alors qu'il se hâte de vouloir répandre le sang de la Reine : il y a ci de l'ambition, ou du fanatisme. . . . . . * Le parti que prend Belus, (Acte III. Scène II.) le sauve de tous soupçons d'ambition & d'intérêt. Il veut enlever à sa sœur une couronne, dont il partage l'éclat avec elle, d'une couronne dont il est héritier, en excluant Ninias ; il veut donc faire monter au trône d'Assyrie le même Ninias, en se dépouillant de l'honneur de son alliance ; il en doit coûter la vie à la Reine sa sœur ; Ténésis sa fille va être sacrifiée à un inconnu : mais on ne sçauroit acheter trop cher l'honneur d'une si grande révolution. Au reste, Bélus qui craint avec tant de fondement que Ninias ne soit mort ; Bélus, dis-je, ne voit-il pas que si Ninias est mort en effet, il aura avancé bien des frais dont on ne lui tiendra pas grand compte, & qui ne lui feront pas beaucoup d'honneur ? »

* Id. p. 161-162.

» Les Critiques, (c'est toujours le » Journaliste qui parle) n'ont pas meil- » leure opinion de la vertu de *Mermé-* » *cide*, que de celle de Bélus. Les Assy- » riens, disent-ils, eussent-ils vû plus » qu'un assassin dans ce *farouche* vieil- » lard, s'ils ne l'eussent connu comme » nous, que depuis son retour à Babi- » lone? *Sémiramis* vient sur les rangs, » & trouve aussi des Censeurs. Un grand » nombre de gens s'obstinent à ne pas » rencontrer dans la Scéne V. du pre- » mier Acte, & dans une partie de la » IV. de l'Acte II. cette Reine im- » périeuse qui fit trembler l'Asie. Son » peu de soin à cacher les allarmes que » lui cause son frere; soit comme re- » belle, soit comme Censeur: son at- » tendrissement, lorsqu'Agénor instruit » de la passion qu'il lui a inspirée, lui » paroît encore indifférent: toutes ces » foiblesses semblent peu convenables à » Sémiramis, sur-tout, dit-on, ce vers: 1717.

Sans doute on vous aura prévenu contre moi. ACTE II. SCENE IV.

» ne dévoit jamais sortir de la bouche » de cette Reine.

» Après avoir attaqué l'intégrité suf- » pecte de Bélus, la fausse probité de » Mermécide, & la fierté mal soutenue » de Sémiramis, on attaque l'impru-

» dence de l'Usurpatrice & de son frere.
1717. » On trouve mauvais que Sémiramis, » avertie des trahisons du Prince, & » accoutumée d'ailleurs à répandre le » sang, hésite quelque tems à perdre son » ennemi : celle qui n'a point craint de » commettre un parricide pour acquérir » le trône, ne doit point craindre d'en » commettre un second pour se le con-
*ACTE II. SCENE IV. » server. Ce que dit Agénor, * pour em- » pêcher que la Reine n'éclate, doit pro- » duire un effet tout contraire. Plus Bélus » est puissant, plûtôt Bélus doit périr.

» Bélus, demandent les Critiques, » est-il plus prudent que sa sœur ? Il y a » tout lieu de douter qu'Agénor veuille » être complice de la conspiration. Ce- » pendant Bélus va découvrir à ce Hé- » ros tout le danger qui menace la Rei- » ne. Il va lui apprendre même des par- » ticularités importantes de la trame qui » s'ourdit. Une conduite si peu sensée est » indigne, dit-on, d'un politique tel » que doit être Bélus. (a) Passons à ce

(a) « Il paroît que Bélus est bien imprudent de ne » pas s'assurer de la foi d'Agéno[illegible]vant de lui confier » des secrets si importans.... [illegible]ais bon gré à ce » dernier de ne point prendre conseil de sa passion » pour Ténésis ; & de demeurer fidéle à la Reine ; » mais je ne lui pardonne pas le jugement qu'il pro- » nonce en faveur de Bélus. Il ne doit point qualifier » d'homme vertueux un frére perfide, qui médite d'as-

» que l'on objecte contre la conduite » de la Piéce. Ce qui d'abord étonne » les Censeurs, c'est que Bélus ne soupçonne pas Agénor d'être Ninias. Depuis dix ans Ninias a quitté Merméci- » de ; depuis un pareil nombre d'années, » Agénor suit le parti des armes : si Ni- » nias respire, il doit toucher à la fin de » son cinquiéme lustre. Agénor paroît » de cet âge, & l'on ignore son origine. » De plus, Agénor est un Héros, & si » l'on en croit ce qu'a promis la jeunesse » de Ninias, ce trait achéve entr'eux la » ressemblance. Comment cette ressem- » blance n'engage-t-elle pas Bélus à re- 1717.

» sassiner sa sœur ; assassinat pour lequel il devoit avoir » d'autant plus d'horreur, que ne sçachant rien des » desseins qu'on a en faveur de Ninias, il ne doit » supposer à l'assassin d'autres vûes que celles de s'em- » parer lui-même du trône. » (*Le nouveau Mercure*, *Juillet*, 1717. *p*. 164. L'Auteur de qui nous empruntons cette réfléxion, en ajoute une autre touchant la résolution que Bélus prend de marier sa fille Ténéfis avec Agénor. « Mermécide représente inutilement que cette » Princesse est déja mariée avec Ninias, qui

En a gardé peut-être une tendre mémoire.

» Voilà, (continue-t-il) un *peut-être*, qui n'est point » ici sans raison : Mermécide n'a pas grand tort de » douter un peu, si des époux de cinq ans, qui ne » se sont vûs qu'un moment, auront conservé l'un » pour l'autre un souvenir bien tendre : je ne sçais » pourquoi Bélus n'a pas recours à quelque nullité, » ou moyen d'abus, contre ce vieux mariage que » lui propose Mermécide ; cela le sortoit tout d'un » coup d'affaire. »

» chercher de quelle maniére ce Héros
1717. » est entré dans les Troupes Assyrien-
» nes ? Comment Mermécide, si em-
» pressé à chercher le jeune Prince,
» passe-t-il environ vingt heures à la
» Cour de Sémiramis, sans porter Bé-
» lus à s'informer de la cause d'un rap-
» port si parfait entre Agénor & Ni-
» nias ?

» Ce que dit Madate dans la II.
» Scéne du I. Acte, n'inquiéte pas
» moins les Spectateurs, que le peu de
» curiosité de Bélus & de Mermécide.
» Il paroît que Mégabize & Madate s'é-
» toient chargés d'assassiner la Reine :
» pourquoi si ce dernier se défioit de son
» complice, & s'il voyoit une occasion
» favorable à l'attentât contre Sémira-
» mis, pourquoi, dit-on, céde-t il à Mé-
» gabize le soin d'éxécuter le forfait ? Ne
» voit-il pas que la Reine sauvée, le
» complot est découvert, & par con-
» séquent Bélus, lui Madate, & tout le
» reste du parti touchent à une perte
» certaine ? Il est vrai qu'il n'y a point
» de certitude absolue de la trahison de
» Mégabize : mais dans des conjonctu-
» res si délicates, le moindre soupçon
» suffit, sur-tout pour un homme aussi
» déterminé à l'assassinat, que Ma-
» date.

1717.

» On désireroit aussi plus d'éclaircisse-
» ment sur l'habileté de Bélus à con-
» duire des affaires aussi importantes,
» que celles dont il est chargé. On ne
» voit pas assez comment il a eu l'a-
» dresse de faire jouer tant de ressorts
» contre sa sœur, & de dérober si long-
» tems la connoissance de ses démarches
» à cette Reine, *dont toute l'Asie ad-
» mire la puissance.*

» Surtout, la maniére dont la recon-
» noissance d'Agénor & de Ténésis est
» amenée, choque les Critiques. (a) Ils

(a) L'Auteur du Mercure est plus indulgent : il joint seulement la remarque suivante au sujet de la Scéne de reconnoissance, (Acte IV. Scéne V.) * « Il me paroît » que M. de Crébillon fait commettre une grande » faute à Mermécide : ce Vieillard ne devoit-il pas » laisser croire à la Reine qu'Agénor étoit son fils ? » Cette erreur le tiroit du péril ; au lieu qu'en appre- » nant à Sémiramis qu'elle est mere de ce même Agé- » nor, il s'expose à se perdre avec lui. Je ne sçais » pourquoi Sémiramis ne prévient pas les desseins qu'el- » le doit supposer à son fils, soutenu de l'appui de Bé- » lus, & des conseils de Mermécide. Ambitieuse & » désespérée, comme je la vois ici, comment ne fait- » elle pas arrêter ces trois conférés ? Elle laisse néan- » moins sortir Ninias, & Mermécide.... Elle médite » (Acte IV. Scéne VI.) La perte de Ténésis ; cette » vengeance est dans le caractére de sa passion, mais » je suis étonné qu'elle ait ordonné sa mort, & l'ait » livré au ministre de sa vengeance avant qu'elle la » connut pour sa rivale.... Elle a donné ses ordres » à Arbas dès le quatriéme Acte ; pourquoi n'ont-ils » pas été éxécutés ?.... Je comprens que ce même » Arbas devroit s'appercevoir qu'il court moins de pé- » ril en refusant son ministére à la Reine désespérée, » qu'il ne feroit en exécutant le meurtre qu'elle exige

* Id. p. 177.

1717.

* ACTE IV. Scene II.

» prétendent que ces époux ne se recon-
» noissent que par la nécessité où l'Au-
» teur se trouve de les rendre l'un à
» l'autre. * Ils se font part des circons-
» tances de leur Hyménée : & la si-
» tuation où se rencontre Ténésis, de-
» vroit interrompre ce récit..... Pour
» le cinquiéme Acte, les Censeurs le
» croyent entiérement vicieux. La Piéce
» finit dès que Sémiramis est persuadée
» que l'Inconnu est son fils : & elle en
» est persuadée dès le quatriéme Acte.
» Il ne reste à la Reine que de punir Té-
» nésis d'avoir été sa rivale : & puisque
» Ténésis est entre ses mains ; l'Usur-
» patrice ne doit pas tarder un instant
» à se venger.

» Le Dialogue, aussi bien que la con-
» duite, & les caractéres, a eu ses Cen-
» seurs ; on a crû trouver plusieurs en-
» droits peu exacts...... Ces fautes sont
» d'autant moins excusables, que M. de
» Crébillon sçait, lorsqu'il le veut, s'ex-
» primer très-heureusement. On a extrê-
» mement applaudi à la fin du second
» Acte. »

» de lui. Ninias & Bélus sont triomphans ; la Reine
» est trahie par sa propre garde ; Arbas est le seul de
» tous ses sujets qui lui soit resté fidéle : que fera-t-il
» tout seul cet Arbas ? »

On

On voit par cet extrait, que le Journaliste touchant légérement la conduite de l'Ouvrage, n'a fait aucune réfléxion sur le plan, le nœud & le dénouement, & qu'il est extrêmement laconique sur l'éloge des beaux endroits qu'il peut avoir remarqué. Il suppose avec raison, que le Lecteur doit facilement les appercevoir. Sans entrer dans un détail, qui pourroit mener trop loin, ajoûtons, que malgré son peu de succès, cette Tragédie ne fait point de tort à l'Auteur d'Electre & de Rhadamiste, & qu'on y trouve assez fréquemment des morceaux capables de le reconnoître. 1717.

LE PRIX DE L'ARQUEBUSE.

*Comédie en prose, & en un Acte, suivie d'un divertissement, * par Monsieur* DANCOURT,

* La Musique est de M. Grandval le pere.

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Vendredi premier Octobre. (Neuf représentations, la derniére le Dimanche 17 du même mois d'Octobre.)

Le prix de l'Arquebuse, fondé dans la Ville de Meaux, (*a*) & qui est

(*a*) Ce prix ne se tire que tous les cens ans. Ce nombre d'années étoit révolu en 1717.

très-considérable pour celui qui le gagne, fit naître à M. Dancourt l'idée d'une petite Piéce sur cet événement. Il y a grande apparence qu'il brocha l'Ouvrage, aussi fut-il reçu comme tel, & totalement oublié après sa sortie du Théatre ; cependant, tout foible qu'est cet Ouvrage, il s'y trouve des Scénes qui marquent toujours le talent que l'Auteur possédoit pour le dialogue de la Comédie.

1717.

L'OBSTACLE IMPREVU, OU L'OBSTACLE SANS OBSTACLE,

Comédie en prose & en cinq Actes ; par M. NE'RICAULT DESTOUCHES,

Représentée pour la premiére fois, le Lundi 18 Octobre. (Six représentations, la derniére le Dimanche 30 du même mois d'Octobre.)

Le noveau Mercure, Octobre 1717. p. 167, 168.

» LE dix-huit Octobre (1717.) les » Comédiens ordinaires du Roy, » jouérent pour la premiére fois l'*Obstacle imprévû* Comédie nouvelle en cinq » Actes ; (& en prose) elle est de la » composition de M. Néricault Destou-

» ches, Auteur du Curieux impertinent,
» & de quelques autres Piéces. (L'Auteur 1717.
» du Mercure auroit bien pû citer le
» Médifant.) Le Public ne lui a pas fait
» accueil, & son mauvais sort me dis-
» pense d'en donner un extrait critique.
» Je ne ferai donc autre chose ici, que
» de rendre compte des raisons que le
» Public lui-même m'a fourni de son
» peu de goût pour cette Piéce. 1°. L in-
» trigue en est fort composée, mais de
» ce genre de composition qui décéle
» moins d'industrie, que dans les Piéces
» précédentes de cet Auteur. Les évé-
» nemens ne sont pas entraînés les uns
» par les autres, ils se succédent vio-
» lemment, & comme par secousses.

« 2°. Le principal nœud de la Piéce
» que l'Auteur appelle l'*Obstacle im-
» prévû*, est de nature à ne pouvoir
» être dénoué sans violer la vraisem-
» blance.

» 3°. Les caractéres de la Piéce n'ont
» rien de neuf & de saillant; par consé-
» quent ne peuvent racheter les fautes
» de l'intrigue.

» 4°. Quoique le dialogue soit écrit
» avec assez de vivacité & d'élégance,
» on reproche à l'Auteur de l'avoir dé-
» gradé par plusieurs traits équivoques;

1717. » faux moyens de plaire, dont appa-
» remment les Auteurs se détromperont. »

Il y a toute apparence que M. Destouches approuva en partie les observations que le Public avoit faites sur sa Comédie, puisqu'elle se trouve retouchée dans ses Œuvres de Théatre *in*-12. Paris, Prault, pere, 1745. & c'est avec ces corrections qu'elle fut remise au Théatre le Mardi 12 Juillet 1735. mais elle elle n'eut que cinq représentations.

ANTIOCHUS ET CLÉOPATRE,

Tragédie, par M. DESCHAMPS,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 29 Octobre. (Cinq représentations, la derniére le Samedi 6 Novembre suivant.)

LE premier & le second Acte de cette Piéce ne sont pas sans mérite, mais les trois derniers n'y répondent pas, surtout le cinquiéme Acte, qui est le plus défectueux. Le sujet paroît simple de lui-même, mais l'Auteur l'a embrouillé, & fort mal dénoué. Les caractéres sont tous dans le genre de fureur,

excepté celui de Cléopatre, qui est cependant cette fameuse Cléopatre, de la Tragédie de Rodogune. M. Deschamps en faisant imprimer cette Tragédie y joignit une petite Préface, mais il n'entre dans aucuns détails des défauts reprochés à sa Piéce, il se contente d'indiquer la source où il a puisé son sujet, & termine son discours en disant : « Que » le Poëme Dramatique a très-souvent » des ressorts délicats, mais nécessaires, » qui ne s'apperçoivent pas de la pre» miére vûe. Il faut, pour en bien juger, » se représenter vivement le tems, les » circonstances, & les motifs; l'origine » des passions, leurs progrès & les di» vers effets qu'elles peuvent produi» re, &c. » 1717.

Ce petit verbiage, car c'en est un dans le fond, ne justifie point M. Deschamps, du tort qu'il a eu de mal imaginer sa Tragédie, & de l'avoir encore plus mal conduite.



1717.

CLÉARQUE TYRAN D'HÉRACLÉE,

Tragédie, de Madame de GOMEZ.

Représentée pour la premiére fois, le Dimanche 28 Novembre. (Quatre représentations, les deux derniéres dans les frais. La quatriéme & derniére au Palais Royal, le Mercredi 6 Décembre suivant.)

Ce sujet présente un si petit événement, qu'il ne peut intéresser que par la force des situations, les caractéres des personnages, & l'expression de la Poësie: malheureusement tous ces points marquent totalement dans cette Tragédie. Cléarque s'est emparé de la Ville d'Héraclée, & s'en est fait déclarer Roy. Parmi le nombre des Sénateurs qu'il veut sacrifier à son ambition & à sa sûreté, est Antigéne, chef du Sénat d'Héraclée, qui s'est le plus opposé à la tyrannie de Cléarque. Prêt à périr, sa fille Aristophile, se jette au-devant du coup qu'on veut lui porter. Cléarque devient amoureux d'Aristophile, suspent l'arrêt de mort contre Antigéne, & promet de lui rendre non seulement la liberté, mais encore de lui donner une place considérable dans l'état, si Aristophile consent à l'é-

poulser. Voilà ce qui s'est passé avant que la Piéce commence. Elle ouvre par l'arrivée de Léonidas, Général de l'armée de Mithridate, qui sous prétexte d'une alliance avec Cléarque, forme une conspiration contre ce Tyran. Ce projet s'exécute, Cléarque est trahi par Stratocle, qui commande dans la Ville sous ses ordres, & il est massacré par les conspirateurs. Antigéne recouvre sa liberté, & Léonidas, qui aime Aristophile & qui en est aimé, épouse cette jeune personne.

1717.

LA METEMPSICOSE DES AMOURS, OU LES DIEUX COMÉDIENS,

Comédie en vers libres, & en trois Actes, avec trois divertissemens, * *précédé d'un Prologue en vers libres & suivie d'un divertissement, par Monsieur* DANCOURT,

* La Musique des divertissemens est de M. Mouret.

Représentée pour la premiére fois, le Lundi 17 Décembre. (Dix représentations, la derniére le 7 Janvier 1718.)

VOici le compte que l'Auteur du *Nouveau Mercure* rendit de cette Comédie.

1717. Le nouveau Mercure, Decembre 1717. p. 209-213.

« Le 17 (Décembre) les Comédiens » ordinaires du Roy représentérent, » pour la premiére fois, sur leur Théâ- » tre une Piéce en trois Actes, en vers, » (*a*) intitulé : *La Métempsicose des* » *Amours* ou *les Dieux Comédiens*. Elle » est de la composition du Sieur Dan- » court, & la Musique des Intermédes, » de M. Mouret.

» Le fond ou sujet de la fable n'est » autre que Jupiter, qui, galand à son » ordinaire, descend du Ciel pour » cultiver, ou plûtôt pour séduire le « cœur d'une jeune bergere, nommée » Corine, dont il est éperdûment amou- » reux. Il améne à sa suite les divinités » qui peuvent contribuer aux plaisirs de » sa nouvelle maîtresse ; telles que Mer- » cure, Bacchus, Faunus, &c. Le maî- » tre des Dieux, à qui les déguisemens » coutoient si peu, se travestit en hom- » me d'affaires ; par malheur pour lui, » sa maîtresse n'étoit point du siécle, & » son goût n'étoit point à la mode. Elle » aime un simple Berger ; son nom est » Philéne, dont le cœur naïf & tendre, » lui tient lieu de tout, & fait sa félicité.

(*a*) L'Auteur du Mercure oublie de parler du Prologue qui annonce la Piéce, & qui finit par un divertissement.

» Jupiter jouoit d'un grand malheur, » car, peut-être cette fille étoit-elle un » Phénix unique en son espéce. La fata- » lité de l'amour du Dieu ne finit pas » là; Junon est avertie de la sortie ga- » lante de son perfide époux : pour la » traverser, elle prend à son tour la » figure de la tante de la Bergére, &, » sous ce déguisement, conseille à ce » cœur innocent, de se réserver toute » entiére à son Berger, & de tenir ferme » contre la fortune & les présens du Dieu » partisan. Junon revole aux Cieux. » Après cette petite supercherie, qui for- » tifie la petite fille dans ses projets de » constance, la vraie tante paroît, on » la reconnoît par le relâchement de sa » morale auprès de sa niéce. Ce relâ- » chement est d'usage : M. Dancourt a » saisi le vrai des mœurs de pareilles » tutrices. Il seroit à souhaiter que les » images de ce vrai, n'emportassent pas » avec elle certain caractére trop peu » ménagé, qui en diminue le prix. On » ne peut critiquer l'Auteur que sur le » choix de son vrai, non sur l'exposi- » tion qu'il en a donné, qui n'est que » trop en usage. Jupiter, qui en bon » mari, craint le ressentiment de sa » femme, & qu'elle ne soit assez ma- » gicienne, pour lui enlever sa Corine,

1717.

» charge Bacchus d'un anneau constellé ;
1717. » pour en faire présent à sa maîtresse.
» Après bien des façons, elle l'accepte,
» ayant reconnu par expérience, qu'il
» avoit la vertu de rendre invisible qui-
» conque le porteroit à son doigt. La
» jeune fille se sert de la bague contre
» le Dieu-même. Bien plus, elle se souf-
» trait & fait souftraire Philéne par sa
» lumiére magique aux yeux des Argus
» qu'il avoit placé auprès d'elle ; à plus
» forte raison de la tante *moyéneuse*,
» & par son secours, elle a le plaisir de
» se livrer à son amant. Jupiter s'em-
» porte contre les Amours qui l'avoient
» si mal servi : il les accuse du mauvais
» succès de son intrigue. Effectivement,
» ces Dieux fripons s'étoient prêtés aux
» desseins jaloux de Junon. Le maître
» du tonnerre voulant s'en venger, les
» condamne dans sa colére, à mourir
» comme les autres hommes ; & pour
» rendre son arrêt irrévocable, il en
» jure par les eaux du Styx. Devenu
» plus doux ensuite, par un nouvel atta-
» chement, & par les priéres de Vénus,
» il adhére à l'adoucissement que l'*in-*
» *constance* lui propose de mettre à l'ef-
» fet de son serment, qui est que,
» puisqu'il ne peut plus empêcher que
» les Amours ne meurent, il les laisse

» renaître aussitôt dans d'autres cœurs.
» Voilà ce qui fonde la Métempsycose 1717.
» des Amours.

» Cette Piéce est bien écrite, &
» remplie de traits d'esprit variés ; de
» façon qu'on perd de vûe les fautes
» principales, s'il y en a. Jupiter à la
» vérité n'y est pas délicat ; mais il y
» est Partisan.

» Il faut convenir que si cette Co-
» médie a de quoi plaire, elle tire une
» partie de son agrément des fêtes que
» Jupiter ordonne, pour amuser sa chére
» Corine, dans des Jardins enchan-
» tés, où elle est renfermée. La Musi-
» que des Intermédes en est aisée, en-
» jouée, bien caractérisée, & tout-à-
» fait chantante ; aussi est-elle de l'Au-
» teur des *Fêtes de Thalie.* »



1718.

ARTAXARE,

Tragédie, de Monsieur l'Abbé PEL-LEGRIN, (*a*)

Représentée pour la premiére fois, le Mardi 3 Mai : Sixiéme & derniére représentation, le Mercredi 18 du même mois.

CEtte Tragédie n'a été imprimée qu'en 1734. l'Auteur y joignit alors le petit Avertissement que voici.

« La Tragédie d'Artaxare fut repré- » sentée pour la premiére fois le 3 May » 1718. Elle fut interrompue par la ma- » ladie du Sieur Ponteuil, dans le tems » qu'on commençoit à la goûter. Le suc- » cès qu'elle promettoit, engagea les » Comédiens François à prier l'Auteur » de ne la point faire imprimer, attendu » qu'ils avoient dessein de la reprendre » l'hyver d'après : mais la mort du même » Acteur, dont la maladie en avoit » empêché la continuation, en fit re-

(*a*) Personne n'ignore aujourd'hui que M. de la Serre, sous le nom duquel cette Tragédie a été jouée, & imprimée, n'en est pas l'Auteur : c'est un pur effet de sa complaisance ordinaire, & de son amitié pour M. l'Abbé Pellegrin, qui par son état, avoit des raisons très-fortes pour garder l'*incognito*.

» mettre la reprise à un autre tems. C'est- 1718.
» là ce qui en a différé l'impression jusqu'
» qu'ici. On auroit même poussé le délai
» plus loin, si des raisons très-intéres-
» santes n'eussent déterminé l'Auteur à
» l'exposer aux yeux du Public, telle
» qu'on l'a vue dans sa naissance. »

M. de Charny, Auteur des Lettres Historiques sur les Spectacles de Paris, ne manqua pas de parler de cette Piéce, qu'on vit pour lors dans sa nouveauté. Sous les noms d'Artaxare & de Sapor, l'Auteur, dit-il, a donné une Histoire arrivée de notre tems : il n'a rien fait en cela qui ne soit autorisé par de fameux exemples : & sa Tragédie est du même genre que celles de Tiridate & d'Andronic, qui ont paru avec tant d'éclat sur notre Théatre. Ce discours préliminaire est suivi d'un long extrait de l'Ouvrage, où nous renvoyons le Lecteur, qui prendra aussi la peine d'éxaminer, si l'application de la Fable du Poëme, à une Histoire du même tems, est bien juste. L'extrait est terminé par l'éxamen de cinq objections principales, que les Censeurs firent aux premiéres représentations de la Tragédie.

Premiére Lettre Historique sur la Comédie Françoise, p. 50-72.

« 1°. On dit que la Piéce *est trop char-*
» *gée sur le devant*, & que le premier

» Acte ressemble à un troisiéme, ou du
1718. » moins à un second. »

M. de Charny convient qu'il y a quelque chose de vrai dans cette objection, que l'action paroît un peu précipitée, & qu'Arsace passe trop subitement de Sapor à Pharnabase, pour donner un chef à la conspiration.

« 2°. La multiplicité d'incidens a paru un défaut à quelques Connoisseurs, » auprès desquels la simplicité tient lieu » de premier mérite dans une Tragédie. »

La façon dont M. de Charny propose l'objection, fait assez connoître le parti qu'il va prendre: aussi ajoute-t-il, qu'il doute que la simplicité soit un grand mérite dans un Poëme Dramatique: que plus on y agit, & plus on y occupe le Spectateur. Il convient cependant qu'il ne faut pas porter la multiplicité d'incidens, jusqu'à rendre une Piéce confuse. Bérénice est trop simple, & Héraclius trop implexe, il trouve que l'Auteur d'Artaxare s'est également éloigné de la conduite de ces deux Piéces, & cela lui suffit.

« 3°. Pharnabase est si vertueux dans » tout le cours de la Tragédie, qu'il y » a une espece de cruauté à le rendre » malheureux en amour. »

Pharnabase, répond l'Apologiste, n'est pas un Amant vulgaire, il tient plus à l'Héroïsme qu'à l'Amour : cet Héroïsme supposé, continue-t-il, il n'est pas si malheureux qu'on le veut faire croire ; lorsqu'il céde Aspasie à Sapor, il ne fait que se rendre tout entier à sa gloire, & le nouvel éclat qui lui en revient, le console assez des pertes de l'amour. 1718.

« 4°. La Reine expose la vie de » son fils, en le portant à avouer » Arsace de tout ce qu'il a fait à son » insçû.

» 5°. La Lettre d'Arsace ne produit » rien, c'est donc un incident à retran- » cher. »

Nous supprimons les foibles réponses que M. de Charny fait à ces deux derniéres objections, pour passer à la conclusion qui est telle. « Au reste, tous » les Actes sont si remplis d'action, » qu'on ne peut pas dire que le premier » en soit surchargé aux dépens des au- » tres. On a fait d'autres objections, » mais elles m'ont paru si frivoles, que » je les ai négligées ; si l'on en fait de » plus sensées à la reprise de cette Pié- » ce, je vous en ferai part. »

On sera sans doute étonné qu'une Piéce qui a été annoncée avec éloge, jouée avec succès, & dont les représen-

tations n'ont été interrompues que par
1718. la maladie, & la mort d'un Acteur qui étoit chargé du principal rôle, (*a*) n'ait cependant pas reparu au Théatre, mais pour la justification du Public, nous sommes obligés d'ajouter que la réussite de la Tragédie d'Artaxare n'a pas été telle que l'Auteur, & son Apologiste le font entendre. La recette de la premiére représentation n'est montée qu'à 461 liv. 10 sols. Le Jeudi 5 Mai, jour de la seconde, 221 liv. Samedi 7. 204 liv. Lundi 9. 239 liv. 10 sols. Les deux derniéres ont été plus fortes, parce qu'elles ont été données sur le Théatre du Palais Royal les Mercredis 11 & 18 du même mois. La recette de l'une monta à 845 liv. & l'autre à 646 liv. Rien ne ressemble moins à un succès favorable; au fond, en examinant l'Ouvrage sans prévention, on reconnoîtra que le Public

(*a*) Voici quelle étoit la distribution des rôles.

ARTAXARE, *Roy des Perses*, le Sieur le Grand.
ARSINOÉ, *sa femme*, ... Mademoiselle Dangeville.
SAPOR, *fils d'Artaxare*, ... le Sieur Dufrene.
ARSACE, *Prince Parthe*, ... le Sieur Ponteüil.
PHARNABASE, *Favori du Roy*, ... le Sieur Quinault.
ASPASIE, *fille d'Arsace*, ... Mademoiselle Desmare.
CLÉONE, *confidente d'Aspasie*, .. Mademoiselle Sallé.
ARSANE, *un des conjurés*, ... le Sieur Fontenay.
EURYLAS, *Capitaine des Gardes*, le Sieur Dangeville.
ARBATE, *confidente d'Arsace*, .. le Sieur du Boccage.

n'a

n'a pas eu tort de l'oublier : le plan en est fort embrouillé, la conduite mal arrangée, & la versification assez foible. A l'égard des personnages, Artaxare n'a ni la dignité, ni l'esprit du Restaurateur de l'empire des Perses. Sapor est un étourdi, qui ne sçait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il veut. On en pourroit dire autant d'Arsace, si l'on ne reconnoissoit en lui une envie extrême de conspirer ; mais il forme si mal ses projets, que malgré le secours d'une flotte, qui tombe des nues, il succombe, & devient à la fin la victime de sa trahison. Pharnabase n'est pas un assez habile ministre pour gouverner une telle Monarchie, & n'a point assez d'amour pour paroître aussi généreux ; encore est-il plus d'une fois prêt à démentir ce caractére. Il ne reste plus qu'Aspasie & la Reine : la premiére est une sotte, qui obéit sans discernement, & l'autre est non seulement inutile, mais fait même un mauvais effet dans la Piéce. 1718.

En 1734. M. l'Abbé Pellegrin fit, comme on l'a déja dit, imprimer cette Piéce : il en composa un extrait qu'il inséra dans le Mercure de France, * & par lequel il explique les raisons qui l'ont déterminé à la faire paroître. « La » ressemblance, (dit-il) qui se trouve

* Mercure de France, Mars 1734. pages 512-524.

1718. » entre le cinquiéme Acte d'*Adélaïde* » & celui d'*Artaxare*, a, dit-on, frappé tout le monde; on n'accuse pas » l'Auteur d'Adélaïde d'avoir imité un » dénouement qui a produit un si grand » intérêt dans les représentations de » l'une & de l'autre Tragédie; le hazard forme des combinaisons plus » frappantes; mais comme la malignité de la censure pourroit faire » pancher du côté le plus défavorable; l'Auteur d'Artaxare à crû qu'il » ne pouvoit mieux se justifier de tout » soupçon, qu'en faisant voir que sa » Tragédie existoit seize ans avant celle » d'Adélaïde. »

Le Lecteur nous permettra de renvoyer cette discussion à l'article de cette derniére Piéce, sous l'année 1734.



DU VENDREDI IX. SEPTEMBRE, 1718.

IPHIGE'NIE

Avec quelque chose d'extraordinaire qui n'a jamais paru, & qu'on ne verra peut-être jamais, &

CRISPIN RIVAL DE SON MAISTRE.

» LEs Comédiens annoncérent par » leurs Affiches pendant quatre ou » cinq jours; qu'ils représenteroient le » neuviéme Septembre, *la Tragédie » d'Iphigénie, où l'on verroit quelque » chose d'extraordinaire qu'on n'avoit » point encore vû, & qu'on ne ver- » roit peut-être jamais.* Vous ne pou- » vez vous imaginer combien cette Af- » fiche fit faire de raisonnemens & de » conjectures, pour tâcher de deviner » quel pouvoit être cette chose extraor- » dinaire; enfin ce jour tant attendu & » désiré arriva; on joua en effet Iphi- » génie, & voici historiquement tout ce » qui se passa à cette représentation.

Première Lettre Historique sur la Comédie Françoise, par M. de Charny. p. 77.

» L'assemblée fut aussi nombreuse » qu'elle pouvoit être, puisque la recette » monta à mille écus. * Tout étoit si » plein qu'on ne pouvoit se remuer, » cette gêne commença à indisposer

* 3400. liv.

1718. » l'assemblée. Les gens du Parterre qui se
» trouvoient les plus incommodés, en-
» trerent d'abord en mauvaise humeur,
» & demanderent qu'on commençât;
» mais comme ceux qui avoient loué des
» loges entiéres ne se pressoient pas de
» venir, & que d'ailleurs l'heure ordi-
» naire pour commencer n'étoit pas en-
» core arrivée, on ne fit aucune attention
» à leurs impatiences; ce que voyant, ces
» mécontens, ils prirent le parti de cher-
» cher un amusement; un jeune hom-
» me qui n'avoit pû trouver aucune pla-
» ce, leur en fournit un, en s'avisant
» d'aller chercher une chaise, & de se
» camper pour sa commodité sur le bord
» du Théatre; mais par malheur se cam-
» pa-t-il de la sorte; car sitôt qu'il y fut,
» ils le prirent à tâche, & criérent com-
» me des furieux, *à la chaise, à la*
» *chaise*, & voyant qu'il tenoit bon,
» ils redoublerent leur bacchanale, & fi-
» rent tant de bruit, que le jeune homme
» ayant perdu contenance, prit le parti
» de se lever, & s'enfonça sagement
» dans la presse; cette action fut suivie
» d'un *ha* général: d'éclats de rire qui
» ressembloient assez à des hurlemens,
» & des claquemens de mains. Enfin
» on leva les lustres, & le Grand qui
» représentoit Agamemnon ouvrit la

» Scène. Comme on ne vit rien en lui que » de très-ordinaire, & qu'on n'étoit ve- » nu que pour l'extraordinaire promis, » le Parterre ne jugea pas à propos de » l'écouter; les autres Acteurs qui pa- » rurent dans le premier & le second » Acte, eurent à peu près le même sort, » ce qui obligea les Comédiens de re- » trancher le troisiéme, & de venir à » la chose extraordinaire qui ne devoit » paroître que dans les quatriéme & cin- » quiéme: nous voici donc à cette chose » extrordinaire, ou plûtôt nous voici à » l'accouchement de la montagne, puis- » que ce n'étoit qu'un changement » d'Acteur, où le Public perdit infini- » ment, je veux dire que l'on vit pa- » roître à la place de le Grand, & de » Dufresne, la Thorilliere & Poisson: » le premier représentant Agamemnon, » & le second Achille. A la vérité, cette » mascarade fit d'abord rire les Spec- » tateurs: mais insensiblement la joie » se changea en tristesse: les éclats de » rire dégénérerent en baillemens, & les » huées alloient succéder aux claquemens » des mains, quand les Comédiens, » qui prévinrent l'orage, firent cesser » cette mascarade, & empêcherent de » jouer le cinquiéme Acte: ainsi, com- » me ils avoient déja supprimé le troi-

1718.

» fiéme, & tronqué le premier & le
1718. » fecond; on peut dire qu'ils ne joue-
» rent tout au plus que deux Actes &
» demie de cette Tragédie. Au reste,
» quelque manvais fuccès qu'ait eu cette
» plaifanterie, la Thorilliére n'a pas
» laiffé d'en profiter en fon particulier;
» puifque les Connoiffeurs font conve-
» nus que fi les Spectateurs n'avoient
» point été remplis de l'idée de fon ieu
» comique, ils l'auroient certainement
» goûté dans le férieux. »

Le Dimanche 11 Septembre, les Comédiens annoncerent la même Piéce, que des perfonnes de confidération leur avoient demandée : le Sieur *Poiffon* joua le rôle d'Achille, & le Sieur *la Thorilliére* auffi celui d'Agamemnon dans les deux derniers Actes; mais la recette ne monta qu'à 500 livres.



1718.

L'ÉCOLE DES AMANS,

Comédie en trois Actes, & en vers, par M. JOLLY, (Auteur vivant,)

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Bajazet*, le Mardi 18 Octobre. (Quatorze représentations, la derniére le 14 Novembre suivant.)

LE succès de cette Piéce ne fut point balancé; une approbation générale du Public la plaça au rang de celles à qui il accorde son suffrage. L'Auteur des *Lettres Historiques sur les Théatres de Paris, Lettre premiére*, pag. 84-88. en rendit le compte suivant.

« Les Comédiens François ont représentée pour la premiére fois, le 18 » Octobre, (1718.) l'*Ecole des Amans*, » Piéce nouvelle en trois Actes & en » vers. Un conte de Fées intitulé, *Le* » *Palais de la vengeance*, servit de » plan pour une petite Piéce représentée » à la Foire Saint Germain 1716. (a) » sous le titre de l'*Ecole des Amans*, » & celle-ci a donné lieu à la Comé-

(a) Piéce en un Acte & en Vaudevilles de M. le Sage, représentée à la Foire Saint Germain au mois de Mars 1716.

1718. » die en question. (a) Voici en peu de » mots quel en est le sujet. Deux jeunes » amans qui ont une forte tendresse l'un » pour l'autre, prennent le parti de se » retirer à une maison de Campagne, » afin que leur amour ne soit distrait, » ni traversé, comptant que la vûe de » ce qu'on aime suffit pour rendre heu- » reux. Mais au bout de quelque tems » ils s'apperçoivent de leur erreur. La » trop grande facilité qu'ils ont de se » voir, rallentit insensiblement leur ar- » deur; le dégoût succéde à ce rallen- » tissement, & peu s'en faut enfin qu'ils » ne viennent à se haïr autant qu'ils se » sont aimés; vous jugez bien qu'étant » dans ces dispositions, chacun souhaite » de son côté une rupture; mais un reste » de bienséance les retient, ce qui don- » ne le tems de revenir à celui qui leur » avoit prêté son château, pour l'exé- » cution de ce beau projet, & qui avoit » été obligé de les y laisser pour quel- » ques jours. Nos amans charmés de son » retour, lui font chacun dans leur parti- » culier un sincere aveu du changement » de

(b) L'Auteur des *Lettres Historiques*, &c. se trompe, le sujet de l'Ecole des Amans de M. le Sage, est tiré à la vérité du Conte des Fées, intitulé: *Le Palais de la vengeance*, mais la Comédie de M. Jolly n'y a d'autre ressemblance que par le titre.

» de leur cœur ; celui-ci, qui avoit quel- » que dessein sur la Dame, (mais en tout » bien & en tout honneur) est charmé » de ce changement, & se charge volon- » tiers de la commission qu'ils lui don- » nent de les en instruire, en leur ren- » dant pour cet effet des lettres qu'ils » s'écrivent réciproquement, dans les- » quelles il est parlé de l'amour en fort » mauvais termes. L'amant qui s'étoit » flatté que son changement causeroit » une peine mortelle à sa maîtresse, & » qui n'avoit différé de le lui apprendre » que pour s'épargner les reproches dûs » à sa légéreté, est bien surpris de voir » qu'elle avoit fait autant de chemin » que lui ; sa vanité en est piquée, & sa » tendresse en renaît. La Dame, dont » l'amour propre est entiérement satis- » fait par le retour de ce volage, bien » loin de tomber dans le même incon- » vénient, se rit de sa douleur, & pour » achever de le punir, elle épouse le » Maître du Château. Quoique ce sujet » soit très-simple dans le sens que l'Au- » teur l'a pris, & ne fournisse pas beau- » coup d'action, M. Jolly a suppléé à » ce petit défaut par des portraits char- » mans, des pensées brillantes, & des » sentimens si naturels, que personne » ne peut disconvenir que le cœur hu- 1718.

» main n'y soit parfaitememnt bien
1718. » peint. Joignez à tout cela un comique
» noble, une versification aisée, des ex-
» pressions pures, qui ne sont suscep-
» tibles d'aucunes mauvaises équivo-
» ques, vous conviendrez que cet assem-
» blage doit composer une très-jolie
» Piéce : aussi a-t-elle été trouvée telle,
» & si universellement applaudie, que
» j'en ai vû peu dans ce genre, qui ayent
» eû un si grand succès. »

L'Auteur du *Nouveau Mercure* ne parla pas moins avantageusement de cette Comédie, que celui des Lettres Historiques sur les Spectacles de Paris. Nous empruntons ses termes.

Nouveau Mercure, Octobre 1718. *pages* 123. & *suiv.*

« Le 18 Octobre (1718.) les Comé-
» diens François représentérent avec
» succès, pour la premiére fois l'*Ecole
» des Amans*, Comédie en vers & en
» trois Actes, *M. Jolly*, qui en est l'Au-
» teur, a détrompé le plus grand nom-
» bre des partisans de la Foire, qu'on
» ne pouvoit plus divertir présentement
» le Public qu'à force de pointes, de plai-
» santeries & d'équivoques. Ces Mes-
» sieurs, depuis la représentation de l'E-
» cole des Amans, sont revenus pour la
» plûpart de ce préjugé si fatal au bon
» goût, & au progrès de la véritable
» Comédie : ils conviennent même à

» présent, que si les Auteurs du tems » avoient assez de talens, pour orner la » Scéne Françoise de piéces de ce caractére, les Spectacles de la Foire seroient » bientôt déserts, ou peu fréquentés, » &c. » A la suite de ce début, l'Auteur du nouveau Mercure, donne un extrait circonstancié de la Comédie de l'Ecole des Amans. Contentons-nous de marquer les noms des personnages de cette Piéce, & des Acteurs qui les ont alors représentés. 1718.

LUCILE, *jeune Veuve*, Mademoiselle Dangeville.

VALÉRE, *Amant de Lucile*, M. Quinault l'aîné.

ERASTE, *ami de Valére*, M. Poisson, fils.

LISETTE, *Suivante de Lucile*, Mademoiselle Desmare.

SCAPIN, *Valet d'Eraste*, M. Poisson, pere,

FRONTIN, *Valet de Valére*, M. Duchemin.

Le Mercredi 4 Avril 1731. la Comédie de l'Ecole des Amans fut remise au Théatre (*a*), & reçue du Public avec

(*a*) La Comédie de l'Ecole des Amans eut quatorze représentations à sa reprise, ainsi qu'à sa nouveauté au Théatre en 1718.

autant d'agrémens qu'en 1718. le Mercure de France annonça cette remise de la façon suivante. « On a remis au Théâ-
1718. » tre la Comédie en vers & en trois Actes » de l'*Ecole des Amans*, qu'on revoit » avec un extrême plaisir; car outre que » c'est un très-bon Ouvrage, dont les » honnêtes gens & les gens d'esprit & » de goût font beaucoup de cas, on » peut dire que cette Piéce est jouée » dans sa plus grande perfection. Le » *Sieur Quinault* y joue *le principal* » *rôle*, & le *Sieur Grandval*, celui de » *son Rival.* Les Demoiselles *Labat* & » *Quinault*, y remplissent ceux de *la* » *Maîtresse* & de *la Suivante*, & les » *Sieurs Poisson & Montménil* jouent » *les deux Valets.*

» Il vient de paroître une nouvelle » édition de cette Piéce chez Chau» bert, Quai des Augustins, qui doit » faire honneur au Libraire, non seule» ment par la correction, mais par la » beauté du papier & la netteté des » caractéres.

Le Nouvéliste du Parnasse signala son amitié pour M. Jolly dans sa douziéme Lettre, *pages* 296, 297. » On a remis, » (dit ce Journaliste) sur le Théâtre » François, l'*Ecole des Amans*, Co» médie en vers de M. Jolly. Cette Piéce

» qui fut jouée en 1718 pour la pre- 1718.
» miére fois, fut généralement applau-
» die; le Public justifie par de nou-
» veaux applaudissemens le mérite de
» cette Piéce, remplie de traits vifs
» & agréables; l'Auteur moins indul-
» gent que le Parterre, a fait plusieurs
» changemens dans les vers. Chaubert
» vend cette Comédie revûe & corri-
» gée; cette édition sera d'autant plus fa-
» vorablement reçue, que la premiére,
» devenue rare, est pleine de fautes. »

Le Journaliste ne s'en tint pas à ces éloges, il crut en devoir davantage; ainsi dans sa quinziéme Lettre, *pages* 369-372. il rappella cette Piéce dans les termes suivans. « Je ne puis m'empê-
» cher de vous parler encore de l'*Ecole*
» *des Amans*, Comédie de M. Jolly.
» Non seulement elle plaît dans la repré-
» sentation, mais encore à la lecture.
» L'Auteur nous apprend dans l'aver-
» tissement, qu'il a refondu plusieurs
» vers & rétabli des rimes qui n'étoient
» point exactes: voici une réfléxion
» qu'il fait à ce sujet, & où brille sa
» modestie, vertu que certains Poëtes
» font gloire de mépriser.

» *Je sçai*, dit-il, *que de célébres*
» *Poëtes Modernes, se croyent en droit*
» *de regarder la rime comme un vain*

1718. » *ornement, dont notre Poësie peut se*
» *passer, ou plûtôt comme une servitude*
» *incommode, dont il sied bien à des*
» *esprits supérieurs de secouer le joug:*
» *présomption qui seule les affranchit*
» *d'une régle que nos plus grands Maî-*
» *tres ont respectée. Pour moi, j'ai suivi,*
» *autant qu'il m'a été possible, l'exem-*
» *ple de ceux-ci, étant bien persuadé*
» *qu'un Auteur, dont les Ouvrages ne*
» *sont pas sans défauts, doit au moins*
» *faire ensorte qu'on ne puisse pas lui*
» *reprocher la négligence ou la singu-*
» *larité.*

» M. Jolly regardant avec raison la
» philosophie comme la culture de l'es-
» prit, & la Comédie comme la philo-
» sophie en masque, n'a jamais séparé
» l'utile & l'agréable. Permettez-moi de
» vous tracer en peu de mots le plan de
» la Piéce. (a)

» Valére & Lucile s'aiment tendre-
» ment; mais leurs amours sont trou-
» blés par la présence d'un Tuteur sévé-
» re; heureusement des procès l'appel-
» lent en Basse-Normandie: nos Amans
» mettent cette abscence à profit, &

(a) Ce second extrait de l'*Ecole des Amans*, loin d'être une répétition du premier, servira au contraire à lui donner plus de clarté, & par conséquent à en former un plus complet.

» comptant sur une constance éternelle, » ils prennent la résolution de se retirer » dans le Château d'Eraste, ami de Valére. Lisette, Suivante de Lucile, & » Frontin, Valet de Valére, singes de » leurs Maîtres, se mettent à faire l'amour. Mais la passion de Valére & de » Lucile s'affoiblit bientôt, un mois » suffit pour l'éteindre; dans cet intervale Géronte, Tuteur de Lucile, » meurt; Eraste, ami de Valére, vient » annoncer cette nouvelle, & démêlant subtilement la fin de cette belle » passion, il met en œuvre son habileté pour épouser Lucile, qui est un » riche parti; au moment que Valére » voit un rival, son amour endormi se » réveille; mais inutilement. Lucile » épouse Eraste; & Scapin, qui de Valet de Géronte, l'est devenu d'Eraste, » se marie avec Lisette. Tous les Acteurs » de cette Piéce sont amoureux sans » qu'ils se ressemblent. La passion de » Lucile est vive, mais peu durable; » celle de Valére a besoin d'un rival » pour être animée; l'amour d'Eraste est intéressé; Lisette, quoique » friande de plaisir, cache son jeu, » & paroît plus occupée du soin d'avoir un mari; Frontin aime en Valet, qui se plaît encore plus à boire:

1718.

1718. » enfin Scapin joue le rôle d'amant dé-
» licat & jaloux ; mais cette délicatesse
» est fugitive, & ne jure point avec
» sa profession. En vérité, on ne peut
» qu'admirer le contraste des caractéres.
» D'ailleurs la Piéce est bien écrite, &
» la versification très-correcte. »

M. Jolly, durant le cours des représentations de sa Piéce en 1718. adressa une Ode à Mademoiselle Desmare, (a) pour la remercier de ce qu'elle avoit bien voulu jouer le rôle de Suivante dans sa Comédie : M. Quinault, qui n'avoit pas moins brillé dans le rôle de Valére, auroit dû recevoir une pareille marque de reconnoissance ; disons plus, tous les Acteurs de cette Comédie, (chacun dans son genre) donnérent lieu à M. Jolly, d'exercer, en leur faveur, tous les efforts de sa rime Poëtique.

(a) Cette Ode se trouve dans le nouveau Mercure, Octobre 1718. p. 131-133.



1718.

ŒDIPE,

Tragédie de Monsieur AROUET DE VOLTAIRE, (Auteur vivant,)

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 18 Novembre. (Trente représentations, la derniére le Samedi 21 Janvier 1719.)

VOici le coup d'essai d'un jeune Poëte, & cependant un des chef-d'œuvres du Théatre François. . . . . Mais les justes louanges que nous pourrions donner à cette Tragédie, ne seroient tout au plus qu'une répétition de celles que le Public lui a donné & lui donne encore tous les jours, contentons-nous, comme Historiens, de rendre un compte exact des faits qui regardent cet Ouvrage.

Pour donner un ordre à ces mêmes faits, il nous paroît nécessaire de rapporter ici quelques endroits d'une Lettre adressée au R. P. Porée, Jésuite, par M. de Voltaire, en lui envoyant une nouvelle edition de sa Tragédie d'Œdipe.

« Je vous envoye, mon R. P. la nou-
» velle édition qu'on vient de faire de la
» Tragédie d'Œdipe. J'ai eu soin d'effacer,

Œuvres de M. de Voltaire, édition de 1731.

1718. » autant que je l'ai pû, les couleurs fa-
» des d'un amour déplacé, que j'avois
» mêlées malgré moi, aux traits mâles
» & terribles que ce sujet éxige.

» Je veux d'abord que vous sçachiez,
» pour ma justification, que tout jeune
» que j'étois quand je fis l'Œdipe, (a) je
» le composai à peu près tel que vous
» le voyez aujourd'hui. J'étois plein de
» la lecture des Anciens & de vos le-
» çons, & je connoissois fort peu le
» Théatre de Paris; je travaillai à peu
» près comme si j'avois été à Athénes.
» Je consultai M. Dacier, qui étoit du
» pays. Il me conseilla de mettre un
» chœur dans toutes les Scènes à la ma-
» niére des Grecs. C'étoit me conseiller
» de me promener dans les rues de Paris
» avec la robe de Platon. J'eus bien de
» la peine seulement à obtenir que les
» Comédiens de Paris voulussent exé-
» cuter les chœurs, qui paroissoient trois
» ou quatre fois dans la Piéce; j'en eus
» bien davantage à faire recevoir une
» Tragédie presque sans amour. Les Co-

(a) » L'Auteur composa cette Piéce à l'âge de dix-
» neuf ans. Elle fut jouée en 1718..... Ce fut le
» Sieur Dufrene, célébre Acteur, de l'âge de l'Au-
» teur, qui joua le rôle d'Œdipe; Mademoiselle Des-
» mare, très-grande Actrice, joua celui de Jocaste.
(*Avertissement de M. de Voltaire sur sa Tragédie d'Œdipe, édition de 1751.*)

1718.

» médiennes se mocquerent de moi, » quand elles virent qu'il n'y avoit point » de rôle pour l'*Amoureuse*. On trouva » la Scéne de la double confidence entre » Œdipe & Jocaste, tirée en partie de » Sophocle, tout-à-fait insipide. En un » mot les Acteurs...... refusérent de » représenter l'Ouvrage. J'étois extrê» mement jeune, je crus qu'ils avoient » raison. Je gâtai ma Piéce pour leur » plaire, en affadissant par des senti» mens de tendresse un sujet qui le com» porte si peu. Quand on vit un peu » d'amour, on [illegible] moins mécontent de » moi; mais on [illegible]voulut point du tout » de cette grande Scéne entre Jocaste » & Œdipe; on se mocqua de Sophocle » & de son imitateur. Je tins bon, je dis » mes raisons, j'employai des amis. En» fin ce ne fut qu'à force de protection » que j'obtins qu'on joueroit Œdipe.... » On me regardoit d'ailleurs comme un » téméraire d'oser traiter un sujet où » Pierre Corneille avoit si bien réussi. » On trouvoit alors l'Œdipe de Cor» neille excellent, je le trouvois un fort » mauvais Ouvrage, & je n'osois le » dire. Je ne le dis enfin qu'au bout » de douze ans, quand tout le monde » est de mon avis. Il faut souvent bien » du tems pour que justice soit exacte» ment rendue. »

Un ami de M. Voltaire, avoit com-
1718. posé une espéce de Préface Historique, qui devoit être placée à la tête d'une quatriéme ou cinquiéme édition de la Tragédie d'Œdipe : pour des raisons que nous ignorons, cette Préface est restée manuscrite, mais comme il s'y trouve des faits curieux sur la Tragédie qui fait le sujet de cet article, nous allons en extraire quelques passages.

« ..... J'étois déja ami de M. de » Voltaire dès l'année 1716. lorsque li- » sant avec lui l'Œdipe de Sophocle, ce » chef-d'œuvre de la Gréce, l'admiration » que nous conçûmes pour quelques en- » droits du troisiéme & du quatriéme » Acte, malgré les fautes dont j'ose dire » qu'ils sont pleins, l'engagea à faire » deux Scénes à l'imitation de Sopho- » cle. Ces deux Scénes sont les deux » premiéres du quatriéme Acte, qui » commence ainsi.

Non, quoi que vous disiez, mon ame inquiétée, &c.

» Les deux Scénes faites, il osa entre- » prendre de faire la Tragédie entiére. » Je lui en représentai la difficulté : je » trouvois dans l'Histoire d'Œdipe quel- » que chose de si différend de nos » mœurs, & un tragique si atroce, & » qui d'ailleurs sembloit tellement re-

1718.

» jetter tout épisode, que je ne voyois » pas qu'on pût de ce sujet faire une » Piéce en cinq Actes, de la longueur » que notre Théatre exige ; mon ami » étoit fort résolu à ne point faire entrer » d'intrigue d'amour dans son Ouvrage, » il vouloit introduire un chœur qui » eut quelque intérêt dans la Piéce, & » qui parut seulement dans quelques oc- » casions. Nous allâmes ensemble consul- » ter M. Dacier sur ce projet. M. Dacier » détourna fortement le jeune Auteur » de ce dessein. Il nous dit que le chœur » est le fondement de la Tragédie, & » qu'il falloit absolument qu'il fut tou- » jours sur le Théatre. Nous lui repré- » sentâmes les inconvéniens de sa pro- » position, il demeura ferme dans son » opinion. Il nous assura que nous n'a- » vions aucune bonne Tragédie en Fran- » ce, par la raison que le chœur étoit » banni de nos Piéces. Il nous dit qu'il » avoit fait en dernier lieu revenir M. » Racine à ce sentiment. Et il écrivit » depuis à M. de Voltaire une longue » lettre que j'ai entre les mains, par la- » quelle il l'exhorte à ne point traiter » Œdipe, ou à mettre le chœur dans » toutes les Scénes.

» M. Dacier, par un malheur assez » ordinaire à bien des Sçavans, con-

1718. » noiſſoit mieux les Grecs que les François, il n'avoit pas aſſiſté dix fois en ſa vie à nos *Spectacles*. Cependant il faut les fréquenter pour en parler, & j'oſe dire que tous ceux que leur humeur, leur peu de fortune, ou leur état ont empêché de voir nos Piéces, n'en ont jamais parlé bien juſte.

» Mais revenons à notre Œdipe. Le jeune Auteur compoſa le rôle de *Philoctéte*, à peu près tel qu'il eſt imprimé aujourd'hui dans cette nouvelle édition, excepté que ce perſonnage reparoiſſoit encore au cinquiéme Acte. La Piéce étant dans cet état, il alla la lire aux Comédiens. Il y avoit une très-nombreuſe aſſemblée de perſonnes diſtinguées. Mais les Comédiens ne crurent pas que cet Ouvrage put jamais être ſupporté...... Deux fameux Acteurs, dont l'un ſe nommoit Beaubour, & l'autre Ponteüil, accoutumés à jouer dans l'Œdipe de Corneille, refuſérent abſolument. En général, tout le monde trouvera ſi téméraire qu'un jeune homme osât traiter le même ſujet dans lequel Corneille avoit réuſſi, que mon ami, par mon conſeil, retira ſon Ouvrage.

» Il eut malheureusement assez de » loisir pour le gâter, car n'ayant au- 1718.
» cune expérience, & né très docile, il » crut ce qu'on lui disoit. Il répandit » dans le rôle de Philoctéte une vingtaine de vers d'amours très-déplacés. » A la vérité, les Connoisseurs approuvent certains traits, quoiqu'un peu » passionnés de Jocaste, plus pardonnables dans une femme que dans un » Héros. . . . . . En un mot, je n'ai jamais été choqué que Jocaste ait aimé » autrefois Philoctéte, & que ce Héros » accusé du meurtre de Laïus, augmente le trouble de cette Princesse; mais » ce que je ne pouvois souffrir, & ce » que j'ai dit souvent à l'Auteur, avec » la liberté que me donnoit l'amitié, » c'est que Philoctéte ne revient à Thébes que par amour pour Jocaste. . . . » Mais enfin je suis témoin qu'on lui fit » croire que cette affecterie étoit nécessaire pour réussir au Théatre François. Ce fut beaucoup qu'il eut le courage de ne point toucher à la Scéne » du Grand Prêtre, & aux deux derniers Actes. Enfin Beaubour s'étant » retiré du Théatre, & Ponteüil étant » mort, de nouveaux Acteurs hazardérent de se charger du nouvel Œdipe. » Il y eut une foule incroyable à la

1718. » Comédie, pour voir ce que pouvoit » être cet Œdipe, composé par un jeune » homme..... La Piéce fut très bien » éxécutée par *Mademoiselle Desmare*, par les *Sieurs Dufresne*, *Le Grand*, &c.

» Le Public, malgré le préjugé qui » a rendu l'amour maître du Théatre, » désaprouva unanimement ce récit de » tendresse, si peu convenable à Philoctéte, & quoique les vers en fussent » applaudis, cette faute n'en fut pas » moins sentie. Tout le reste pour lequel » on avoit tant craint, le chœur, le » Grand Prêtre, toutes les imitations » de Sophocle, enfin la hardiesse de faire » reparoître Jocaste avec Œdipe au cinquiéme Acte, tout cela, dis-je, excita » la terreur & la pitié, qui sont l'ame » de la Tragédie. La Piéce fut universellement applaudie..... Le Public se » révolta seulement de voir Philoctéte » qui reparoissoit à la fin, il devenoit-là, un personnage trop étranger, & » on fut obligé de le faire partir au troisiéme Acte, ce qui étoit se tirer d'une » faute par une faute encore plus grande, comme mon ami en convenoit, &c. »

Ce seroit ne donner qu'imparfaitement l'Historique de la Tragédie d'Œdipe,

dipe, si aux articles précédens, on ne joignoit ceux des Mercures & de plusieurs Journaux Littéraires, qui ont parlé de cette Piéce avant & depuis sa représentation au Théatre; ensuite on rendra compte des critiques & des apologies de cette même Tragédie. 1718.

Dès le mois de Janvier 1717. *le nouveau Mercure* annonça cette Piéce, qui avoit été reçue le Mardi 19 du même mois. Voici ses termes : « Il » sembleroit que la raison principale » qui a fait disparoître si promptement » *Sophonisbe* (*a*) de notre Théatre, » devroit servir d'avertissement à tout » Auteur, qui veut remanier les sujets employés par Pierre Corneille. » Cependant M. *Arouet*, assez connu » par quantité de petits morceaux de » Poësies enjouées, ne désespére pas de » nous amuser plus sérieusement, en » donnant de nouvelles couleurs à Œdipe. Il a orné ce sujet de maniére, que » dans toutes les assemblées où il en a » fait la lecture, les partisans des Anciens disent qu'elle ne le céde pas à » l'original même de Sophocle, & quelques Modernes, qu'elle est beaucoup » au-dessus de celle de Corneille. «

Nouveau Mercure, Janvier 1717. p. 246-247.

(*a*) Voyez ci-dessus l'article de cette Tragédie, sous l'année 1716.

1718.

Le Nouveau Mercure, Novembre 1718. p. 165-166.

» On représenta (sur le Théâtre François) pour la premiére fois, le 18 Novembre, la Tragédie nouvelle d'Œdipe, par M. Arouet : je crois devoir attendre le mois prochain pour en donner l'extrait. Pierre Corneille, comme on le sçait, a traité le même sujet ; mais sans faire tort à ce grand homme, si respectable par tant d'endroits, on peut dire que la Piéce du jeune Auteur a paru plus nette, & moins chargée d'événemens que la sienne. Après tout, il faut l'avouer, les fautes de Corneille étoient des préceptes pour M. Arouet, & des préceptes d'un usage sûr. Ainsi ce n'est pas en les évitant ces fautes, qu'il a le plus montré son habileté, puisqu'on ne sçait pas ce qu'il en seroit arrivé, si le peu de succès d'un autre, ne lui avoit été comme un exemple du mieux. Il brille cependant tant d'art & tant de génie dans la nouvelle Piéce, qu'on n'est peut être pas bien fondé à croire qu'il ait eu besoin que celle de Corneille ait précédé la sienne. Nombre d'honnêtes gens & de bon goût, disent que cette Tragédie est admirable ; tous les Spectateurs en général l'estiment beaucoup, & tous les Caffés la critiquent : les plus beaux Ou-

» vrages n'ont jamais eu un ſort plus » avantageux. »

1718.

M. de Voltaire ayant fait imprimer ſa Tragédie d'Œdipe, voici le compte que le nouveau Mercure en rendit.

Le Nouveau Mercure, Mars 1719. pag. 104. & ſuivantes.

« On vend à Paris chez Pierre Ribou, &c. un Volume *in*-8°. contenant la nouvelle Tragédie d'Œdipe de M. de Voltaire, avec pluſieurs lettres critiques de l'Auteur, tant ſur l'Œdipe de Sophocle, que ſur celle de Corneille & la ſienne propre.

» Le grand accueil, dont le Public a honoré la nouvelle Tragédie d'Œdipe, au Théatre François, n'a point fermé les yeux de l'Auteur aux défauts de ſa Piéce; il a la générosité de ne vouloir tirer aucun avantage du zéle outré d'un certain Peuple qui faiſoit hommage à cette Tragédie, comme à une Piéce parfaite à tous égards. M. de Voltaire détrompe ces Meſſieurs, en leur décelant lui-même pluſieurs défauts de ſon Ouvrage, avec un courage qui n'a d'éxemples que chez les Auteurs du premier ordre.

» Il eſt important à un Auteur du premier ordre, de s'être bien perſuadé que rien n'échappe aux yeux du Public; que non ſeulement ce Public voit autant que lui, mais beaucoup

1718. » au-delà : que toutes ses négligences se» ront senties ; que toutes ses fautes se» ront censurées..... On n'a pas méconnu les vrais défauts du nouvel Œdipe ; mais on a crû devoir faire grace à ces défauts en faveur des beautés infiniment dominantes qui les rachétent. M. de Voltaire semble croire que le Public n'a apperçu dans sa Piéce que le petit nombre de défauts sur lesquels il passe condamnation dans sa propre critique ; c'est pourquoi je vais lui dénoncer entre toutes les remarques critiques que j'ai recueillies de côté & d'autre, celles qui m'ont paru les plus censées. Je juge assez bien de lui, pour me promettre qu'il me sçaura gré de les avoir fait passer jusqu'à lui. »

Remarques Critiques sur la nouvelle Tragédie d'Oedipe, dénoncées à M. de Voltaire. Le nouveau Mercure, mois de Mars 1719. *pag.* 107-123. Ces remarques consistent en six différentes observations sur la conduite de cette Tragédie. Il y a quelques réfléxions censées dans ces remarques, mais en général elles sont prolixes & peu recherchées.

Cette premiére critique nous engage à rendre compte en peu de mots, de Piéces dans lesquelles on a porté un

jugement de la Tragédie d'Œdipe.

1718.

Lettre critique sur la nouvelle Tragédie d'Oedipe, in-8°. *Paris, Joseph Mongé*, 30 *pages*. L'Auteur donne beaucoup de louanges à M. de Voltaire, & en même-tems reprend avec politesse plusieurs défauts, qu'il a crû appercevoir dans cette Tragédie : il blâme surtout l'épisode de Philoctéte, & la fin du troisiéme Acte de cette Piéce, qu'il croit n'être point assez séparé du quatriéme, &c.

Lettre à M. de Voltaire sur la nouvelle Tragédie d'Oedipe, Paris, Charles Guillaume, in-8°. 35 *pages*. Cette Lettre est écrite avec une partialité si marquée contre la Piéce, qu'elle approche beaucoup de la satyre.

*Critique de l'Oedipe de M. de Voltaire, par M. le G*** Paris, Gandouin, Aubert & Saugrain*, in-8°. 36 *pages*. Le stile de cette brochure est un peu pesant, & par conséquent la plaisanterie qui en fait la base, peu fine.

Apologie de Sophocle, ou Remarques sur la troisiéme Lettre critique de M. de Voltaire, Paris, Antoine Urbain Coutelier, in-8°. 30 *pages*. Cette apologie ne roule que sur quelques passages de Sophocle, que M. de Voltaire a cité & critiqué au sujet de sa Trage-

1718. die ; l'Auteur de l'Apologie défend du mieux qu'il peut ces passages.

*Apologie de la nouvelle Tragédie d'Oedipe, par M. M **** Avocat au Parlement, Paris, Pierre Huet,* in-8°. 19 *pages*. Cette petite brochure est si foiblement écrite, & si remplie de termes peu mesurés sur les personnes qui ont critiqué la Tragédie d'Œdipe, que c'est lui faire grace que de passer à une autre Piéce.

*Réponse à l'Apologie du nouvel Oedipe, par M. M *** Paris, Jerôme Trabouillet & la Veuve Pissot,* in-8°. 23 *pages*. Voici le début de cette réponse. « Ayant lû par hazard une feuille » volante imprimée, qui a pour titre : » *Apologie de la nouvelle Tragédie* » *d'Oedipe*, je n'ai pû croire que l'Au- » teur l'ait communiqué à M. de Vol- » taire, qui est trop éclairé pour remet- » tre ses intérêts en de si mauvaises » mains, je suis même persuadé que M. » de Voltaire ne sçaura pas fort bon » gré à M. M *** de l'avoir si mal dé- » fendu, sans en avoir été prié. Les ter- » mes injurieux dont cet opuscule est » rempli, me font préjuger que la sa- » tyre seroit plus son fait que l'apologie. » Encore les injures qu'il y séme sont- » elles si grossiéres, que je ne puis m'em-

» pêcher de penser qu'il ne réussiroit pas » même dans ce dernier genre d'écrire : » car dans la satyre, *il faut mordre, & » non pas déchirer.* Et si vous ôtez les » invectives à cet Auteur, vous le ré- » duisez à rien, &c. » L'Auteur de la Réponse achéve d'anéantir l'Apologie, & ensuite il propose quelques réfléxions critiques sur la Tragédie d'Œdipe. 1718.

*Lettre d'un Gentilhomme Suédois, à M. M*** Maître de Langue Françoise, sur la nouvelle Tragédie d'Oedipe, Paris, André Cailleau*, in-8°. 16 *pages.* Cette brochure présente des remarques sur les fautes contre la langue Françoise, que le prétendu Gentilhomme Suédois, dit avoir observées dans la Tragédie d'Œdipe. Ces remarques sont de peu de conséquence, & de plus elles portent presque toutes à faux.

*Réfutation de la Lettre du Gentilhomme Suédois, sur la nouvelle Tragédie d'Oedipe, à M. M*** ancien Avocat au Parlement, par M. D*** Paris, Daniel Jollet, & Jean Lamesle*, in-8°. 50 *pages.* Le titre de cet Ouvrage annonce ce qu'il renferme. Le Gentilhomme Suédois y est durement réfuté.

Lettre d'un Abbé à un Gentilhomme de Province, contenant des observations sur le stile & les pensées de la nouvelle

1718. *Tragédie d'Oedipe*, *& des réfléxions sur la derniére Lettre de M. de Voltaire*, (a) *Paris*, *Joseph Mongé*, in-8°. 22 *pages*. Cette Lettre est écrite avec goût, avec esprit, & dans le véritable caractére de la critique, qui doit être judicieuse & exempte de passion. Cependant il y a bien des articles où l'Auteur s'est trompé, tant sur la versification que sur la contexture & la marche de la Tragédie.

*Lettre de M. le Marquis de M*** à un Gentilhomme de ses amis*, *contenant la critique des critiques de l'Oedipe de M. de Voltaire*, *Paris*, *Sevestre*, in-8°. 32 *pages*. Cette Lettre contient l'analyse des Critiques sur la Tragédie d'Œdipe, & une réfutation vive & dure de ces mêmes critiques. L'Auteur y met au nombre de ces derniéres *l'apologie de la nouvelle Tragédie d'Oedipe*, *par M. M*** Avocat au Parlement*, & voici la raison qu'il en donne. « Vous me demanderez » peut-être, Messieurs, pourquoi ma » critique ne respecte pas la Piéce sui- » vante, que l'Auteur donne sous le

(a) M. de Voltaire ayant donné au Public une seconde édition de sa Tragédie, avec quelques corrections, y joignit une nouvelle Lettre, où il parle des Critiques que l'on a faites de sa Piéce. C'est sur cette Lettre que l'Abbé propose ses réfléxions.

» nom d'*Apologie du nouvel Oedipe* : 1718.
» mais non, il faudroit pour cela que vous
» fussiez le seul qu'une maniére de louer
» si nouvelle n'eut point allarmé ; &
» vous sçavez sans doute que cette *Apo-*
» *logie* a été si mal reçue du Public, que
» le peu d'éxemplaires qu'on en a tirés,

Cachés à la lumiére,
Combattent tristement les vers & la poussiére, &c.

Le Lecteur nous dispensera, s'il lui plaît, du soin de lui rendre compte d'une autre critique remplie du commencement à la fin d'invectives grossiéres, de mensonges impudents, &c. Cette critique est intitulée : *Le Journal satyrique intercepté*, ou *Apologie de M. Arouet de Voltaire*, *& de M. de la Motte*, *&c.* in-8°. *de* 48 *pag.* imprimé sans permission, & sans nom de Libraire. Le feu Poëte *Gacon* est Auteur de ce libelle.

Lettre à Madame *** *contenant la critique de l'Oedipe de M. de Voltaire*, par M. *Van-Effen*, Auteur du *Misantrope* & de *la Bagatelle*, Ouvrages périodiques, qui ont paru en Hollande, & peu estimés. Cette lettre qui se trouve insérée dans *le Journal Historique*, *Politique*, *Critique & Galant*, *Mars & Avril* 1719. in-12. *La Haye*, marque une personne qui n'a aucune teinture du Théatre, ni de la Poësie, & de

plus, qui connoît à peine la langue dans laquelle il veut écrire.

1718. *Nouvelles Remarques sur l'Oedipe de M. de Voltaire, & sur ses Lettres critiques; où l'on justifie Corneille contre les calomnies de son Emule, & où l'on fait un paralléle des deux Tragédies de ces Auteurs, avec un Recueil des plus beaux endroits de l'une & de l'autre Piéce, par M ****** Paris, Laurent d'Hourry*, in-8°. 120 *pages*. Ce titre détaillé qui annonce ce que contient l'Ouvrage, nous dispense d'en faire un extrait, mais on peut assurer le Lecteur, que ces nouvelles remarques, ne font que répéter, en différends termes, ce qu'on trouve dans les autres critiques.

Oedipe travesti, (a) *Comédie par M. Dominique, Comédien de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans, Paris, Antoine Urbain Coutelier*, in-12. 48 *pages*. Cette Parodie qui fut la premiére que les nouveaux Comédiens Italiens jouerent sur leur Théatre, n'a rien de

(a) Œdipe travesti, parodie en vers & en un Acte, par M. Dominique, représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans, le Lundi 17 Avril 1719. (Après la mort de Monseigneur le Duc d'Orléans, les Comédiens Italiens obtinrent le titre de Comédiens ordinaires du Roy.

remarquable que le ridicule qu'on peut répandre sur les meilleures choses, lorsqu'on travestit les Héros en Paysans & en gens de la plus basse condition : ce qu'on trouvera de plus passable dans cette Piéce, est le rôle de *Finebrette*, Parodié de Philoctéte, Grivois Gascon. 1718

Le Jeudi 3 Mars 1729. la Tragédie d'Œdipe de Pierre Corneille fut remise au Théatre ; cette remise donna occasion à feu M. l'Abbé Pellegrin, de composer une espéce de paralléle de cette Tragédie, avec celle de M. de Voltaire. Une partie de cet Ouvrage parut dans le Mercure de France 1729. mois de Juin second Vol. *pag.* 1315-1345. & la suite dans le mois d'Août suivant, *pag.* 1700-1731. sous le titre qui suit : *Dissertation sur l'Oedipe de Corneille, & sur celui de M. de Voltaire, par M. le Chevalier de.... à Madame la Comtesse de....* Dans cette Dissertation, M. l'Abbé Pellegrin, sous le nom de M. le Chevalier de.... prend le parti de Pierre Corneille. Il commence par un extrait Acte par Acte de cette Tragédie, & la défend des défauts que M. de Voltaire lui impute dans sa *quatriéme Lettre, qui contient la critique de l'Oedipe de Corneille.* Ensuite le prétendu Chevalier de.... passe à l'éxamen de la Tragédie de M. de Voltaire, & pro-

pose des observations sur la contexture
1718. de cette Piéce, sur la marche du Théâtre, sur les personnages, & enfin sur la versification, en homme de goût, & qui connoît la matiére qu'il traite; cependant il se trompe quelquefois, & sa critique est souvent trop scrupuleuse & même idéale.

Voilà toutes les Critiques de la Tragédie d'Œdipe qui soient venues à notre connoissance. Nous ne doutons point que les personnes qui auront la patience de les lire, ne pensent que ces Ouvrages n'ont servi & ne serviront qu'à augmenter la réputation de la Piéce & de son Auteur.



1718.

LE ROY DE COCAGNE,

*Comédie en vers libres, & en trois Actes, & trois Intermédes, * précédée d'un Prologue aussi en vers libres, par M. LE GRAND,*

* La Musique est de M. Quinault.

Représentée pour la premiére fois, le Samedi 31 Décembre. (Vingt représentations, la derniére le Mardi 21 Février 1719.)

Le Nouveau Mercure, mois de Décembre 1718, pag. 199.

« LE 31 Décembre il parut sur le » Théatre François, une Comédie » en vers & en trois Actes, précédée » d'un Prologue, sous le titre du *Roy* » *de Cocagne.* Cette Piéce est de la fa- » çon de M. le Grand, un des Co- » médiens de la Troupe. Le seul titre » de cette Comédie annonce que c'est » une Piéce remplie de divertissemens, » & d'un Spectacle très-amusant. Elle a » paru bien écrite, & l'on y a remar- » qué quantité de traits qui font hon- » neur à l'Auteur. Les airs qui sont de la » composition de M. Quinault, ne sont » pas un des moindres ornemens de cette » Piéce. »

Dans le quatriéme Volume de cette Histoire, *page* 416. à l'article de *La*

Bague de l'oubli, Tragi-Comédie de
1718. Rotrou, nous avons dit que le sujet de cette Piéce avoit fourni à M. le Grand, l'idée de son Roy de Cocagne : en effet, c'est le même fonds qui constitue l'intrigue de l'une & de l'autre Comédie, mais dans la moderne ce fonds est plus convenable que dans celle de Rotrou. Au reste, la Comédie du Roy de Cocagne est gaye, souvent bouffone, quelquefois dans le bon comique. La versification en est assez coulante, & il s'y trouve des couplets de vers bien rendus.

Le Prologue est un peu critique sur les Auteurs & les Jeux de la Foire de ce tems, aussi bien que sur un Poëte qui vivoit alors, & qu'on nommoit *le Poëte May*, qui fut joué sous le nom de M. de *La Fariniére*.

Le Lundi 12 May 1721. Cette Piéce fut remise au Théatre, & voici le compte que le Mercure en rendit. « *Le Roy de* » *Cocagne*, Comédie du Sieur le Grand, » Comédien, en vers & en trois Ac» tes, avec des Intermédes, des chants, » & des danses, & un Prologue qu'on » a retranché. Cette Piéce a été jouée » à la suite d'*Esther*, (de M. Racine) » & le Public l'a revûe avec beaucoup » de plaisir. Elle fut représentée pour la

Le Mercure de Juin & de Juillet 1721. *page* 162.

» première fois le 31 Décembre 1718. 1718.
» elle n'eut pas un grand succès. (a) A
» la vérité, elle est un peu dans le goût
» de la Farce, mais du reste elle est très-
» ingénieusement imaginée, & les plaisanteries qui sont en grand nombre,
» excitent à chaque bout de champ des
» éclats de rire. Quelques couplets de
» chanson sont très-jolis, & la Musique
» qui est du Sieur Quinault fait beaucoup de plaisir. Le Sieur Poisson y
» joue le principal rôle d'une manière
» inimitable. Le Sieur Dufresne & la
» Demoiselle Quinault sa sœur, y
» dansent une musette avec beaucoup
» de grace. »

(a) L'Auteur du Mercure se trompe, la Comédie du Roy de Cocagne eut tout le succès que son Auteur pouvoit en attendre, puisqu'elle eut vingt représentations de suite.



1719.

ELECTRE,

Tragédie de M. DE LONGEPIERRE,

Représentée pour la première fois, sur le Théatre du Palais Royal, le Mercredi 22 Février. (Six représentations, la dernière le Lundi 6 Mars suivant.)

CEtte Tragédie qui n'a paru sur le Théatre François que onze ans après celle de M. de Crébillon, avoit cependant été représentée à Versailles, par ordre de MONSEIGNEUR, en 1702. Voici ce qu'en a dit M. Devizé dans son Mercure Galant, du mois de Février (1702.) *pages* 378-380.

« M. de Longepierre, si connu par » ses Ouvrages, ayant fait depuis plu- » sieurs années la Tragédie d'*Electre*, » pour sa propre satisfaction, & sans » aucun dessein de la donner au Public, » MONSEIGNEUR & Madame la Prin- » cesse de Conty, après lui avoir de- » mandé, & ordonné aux Comédiens de » l'apprendre & la répéter, l'ont fait » représenter trois fois sur le Théatre de » l'Hôtel de Conty à Versailles; où elle » a reçu des applaudissemens conformes » à son mérite. Elle en avoit eu d'ex-

» traordinaires dans les répétitions qui » en avoient été faites à Paris, où tout » le beau monde & les beaux esprits » avoient couru en foule. Le sujet de » cette Tragédie, qui est admirable, & » qui a été traité par Sophocle & par » Euripide, a reçu de nouvelles beautés » de M. de Longepierre. Le Sieur Ba- » ron le pere, qui a quitté le Théatre » depuis plusieurs années, le Sieur Ro- » sélis qui s'en est retiré depuis peu de » tems y ont joué; le premier a fait » Oreste, & le second Egyste. Le Sieur » Baron a fait voir que bien loin qu'il » eut perdu quelque chose de ses talens, » par le manque d'exercice, il est en- » core au-dessus de ce qu'il étoit il y a » vingt ans. Mademoiselle Duclos, dans » le personnage d'Electre, a fait dire » généralement, qu'aucune Comédien- » ne n'avoit jamais été plus loin qu'elle, » ni joué avec tant de force & de » grace. » 1719.

La réputation de cette Tragédie se conserva dans le monde avec tant de célébrité, que feu Monseigneur le Duc d'Orleans engagea M. de Longepierre à la donner aux Comédiens pour la représenter. Dans le cours des répétitions, on ne parloit que de cette Piéce, & des beautés qu'elle renfermoit. Enfin

elle parut pour la premiére fois sur le Théatre du Palais Royal, devant une af-
1719. semblée qui réunissoit l'élite de la Cour & de la Ville. Les personnes qui avoient été présentes aux représentations de ce Poëme Dramatique à Versailles, ou aux répétitions qui s'en étoient faites à Paris, lui donnérent des applaudissemens, que le général des Spectateurs ne jugea pas à propos de confirmer. Au contraire, cette Piéce parut au-dessous du médiocre : ajoutez que la comparaison qui s'en faisoit avec celle de M. de Crébillon acheva de la condamner à rentrer pour toujours dans le cabinet de son Auteur ; cependant les Comédiens la firent paroître sur leur Théatre, mais avec un très-foible auditoire ; enfin elle termina sa carriére sur le même Théatre du Palais Royal, à sa sixiéme représentation.

Quoique M. de Longepierre n'eût donné sa Tragédie au Public que par une respectueuse déférence aux volontés de Monseigneur le Duc d'Orléans, il ne laissa pas d'être très-piqué de l'accueil qu'elle avoit reçue, & on crut dans le monde qu'il en avoit fait un sacrifice au feu ; cependant il ne poussa pas son dépit jusqu'à ce point ; il se contenta de renfermer soigneusement son manu-

scrit, & quelques années après sa mort, [redacted]
ce manuscrit tomba entre les mains d'un homme de lettre, qui le fit imprimer. C'est un service qu'on a rendu aux amateurs du Théatre François, & peut-être aux Auteurs Dramatiques ; car enfin cette Tragédie dont les défauts essentiels ont causé la chute, a des détails d'un grand Maître ; le premier Acte peut servir de modéle pour l'exposition d'un sujet. Il se trouve dans le rôle d'Electre des couplets d'une grande versification ; on en pourroit citer d'autres dans ceux d'Egyste, de Clitemnestre & d'Oreste ; mais ces beautés ne peuvent racheter la dureté de la Poësie, la marche traînante de cette Piéce, & inutilités qui s'y trouvent. 1719.

LONGEPIERRE.

HILAIRE-BERNARD DE REQUELEYNE, Seigneur de LONGEPIERRE, nâquit à Dijon le 18 Octobre 1659. de Pierre de Requeleyne, Maître des Comptes, & d'Oudette de Mouhy. M. Baillet * nous apprend que dès l'âge de quatorze ans, M. de Longepierre avoit un goût si décidé à l'étude des Belles-Lettres, & surtout pour celle des Poëtes Grecs, qu'il négligea tous les plaisirs que lui offroient la jeunesse & son bien, n'en trouvant point d'autre que celui de lire & d'admirer ces grands hommes de l'an-

* Dans ses Enfans célébres.

1719. tiquité. On dit que M. de Longepierre ne s'attacha à la Poësie Françoise, que par les conseils de M. son pere. On sent la preuve de ce fait en lisant les vers de cet Auteur, car l'obéissance filiale paroît y avoir plus de part que l'inspiration des Muses.

Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne, page 417.

« M. de Longepierre a été successivement Précepteur de M. le Comte » de Toulouze, & de M. le Duc de » Chartres, depuis Duc d'Orléans & » Régent du Royaume. Ensuite Secrétaire des commandemens de M. le » Duc de Berry, & enfin Gentilhomme » ordinaire de M. le Duc d'Orléans. » Après la mort de M. le Duc de Berry, la Cour gratifia M. de Longepierre d'une pension de six mille livres. Il avoit épousé en 1703. Mademoiselle (Elisabeth) Raince, qui » lui apporta plus de deux cens mille » livres. »

M. de Longepierre mourut à Paris, sans laisser de postérité de son mariage, le 31 Mars 1721. par son testament il légua sa Bibliothéque à M. le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, qui l'honoroit de son amitié.

Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne, p. 417.

« J'ai oui dire à un des amis de M. de » Longepierre, que cet Auteur auroit » voulu retirer tous les éxemplaires de

» ses traductions, pour les supprimer, 1719.
» & en effacer à jamais le souvenir.
» On portera quel jugement on voudra
» de cette modestie. »

Ouvrages Dramatiques de Monsieur de Longepierre.

MÉDÉE, Tragédie, le Samedi 13 Février 1694.

SÉSOSTRIS, Tragédie, *non imprimée*, le Mercredi 28 Décembre 1695.

ELECTRE, Tragédie, le Mercredi 22 Février 1719.

LA RÉCONCILIATION NORMANDE,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. DUFRESNY,

Représentée pour la premiére fois, le Mardi 7 Mars. (Douziéme & derniére représentation, le Mardi 25 Avril.)

MOnsieur Dufresny a travaillé longtems cette Piéce, qu'il avoit intitulée d'abord, LE PROCÉS DE FAMILLE. Dès le commencement de l'année 1715. il en avoit déja fait quelques lectures, & ses amis l'annonçoient avec éloge. On

1719. peut lire dans le Mercure du mois de Juin de cette année, une Lettre de M. l'Abbé de Pons, au sujet de la Comédie du *Lot supposé*, & l'apostille qui suit. « Je rappelle, Monsieur, l'impression que me fit il y a quelques mois la » lecture de votre *Procès de Famille*; » c'est une Piéce de cinq Actes, sur laquelle je fonde de grandes espérances. » (*a*)

Mercure de Juin 1715. p. 194.

Dans le Mercure de Juillet suivant, on trouve encore la Lettre qu'une Dame adressa à l'Auteur de ce Journal, & qu'elle termine ainsi. « J'ai un vrai regret du refus que les Comédiens ont » fait du *Procès de Famille* de M. Dufresny, dont je lui ai entendu faire la » lecture; j'en fus si charmée, qu'il m'échappa de lui dire, que s'il n'avoit » pas un fonds inépuisable d'esprit, il » auroit fallu lui donner un Curateur, » pour l'empêcher d'en être si prodigue. »

Mercure de Juillet 1715. p. 112.

(*a*) C'est sans doute cette Piéce que M. l'Abbé de Pons avoit en vûe, lorsque dans sa Lettre, après avoir parlé de l'Esprit de contradiction, Piéce en un Acte, & du Lot supposé qui est en trois, il ajoute : « Mais » cela ne suffit point encore, il vous faut une Piéce » de cinq Actes, dont l'intrigue soit simple, & ingénieuse, dont la marche soit aisée & naturelle; en » un mot, il vous faut surmonter plus d'une fois les » plus grandes difficultes de l'art, pour terrasser la prévention qui vous obséde, &c. »

Le désordre qui regne dans presque toutes les Piéces de M. Dufresny, est la cause que dans leur nouveauté, le Public ne leur a pas rendu toute la justice qu'elles méritoient. A la reprise que les Comédiens donnérent de celle-ci le Dimanche 14 Octobre 1731. elle fut très-favorablement reçue, on reconnut ses vraies beautés, ces traits saillans & naturels, qui caractérisent si bien l'Auteur, & dès-lors elle eut place sur la Scéne Françoise, où on l'a revoit avec plaisir. 1719.

L'Auteur du Mercure de France, qu'on peut regarder ici comme l'écho du Public, en porta ce jugement : « Cette Piéce est fort applaudie, on y » voit une infinité de traits charmans, » des caractéres & des Scénes fort plai- » santes & toutes neuves : en un mot, » c'est une Piéce pleine d'esprit & de » bonne plaisanterie, & qui pourroit » passer pour un chef-d'œuvre du Théa- » tre, si la fable en étoit plus réguliére. » On n'est pas content, (ajoute-il) du » titre de la Piéce. Celui du *Procès de* » *Famille*, que l'Auteur lui avoit d'a- » bord donné, auroit mieux convenu. » *La Haine Fraternelle* y convenoit » encore fort bien ; car on ne parle pen- » dant le cours de la Piéce, que de hai- » ne, & de procès : & à propos de la

Mercure de France, Octobre 1731. pag. 2424 & 2425.

» haine, on trouve dans le second Acte
1719. » (Scéne VII.) une espéce de parallèle
» de l'Amour & de la Haine, où l'on fait
» l'éloge de cette derniére passion, qu'on
» regarde comme un chef-d'œuvre. Il y
» a aussi dans le quatriéme Acte, une
* Scene III. » Scéne feinte de tendresse * pour trom-
» per une vieille tante, qui est un mor-
» ceau original, & d'un prix infini. »

L'Auteur du Mercure a eu raison d'appuyer sur l'irrégularité de la Fable du Poeme, il pouvoit encore ajouter que les Scénes sont entiérement décousuës; mais il faut avouer en même-tems, que chacune d'elles, prise séparément, forme un tableau Théatral des plus neuf, & des plus comique. A l'égard des caractéres, il seroit difficile de ne pas souscrire au sentiment de l'Auteur du Mercure; les personnages du Comte & de la Marquise, sont de main de Maître, sur tout celui de la derniére. Les rôles de Dorante, du Chevalier, d'Angélique & de Nérine, sont aussi bien imaginés, & font un grand effet : le Falaise seroit excellent s'il avoit plus d'esprit, & moins de babil; d'ailleurs M. Dufresny répéte ici plusieurs traits qu'il avoit placé dans sa Comédie de la Malade sans Maladie, & dans celle du Faux Honnête-Homme: le Lecteur peut aisément s'en convaincre par

par la confrontation de ces trois Piéces. Il verra aussi que le personnage de Pyrante a semblé plus nécessaire à l'Auteur, qu'il ne l'est aux Spectateurs. 1719.

En terminant cet article, nous croyons devoir joindre les noms des Acteurs qui remplirent les principaux rôles, tant à la premiére représentation, qu'à la reprise du 14 Octobre 1731.

En 1719.

LE COMTE, ... le Sieur Duchemin.
LA MARQUISE, Mademoiselle Champvallon.
ANGE'LIQUE, Mademoiselle Quinault l'aînée.
DORANTE, ... le Sieur Poisson *fils*,
LE CHEVALIER, ... le Sieur Quinault.
PYRANTE, ... Le Sieur Fontenay.
NE'RINE, ... Mademoiselle Delmare.
FALAISE, ... le Sieur de la Thorilliere.

En 1731.

LE COMTE, ... le Sieur Duchemin.
LA MARQUISE, ... Mademoiselle Dubreuil.
ANGE'LIQUE, ... Mademoiselle Gaussin.
DORANTE, ... le Sieur Dubreuil.
LE CHEVALIER, ... le Sieur Quinault.
PYRANTE, ... le Sieur Dangeville, *Oncle*.
NE'RINE, ... Mademoiselle Quinault.
FALAISE, ... le Sieur Armand.



1719.

LE DÉDIT,

Comédie en un Acte, & en vers, de M. DUFRESNY,

Représentée pour la première fois, le Vendredi 12 May, précédée de la Tragédie d'*Andronic*. Sixiéme représentation, le Mercredi 24 du même mois, sur le Théatre du Palais Royal. Septiéme & derniére le Mercredi 14 Juin suivant, sur le même Théatre.

ON sera surpris d'apprendre que M. Dufresny, qui n'a jamais rien tiré que de son propre fonds, ait emprunté de M. Champmeslé le principal personnage de cette Comédie. (*a*) Le double travestissement de Frontin, qui sous les noms du Chevalier Clique, & du Sénéchal Groux, fait en même tems l'amour aux deux tantes de Valére, n'est qu'une imitation du Chevalier Acaste, Amant des deux filles d'un Procureur, de la Comédie *des Grisettes*, de M. Champmeslé, & qu'il a répété sous le caractére de Crispin dans celle qu'il donna depuis, portant au titre celui de

(*a*) Voyez Tome XI. de cette Histoire, *pages* 145 & 157. les articles des Grisettes, & de Crispin Chevalier.

Crispin Chevalier. A la vérité, l'Auteur moderne, en saisissant cette idée, a changé le reste de l'intrigue, le dénouement & les autres personnages, & l'on doit d'autant plus excuser cette faute, où il n'est tombé que cette seule fois, qu'il l'a réparée très-avantageusement; mais ce qu'on ne lui passera pas si aisément, c'est qu'ordinairement ses Piéces manquent de fonds, au lieu que dans celle-ci, l'action y est tellement resserrée, & le dénouement si brusqué, qu'on perd une partie de l'intrigue, qu'on est obligé de deviner : on sent que l'Ouvrage avoit assez de matiére pour comporter trois Actes; M. Dufresny auroit pu sans peine y ajouter quelques Scénes de plus, qui auroient filé l'action. Quoi qu'il en soit, la Comédie du Dédit est demeurée au Théatre, où les applaudissemens du Public, la dédommagent suffisamment de ceux qu'on lui a refusé à sa naissance. 1719.

Acteurs & Actrices qui ont représent cette Piéce en 1719.

GÉRONTE, *pere d'Isabelle*, le Sieur Lavoy.

BÉLISE, ... Mademoiselle Fonpré.

ARAMINTE, Mademoiselle Champvallon.

1719. ISABELLE, *Amante de Valére*, Mademoiselle Quinault, *Cadette.*

VALÉRE, *neveu de Blaise & d'Araminte*, le Sieur Fontenay.

FRONTIN, *Valet de Valére*, le Sieur La Thorilliére.

Les Comédiens François donnérent relâche au Théatre les Lundi 17 Juillet, Mardi 18, Mercredi 19, & Jeudi 20, à cause des chaleurs excessives.

Le Vendredi 21 du même mois, les Comédiens eurent ordre de fermer leur Théatre, à cause de la mort de Madame LOUISE-ELISABETH D'ORLÉANS, DUCHESSE DE BERRI, *arrivée à la Meute, le même jour, à deux heures du matin. Le Spectacle fut discontinué jusqu'au Jeudi 27 du même mois inclusivement.*



1719.

LE FAUCON,

Comédie en vers, & en un Acte, par M. l'Abbé PELLEGRIN, *& Mademoiselle* BARBIER,

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Vendredi premier Septembre. (Douze représentations, la derniére le Samedi 23 du même mois de Septembre.)

CEtte petite Comédie dont tout le monde connoît le sujet, peut être mise au rang des médiocres. Cependant elle est conduite avec art & assez passablement versifiée. Ajoutons qu'elle est dans le genre du *larmoyant comique*.

Ce genre n'étoit pas à la mode, & sans les Acteurs qui exécutérent cette Comédie, elle n'auroit peut-être pas eu trois représentations, quatre personnages remplissent les Scénes de ce petit Poëme Dramatique; en voici les noms & ceux des personnes qui les jouérent.

FÉDÉRIC, *Amant d'Axiane*, M. Quinault Dufresne.

AXIANE, *Amante de Fédéric*, Mademoiselle Quinault.

1719. PASQUIN, *Valet de Fédéric*, M. Quinault.

LISETTE, *Suivante d'Axiane*, Mademoiselle Quinault Dufresne.

Le goût & la précision avec laquelle cette Piéce fut exécutée, excita la curiosité du Public, ce qui lui donna une espéce de réussite.

MOMUS FABULISTE,

OU

LES NOCES DE VULCAIN,

Comédie en un Acte, & en prose, suivie d'un divertissement, * *par Monsieur* FUSELIER,

* La Musique est de M. Quinault.

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie d'*Andromaque*, le Mardi 26 Septembre. (Trente représentations, la derniére le 26 Décembre.)

VOici une Piéce, dont le succès, malgré tout son mérite, surpassa l'espérance de son Auteur. Tout concourut à sa réputation. Le genre de l'Ouvrage, (*a*)

(*a*) Cette Comédie est une critique presque continuelle des *Fables de feu M. de la Motte, de l'Académie Françoise*, qui venoient de paroître, & dont on disoit, comme de tout Ouvrage de réputation, beaucoup de bien, & encore plus de mal.

le jeu des Acteurs, & l'opulence générale qui regnoit alors à Paris, par le moyen des actions du Missisipi, qui se négocioient dans la rue Quimcampoix. Ajoutons-y l'incognito que M. Fuselier garda presque tout le tems que sa Comédie fut au Théatre. L'Auteur du *Nouveau Mercure*, mois de Septembre 1719. *pag.* 213-214. parla de cette Piéce dans les termes suivans. « Les Comédiens François représentérent le 26 de ce mois (Septembre) une Comédie en un Acte, qui a pour titre : *Momus Fabuliste*. Le succès de cette Piéce est moins incertain que le nom de l'Auteur. On regarde comme un phénoméne, aussi rare que singulier, qu'un écrivain ait pû résister à la tentation de révéler son nom (surtout lorsqu'on ne court aucun risque à se déceler) après les applaudissemens que le Public lui a prodigué : on n'auroit jamais crû que l'amour propre d'un Poëte eut pû tenir contre. Cependant on ignore encore son nom, ce n'est que par conjecture que l'on fait tomber ses soupçons sur tel & tel. . . . Nous voudrions avoir le tems d'en donner un extrait raisonné. Cette Piéce en mérite un assurément ; aussi nous proposons-nous de le faire le mois prochain. En attendant, nous

1719.

1719. » nous contenterons d'en donner un lé-
» ger crayon..... Le sujet est fort simple ;
» il est cependant plus ingénieusement
» imaginé qu'il ne le paroît d'abord.
» C'est Vénus que Jupiter a dessein de
» marier au plûtôt à quelque Dieu, gar-
» çon de l'Olympe. Mars, Apollon,
» Neptune, Vulcain, Plutus, Mercure,
» &c. sont les aspirans. Jupiter a rendu
» la Déesse maîtresse de sa main Vénus
» par un rafinement de coquetterie, pré-
» fére Vulcain à tous les autres, par la
» raison que si elle devenoit femme de
» Mars l'intrépide, ou d'Apollon le
» blondin, ce choix pourroit éloigner
» ses amans.

» Pendant que tous les Dieux con-
» currants s'empressent à faire pancher
» la Déesse de la beauté de leur côté,
» Momus à qui le grand Jupiter avoit
» défendu de médire des habitans du
» Ciel, sous peine d'en être chassé, s'a-
» vise de débiter dix-huit Fables, sous
» l'enveloppe desquelles se trouve la Sa-
» tyre la plus maligne. Junon n'y est
» pas plus épargnée que les autres. Cha-
» que Apologue est une critique d'au-
» tres Apologues (a), qui mériteroient

(a) Des Fables de M. de la Motte.

certainement

» certainement plus de réserve de la » part de l'Auteur de la Piéce. Cette Co- » médie finit par autant de petites Fa- » bles, réduites en un couplet de chan- » son, dans lequel il n'y a pas moins de » sel que dans les précédentes. Quoique » cette Comédie soit pleine de saillies & » d'étincelles d'esprit, je ne craindrai » point d'avancer que le Sieur Quinault » Comédien, anime les Fables qu'il récite » avec tant de vivacité & de bienveillan- » ce, qu'il enchante les Spectateurs, » jusqu'au point de croire que cette » Piéce est sans défauts, &c. »

1719.

A la vingtiéme représentation de Momus Fabuliste, M. Fuselier quitta l'anonyme, & se déclara l'Auteur de la Piéce, & tout de suite il la fit imprimer, y mit son nom & une Préface dont nous allons extraire quelques passages. « La reconnoissance m'engage à » rendre compte au Public des raisons » qui m'ont déterminé à ne me pas dé- » clarer l'Auteur d'une Comédie qu'il a » si extraordinairement favorisé..... » J'ai voulu risquer de m'entendre cen- » surer par mes amis, si ma Piéce tom- » boit, pour m'assurer si elle réussissoit, » le plaisir d'être loué par ceux qui ont » résolu de ne me pas estimer. Il n'étoit » question que de me taire pour arriver

Préface de la premiére édition de Momus Fabuliste.

» a mon but...., Cette conduite m'a
1719. » prouvé qu'il y a peu d'estimateurs
» exacts des talens & de leurs produc-
» tions, & que les versifications de stile
» sont presque aussi incertaines que celles
» de l'écriture. J'ai remarqué cent fois,
» que bien des gens jugeoient de la Piéce
» par le nom de l'Auteur ; & non pas de
» l'Auteur par le mérite de la Piéce....
» Cette façon passionnée de juger des
» Ouvrages d'esprit, a donné à Momus
» *Fabuliste*, plus d'une illustre origine.
» On l'a fait naître dans la robe, dans
» l'épée & même dans le Cloître. Quel-
» ques dissertateurs poussant plus loin
» leurs analyses ne m'ont laissé faire chez
» moi que la prose, & ont fait faire
» mes Fables en ville. Je ne sçais pas trop
» pourquoi ils m'ont voulu ôter la rime ;
» lorsqu'on ne posséde qu'elle, c'est un
» si mince appanage, qu'il y a de l'inhu-
» manité à en dépouiller un Poëte....
» Plus d'une fois, dans des lieux où
» l'on ne me connoissoit pas, j'enten-
» dois avilir mon nom aux dépens de
» mon Ouvrage. Les uns croyant Mo-
» mus *Fabuliste*, une Piéce excellente,
» ne vouloient pas qu'elle fût de moi,
» les autres la soupçonnant de moi ne
» vouloient pas seulement qu'elle fût
» bonne. Au reste, je ne prétens citer

» ici que ces importuns arbitres des » Théatres, qui font profeffion de ne » vouloir jamais avoir tort dans leurs » conjectures...... Je n'entreprendrai » pas de relever ici toutes les abfurdi- » tés de ces Meffieurs au fujet du foin » que je prenois de me cacher. Les mo- » tifs qu'ils ont imputé à mon filence.... » Ils ont affecté de femer dans le mon- » de que ma Piéce étoit remplie de traits » odieux contre l'Auteur *des Fables nou-* » *velles*; il eft bien aifé de me juftifier » de ce reproche; & je le fais en impri- » mant Momus *Fabulifte*, tel qu'il eft » forti la premiére fois de mes mains.... » La critique enjouée des Ouvrages d'ef- » prit, a de tout tems été permife. On » n'a point vû autrefois l'illuftre M. Ra- » cine fe plaindre des Parodies de Titus » & de Phédre; (*a*) on ne l'a point vû » folliciter la fuppreffion d'une phrafe » qui ne plaifoit pas à fon amour pro- » pre: les vers de M. Racine font pour- » tant bien auffi refpectables que d'au- » tres. Tout jeune & tout vif qu'il eft, » le brillant Auteur d'Œdipe n'a t-il pas » fuivi ce glorieux exemple de modéra- 1719.

(*a*) M. Fufelier entend fans doute par la Parodie de Phédre, le Sonnet de Madame Deshoulières contre cette Tragédie, car de Parodie en forme pareille à celle de Bérénice, nous n'en connoiffons point.

1719. » tion ? il a laissé patiemment travestir » le Héros de sa Tragédie, il a ri de la » mascarade avec le Public.

» Les bons esprits n'ignorent pas les » priviléges de Momus, & que s'il lui » est permis de peindre les vices, il est » encore plus en droit de peindre les » défauts, dès qu'il se renferme dans les » bornes prescrites par la sagesse de Thé» mis..... Il est tems de terminer ce » discours...... Apprenons pourtant » aux Lecteurs, que les applaudisse» mens qu'ils ont donné à ma Comé» die, quand ils étoient Auditeurs, » n'ont point enivré mon cerveau, & » que le succès des représentations ne » me rassure pas sur les périls de l'im» pression. Ce ne seroit pas ici la pre» miére Piéce, qui auroit réussi sur le » Théatre & échoué à la lecture. Les » exemples sont aisés à citer, cela ne » demande pas des recherches bien éloi» gnées. Je souhaite ne pas grossir le » nombre de ces citations, &c. »

L'Auteur du *Nouveau Mercure*, pour dégager la promesse qu'il avoit donnée de rendre un compte plus exact de la Comédie de *Momus Fabuliste*, inséra à la place d'un extrait de cette Piéce, une Lettre critique, qui lui avoit été adressée de Province. L'Auteur Anony-

1719.

me de cette critique, après un début assez modeste sur son compte, suivi de quelques louanges sur le talent & les Ouvrages de l'Auteur de la Comédie de Momus Fabuliste, entre en matiére, & voici quelques-unes de ses remarques, que nous n'inférons ici que pour remplir les devoirs d'Historiens, sans adopter ce qu'elles renferment de trop satyrique, ou de prévention contre cet Ouvrage. (*a*)

Lettre critique, écrite à l'Auteur du Mercure, sur la Comédie qui a pour titre, Momus Fabuliste, ou les Nôces de Vulcain.

Mercure, mois de Janvier 1719. p. 86-117.

« Rien n'est si équivoque en certaines » occasions que le succès d'une Piéce. » Il y a des succès qu'on doit à la brigue & à la protection. Il y en a qu'on » doit à la satyre, & il y en a qu'on » doit à la conjoncture, soit des tems, » soit des lieux, soit des choses. Le suc- » cès de Momus Fabuliste me paroît » être de cette troisiéme espéce, & tenir » même quelque chose de la seconde. » On étoit dans le goût des Fables. Les » nouvelles Fables qui venoient de pa- » roître avoit réveillé sur ce genre de » Poësie l'attention du Public; on an- » nonce sur cela Momus Fabuliste; voi- » là ce qui s'appelle une situation, sur » l'étiquette seule on y court; on y

(*a*) M. Fuselier dans la seconde édition de son Momus Fabuliste répondit à cette critique. Nous en donnons un extrait à la fin de cet article.

1719. » trouve, *le Phénoméne potager*, *le* » *Greffier solaire*, & autres termes des » Fables nouvelles, malignement mises » en œuvres. Voilà le sel de la Satyre, » il n'en faut pas davantage pour amor- » cer le Public; il vient en foule, il ap- » plaudit...... Que vous ôtiez à Mo- » mus ces deux appuis, & que vous le » réduisiez à lui-même, il faut qu'il » tombe nécessairement. Vous deman- » derez pourquoi? En voici la raison; » c'est que dans cette Piéce on ne nous » donne rien de ce qu'on nous promet; » on nous promet une Comédie, & » cette Comédie prétendue, n'est rien » moins qu'une Comédie. Momus Fa- » buliste, nous promet des Fables, & » ces Fables ne sont point du tout des » Fables au moins pour la plûpart. » Voilà, Monsieur, ce que je me fais » fort de vous rendre sensible, en vous » développant la Piéce.

» En effet, de quoi s'agit-il? De » Vénus qui est à marier, & à laquelle » tous les Dieux prétendent de maniére » ou d'autre, à commencer par Jupiter. » Comme il ne peut l'épouser...... » Il seroit bien aise qu'elle restât fille, » sans l'éloigner d'auprès de lui; mais » si l'ordre du destin veut absolument » qu'elle se marie, il s'arrange pour lui

» faire épouser son fils. Voilà le projet [redacted]
» de Jupiter ; voilà la fin où doit tendre cette Comédie, & où doit aboutir le dénouement. Il aboutit-là en effet, car la Piéce finit par le mariage de Vénus & de Vulcain, que la Déesse préfére à tous ses Rivaux. Mais quoique la Piéce aboutisse-là, elle est néanmoins sans dénouement, & il ne peut même y en avoir, puisqu'il n'y a point de nœud. Le commencement & la fin de la Piéce se répondent en quelque chose, puisque Vénus épouse Vulcain, & que c'étoit ce que Jupiter s'étoit proposé ; mais nous ne voyons rien qui lie ce commencement à la fin ; nous ne voyons point d'intrigue formée, pour ménager cet événement, & amener Vénus au but que Jupiter se proposoit. Il est bien vrai que ce grand Jupiter, qui joue ici le personnage d'un vrai *Jocrisse*, dit, dès la premiére Scéne, qu'il s'arrange pour faire épouser Vulcain à Vénus ; mais on ne voit point dans le reste de la Piéce comment il s'arrange pour y arriver, ni en quoi consiste ce prétendu arrangement. . . . . .
» Il paroît donc que les parties de cette prétendue Comédie n'ont nulle liaison entre elle, qu'elle est sans nœud &

[redacted] » sans dénouement ; que l'événement
1719. » qui la termine dans la vingtiéme Scé-
» ne, n'est point l'effet d'une intrigue
» qui l'ait préparé ; que tout ce qui a
» précédé jusques-là, n'a contribué en
» rien à déterminer Vénus au choix
» qu'elle fait ; qu'elle choisit Vulcain
» par principe de coquetterie, qu'elle
» l'auroit choisi également, quand les
» Dieux & les Déesses qui ont occupé le
» Théatre durant la Piéce, n'auroient
» point parlé ; que les Scénes qui la
» composent, sont pour la plûpart si in-
» dépendantes les unes des autres, qu'on
» pourroit les disposer au hasard, sans
» que la Piéce en souffrit ; n'y ayant
» point de raison qui oblige Neptune &
» Mercure à paroître sur la Scéne avant
» Plutus & Apollon, ou avant Junon &
» Vénus ; c'est-à-dire, qu'il résulte de
» tout ceci, que cette Comédie n'est
» point une Comédie. Qu'est-ce donc ?
» C'est une suite de dialogue dans le
» goût de *Lucien*, qu'on a mis les uns
» après les autres, en faisant dire à Ju-
» piter dans le premier dialogue, qu'il
» s'arrange pour faire épouser Vulcain à
» Vénus, en faisant qu'elle l'épouse en
» effet dans le dernier, sans que tout ce
» qui se dit entre deux, contribue en
» rien à l'événement. Si une Piéce de

» cette nature est une Comédie, les » Comédiens pourront, quand il leur » plaira, nous réciter les dialogues de » Lucien, sans qu'il leur en coûte autre » chose que de donner un mariage au » bout. » 1719.

Le Critique Provincial examine ensuite toutes les Scénes épisodiques de la Comédie de Momus Fabuliste, qu'il trouve mal distribuées, & dont il censure le caractére des personnages ; ensuite il passe à celui de Momus.

« Il me reste à parler de Momus que » j'ai réservé pour le dernier, comme » le plus important personnage & le » Héros de la Piéce, dont on peut dire » qu'il est en même tems le bel esprit.... » Son principal caractére est de faire des » Fables ; il s'agit de *Momus Fabuliste.* » Si ses Fables sont bonnes, il n'y a rien » à lui dire, si elles ne sont pas dans les » régles, il pêche dans le point le plus » essentiel ; c'est donc à quoi il faut ré» duire ce que nous avons à exa» miner.

Lettre critique, &c. p. 103. & suiv.

» Ceux qui s'imaginent que ce qu'on » appelle Fable, consiste à faire raisonner » ensemble des animaux, & que, pourvû » que l'on mette sur la Scéne un loup & » un renard, un chat & un singe, on a » fait une Fable, sont bien loin de compte.

1719.
» La Fable est une sorte de similitude & de
» comparaison, ou par ce qu'on fait faire
» ou dire à des animaux, & qu'on
» a lieu de présumer qu'ils feroient &
» qu'ils diroient en certaines conjectu-
» res, s'ils avoient l'usage de la raison &
» de la parole; on apprend à l'homme
» ce qu'il doit penser & faire dans des
» rencontres semblables. Or qui dit com-
» paraison, dit deux choses, qui, quoi-
» que différentes entr'elles, ont néan-
» moins un rapport de convenances qui
» les unit dans un point. Qu'est que la
» Fable de la cigale, qui après s'être
» amusée à chanter tout l'été, au lieu
» de préparer des provisions pour l'hy-
» ver, est rebutée de la fourmi, lorsqu'elle
» va chez elle crier famine ?
» C'est une similitude qui nous apprend
» que quand, au lieu de travailler dans
» sa jeunesse, on n'a songé qu'à ses
» plaisirs, on est en danger de mourir
» de faim dans sa vieillesse. La cigale
» représente l'homme qui s'amuse à la
» bagatelle, & l'été marque le tems de
» la jeunesse, comme l'hyver celui de la
» vieillesse. De sorte que c'est comme si
» on disoit; de même que la cigale qui
» ne s'amuse qu'à chanter durant l'été,
» court risque de mourir de faim l'hy-
» ver; de même l'homme qui ne songe

» qu'au plaisir durant l'été de son âge, 1719.
» se trouvera misérable quand il viendra
» sur le déclin. Toute Fable qui ne peut
» pas se réduire à une comparaison de
» cette nature, n'est point une fable. Il
» faut donc que la chose que l'on com-
» pare, soit différente de celle à laquelle
» on la compare, & ce n'est plus com-
» paraison, si on la compare à elle-
» même. Que doit-on penser sur ce pied-
» là de la Fable du Saumon Tuteur ?....
» Neptune prétend être en droit d'es-
» pérer que Vénus lui donnera la préfé-
» rence sur ses rivaux, parce qu'il est
» son Tuteur ; & Momus, pour lui faire
» sentir qu'il se trompe, lui récite la
» Fable du Saumon Tuteur : Neptune
» trouve la Fable *impertinente*, & il n'a
» pas tort. Car comme le nom de Nep-
» tune & celui de Saumon, ne font
» rien à l'affaire, c'est à peu près, com-
» me s'il lui disoit ; de même qu'un Tu-
» teur n'est pas toujours aimé de sa Pu-
» pille, de même il n'est pas sûr que
» pour être Tuteur de Vénus, votre Pu-
» pile vous préfére aux autres ; ce qui
» est, comparer les droits d'un Tuteur
» aux droits d'un Tuteur, c'est-à-dire ;
» comparer une chose à elle-même ; car
» que ce Tuteur soit Dieu ou qu'il soit
» poisson, cette différence ne change

» rien aux choses ; puisque ce n'est que
1719. » sur la qualité de Tuteur, commune à
» l'un & à l'autre, que tombe la com-
» paraison & par conséquent la Fable.
» Voilà une sorte de défauts sur un
» point essentiel & capital, qu'on ne
» trouvera pas dans les Fables de M. de
« la Motte, malgré tout le mal qu'en
» dit Momus, &c.

» Pour *le Singe dépouillé*, qui tient
» aussi du même défaut, il péche de
» plus du côté de la justesse, ce qui rend
» sa comparaison fausse. Momus, pour
» faire entendre à Plutus qu'il ne doit
» pas compter sur l'appas de ses riches-
» ses, pour réussir auprès de Vénus, lui
» allégue la Fable du *Singe thésauriseur*;
» qui, recherché & courtisé tant qu'il fut
» riche, se vit abandonné & méprisé dès
» qu'il eut perdu ses trésors. La Fable
» eut été juste, & la comparaison bonne;
» si Plutus eut courru risque de perdre
» les siens de même que le singe ; mais
» comme il ne peut perdre ses richesses
» qui sont attachées à sa divinité, com-
» me son appanage, la Fable ne prouve
» rien contre lui, & il auroit pû répon-
» dre à Momus, *tu ne dis rien qui*
» *vaille*, mon ami ; *car, si je plais à*
» *Vénus, tant que j'aurai des trésors,*
» *je suis sûr de lui plaire toujours.*

1719.

» *Tant que le Singe fut riche, on l'acca-*
» *bla*, selon toi, *de présens & de caresses,*
» *ses, les belles soupiroient pour lui*, ou
» pour *les beaux yeux de sa cassette; mais*
» *enfin que la cassette en fut le motif, c'é-*
» *toit toujours à lui qu'alloient les sou-*
» *pirs ; ainsi ta Fable prouve que j'ai*
» *tout à espérer de Vénus.* Voilà comme
» le Dieu des richesses auroit pû prouver
» à Momus, non pas que son cheval,
» comme dit le Proverbe, mais que son
» Singe n'étoit qu'une bête; mais le bon
» Plutus est un gros Caissier, dont la
» pénétration ne va pas jusques-là.

» *La Poule prude* seroit de mise, si
» un cocq se contentoit d'une poule pour
» femme; mais comme la loi contre la
» polygamie, n'est pas faite pour les
» cocqs, & qu'on n'en met qu'un pour
» plusieurs poules, il a droit de les ser-
» vir toutes, sans pouvoir être accusé
» d'aller au change. Je ne sçais pas d'où
» vient que l'Auteur ayant une Fable à
» faire sur une prude, va choisir préci-
» sément l'espéce de tous les animaux
» qui est le moins en droit d'éxiger que
» son mâle, garde la fidélité conjugale.

» Je n'entrerai pas dans un plus grand
» détail sur les Fables, soit de la Pré-
» face, soit de la Piéce. Il suffit de dire
» qu'à celle de *la dragée* près, qui est

1719. » fort ingénieuse & fort jolie, toutes les » autres, pour la plûpart, péchent par » quelque endroit essentiel, & qu'à prendre les choses exactement, ce ne sont » pas des Fables. On s'apperçoit assez » que Momus fait tout ce qu'il peut » pour pouvoir égayer ses Fables, & » leur donner quelque chose de cet en- » jouement qui charme dans celles de » *La Fontaine*; mais le pauvre garçon » n'y entend rien, & le Dieu des bons » mots n'est rien moins dans cette Piéce » que ce qu'il devroit être, &c. »

M. Fuselier, en donnant une seconde édition de son Momus Fabuliste, (*in-12.* Paris, veuve Ribou 1720.) y joignit une *Réponse* à la critique du Provincial, dans laquelle il ne jugea pas à propos de justifier en forme les défauts que l'Anonyme croyoit avoir remarqué dans la Comédie de Momus Fabuliste, il se contenta de lui répondre en plaisantant. Le Lecteur en va décider. C'est M. Fuselier qui parle.

Réponse à la Lettre critique insérée dans le Mercure du mois de Janvier 1719.

« J'ai lû avec plaisir la Lettre critique sur Momus Fabuliste, adressée » à l'Auteur du Mercure. Cette Lettre » est écrite par un Anonyme qui se dit » Provincial; c'est le déguisement qu'il » emprunte pour se voiler à nos yeux, » & pour débiter ses gentillesses; je ne

1719.

» pense pas qu'on s'empresse fort à re-
» connoître ce beau masque-là ; quant
» à moi, je ne serai pas assez simple pour
» analyser scrupuleusement ses remar-
» ques enjouées. Je ne me sens pas assez
» fort pour lutter contre un plaisant aussi
» fin, & qui posséde un badinage si
» élégant. C'est au Public à se justifier de
» s'être diverti aux représentations, &
» à la lecture de Momus Fabuliste. L'A-
» nonyme très-digne de l'être, prétend
» que mon Ouvrage a infiniment perdu
» en se montrant sur le papier ; la se-
» conde édition que l'on en donne au-
» jourd'hui, & qui suit de si près la pre-
» miére. . . . . Ne prouve pas cela bien
» éxactement. Je ne profiterai pas du
» vaste champ que m'ouvre l'Anonyme,
» pour étaler des lieux communs de Poë-
» tique ; je lui céde cette ennuyeuse car-
» riére ; ses curieuses observations se ré-
» duisent à deux points ; il attaque la
» conduite de Momus Fabuliste, & pré-
» tend que ce n'est pas une Comédie,
» parce que Jupiter n'explique pas assez
» distinctement à son gré par quelle
» raison il veut faire épouser Vénus à
» Vulcain ; on voit par-là que l'Anony-
» me aime les idées claires. J'aurois beau
» lui alléguer que la petite Piéce qu'il
» fronde avec tant de courage, est dans

» le goût d'*Esope à la Cour*, d'*Esope à*
1719. » *la Ville*, *des Fâcheux*, & quelques
» autres Comédies composées de Scénes
» détachées qui ne demandent qu'un
» nœud très-simple ; il recommenceroit
» toujours qu'il veut une intrigue....
» A l'égard de la critique que fait l'*In-*
» *connu*, de mon stile & de mes Fa-
» bles, je crois pouvoir recuser sur le
» chapitre de la plaisanterie & du naïf
» un homme qui offre de se rendre l'a-
» pologiste du Phénoméne potager &
» du Greffier solaire, &c. »

M. Fuselier abandonne ici *le Provincial*, pour faire la critique des Fables de M. de la Motte, & ensuite il passe à sa justification sur le reproche qu'on lui avoit fait d'avoir mis sur le Théatre le même M. de la Motte. Il prouve qu'il respecte la personne, mais qu'il a cru d'après le Public pouvoir attaquer son Ouvrage.

Le Critique Provincial, dans une seconde lettre, (*a*) adressée à l'Auteur du Mercure, prit en galant homme, la

(*a*) Lettre d'un Provincial à l'Auteur du Mercure, sur la réponse de *M. Fuselier*, à la critique de *Momus Fabuliste*, qui a été insérée dans le Mercure de Janvier 1720. (Nouveau Mercure, mois de Juin 1720. *pages* 45-66.)

réponse

réponse de M. Fuselier. Il ne se piqua point des termes qui l'avoient désignés lui & sa critique. « Pour moi, (dit-il, » dans cette Lettre) je suis un Inconnu, » petit particulier de Province, Anony- » me, & *très digne de l'être*, au juge- » ment de M. Fuselier. Il faut que cha- » cun se tienne dans son rang. On ac- » cuse les gens de Province d'être déli- » cats sur le point d'honneur; ce n'est » pas-là mon foible; au contraire, je » prens toujours les choses du bon côté. » M. Fuselier m'a répondu, ou du » moins a fait mine de me répondre, » cela me suffit. De quelque maniére » qu'il l'ait fait, je m'en tiens toujours » honoré..... Je sçais bien que M. Fu- » selier n'étoit pas obligé d'entrer en » lice, il étoit en droit de regarder du » haut en bas, comme il le fait, un » misérable Provincial, qui avoit l'inso- » lence de le critiquer; mais en ce cas- » là, il ne devoit pas se porter pour un » homme qui veut répondre, ni donner » à son écrit le titre spécieux de ré- » ponse. Il auroit pû coudre au bout de » sa Préface, tout ce qu'il dit dans son » écrit, cela ne l'eût point engagé à » rien; mais il promet de répondre, & » s'il ne répond pas, cela n'est pas de » bonne foi. Il va dire que je le chi- 1719.

1719. » canne sur un titre, ai-je tort? Sur-
» tout quand ce titre nous annonce toute
» autre chose que ce qu'on nous donne;
» on trouve dans la nouvelle édition de
» Momus Fabuliste, un écrit intitulé:
» *Réponse à la Lettre critique, insérée*
» *dans le Mercure du mois de Janvier*
» *dernier*. On s'attend sur cela que l'Au-
» teur va répondre. On lit sa réponse
» prétendue, & l'on trouve qu'elle ne
» répond à rien: doit-on être content?
» Ceci me fait faire une remarque. C'est
» que M. Fuzelier n'est pas heureux
» dans l'exécution de ses projets; il an-
» nonce une Comédie au Public, & on
» lui montre que sa Comédie prétendue
» n'est point une Comédie. Il annonce
» des Fables, & on lui fait voir que ses
» Fables ne sont point des Fables, il fait
» une réponse pour se justifier sur ces
» deux points, & on se trouve encore
» dans la nécessité de lui représenter
» que sa réponse n'est point une répon-
» se. »

Nous finissons d'extraire la Lettre de l'Anonyme, attendu que le surplus de cette Lettre n'est employé qu'à justifier les objections proposées dans la premiére Critique.

Principaux Acteurs de la Comédie de Momus Fabuliste en 1719.

1719.

Jupiter, ... M. Duchemin.
Neptune, ... M. Dangeville.
Apollon, ... M. Poisson fils.
Mars, ... M. Quinault Dufresne.
Plutus, ... M. De Lavoy.
Vulcain, ... M. Le Grand.
Mercure, ... M. Du Boccage.
Momus, ... M. Quinault.
Junon, .. Mademoiselle Champvallon.
Vénus, .. Mademoiselle Quinault l'aînée.
Eglé, ... Mademoiselle Lavoy.

La Comédie de Momus Fabuliste a été reprise depuis son avénement au Théatre, mais la plus brillante de ces reprises est celle de 1745. dont l'Auteur du Mercure de France rendit compte, dans les termes suivans.

« Le Mercredi 17 Mars (1745.) les » Comédiens François ont représenté à » Versailles, par ordre précis de la Cour, » *Momus Fabuliste*, Comédie d'un Acte, » faite à l'occasion d'un Volume de Fa- » bles nouvelles, qui n'éprouvérent pas » le sort de celles de *La Fontaine*. On a » retranché dans cette reprise-ci, tous » les traits de critique qui ont saisi les » Auditeurs de l'année 1719. époque de » la premiére représentation de cette » petite Piéce, qui eut alors un succès » éclatant. Elle a été représentée depuis

Mercure de France, Mars 1745 p. 171-177.

1719. » avec la même réussite, & il paroît
» que la Cour a confirmé les jugemens
» favorables qu'elle a obtenus autrefois.
» L'Auteur, non content d'élaguer sa
» Piéce, en a retranché quelques Fables,
» pour en substituer de convenables
» au tems & aux talens des Acteurs
» nouveaux. Il a satisfait au goût du
» Public, en fournissant à Mademoiselle
» Gaultier, l'occasion de faire briller sa
» voix, & la finesse méthodique de son
» chant. Il a contenté son zéle en faisant
» la Fable du Lion. Quoique cette
» Fable paroisse après le déluge poëtique
» qui a inondé la France, (a) on
» ose avancer que c'est un des premiers
» Ouvrages que l'amour François ait
» dicté. Des délais de Théatre sont cause
» qu'on ne l'a pas vû dans sa naissance,
» & qu'elle n'a pas été débitée sur la
» Scéne par l'Acteur qui joue si finement
» le rôle de Momus *, &c.

* M. de la Noue.

» Momus Fabuliste a eu l'honneur
» d'être critiqué quand il a paru pour
» la premiére fois en 1719. il fut attaqué
» par un zélé partisan de M. D.L.M.
» par une Lettre insérée dans le Mercure
» de Janvier 1720. on y répondit

(a) Au sujet du rétablissement de la santé du Roy.

» dans la deuxiéme édition de cette pe-
» tite Comédie. . . . . Momus Fabuliste 1719.
» n'a été maltraité que par des Cen-
» seurs très-infidéles, & encore plus
» ignorés. Le Journal des Sçavans du
» Lundi 12 Février 1720. l'a honoré
» d'un extrait, où la Fable de sa dragée
» est transcrite entiérement. Et enfin
» Momus Fabuliste traduit en Anglois,
» a obtenu les suffrages éclairés de Lon-
» dres sur le Théatre Royal de *Lincolns-*
» *inn-Fields*. Après avoir joui des ap-
» plaudissemens réitérés de Paris. Le
» Momus Anglois a été imprimé à Lon-
» dres en 1739. & le François a eu plus
» de six éditions, tant en France qu'en
» Hollande. »

La Comédie de Momus Fabuliste, après avoir été représentée à la Cour, parut le Jeudi premier Avril 1745. sur le Théatre François, précédée de la Tragédie d'*Alzire*. Ensuite le Samedi troisiéme du même mois, jour de la clôture ordinaire des Spectacles, & depuis l'ouverture du même Théatre, cette Piéce fut jouée plusieurs fois dans les mois de May & de Juin, même année 1745.



1719.

LES HÉRACLIDES,

Tragédie, de M. de DANCHET,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 29 Décembre. (Huit représentations, la derniére le Lundi 15 Janvier 1720.)

LEs Auteurs de l'*Europe Sçavante, dans leur Journal du mois d'Octobre* 1718. *pag.* 307, 308. annoncérent cette Tragédie, mais sous le titre d'*Hylus*, (a) dans les termes suivans.

« M. Danchet a composé pour le » Théatre François, une Tragédie intitulée *Hylus*. Euripide a traité le même « sujet. Hylus, fils d'Hercule, & persécuté par Euristhée, a trouvé un azile » chez Démophoon, (Roy d'Athénes & » fils de Thésée) & est devenu amoureux de Laodice, fille de ce Roy. Euristhée déclare la guerre à Démophoon, » qui refuse de lui livrer ce jeune Prince. » L'Oracle (d'Apollon) est consulté sur » le succès d'une bataille prochaine: & » voici sa réponse:

(a) M. Danchet en donnant sa Tragédie au Théatre, en changea le titre, & l'intitula *les Héraclides*.

O Ville de Pallas ! ce jour va te combler
D'une immortelle gloire ;
Mais pour payer cette victoire,
Le sang d'Hercule doit couler.

» Une Princesse, fille d'Hercule & » de Déjanire, que cette derniére avoit » confiée à Thésée, pere de Démo- » phoon, & qui aime Hylus, sans le » connoître pour son frere ; (car sa nais- » sance lui est cachée) trompée par le » faux bruit de la mort de ce Prince, » dans le combat qui s'est donné, se » livre à son désespoir & se tue. Par » cet événement l'oracle est accompli, » les Athéniens sont vainqueurs, & Eu- » risthée meurt de la main d'Hylus, qui » épouse ensuite Laodice, fille de Dé- » mophoon. »

Le sujet de la Tragédie des Héraclides, tel qu'il est exposé dans ce petit plan, annonce un Roy magnanime, qui soutient & qui venge un Héros malheureux. Hylus, rempli d'une noble ambition, & punissant en la personne du tyran Euristhée, le persécuteur de son pere & le sien, se montre digne fils d'Hercule, &c. Mais malheureusement, dans l'éxécution de ce Poëme, M. Danchet nous a présenté le contraire. *Démophoon*, toujours irrésolu, parle sans cesse de la gloire de son pere, &

1719. ne fait rien pour la sienne. *Hylus*, le Héros de cette Tragédie, est encore moins ressemblant à ce qu'il devroit être. Ce Prince sans états, & en danger de tomber entre les mains de son implacable ennemi, paroît ne s'occuper que de sa passion pour Laodice. Il semble que l'Auteur s'en est apperçu, car il lui fait dire. (Acte IV. Scéne V.)

O mon pere !
L'honneur parle, je pleure : il presse, je différe !
Tu rougis dans les Cieux de retrouver en moi
L'héritier de ton sang si peu digne de toi.

Laodice peut être mise au nombre des jeunes filles, qui ordinairement sont fort charmées d'être mariées ; rien de plus marqué ne la caractérise. A l'égard d'*Astérie*, fille d'Hercule & de Déjanire, amante dédaignée d Hylus, son personnage pourroit être le dominant de la Piéce, si le Poëte avoit sû lui donner un caractére décidé ; mais rien ne l'est moins que le sien. Sa jalousie ne paroît que lorsqu'elle est seule ou avec sa Confidente. Enfin sa mort qui fait le dénonement de la Tragédie, n'est nullement préparée, & si foiblement annoncée, que si l'on en conçoit quelque pitié, ce sentiment tombe plûtôt sur le peintre que sur le tableau. Le Lecteur en va juger.

Astérie vient mourante sur le Théatre.

1719.

ACTE V. SCENE V.

DÉMOPHOON.

Madame, en quel état vous offrez-vous à moi?
Hélas!

HYLUS.

Quel désespoir termine votre vie?

ASTÉRIE *à Hylus.*

Prince de trop de maux elle eût été suivie:
Mais plus que mes malheurs, le bruit de votre mort
M'a fait saisir le fer par qui finit mon sort.

DÉMOPHOON.

Dieux puissans vos arrêts ne trouvent point d'obstacles:
Elle a versé le sang que demandoit l'Oracle:
Vous êtes satisfaits.

Que de glace dans ce petit nombre de vers.

Nous ne passerons point à l'examen de la contexture de cette Tragédie, ni à sa versification. Contentons-nous d'appliquer à ce Poëme le vers suivant, que *le Misantrope*, (Acte I. Scéne II.) employe en parlant du Sonnet d'*Oronte*:

Franchement il est bon à mettre au Cabinet.



1720.

PLUTUS,

Comédie en vers, & en trois Actes, par M. Le Grand,

Représentée pour la premiére fois, après la Comédie des *Plaideurs*, le Jeudi premier Février. (Seize représentations, la derniére le Jeudi 16 Mars suivant.)

CEtte Comédie est presque toute en Scénes épisodiques ; l'intrigue qui en constitue le fond, est si foible, qu'elle pourroit aisément s'en passer. En peu de mots, voici quel en est le sujet. Crémille, vieux & pauvre Laboureur, prie sans cesse Apollon de lui envoyer du bien. Ses vœux sont exaucés, ce Dieu lui ordonne de prendre la premiére personne aveugle, qu'il rencontrera au sortir de son temple. Cette personne est *Plutus*, qui comble de richesses Crémille ; & le fils de ce Vieillard, amoureux d'une jeune & belle fille nommée Crisis, obtient sa main en lui faisant sa fortune. Plutus recouvre la vûe, & donne audience à différens personnages qui viennent implorer ses bienfaits. Dans le nombre de ces Scénes il y en a d'assez passables, mais le tout ensemble

de cette Piéce est peu de chose, & le bon comique y est rare.

1720.

ARTÉMIRE,

Tragédie de M. DE VOLTAIRE,

Représentée pour la première fois, le Jeudi 15 Février. (Huit représentations, la dernière le Vendredi 8 Mars suivant.) *Non imprimée.*

MOnsieur de Voltaire vouloit absolument retirer cette Tragédie après sa première représentation, & ce ne fut que pour céder aux instances de plusieurs personnes de distinction, qu'elle parut encore sept fois aux Théatre. Mais rien ne le put engager à la donner à l'impression, & M. de Voltaire a assuré un des Auteurs de cet Ouvrage, qu'il n'en avoit point conservé de copie. Heureusement que dans une édition furtive du Poëme de *la Ligue*, imprimé à *Rouen*, sous le faux titre d'*Amsterdam*, in-12. 1724. il se trouve une Scéne de cette Piéce, que nous croyons devoir faire passer dans cette Histoire. Cette édition est devenue si rare, que c'est une espéce de manuscrit; mais avant de rapporter cette Scéne, il ne sera pas inutile de placer ici les noms des prin-

1720. cipaux personnages de cette Tragédie, & ceux des Acteurs qui les ont représentés.

Acteurs de la Tragédie d'Artémire.

CASSANDRE, *Roy de Macédoine*, M. le Grand, le pere.

ARTÉMIRE, *Reine de Macédoine*, Mademoiselle le Couvreur.

PALLANTE, *Favori du Roy*, M. Quinault Dufresne.

PHILOTAS, *Prince de....* M. Quinault.

MÉNAS, *parent & confident de Pallante*, M. le Grand, le fils.

HIPPARQUE, *Ministre de Cassandre*, M. Fontenay.

CÉPHISE, *Confidente d'Artémire*, M. Quinault Dufresne.

SCENE.

» La Reine faussement accusée d'adultére par Pallante, se justifie auprès » du Roy son mari.

ARTÉMIRE, CASSANDRE, CÉPHISE.

ARTE'MIRE.

Où suis-je, où vais-je? ô Dieux! je me meurs... je le voi.

CE'PHISE.

Avançons.

ARTE'MIRE.

Ciel!

CASSANDRE.

Eh bien que voulez-vous de moi?

1720.

CEPHISE, *à part.*

Dieux puissans, protégez une Reine innocente !

ARTÉMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite & mourante ;
Je n'ose jusqu'à vous lever un oeil tremblant ;
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, & quittez ces indignes allarmes.

ARTÉMIRE.

Hélas ! je ne viens point par d'impuissantes larmes,
Craignant votre justice & fuyant le trépas,
Mandier un pardon que je n'obtiendrois pas ;
La mort à mes regards s'est déja présentée ;
Tranquille & sans regret je l'aurois acceptée :
Falloit-il que votre haine ardente à me sauver,
Pour un sort plus affreux m'ait voulu réserver ?
N'étoit-ce pas assez de me joindre à mon pere ?
Au-delà de la mort étend-on sa colére ?
Ecoutez-moi du moins, & souffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des Dieux, que le parjure offense,
Par le Ciel qui m'entend, qui sçait mon innocence,
Par votre gloire enfin, que j'ose en conjurer,
Donnez-moi le trépas, sans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accusez que vous, quand je vous rend justice ;
La honte est dans le crime & non dans le supplice.
Levez-vous, & quittez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte & nous pése à tous deux.
Voilà donc le secret dont vous vouliez m'instruire ?

ARTÉMIRE.

Eh, que me servira, Seigneur, de vous le dire ?
J'ignore, en vous parlant, si la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous sert ?

1720. J'ignore si vous-même, en poursuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie.
Hélas, après deux ans de haine & de malheurs
Souffrez quelques soupçons, qu'excusent vos rigueurs.
Mon cœur, même en secret refuse de les croire:
Vous me déshonorez & j'aime votre gloire;
Je ne confondrai point Pallante & mon époux,
Je vous respecte encor en mourant par vos coups;
Je vous plains d'écouter le monstre qui m'accuse;
Et quand vous m'opprimez, c'est moi qui vous excuse.
Mais si vous appreniez que Pallante aujourd'hui,
M'offroit contre vous-même un criminel appui.
Que Ménas à mes pieds craignant votre justice,
D'un heureux scélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide imploroit.... Mais hélas!
Vous détournez les yeux & ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impostures.
Cessez, n'empruntez point le secours des parjures;
C'est bien assez pour moi de tous vos attentats;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas:
Aussi bien c'en est fait, votre perte est certaine;
Toute plainte est frivole & toute excuse est vaine.

ARTE'MIRE.

Hélas! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups,
Faites couler mon sang, barbare, il est à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il est, joint mon honneur au vôtre;
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir?
Laissez-moi chez les morts descendre sans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultére.....

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire.

Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haïſſez. · 1720.

ARTEMIRE.

Eh bien, connoiſſez donc mon ame toute entiére.
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumiére :
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre ; il eſt vrai, je n'ai pû vous aimer,
Je vous le dis ſans feinte, & cet aveu ſincére
Doit peu vous étonner, & doit peu vous déplaire.
Et quel droit en effet aviez-vous ſur mon cœur
Qui ne voyoit en vous que ſon perſécuteur ?
Vous, qui de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Avez juſqu'en mes bras aſſaſſiné mon pére !
Vous, que je n'ai jamais abordé ſans effroi,
Vous, dont j'ai vû le bras toujours levé ſur moi !
Vous, tyran ſoupçonneux, dont l'affreuſe injuſtice
M'a conduite au trépas de ſupplice en ſupplice ;
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le ſçavez Caſſandre ; apprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos loix m'eût ſoumiſe,
Pour un autre que vous mon ame étoit épriſe ;
J'étouffai dans vos bras un amour trop puiſſant,
Je le combat encor ; & même en ce moment :
Ne vous en flattez point, ce n'eſt pas pour vous plaire ;
Vous êtes mon époux ; votre gloire m'eſt chére,
Mon devoir me ſuffit & ce cœur innocent,
Vous a gardé ſa foi, même en vous haïſſant.
J'ai fait plus ; ce matin à la mort condamnée,
J'ai pû briſer les nœuds d'un funeſte hymenée ;
Je tenois dans mes mains l'empire & votre ſort,
Si j'avois dit un mot, on vous donnoit la mort.
Vos peuples indignés alloient me reconnoître ;
Tout m'en ſollicitoit, je l'aurois dû peut-être ;
Du moins par votre exemple inſtruite aux attentats,
J'ai pû rompre des loix que vous ne gardez pas.

Hh iv

1720.

J'ai voulu cependant respecter votre vie ;
Je n'ai considéré ni votre barbarie,
Ni mes périls présens, ni mes malheurs passez ;
J'ai sauvé mon époux ; vous vivez ; c'est assez.
Le tems qui perce enfin la nuit la plus obscure,
Peut-être éclaircira cette horrible aventure,
Et vos yeux recevant une triste clarté,
verront trop tard au jour luire la vérité ;
Vous connoîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez tout tyran que vous êtes.

» Autre fragment de la même Tragédie.
C'est un Scélérat qui parle.

Voilà quelle est souvent la vertu d'une femme,
L'honneur peint dans ses yeux, semble être dans son ame :
Mais de ce faux honneur les dehors fastueux,
Ne servent qu'à cacher la honte de ses feux.
A son amant chéri prodiguant sa tendresse,
Ses yeux n'ont pour autrui qu'une austére rudesse ;
Et l'amant rebuté prend souvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Les Comédiens Italiens, flattés du succès de la Parodie d'Œdipe, se hâterent d'en donner une de cette Tragédie, de la façon du Sieur Dominique. Cette Parodie en vers & en un Acte, sous le titre d'*Artémire*, fut représentée le Dimanche 10 Mars 1720 : *elle est imprimée dans le premier Volume du Recueil des Parodies du nouveau Théatre Italien*, in-12. *Paris, Briasson.*

*La Comédie de l'*Inconnu, *représentée plusieurs fois, durant le cours du mois de Février, (1720.) par les Comédiens François, au Palais des Thuilleries, sur un petit Théatre dressé dans l'antichambre du* Roy, *(a) & mêlée d'Intermédes nouveaux & de Ballets, ou* SA MAJESTÉ & *les principaux Seigneurs de sa Cour dansérent, présente un article brillant dans cette Histoire; c'est du Nouveau Mercure que nous en empruntons le récit.* 1720.

L'INCONNU,

Premier Ballet, dansé par SA MAJESTÉ *dans son Palais des Thuilleries, le Samedi 24 Février 1720.*

« LE Samedi 24 Février, le Ballet du » Roy, servant d'Intermédes à la » Comédie de l'*Inconnu*, représenté par

Le Nouveau Mercure, Février 1720. p. 182-186.

« (a) Le 20 Janvier, les Comédiens François représentérent devant Sa Majesté, (au Palais des Thuilleries) *sur le petit Théatre dressé dans l'anti-chambre*, les deux Comédies de *Crispin Médecin*, & du *Mariage forcé*. Le Roy prendra ce divertissement une fois chaque semaine pendant le Carnaval.

» Le Roy a fait presque tous les jours des répétitions sur ce petit Théatre, du Ballet qui doit servir d'Intermédes à la Comédie de l'*Inconnu*, qu'on prépare, & où Sa Majesté dansera plusieurs Entrées avec M. le Duc de Chartres, & plusieurs autres Seigneurs, &c. » Mercure du mois de Janvier 1720. page 197.

» les Comédiens du Roy, a été Exécuté
1710. » pendant cinq représentations avec
» beaucoup de succès, malgré l'indis-
» position de plusieurs Seigneurs, qui
» n'ont pû continuer d'y danser.

» Dans la premiére Entrée, le Théa-
» tre représentoit un Jardin. *L'Amour*,
» la *Jeunesse*, & leur suite, formoient
» cette entrée. Le Roy y paroissoit sur
» un trône, & six jeunes Seigneurs te-
» nant des guirlandes, & représentant
» les *Plaisirs*, & les *Amours*, dansoient
» autour du trône. *Les ordonnateurs* de
» la Fête étoient le Marquis de Villeroy
» & le Sieur Balon. *Les Plaisirs*, sui-
» vans de *la Jeunesse*, Messieurs les Mar-
» quis de Gondrin & de Châteauneuf,
» & les Marquis de Crussol & de Mau-
» lévrier. *Les Amours*, les Marquis de
» Bellefond & de la Chaise; & le Sieur
» Muraire, un des Conducteurs de la
» Fête chantoit l'air Italien: *Si lieto*,
» *si contento*, &c. Après l'air le Roy
» dansoit seul. Les *Plaisirs*, les *A-*
» *mours*, avec les suivans de la Jeu-
» nesse, se réunissoient pour terminer
» cette Entrée par leurs danses. (*a*)

(*a*) Avant cette Entrée générale, *Mademoiselle Burr*, (de la Musique du Roy) l'une des Suivantes de la jeunesse, chantoit l'air : *Regnez sans partage, Dieu jaloux des cœurs*, &c.

DEUXIÉME ENTRÉE. 1720

» Le Théatre représentoit un buffet » magnifique. On voyoit paroître *Co-* » *mus*, & sa suite, avec une troupe » de Bergers & Bergéres. Mademoiselle » Prevôt, Bergere, dansoit seule. Les » Sieurs Marcel, Dumoulin, de Laval, » formoient une danse avec Mesdemoi- » selles Ménés, de la Ferriére, & de » Lâtre; ensuite Mademoiselle An- » tier, (en Bergere) chantoit l'air qui » commence par ces paroles: *Amour* » *répand tes douces flammes*, &c. » Après cet air tous les Bergers & les » Bergéres dansoient ensemble, pour » terminer cette Fête.

TROISIÉME ENTRÉE.

» Le Théatre représentoit le même » Jardin. M. le Duc de Chartres dansoit » seul dans cette entrée: ensuite venoit » une troupe de Bohémiens; sçavoir le » Prince de Turenne, les Marquis de » Villeroi, d'Alincourt, de Lorge, de » Cossé, de Villars, de Coigny, de » Charlu, de Besons, de Rénel, de Lan- » geron, de Croissy, de Bellegarde, » Messieurs de Chambonas, Law, & le » Sieur Balon.

» Après quelques danses, une Bohé-
1720. » miénne, (Mademoiselle Burry) chan-
» toit les paroles suivantes de la Sara-
» bande : *Un inconnu pour vos charmes*
» *soupire*, &c. Les danses recommen-
» çoient, après lesquelles, la même Bo-
» hémienne chantoit cette arriette :
» *Amant si vous êtes constant*, &c. à
» cette arriette succédoit une troisiéme
» danse, qui étoit suivie d'une seconde
» arriette, commençant par ces paro-
» les : (chantées par la même Bohé-
» mienne) l'*Amour qui vole sur vos*
» *traces*, &c. Tous les Bohémiens se
» réunissoient ensuite, pour termi-
» ner cette entrée, par de nouvelles
» danses.

QUATRIÉME ENTRÉE.

» Le Théatre avec les mêmes déco-
» rations que les précédentes, exposoit
» aux Spectateurs une nouvelle Troupe
» de Bergers & de Bergeres. Les Mar-
» quis de Langeron & de Bellegarde,
» après avoir figuré ensemble, Made-
» moiselle Guyot dansoit seule ; ensuite
» les Sieurs Dumoulin & Laval, avec
» Mesdemoiselles de la Ferriére & de
» Lâtre. Ces danses finies, Mademoi-
» selle Antier chantoit l'air : *Régnez*
» *Amour*, &c. Après quoi les danses

» continuoient, qui étoient suivies d'un 1720.
» autre air, chanté par la même Ber-
» gére : *Vôle au bruit des armes, &c.*

CINQUIÉME ENTRÉE.

Nôce de Village.

LE MARIÉ, ... Monsieur Balon,
LA MARIÉE, Mademoiselle Prevost,
dansoient ensemble.

Gens de la Nôces,

BERGER, ..., le Sieur Dumoulin, 4e.
BERGERE, ..., Mademoiselle Guyot.
NYAIS, ... Le Sieur Marcel.
NYAISE, ..., Mademoiselle Dupré,
GENTILHOMME DE CAMPAGNE, le Sieur Blondy.
DAME DE CAMPAGNE, Mademoiselle Ménés.
PAYSAN, ... le Sieur Dumoulin, 2e.
PAYSANNE, Mademoiselle de la Ferriére.
VIEUX, ... le Sieur Dumoulin, 3e.
VIEILLE, ... Mademoiseille de Lâtre,

» Ce Ballet étoit terminé par une
» Entrée générale. Le Roy, M. le Duc
» de Chartre, & les Seigneurs qui
» avoient déja dansé dans la premiére
» & dans la troisiéme entrée, formoient
» de nouvelles danses.

1720. » Le Régent, L. A. R. Monsieur & » Madame d'Orléans, Mademoiselle de » Valois, aujourd'hui Princesse de Modéne, les Princes & Princesses du Sang » se trouvérent aux deux premiéres représentations. Le Roy a dansé dans » toutes les cinq plusieurs entrées différentes, avec toutes la justesse & les » graces imaginables.

» Le Régent a donné les ordres pour » faire rétablir & mettre en état le » grand Théatre des Thuilleries, pour » servir à la représentation de plusieurs » Piéces de Théatres & Ballets.

LA COMTESSE DE FOLLENVILLE,

Comédie en un Acte, & en prose, par Monsieur l'Abbé GARCAVI, non imprimée,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 11 Octobre, précédée de la Tragédie de *Bérénice*. (Quatriéme & derniére représentation, le Mercredi 16 du même mois, sur le Théatre du Palais Royal.)

CEtte Piéce étoit si foible, & l'intrigue si commune & usée, qu'elle n'a été jouée que par l'importunité de l'Auteur. Les Comédiens avoient eu la complaisance de la recevoir dès le mois

de Juillet 1719. & les rôles en furent distribués le mois suivant, mais ils en différerent la représentation jusqu'à l'automne de cette année. Le peu de succès qu'elle eut, prouve qu'ils auroient encore mieux fait de la supprimer totalement. Nous ajoutons en faveur des curieux, les noms des personnages, en y joignant ceux des Acteurs & Actrices qui étoient chargés des rôles, le Lecteur verra qu'il n'a pas tenu à eux, que l'Ouvrage n'ait été plus applaudi. 1720.

Acteurs de la Comtesse de Follenville.

LA COMTESSE DE FOLLENVILLE, Mademoiselle Gautier.

M. JOUFFLARD, *beau-frere de la Comtesse*, le Sieur Duchemin.

LE CHEVALIER, *Amant de la Comtesse*, le Sieur Dufresne.

M. RHUBARBIN, *Médecin*, le Sieur Du Boccage.

MARINE, *Suivante de la Comtesse*, Mademoiselle Jouvenot.

CRISPIN, *Valet du Chevalier*, le Sieur Poisson, *pere*.

GUILLAUME, *Jardinier de la Comtesse*, le Sieur Dangeville.

UN LAQUAIS *de la Comtesse*.

A la seconde représentation, on supprima le rôle du Jardinier.

1710. N.... CARCAVI, fils du Sieur *Carcavi*, Garde de la Bibliothéque du Roy,
CARCAVI. fut destiné dès sa jeunesse à l'état Ecclésiastique. Un de ses parens lui résigna le Prieuré de Vaudœuvre, au Diocèse de Langres. Mais M. l'Abbé Carcavi, qui n'avoit aucun dessein de s'avancer dans les Ordres sacrés, au bout de quelques années, abandonna ce Prieuré, sur lequel il se réserva une pension viagere de trois cens livres. Né avec un caractére éloigné de toute contrainte, M. l'Abbé Carcavi ne sçût ni conserver le bien que son pere lui avoit laissé, ni profiter des bontés de feu S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans, Régent, & de l'avantage qu'il avoit d'avoir reçû l'éducation auprès de ce Prince. Sur la fin d'une vie assez ignorée, il s'avisa d'essayer ses talens pour le Théatre, où il eut le bonheur de faire recevoir la petite Comédie dont on vient de parler. Il en composa une seconde intitulée : LE PARNASSE BOUFFON, qu'il présenta au mois de Mai 1722. mais qui ne fut point reçue. M. l'Abbé Carcavi est mort le Jeudi 25 Février 1723. âgé d'environ soixante ans.



LE

1720.

LE PERE INTERESSÉ, OU LES VRAIS AMIS,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. l'Abbé PELLEGRIN, *sous le nom du Chevalier de* PELLEGRIN *son frere*, non imprimée,

Représentée pour la premiére & unique fois, le Mardi 29 Novembre.

MAlgré le froid accueil que le Public fit à cette Piéce, l'Auteur qui croyoit que le fond en étoit bon, se donna la peine de la retoucher, & réduisant l'Ouvrage en trois Actes, le fit paroître douze ans après, sous le titre de *La Fausse inconstance*: cette derniére Piéce fut assez foiblement reçue: nous en parlerons sous l'année 1732. & nous en marquerons les changemens qui y ont été faits.



1720.

ANNIBAL, (a)

Tragédie, de M. de MARIVAUX, de l'Académie Françoise, (Auteur vivant,)

Représentée pour la première fois, le Lundi 16 Décembre. (Retirée par l'Auteur après la troisiéme représentation du Lundi 23 du même mois de Décembre. Remise au Théâtre le Mercredi 25 Octobre 1747. Cinq représentations, la derniére le Samedi 4 Novembre suivant.)

CEtte premiére production Dramatique de M. de Marivaux, ne ressent point l'adolescence de son Auteur. Le sujet, la conduite, les caractéres des personnages, tout est traité à la Corneille; nous n'entrerons point dans le détail du plan de cette Tragédie, il suffira d'en rapporter la Scéne suivante. C'est Flaminius, Ambassadeur de Rome, qui vient annoncer à Prusias, Roi de Bithinie, que le Sénat désaprouve la guerre que ce Prince fait à Artaméne, &c. Annibal est présent.

ACTE II. SCENE II.

FLAMINIUS.

Rome, qui vous observe, & de qui la clémence,
Vous a fait jusqu'ici grace de sa vengeance.

(a) Cette Tragédie fut annoncée & jouée sous le titre de : *La Mort d'Annibal*.

A commandé, Seigneur, que je vinsse vers vous,
Vous dire le danger où vous met son courroux.
Vos armes, chaque jour, & sur mer & sur terre,
Entre Artaméne & vous renouvelle la guerre.
Rome la désaprouve, & déja le Sénat,
Vous en avoit Seigneur, averti sans éclat.
Un Romain, de sa part, a dû vous faire entendre;
Quel parti là-dessus vous feriez bien de prendre;
Qu'il souhaitoit enfin, qu'on eut en pareil cas
Recours à sa justice, & non à des combats.
Cet auguste Sénat qui peut parler en Maître,
Mais qui donne à regret des preuves qu'il peut l'être;
Crut que vous épargnant des ordres rigoureux,
Vous n'attendriez pas qu'il vous dit, je le veux.
Il le dit aujourd'hui; c'est moi qui vous l'annonce.
Vous allez vous juger en me faisant réponce.
Ainsi, quand le pardon vous est encore offert,
N'oubliez pas qu'un mot vous absout, ou vous perd.
Pour écarter de vous tout dessein téméraire,
Empruntez le secours d'un effroi salutaire:
Voyez en quel état Rome a mis tous ces Rois,
Qui d'un coupable orgueil ont écouté la voix.
Présentez à vos yeux cette foule de Princes,
Dont les uns vagabonds, chassés de leurs Provinces,
Les autres gémissans, abandonnés aux fers,
De son devoir, Seigneur, instruisent l'univers.
Voilà pour imposer silence à votre audace,
Le Spectacle qu'il faut que votre esprit se fasse.
Vous vaincrez Artaméne, & vos heureux destins
Vont mettre, je le veux, son sceptre dans vos mains,
Mais quand vous le tiendrez ce sceptre, qui vous tente,
Qu'en ferez-vous, Seigneur, si Rome est mécontente?
Que ferez-vous du vôtre? & qui vous sauvera
Des traits vengeurs, dont Rome alors vous poursuivra?

Reftez en paix, regnez, gardez votre couronne;
1720. Le Sénat vous la laiffe, ou plûtôt vous la donne.
Obtenez fa faveur, faites ce qu'il lui plaît,
Je ne vous connois point de plus grand intérêt.
Confultez nos amis: ce qu'ils ont de puiffance,
N'eft que le prix heureux de leur obéiffance.
Quoi qu'il en foit enfin, que votre ambition
Refpecte un Roi qui vit fous fa protection.

PRUSIAS.

Seigneur, quand le Sénat s'abftiendroit d'un langage
Qui fait à tous les Rois un fi fenfible outrage,
Que fans me confeiller le fecours de l'effroi,
Il diroit fimplement ce qu'il attend de moi;
Quand le Sénat enfin, honoreroit lui-même
Ce front, qu'avec éclat diftingue un diadême,
Croyez-moi, le Sénat & fon Ambaffadeur,
N'en parleroient tous deux qu'avec plus de grandeur.
Vous ne m'étonnez point, Seigneur; & la menace,
Fait rarement trembler ceux qui font à ma place.
Un Roy fans s'allarmer d'un procédé fi haut,
Refufe, s'il le peut, accorde s'il le faut.
C'eft de fes actions la raifon qui décide;
Et l'outrage jamais ne le rend plus timide.
Artaméne, avec moi, Seigneur, fit un traité,
Qui, de fa part encor, n'eft pas exécuté;
Et quand je l'en preffois, j'appris que fon armée,
Pour venir me furprendre, étoit déja formée.
Son perfide deffein alors m'étant connu,
J'ai raffemblé la mienne, & je l'ai prévenu.
Le Sénat pourroit-il approuver l'injuftice,
Et d'une lâcheté veut-il être complice?
Son pouvoir n'eft-il pas guidé par la raifon?
Vos Alliés ont-ils le droit de trahifon?
Et lorfque je fuis prêt d'en être la victime,
M'en défendre, Seigneur, eft-ce commettre un crime?

1720.

FLAMINIUS.

Pourquoi nous déguiser ce que vous avez fait ?
A ce traité, vous-même avez-vous satisfait ?
Et pourquoi d'Artaméne accuser la conduite,
Seigneur, si de la vôtre elle n'est que la suite.
Vous avez fait la paix. Pourquoi, dans vos états,
Avez-vous conservé, même accrû vos soldats ?
Prétendez-vous, malgré cette paix solemnelle,
Lui laisser soupçonner qu'elle étoit infidelle,
Et l'engager à prendre une précaution
Qui servît de prétexte à votre ambition ?
Mais le Sénat a vû votre coupable ruse,
Et ne recevra point une frivole excuse.
Quels que soient vos motifs, je ne viens en ces lieux,
Que pour vous avertir qu'ils lui sont odieux.
Songez-y ; mais surtout, tâchez de vous défendre
Du Poison des conseils dont on veut vous surprendre.

ANNIBAL.

S'il écoute les miens, ou s'il prend les meilleurs,
Rome ira proposer son esclavage ailleurs.
Prusias indigné, poursuivra sa conquête,
Qu'à lui livrer bientôt la victoire s'apprête.
Ces conseils ne sont pas plus dangereux pour lui
Que pour ce fier Sénat, qui l'insulte aujourd'hui.
Si le Roi contre lui veut en faire l'épreuve,
Moi, qui vous parle, moi, je m'engage à sa preuve.

FLAMINIUS.

Le projet est hardi. Cependant votre état
Promet déja beaucoup en faveur du Sénat ;
Et votre orgueil réduit à chercher un asile,
Fournit à Prusias un espoir bien fragile,

ANNIBAL.

Non, non, Flaminius, vous vous entendez mal
A vanter le Sénat aux dépens d'Annibal ;
Cet état où je suis, rappelle une matiére
Dont votre Rome auroit à rougir la premiére.

1720. Ne vous souvient-il plus du tems, où dans mes mains;
La victoire avoit mis le destin des Romains?
Retracez-vous ce tems, où par moi l'Italie,
D'épouvante, d'horreur & de sang fut remplie.
Laissons de vains discours, dont le faste menteur,
De ma chute, aux Romains, semble donner l'honneur.
Dites, Flaminius, quelle fut leur ressource?
Parlez, quelqu'un de vous arrêta-t-il ma course?
Sans l'imprudent repos que mon bras s'est permis,
Romains, vous n'auriez plus d'amis, ni d'ennemis.
De ce peuple insolent, qui veut qu'on obéisse,
Le fer & l'esclavage alloient faire justice;
Et les Rois que soumet sa superbe amitié,
En verroient à présent le reste avec pitié.
O Rome! tes destins ont pris une autre face.
Ma lenteur, ou plûtôt mon mépris te fit grace.
Négligeant des progrès, qui me sembloient trop sûrs,
Je laissai respirer ton peuple dans tes murs.
Il échappa depuis; & ma seule imprudence,
Des Romains abbattus, releva l'espérance.
Mais ces fiers Citoyens, que je n'accablai pas,
Ne sont point assez vains pour mépriser mon bras;
Et si Flaminius vouloit parler sans feindre,
Il diroit qu'on m'honore encor jusqu'à me craindre.
En effet, si le Roy profite du séjour
Que les Dieux ont permis que je fisse en sa Cour,
S'il ose pour lui-même employer mon courage,
Je n'en demande pas à ces Dieux davantage.
Le Sénat, qui d'un autre, est aujourd'hui l'appui,
Pourra voir arriver le danger jusqu'à lui.
Je sçais me corriger; il sera difficile
De me réduire alors à chercher un azile.

FLAMINIUS.

Ce qu'Annibal appelle imprudence & lenteur;
S'appelleroit effroi, s'il nous ouvroit son cœur.

1720.

Du moins cette lenteur & cette négligence,
Eurent avec l'effroi beaucoup de ressemblance:
Et l'aspect de nos murs si rempli de Héros,
Pût bien vous conseiller le parti du repos.
Vous vous corrigerez? Et pourquoi dans l'Afrique,
N'avez-vous donc pas mis tout votre art en pratique?
Seroit-ce qu'il manquoit à votre instruction,
La honte d'être encor vaincu par Scipion?
Rome, il est vrai, vous vit gagner quelque victoire,
Et vous avez raison quand vous en faites gloire.
Mais ce sont vos exploits qui doivent effrayer
Tous les Rois, dont l'audace osera s'y fier.
Rome, vous le sçavez, en cent lieux de la terre,
Avoit à soutenir le fardeau de la guerre.
L'Univers attentif, crut la voir en danger,
Douta que ses efforts pussent l'en dégager.
L'univers se trompoit. Le Ciel, pour le convaincre,
Qu'on ne devoit jamais espérer de la vaincre,
Voulut, jusqu'à ses murs, vous ouvrir un chemin,
Pour qu'on la crût encor plus proche de sa fin;
Et que la terre après détrompée & surprise,
Apprît à l'avenir à nous être soumise.

ANNIBAL.

A tant de vains discours, je vois votre embarras;
Et si vous m'en croyez, vous ne poursuivrez pas.
Rome alloit succomber: son vainqueur la néglige;
Elle en a profité; voilà tout le prodige, &c.

Il faudroit extraire presque toutes les Scénes de cette Tragédie, si l'on vouloit en rapporter tous les morceaux saillans.

Le Mercredi 25 Octobre 1747, la Tragédie d'Annibal fut remise au Théatre: le Mercure de France en parla dans les termes suivans: « Le Mercredi 27

Mercure de France, Octobre 1747. p. 128.

1720. » (25) les Comédiens François remirent au Théatre une Tragédie intitulée *Annibal* ; elle avoit été représentée il y a 25 (27) ans ; c'est un des premiers Ouvrages d'un Académicien célébre, (M. de Marivaux) accoutumé à mériter les suffrages du Public ; au reste, ce n'est pas par la date que l'on peut s'appercevoir que c'est un Ouvrage de la jeunesse de l'Auteur, & les beautés dont cette Tragédie est pleine, nous feroient regretter qu'il ne se fut pas attaché à ce genre, si les excellentes productions qu'il a données en plusieurs autres, pouvoient laisser quelque chose à désirer sur l'emploi de ses talens supérieurs. La Piéce a été reçue avec beaucoup d'applaudissemens, & elle les mérite. »

Voici les noms des principaux personnages, & des Acteurs qui les représentérent en 1720.

PRUSIAS, *Roy de Bithinie*, M. le Grand, pere.
LAODICE, *fille de Prusias*, Mademoiselle Desmare.
ANNIBAL, ... M. Baron.
FLAMINIUS, ... M. Dufresne.

En 1747.

PRUSIAS, ... M. Paulin.
LAODICE, ... Mademoiselle Gaussin.
ANNIBAL, ... M. de la Noüe.
FLAMINIUS, ... M. Rozelli.

LES

1720.

LES FOLIES DE CARDÉNIO,

Piéce Héroï-Comique, en trois Actes & en prose, avec un Prologue & des divertissemens, par M. COYPEL, (Auteur vivant,) *Musique de M. de* Lande, *Ballet de la composition de M.* Balon,

Deuxiéme Ballet, dansé par LE ROY dans son Château des Thuilleries les Lundi 30 Décembre 1720 & Samedi 4 Janvier 1721. (*a*)

Acteurs du Prologue.

MINERVE, .. Mademoiselle Antier.
LA RAISON, Mademoiselle Bury.
LE CHAGRIN, *sous la figure de la Raison*, le Sieur Murayre
LE PLAISIR, ... le Sieur Boutelou.

Divertissement du Prologue.

PREMIERE ENTRÉE.

Plaisirs.

Les Sieurs D. Dumoulin, Laval, Marcel & Blondy, Mesdemoiselles Prevost, Guyot, Menès & Dupré.

(*a*) Cette Piéce est imprimée à Paris, chez Ballard, in-4°. 1720. Dans le petit Avis qui la précéde, l'Au-

1720.

SECONDE ENTRÉE.

Seigneurs Gaulois.

LE ROY.

M. le Duc de Chartres, M. le Marquis de Villeroy, Messieurs de Coigny, de Mirepoix, de Cossé, & de Francine.

Messieurs de Bezons, de Croissy, de Resnel, de Langeron, de Tonnerre, & Balon fils.

Suite de cette Entrée.

Messieurs les Ducs de la Trémoille, & de Boufflers, Messieurs de Crussol, de Ligny, & de Brancas.

M. le Chevalier de Maulévrier, Messieurs de Gondrin, de Saint-Florentin, de Rupelmonde, & de la Suze.

Le Chagrin, sous la figure de la Raison, forme le dessein de partager avec cette derniére la Cour du jeune Roi, & veut chasser le Plaisir & les Jeux qui sont à sa suite. La Raison vient au secours de plaisir ; vive dispute entre la Raison & le Chagrin, celui-ci traite son adversaire d'*Erreur* ; Minerve, invoquée par la Raison, décide en sa faveur, & approuve le Plaisir qu'elle dirige.

teur convient que dans les représentations de ce Ballet, le Public n'a point entendu sa Comédie ; il ajoute que c'est la raison qui l'a déterminé à la donner à l'impression.

MINERVE.

Oüi, souvent le Plaisir ami de la Jeunesse,
Sert aux desseins de la Sagesse ;
Je veux aujourd'hui par sa voix,
Apprendre au ROY, que j'éléve, & qui m'aime,
Jusques où peut aller l'égarement extrême
Des foibles cœurs qu'Amour asservit à ses loix.

Ces six vers expliquent à peu près l'intention de l'Auteur : on va juger s'il l'a bien rempli par l'éxemple de Cardénio, dont il a fait choix.

Acteurs de la Comédie.

LUCINDE, *Amante de Cardénio*, Mademoiselle Duclos.
DOROTHÉE, *Amante de D. Fernand*, Mademoiselle Desmare.
CARDÉNIO, ... le Sieur Baron.
D. FERNAND, .. le Sieur Poisson, *fils*.
D. DIEGUE, *Pere de Lucinde*, le Sieur le Grand, *pere*.
D. QUICHOTTE, ... le Sieur Lavoy.
SANCHO, ... le Sieur La Thorilliere.
THÉRESE, ... Mademoiselle Gautier.
IGNÉS, *fille de Thérese*, Mademoiselle Quinault.
MARCELLE, *Amant d'Ignés*, le Sieur Quinault Dufresne.
LOPÉS, *Domestique de D. Diegue*, le Sieur Fontenay.

Ie. PAGE, ... le Sieur le Grand, *fils*.
1720. IIe. PAGE, ... le Sieur Duclos,
L'AMOUR, ... le petit Dangeville.
L'HYMEN, ... Mademoiselle le Grand.
UN BERGER, ... le Sieur du Boccage.
UN MATELOT, ... le Sieur Duchemin.

Lucinde & Dorothée ouvrent la Scéne, cette derniére, cachée sous le nom d'Elvire, se découvre à son amie, qu'elle soupçonne être sa rivale; Lucinde tâche à la rassurer. D. Fernand, & Cardénio viennent annoncer une nouvelle fête, préparée pour la nôce prochaine de celui-ci & de Lucinde; un Page de D. Fernand vient dire que D. Quichotte qui y a été invité avec son Ecuyer Sancho, a refusé de s'y trouver: cependant après l'arrivée de D. Diegue, pere de Lucinde, & de plusieurs Troupes de Masques, on ne croît pas devoir différer le divertissement, dont voici la disposition.

Quadrilles Espagnols.

Messieurs de Coigny, de Mirepoix, de Villars, & de Lorges. Mesdemoiselles Le Roy, Le Mire, Duval, & Mangot.

Quadrilles de Maures.

M. le Prince de Turenne, Messieurs de Bezons, de Chambonas, & de Maulévrier.

Mesdemoiselles de Lisle, Corail, Labat, & la Ferriére. 1720.

Quadrille d'Indiens.

M. le Grand Prieur, M. le Marquis de Villeroy, M. le Duc de Montmorenci, M. le Marquis d'Alincourt.

Quadrille de Chinois.

Le Sieur Balon.

Les Sieurs Blondi, & Marcel.

Les Sieurs Ferrand, Dupré, Dumirail, & Mion.

La Pagode, le Sieur F. Dumoulin.

Petites Pagodes, Paris, Boiseau, la Motte & Alin.

Après quelques danses, plusieurs masques tirent l'épée, Cardénio & D. Diégue veûlent les séparer, (*a*) & sont environnés des masques, pendant ce tems-là, D. Fernand emméne Lucinde, & dans la Scéne suivante on apprend qu'il la vient d'enlever. Cardénio à cette nouvelle perd la raison, fait mille extravagances, & veut se tuer, Dorothée ne doutant plus de la perfidie de son Amant, est au désespoir, & D. Diégue se retire

(*a*) *Combattant qui amusent Cardénio, pendant que D. Fernand enléve Lucinde.*

Les Sieurs Laval, Malterre, Deshayes, Javillier.

Les Sieurs Malterre L. Duval, Marçel C. & Pierret.

accablé de douleur de la perte de sa
1720. chere fille.

ACTE II.

Thérese donne des conseils à sa fille Ignés, qui doit, dès ce jour, épouser Marcelle. Leur conversation est interrompue par l'arrivée de Dorothée, qui, déguisée en Polonois, est résolue de passer une vie ignorée dans la cabane de Thérese. Marcelle surprend ce feint Cavalier avec Ignés, & en conçoit une jalousie d'autant plus violente, qu'Ignés, transportée de joye de le voir dans ce sentiment, ne cherche point à le détromper. D. Quichotte arrive, par complaisance pour Sancho, il veut bien assister aux nôces d'Ignés & de Marcelle. On voit entrer une troupe de Bergers, qui viennent célébrer cette fête. (*a*) Trois Bergers, représentés par les Sieurs Boutelou, Murayre, & Mouret, accompagnés de Mesdemoiselles Bury & Antier en Bergeres, chantent le bonheur des deux époux.

(*a*) *Bergers & Bergeres dansans.*

Les Sieurs D. Dumoulin, Laval, Malterre L. Dumirail, Dangeville, Prevost, F. Dumoulin, P. Dumoulin.

Mesdemoiselles Prevôt, Guyot, Menés, Dupré, de l'Isle, Corail, La Ferriere, & Labat.

Ce divertissement est troublé par la présence de Cardénio. Plus insensé que jamais, ce malheureux Amant, ne cesse d'appeller sa chere Lucinde. D. Quichotte lui promet son secours; les Bergers veulent essayer si celui de la Musique, ne pourra pas plus efficacement suspendre ses douleurs, & continuent la Fête. Cardénio donne de tems en tems des marques de sa folie, & entendant dire que Don Quichotte va s'armer pour lui, il lâche quelques discours assez vifs, & qui marquent son mépris pour ce Cavalier & son Infante Dulcinée. Au nom de cette derniére, Don Quichotte prend feu, & tirant son épée, veut percer Cardénio: on l'en empêche, en lui représentant que cet homme a perdu l'esprit. D. Quichotte se rend aux raisons des Bergers, & remet sa vengeance à un autre tems. 1720.

ACTE III.

La Mer que l'on voit au fond du Théatre, paroît extrêmement agitée d'une tempête. Dorothée ne doutant point que D. Fernand & Lucinde ne soient péris avec le vaisseau qui vient de faire naufrage, verse des larmes pour son infidelle; & pleure aussi le malheur de Cardénio, qui est privé pour jamais

1720. de sa Lucinde. Sa douleur ne l'empêche pas d'être sensible aux soins d'Ignés ; pendant qu'elle l'embrasse pour la remercier ; Marcelle qui voit cette action, veut frapper le Cavalier Polonois ; Dorothée fuit ; Marcelle court après, & Ignés les suit pour prévenir la fureur de son Amant. D. Fernand & Lucinde paroissent : échappé d'un cruel naufrage, D. Fernand n'est plus occupé que de sa passion pour Lucinde, les pleurs, & les reproches de cette derniére, ne servent qu'à l'aigrir. Dans le moment Dorothée, craignant d'être poursuivie par le Jaloux Marcelle, vient implorer le secours de D. Fernand : ce Cavalier & Lucinde la reconnoissent : leur surprise augmente à la vûe de Cardénio, qui dans un nouvel accès de folie, se jette dans les bras de son rival, & le prie de l'aider à poursuivre le ravisseur de Lucinde ; l'agitation où il est lui cause une foiblesse : il tombe évanoüi sur un lit de gazon. Arrive D. Quichotte : lié par le serment qu'il a fait de remettre Lucinde en liberté, il veut se battre avec D. Fernand ; mais celui-ci répond que l'amour qu'il sent renaître pour la belle Dorothée, & le regret qu'il a d'avoir troublé celui du fidéle Cardénio, & de sa chere Lucinde, ont plus de pouvoir sur lui que toute

ses menaces. La voix de Lucinde suffit pour rappeller Cardénio à la vie & à son bon sens. D. Quichotte voyant tout le monde satisfait, déclare qu'il appelle en duel Cardénio, pour avoir raison des blasphêmes proferés contre l'Infante Dulcinée. Cardénio se tire d'embarras, en désavouant tout ce que son égarement, a pu lui faire dire. D. Quichotte très-content, offre son amitié, & le secours de son bras, & consent à honorer de sa présence les trois mariages que l'on va célébrer : une troupe de Bergers & Bergeres s'avance pour en former le divertissement, mêlé de danses, & de chants. (a) L'Amour & l'Hymen y récitent un dialogue en vers, qui est suivi d'une nouvelle Fête. 1720.

LE ROY *danse en Amour.*

Amours de la suite du Roi.

Messieurs les Ducs de la Tremoille, de Boufflers : Messieurs de Crussol, de Ligny, de Braneas,
Messieurs de Maulévrier, de Gondrin, de Saint-Florentin, de Rupelmonde, & de la Suse.
M. le Duc de Chartres représente l'Hymen.

(a) Une Bergere chantante, Mademoiselle Lisarde. Bergers chantans, . . . les Sieurs Mouret & Murayre.

[redacted]

Suite de l'Hymen.

1720. M. le Grand Prieur, Messieurs de Langeron, de Lorges, de Coigny, le Prince de Turenne, & M. de Bezons
Messieurs le Duc de Montmorency, de Mirepoix, de Villars, d'Alincourt, de Villeroy & de Croissy.

La Fête est terminée par un air que chante une Bergere ; mais elle n'auroit pas parû complette, si l'on n'avoit vû paroître les Matelots du Vaisseau de D. Fernand, qui ont eu le bonheur de se sauver, & viennent prendre part aux réjoüissances : (a) ils forment un nouveau divertissement : Mademoiselle Antier, représentant une compagne de Lucinde, échapée du naufrage avec des Matelots, chante un air, qui finit la Piéce.

(a) *Matelots & Matelottes.*

Messieurs de Tonnerre, d'Hostager, de Francine, & Balon, *fils.*
Mesdemoiselles Le Mire, le Roy, Duval, & Mangot.
Le Sieur Balon, & Mademoiselle Prevost.
Le Sieur D. Dumoulin.
Les Sieurs Blondy & Dupré.



1721.

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU,

Comédie en trois Actes, & en vers, par M. Du Fresny,

Représentée pour la premiére fois, le Vendredi 14 Février, suivie du *Médecin malgré lui*. (Dix-huitiéme & derniére représentation, le Mercredi 26 Mars suivant.)

Cette Piéce avoit été proposée à l'assemblée des Comédiens le Samedi 19 Août 1719. elle étoit alors en cinq Actes, & fut universellement refusée. M. Du Fresny, obligé de la retoucher, en la réduisant à trois Actes, supprima quantité de longueurs, & des Scénes inutiles. Par ce moyen il ranima la vivacité de l'action. Ce travail n'a pas cependant réparé le défaut de conduite, principalement dans l'exposition. On ne voit pas assez nettement les raisons qui engagent l'Hôtesse & son frere à prendre les intérêts de Valére avec tant de chaleur, & à jouer à son insçu un stratagême aussi périlleux pour eux. A cela près, l'Ouvrage est excellent : les Scénes

1721. y sont passablement suivies, & les caractéres neufs, originaux, & ne ressemblans à aucuns de ceux que l'Auteur avoit mis au Théâtre. Celui de la Présidente est admirable, & ses Scénes avec le Faux Damis sont des chefs-d'œuvres pour la finesse & l'art dont elles sont rendues. Le rôle de ce dernier est comique, & d'un genre nouveau, aussi bien que le Gascon, unique en son espéce. Le personnage du Président est encore très-bon, & dans le vrai. Les autres ont tous leur mérite, à proportion de la part qu'ils ont dans à l'intrigue. On peut faire une réfléxion générale sur les Comédies de M. Du Fresny, c'est que presque tous les caractéres qu'il y employe, semblent être composés pour fournir chacun séparément le sujet d'une Piéce entiére. *L'Esprit de contradiction* & celle-ci, sont les deux de notre Auteur, qui paroissent le plus fréquemment sur la Scene.

Acteurs de la Comédie du Mariage fait & rompu. (14 Février 1721.)

Le Président, . . le Sieur Dangeville.

La Présidente, Mademoiselle Champvallon.

La Tante, . . . Mademoiselle Gautier.

LA JEUNE VEUVE, Mademoiselle Jouvenot. 1721.

LIGOURNOIS, ... le Sieur Duchemin.
VALÉRE, ... le Sieur Dufresne.
GLACIGNAC, ... Poisson, *fils*.
L'HÔTESSE, ... Madame Deshayes.
LE FAUX DAMIS, le Sieur Quinault, L.
LE NOTAIRE, ... le Sieur Du Boccage.

DU FRESNY.

Avertissement des Œuvres de M. Du Fresny.
Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres, par le P. Nicéron, Tome XVII. p. 129 & suiv.
Hist. des Journaux, par Camusat, T. II. p. 225. &c.
Mercure de France, Octobre 1724. pages 2261, 2266.

CHARLES RIVIERE DU FRESNY, nâquit à Paris en 1648. Son grand pere étoit fils d'une Jardiniere d'Anet, que l'on nommoit la Belle Jardiniere. (*a*) On ne sçait aucune circonstance de la vie de son grand pere, ni de celle des pere & mere de notre Auteur : mais il est à présumer qu'ils furent attachés au service des Rois Henri IV. & Louis XIII. puisque M. Du Fresny dans sa jeunesse, entra à celui de Louis XIV. en qualité de Valet de Chambre. Son esprit vif & agréable plût à ce Prince, qui l'employa pendant ses campagnes en diverses occasions, & toujours avec succès ; de maniére qu'en donnant simple-

(*a*) Cette Belle Jardiniere avoit eu l'honneur de plaire à Henri IV. M. Du Fresny aussi peu ambitieux que son pere & son ayeul, ne s'est jamais prévalu de l'avantage de son origine ; le feu Roi ne l'ignoroit pas, & c'étoit un des motifs de la bienveillance que ce Monarque a toujours conservé pour lui.

[redacted] ment l'effort à son imagination, naturellement tournée à la gayeté, & aux idées singuliéres, il gagna les bonnes graces du Roi, & se trouva comblé de ses bienfaits, qui joint à son bien de patrimoine, rendirent bientôt sa situation opulente : mais son goût pour la dépense, l'empêcha de la rendre solide. Comme il étoit né sans ambition, il ne désiroit les richesses que pour satisfaire aux commodités de la vie, (car il n'en avoit pas encore connu les besoins) il aimoit le plaisir comme volupté, & non comme libertinage. Une table délicate, & des amis choisis, étoient de ces choses qui le flattoient le plus. Il avoit reçu de la nature beaucoup de goût pour tous les Arts, Peinture, Sculpture, Architecture, Jardinages : tous sembloient lui être familiers par les jugemens justes qu'il portoit de tous ces genres.

1721.

Outre ce goût pour les Arts, il avoit encore un talent naturel & particulier pour la Musique & pour le Dessein, quoique les principes de l'un & de l'autre n'eussent point fait partie de son éducation, il a néanmoins produit dans ces deux genres des choses inimitables. Les airs de ses chansons de caractére, & qui sont gravés à la fin du Recueil

de ses Œuvres, sont la preuve de ce qu'on avance : car il n'y a pas un de ces airs, qui ne soit de sa composition : mais ce que l'on ne peut transmettre, c'est l'intelligence & le goût avec lesquels il les chantoit. Il est vrai que la fécondité de son génie lui en faisoit varier les chants toutes les fois qu'on l'engageoit à les exécuter ; ce qui souvent lui déplaisoit, & sur-tout lorsqu'on le louoit sur un talent qu'il regardoit comme fort inférieur aux autres. (*a*) 1721.

Il n'étoit pas moins surprenant du côté du Dessein : il n'avoit, il est vrai, aucune pratique du crayon, du pinceau, ni de la plume, mais il s'étoit fait à lui-même un équivalent de tout cela, en prenant dans différentes estampes des parties d'hommes, d'animaux, de plante, ou d'arbre, qu'il découpoit, & dont il formoit un sujet dessiné seulement dans son imagination. Il les disposoit & les colloit les unes auprès des autres, selon que le sujet le demandoit il lui arrivoit même de changer l'expression des têtes

(*a*) M. Du Fresny n'a jamais eu de principe de Musique : & il étoit obligé, lorsqu'il avoit composé un air, de le venir chanter à M. Grandval, qui avoit la bonté de le lui noter. Au reste, il est fâcheux qu'il nous en reste si peu de sa façon, puisqu'il convient dans un de ses Mercures, d'en avoir fait plus de cent.

[redacted] qui ne convenoient pas à son idée, en
1721. supprimant les yeux, la bouche, le nez, & les autres parties du visage, & y en ajoutant d'autres qui étoient propres à exprimer la passion qu'il vouloit peindre, tant il étoit sûr du jeu de ses parties pour l'effet qu'il en attendoit. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cet assemblage de Piéces rapportées, en apparence au hazard, & sans esquisse, formoit un tout agréable, dont l'incorrection de dessein n'étoit sensible qu'à des yeux connoisseurs.

Quelque séduisans que fussent pour lui ces deux talens, ils ne prévaloient pas sur le goût dominant qu'il avoit pour l'art de construire des Jardins. Il avoit pour cet art un génie singulier, mais nullement susceptible de comparaison avec celui des grands Hommes que nous avons eus, & que nous avons encore dans ce genre. M. Du Fresny ne travailloit avec plaisir, & pour ainsi dire, à l'aise, que sur un terrain irrégulier, & inégal. Il lui falloit des obstacles à vaincre, & quand la nature ne lui en fournissoit pas, il s'en donnoit à lui-même, c'est-à dire, que d'un emplacement régulier, & d'un terrain plat, il en faisoit un montueux; afin de varier, disoit-il, les objets en les multipliant, & se

se garantir des vûes voisines ; en leur oppofant des élévations de terre, qui servoient en même-tems de Belveders. Tels étoient, dit-on, les Jardins de Mignaux près Poissy, & tels sont encore ceux qu'il a faits dans le Fauxbourg Saint Antoine, pendant les dix dernières années de sa vie, dont l'un est connu sous le nom du Moulin, & l'autre qu'il appelloit le Chemin Creux. On connoît aussi la Maison & les Jardins de feu M. l'Abbé Pajot, près de Vincennes, & par ces différens morceaux, on peut juger du goût & du génie de M. Du Fresny dans ce genre. 1721.

Louis XIV. ayant pris la résolution de faire faire à Versailles des Jardins, dont la grandeur & la magnificence surpassassent tout ce qu'on avoit vû, & même imaginé jusqu'alors, lui demanda des desseins. M. Du Fresny en fit deux différens : ce Prince les examina, & les compara avec ceux qu'on lui avoit présentés ; il en parut content, & ne les refusa que par l'excessive dépense dans laquelle l'éxécution l'auroit engagé. Ce Monarque qui aimoit les Arts, & qui les avoit porté à leur plus haut dégré de perfection, par les récompenses dont il prévenoit ceux qui s'y distinguoient, accorda au Sieur Du Fresny

un Brevet de Controlleur de ses Jardins.
1721. Peu de tems après il obtint encore de Sa Majesté le Privilége d'une nouvelle Manufacture de grandes Glaces, que l'on proposoit d'établir, & dont le succès a passé de beaucoup ce qu'on en attendoit.

Si M. Du Fresny avoit été capable de prévenir l'avenir, il auroit senti la valeur du don que Sa Majesté lui avoit fait : mais sa maniére de penser ne lui laissoit jamais imaginer le lendemain ; le présent étoit son seul point de vûe, & faisoit son bonheur ou son malheur ; de sorte que pressé de satisfaire à quelque caprice, qui en lui étoient aussi forts que des besoins, il céda le Privilége des Glaces pour une somme assez modique.

Le Roi, sur les bontés duquel il comptoit, & qui en effet lui en avoit souvent donné des marques dans les situations fâcheuses, où sa prodigalité l'avoit réduit ; le Roy, dis-je, lui donna une nouvelle preuve de sa bienveillance : car le tems du Privilége des Glaces étant expiré, Sa Majesté ordonna aux nouveaux Entrepreneurs de cette Manufacture, de donner au Sieur Du Fresny trois mille livres de pension viagere : mais les sujets de dépense augmentant en lui à proportion de ce qu'il possédoit,

& par conséquent les moyens d'y fournir s'épuisant de jour en jour, il s'accommoda avec ceux qui lui payoient cette rente, & s'en dépouilla d'une maniére à n'y plus revenir. Le Roy ayant appris ce dernier trait de M. Du Fresny, ne put s'empêcher de dire qu'il ne se croyoit pas assez puissant pour l'enrichir. 1721.

M. Du Fresny sentit bien qu'après cela, il ne devoit plus s'attendre aux bienfaits de ce Prince : ainsi, résolu de quitter la Cour, il demanda la permission de vendre sa Charge, & de se retirer : le Roi le lui permit, & eut même la bonté de lui faire paroître qu'il en étoit fâché.

Suivant les Mémoires qu'on nous a donné de la vie de M. Du Fresny, ce ne fut qu'après tous ces événemens, qu'ayant fixé sa demeure à Paris, il lia société avec M. Regnard, célebre Auteur comique, Philosophe voluptueux, qui ne travailloit que pour se délasser du plaisir. La conformité des inclinations serra les nœuds de leur amitié, & cette liaison développa dans notre Auteur les talens qu'il avoit pour le Théatre.

Celui des Italiens florissoit alors, on y représentoit des Piéces presqu'entiérement Françoises : plusieurs Auteurs y

1721. faisoient paroître leurs Ouvrages avec succès, & les nôtres le choisirent par préférence. Des Piéces sans régles, & sans conduite, mais lucratives, convenoient parfaitement à M. Du Fresny; car, à dire vrai, son génie étoit plus porté à produire des Scénes détachées, qu'à bien conduire une Comédie. En effet, ne paroîtroit-il pas étonnant, qu'un homme qui auroit eu si peu de conduite dans le cours de sa vie, en eut mis beaucoup dans ses Piéces de Théatres. C'est presqu'aussi le seul défaut qu'on puisse lui reprocher à cet égard. D'ailleurs on y trouve des caractéres bien peints, & bien soutenus, un dialogue juste & concis, un comique pris dans la pensée, & rarement, jouant sur le mot; des portraits critiques, sans être satiriques; & dans tout une vivacité de génie qui lui est propre. Tel M. Du Fresny s'est dépeint dans ses Ouvrages, tel il étoit avec ses amis; c'est-à-dire, aimable sans médisance, & plaisant sans raillerie piquante: aussi, disoit-il, * qu'on est plus excusable de ne pas penser juste, que de penser malignement.

* M. Du Fresny: Réponse aux Auteurs du Mercure de Trévoux.

M. Du Fresny en société avec M. Regnard, composa durant plusieurs années pour le Théatre Italien, cette liaison l'engageoit à faire part de ses idées à cet ami.

Il lui communiqua plusieurs sujets de Comédies presqu'achevées, & entr'autres ceux du *Joueur* & de *Attendez-moi sous l'Orme*, dans le dessein d'y mettre ensemble la dernière main : & de les faire paroître sur la Scéne Françoise : mais M. Regnard, qui sentoit la valeur de cette première Piéce, amusa son ami, fit quelques changemens à l'Ouvrage, le mit en vers, & le donna sous son nom aux Comédiens. Ce fait est connu de tous les amis de notre Auteur, ausquels il l'a raconté plusieurs fois, en se plaignant d'un larcin, qui ne convient, disoit-il, qu'à un Poëte du plus bas étage. Cependant au lieu de s'en venger, il ne chercha qu'à justifier ses droits, en faisant représenter son *Chevalier Joueur*, tel qu'il l'avoit composé, & y ajoutant un Prologue, où l'on voit toute la modération, & le désintéressement dont il étoit capable. Il se contenta de rompre avec cet ami infidéle, *(a)* & pour n'avoir aucun démêlé avec lui, il a souffert que M. Regnard ait fait im- 1721.

(*a*) En faisant imprimer sa Comédie du Joueur, M. Regnard y joignit une petite Préface que nous avons rapportée à l'article de cette Piéce, & où il traite M. Du Fresny d'une maniére outrageante ; l'épithéte de plagiaire qu'il lui donne, est d'autant plus déplacée, qu'elle lui convient indubitablement mieux qu'à son adversaire.

1721. primer dans le Recueil de ses Œuvres la Comédie d'Attendez-moi sous l'Orme, dans laquelle cependant il n'avoit qu'une très médiocre part.

M. Du Fresny se maria deux fois, & il est probable qu'il s'en repentit deux fois. Du caractére dont on l'a dépeint, il n'étoit porté à se marier que par distraction, si l'on peut ainsi dire, ou par un intérêt vif & présent. Bien des gens prétendent que ce dernier motif est celui de son second mariage. (a) Distrait par

(a) Les Auteurs de la Bibliothéque Françoise, ou Histoire Littéraire de la France, dans l'Extrait qu'ils ont donné * du Diable Boiteux, de M. le Sage, nouvelle edition *in*-12, deux Vol. 1726, ajoûtent : « Voici » un trait qui peint au naturel, le génie d'un Poëte, » (M. Du Fresny, dit la note) qui est mort il n'y a » pas longtems. Tout Paris connoît cette avanture sin» guliére, & le Sage la conte de cette façon dans le » dixiéme Chapitre, *pag.* 306. du premier Vol. Il s'a» git de marquer à différens personnages des places » dans les Petites-Maisons. J'y veux envoyer aussi, dit » le Diable, un vieux garçon de bonne famille, lequel » n'a pas plûtôt un ducat qu'il le dépense, & qui ne » pouvant se passer d'espéce, est capable de tout faire » pour en avoir. Il y a quinze jours que sa Blanchis» seuse à qui il devoit trente pistoles, vint les lui de» mander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se » marier à un Valet de Chambre qui la recherchoit. » Tu as donc d'autre argent, lui dit-il, car ou diable » est le Valet de Chambre qui voudra devenir ton » mari pour trente pistoles ? Hé, mais, répondit» elle, j'ai encore outre cela deux cens ducats. Deux » cens ducats ! répliqua-t-il avec émotion, malpeste ! » Tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, & » nous voilà quitte à quitte. Et la Blanchisseuse est » devenue sa femme. »

* Tome IX. Pag. 74, 75.

l'application involontaire de son esprit à ses compositions qui le suivoient partout, il lui auroit été fort difficile de se livrer aux soins d'une famille. Il le sentoit bien : & peut-être étoit-ce pour s'en dispenser entiérement qu'il avoit imaginé d'avoir en même-tems trois ou quatre logemens dans différens quartiers de Paris ; & qu'il les quittoit dès qu'il soupçonnoit d'y être connu de ceux avec lesquels il ne vouloit point avoir de commerce. L'Auteur de l'Avertissement des Œuvres de M. Du Fresny, ajoute, pour excuser cette façon bizarre : « Je ne » sçais cependant si cette nouvelle ma- » niére de se loger, prise du côté de la » commodité, n'est pas aussi raisonnable » que singuliére, surtout pour quelqu'un » d'isolé, & sans engagement. » Or Du Fresny se croyoit tel. 1721.

Le Privilége du Mercure Galant étant venu à vaquer en 1710. par la mort de M. Devizé, M. Du Fresny, suivant le conseil de quelques-uns de ses amis, le demanda au Roi : ce Prince qui se souvint de l'avoir aimé, le lui accorda avec cette bonté, dont il accompagnoit les graces qu'il faisoit, principalement à ceux qui l'avoient servi. Notre Auteur composa les premiers Volumes de ce Journal, avec tout l'esprit & l'enjoue-

ment dont il étoit capable : mais ennemi de la contrainte, un travail périodique, tel que celui du Mercure, ne pouvoit être de son goût. Il le négligea bientôt, & l'abandonna enfin au Sieur Le Févre dans le mois de Décembre 1713. en se réservant une pension, dont il a joui jusqu'à sa mort.

1721.

Ainsi vécut M. Du Fresny sans soins, sans ambition, & sans bassesse, quoique de jour en jour dénué des biens de la fortune. Vers la fin de Septembre 1724. il fut attaqué d'une fiévre continue, dont il mourut le Vendredi 6 Octobre suivant, dans la soixante-seiziéme année de son âge, & le dix-huitiéme jour de sa maladie, après avoir reçu tous ses Sacremens. Ses sentimens de piété & de résignation furent si sincéres, qu'à la sollicitation des deux enfans qu'il avoit eu de son premier mariage, il consentit peu de jours avant sa mort, qu'on brûlât tous ses Ouvrages, le seul bien qui lui restât alors. C'étoit une seconde partie des Amusemens sérieux & Comiques. Les Vapeurs Comédie en un Acte. La Joueuse, mise en vers : le Superstitieux & le Valet Maître, Piéces en cinq Actes ; & l'Epreuve, Comédie en trois Actes, avec des Intermédes, qu'il comptoit donner incessamment.

Ces

Ces trois dernieres Piéces n'étoient pas achevées. 1721.

Catalogue des Piéces de M. Du Fresny, au Théatre François.

LE NÉGLIGENT, Comédie en trois Actes & en prose, avec un Prologue aussi en prose, 27 Février 1692.

SANCHO PANÇA, Comédie en trois Actes & en prose, (*non imprimée*) 27 Janvier 1694.

ATTENDEZ-MOY SOUS L'ORME, Comédie en un Acte & en prose, avec un divertissement, 19 May 1694. (*a*).

LE CHEVALIER JOUEUR, Comédie en cinq Actes & en prose, avec un Prologue aussi en prose, 27 Février 1697.

(*a*) Nous avons déja dit que cette Piéce qui passe pour être de M. Regnard, & qui est imprimée dans tous les Recueils de ses œuvres, est très-certainement de M. Du Fresny; l'Auteur du Mercure de France, (Octobre 1724 *p.* 2264.) n'a fait aucune difficulté de l'assurer: & nous avons encore pour garants de ce fait, des personnes vivantes qui se sont trouvées aux premiéres représentations de la Comédie en question: ces personnes, amis particuliers de l'Auteur, ont été temoins des mouvemens qu'il s'est donné, soit pour la distribution des rôles, soit pour les répétitions de la Piéce, & sçavent aussi que c'est lui qui en a touché la recette. Il se peut bien que M. Regnard y ait quelque part, mais nous le répétons, cette part ne peut être que très-médiocre, & M. Du Fresny n'étoit point d'un caractére à profiter des Ouvrages d'autrui.

La Nôce interrompue, Comédie en un Acte & en prose, 19 Août 1699.

1721. Le Malade sans Maladie, Comédie en cinq Actes, & en prose, 27 Novembre 1699.

L'Esprit de contradiction, Comédie en un Acte & en prose, 29 Août 1700.

Le Double Veuvage, Comédie en trois Actes & en prose, avec un Prologue aussi en prose, & des divertissemens, 8 Mars 1702.

Le Faux Honneste-Homme, Comédie en trois Actes, & en prose, 24 Février 1703.

Le Faux Instinct, Comédie en trois Actes, & en prose, 2 Août 1707.

Le Jaloux honteux, Comédie en cinq Actes & en prose, 6 Mars 1708.

L'Amant masqué, Comédie en un Acte & en prose, avec un divertissement, (*non imprimée*) 8 Août 1709.

La Joueuse, Comédie en cinq Actes & en prose, 22 Octobre 1709.

La Coquette de Village, *ou* le Lot supposé, Comédie en trois Actes & en vers, 27 May 1715.

La Réconciliation Normande, Comédie en cinq Actes & en vers, 7 Mars 1719.

LE DÉDIT, Comédie en un Acte & en vers, 12 Mai 1719.

1721.

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU, Comédie en trois Actes, & en vers 14 Février 1721.

LE FAUX SINCERE, Comédie en cinq Actes & en vers, (*Ouvrage posthume*,) 16 Juin 1731.

L'Editeur des Œuvres de M. Du Fresny, ajoute les Piéces suivantes: qui n'ont été ni imprimées, ni représentées.

LE PORTRAIT, Comedie en un Acte.

LES DOMINO, Comédie en un Acte.

Cette derniére Piéce fut présentée aux Comédiens au mois de Février 1721 & une seconde fois l'année suivante. Sans avoir aucune connoissance de cette Comédie, on peut présumer que M. Du Fresny a employé une seconde fois l'aventure du Bal du *Jaloux honteux*, qui constitue en partie le fonds de cette derniére Piéce, qui n'avoit point réussi: ou peut-être étoit-ce la même chose que l'*Amant masqué*, autre Comédie inconnue du même Auteur.

LES VAPEURS, Comédie en un Acte & en vers.

La conjecture de l'Editeur paroît très-juste: & l'on peut croire que le fonds de la Piéce de la Malade sans Maladie, a servi à celle-ci.

LA JOUEUSE, Comédie en cinq Actes & en vers. C'est la même retouchée & mise en vers.

1721. LE SUPERSTITIEUX, Comédie en cinq Actes, & en vers.

Nous soupçonnons que cette Piéce étoit à peu près la même que l'Auteur avoit déja donnée en trois Actes, & en prose, sous le titre du *Faux Instinct*. M. Du Fresny étoit un peu sujet à se répéter, & sans doute cette derniére Comédie en auroît donné une nouvelle preuve.

L'EPREUVE, Comédie en trois Actes & en vers, avec des Intermédes.

LE VALET MAÎTRE, Comédie en cinq Actes, & en vers.

Ces cinq dernieres Piéces ont été brûlées, comme on l'a déja dit.

En terminant la vie de M. Du Fresny, nous croyons devoir ajouter, que tous ceux qui l'ont connu & fréquenté, lui rendent cette justice, que c'étoit un homme de bonne compagnie, enjoué & fort agréable, fertile en bons mots, & en saillies plaisantes, sans maligne application, & sans obscénité; aimant infiniment les plaisirs, mais sans débauche. Au reste, il possédoit l'art de les diversifier en cent maniéres, dont chacune avoit un agrément nouveau & particu-

lier, & sçavoit enfin leur rendre cette pointe qui les rend agreables, & qui 1721.
s'émousse si aisément : A la vérité, on ne peut pas lui donner des louanges sur les Sciences acquises par l'étude, & l'application, ni sur les lumiéres d'un jugement à qui rien ne manquoit, mais en récompense, c'étoit un génie fecond, naturel, vif, & très-original, avec des ressources dans l'esprit merveilleuses & singuliéres.

Entre les talens dont la nature l'avoit doué, le plus marqué, pour lequel il avoit le plus de penchant, & en même tems celui qui l'attache à notre Histoire, étoit le genre Dramati-Comique. Les plus sévéres Critiques sont obligés de convenir qu'on trouve dans ses Piéces des caractéres admirables, des portraits & des peintures finies, naïves, & piquantes des mœurs du siécle. On remarque que la plûpart de ses Comédies ont conservé sur le papier toutes les beautés, qui les ont fait applaudir au Théatre : celles même qui n'y ont eu aucune réussite, font encore plaisir à la lecture. On retrouve dans les unes & les autres le même génie, & toujours ce défaut de conduite, & d'ordre, qui a si fort nui aux Ouvrages de M. Du Fresny, & en a souvent retardé le succès. On lui doit

aussi l'éloge, que ses plaisanteries n'ont
1721. jamais offensé les mœurs, & qu'il n'y a jamais eu peut-être de Poëte Comique plus réservé que lui. Mais rien n'est plus capable de lui assurer une place dans la postérité, que l'extrême variété de ses caractéres, la gloire d'être un excellent original, & celle de devoir tout à lui seul, & de n'avoir travaillé que sur son propre fonds.

LES MACHABÉES,

Tragédie, par M. DE LA MOTTE,

Représentée pour la premiére fois, le Jeudi 6 Mars. (Quinze représentations, neuf avant Pâques, & six après. La derniére le Samedi 3 May suivant.)

MOnsieur de la Motte en donnant cette Tragédie au Théatre, ne jugea pas à propos de s'en déclarer l'Auteur. Son *incognito* lui procura le plaisir d'entendre approuver sa Piéce, & en même tems de la voir attribuer à beaucoup de personnes. Mais sa satisfaction fut entiére, lorsque des Connoisseurs, l'assurérent que c'étoit un Ouvrage posthume du célébre M. Racine. L'Auteur du Mercure en parla dans ces ter-

mes en annonçant les représentations & le succès de ce Poëme Dramatique. « La 1721.
» Tragédie des *Machabées*, (dit cet Au-
» teur, Mercure du mois de Mars 1721.
» *pag.* 50.) dont nous donnons ici un
» simple extrait, est une de ces Piéces
» qui n'a nullement besoin d'éloges. L'ac-
» cueil unanime que le Public lui a fait,
» toutes les fois qu'elle a été représentée,
» en assure un succès qui ne peut que
« faire honneur à notre siécle. *Comme*
» *ce Poëme brille par la beauté de la*
» *versification*, & que l'on n'a pû jus-
» qu'à présent en découvrir le véritable
» Auteur, *plusieurs Connoisseurs* se sont
» imaginés que les trois premiers Actes
» ne pouvoient être sortis de la plume
» d'aucun de nos Poëtes vivans. Qu'ont-
» ils pensé sur cela ? Ils se sont avisés
» de les attribuer à feu M. *Racine*.
» Nous n'avons garde d'adopter ce sen-
» timent, ne paroissant tout au plus
» que *vraisemblable*. Mais plûtôt, pour-
» quoi ne sommes-nous pas assez ama-
« teurs de la gloire de notre patrie,
» pour croire qu'il peut se trouver en-
» core en France, un génie qui ait le
» tour, la délicatesse, & toutes les con-
» noissances nécessaires pour relever no-
» tre Tragédie ? »

Après ce début, suit un extrait de

la Tragédie « bien simple, mais en ré-
1721. » compense bien exact. » (Il remplit les *pages* 51-73.

Dans les trois semaines des vacances du Théatre, M. de la Motte s'avoua l'Auteur de la Tragédie, & alors toutes les conjectures des gourmets du Parnasse furent annéanties. Les Machabées ayant été repris à l'ouverture du Théatre, voici ce qu'il en fut dit dans le Mercure des mois de Juin & de Juillet (1721.) *pages* 154 & 155.

« Le Lundi 21 Avril, les Comédiens » du Roy ont ouvert leur Théatre, qui » avoit été fermé pendant trois semai- « nes, à cause de la solemnité de la Fête » de Pâques, par la Tragédie des *Ma-* » *chabées*, Piéce nouvelle, qu'on avoit » jouée pendant le Carême, & *qui avoit* » *eu du succès*. On peut en voir un ex- » trait fort étendu dans le Mercure du » mois d'Avril passé. M. de la Motte » s'est enfin déclaré l'Auteur de cette » Tragédie. Il travaille à une nouvelle, » sous le titre de *Romulus*. Les princi- » paux rôles des Machabées avoient été » distribués en cette maniére. »

ANTIOCHUS, *Roy de Syrie*, le Sieur Poisson, *fils*.

SALMONÉE, *mère des Machabées*, Mademoiselle Duclos. 1721.

ANTIGONE, *Favorite d'Antiochus*, Mademoiselle Desmare.

MISAEL, *dernier fils de Salmonée*, M. Baron.

« A cette reprise, la *Demoiselle le* » *Couvreur* a joué le rôle d'*Antigone*, » la Demoiselle Desmare ayant quitté » le Théatre, au grand regret de tout » le Public, &c.

Les éloges qu'on avoit donné aux Machabées avant que l'Auteur fut connu, & les restrictions qu'on fit à ces mêmes éloges lorsque le doute fut dissipé, firent suspendre à M. de la Motte l'impression de sa Tragédie, qui ne parut imprimée qu'un an après, avec celle de *Romulus*. Un Anonyme donna alors une critique de cette Piéce sous le titre suivant : *Lettre à M. D *** au sujet de la Tragédie des* Machabées, *de M. de la Motte, qui n'a pas encore été critiquée.* Cette critique est foible, mais telle qu'elle est, nous en devons rendre compte au Lecteur. C'est l'Anonyme qui va parler.

« Le tems qui s'est écoulé depuis les » représentations des *Machabées*, aura » sans doute ralentie en vous cette ar-

1741. » deur qu'on a ordinairement de voir » les critiques qu'on fait des nouvelles » Tragédies : à peine celle de Romulus » a-t-elle été imprimée, qu'on en a vû » la Critique, & on n'a pas parlé de » celle des Machabées, qui est pourtant » sa sœur jumelle par l'impression, & » son aînée par la représentation. . . . . » Je ne vous dirai rien de Romulus, » vous avez vû la critique qui en a été » faite, & qui me semble un peu forte ; » enfin il s'agit ici des Machabées. D'a-

ACTE I. Scéne premiére.

» bord, M. de la Motte ouvre le Théa- » tre d'une maniére qui m'a parû un peu » extraordinaire. On en ordonne la » mort, je n'en sçais pas encore bien » la cause.

Faites à l'échaffaut conduire ces Hébreux.

» Vous me direz que je la sçaurai par la » suite. Si l'Ecriture ne me l'eut apprise, » j'aurois eu bien de la peine à démêler » les motifs qu'avoit Antiochus pour » faire mourir les *Machabées*. De plus, » il semble qu'on fera leur procès après » leur mort ; on ne sçait s'ils sont cou- » pables ou innocens. On suppose donc » que tous les Spectateurs doivent sçavoir » leur Histoire ? Mais on suppose mal.

Scene II. » Comme je remarquerai les endroits » qui m'ont fait de la peine, je n'ou-

» blierai pas quelques-uns de ceux qui » m'ont fait le plus de plaisir, & j'esp-» pére que vous souffrirez volontiers » que je les reléve. Il me semble que M. » de la Motte n'a pas mal réussi à faire » briller aux yeux la vertu, en lui op- » posant le vice. Je pense que jamais Hé- » roïne n'a mérité plus de respect & d'at- » tention que celle qu'on nous présente » sous le nom de Salmonée, (mere des » Machabées) la plus grande partie de » ce qu'elle dit, découvre dans elle une » grandeur d'ame digne d'admiration.... » Antiochus joint à la tyrannie une » bassesse d'ame au-delà de celle qui » l'accompagne ordinairement. Il va, » dans ses invectives, jusqu'à traiter Sal- » monée de *Fanatique*; il me semble » qu'il devroit bien produire quelques » bonnes raisons de sa colére : il sort de » la Scéne, la menace dans la bouche; » & me fait voir qu'il est très-mal servi, » puisqu'il faut qu'il aille lui-même don- » ner ses ordres. 1721.

Je vais de vos enfans ordonner le supplice.

» Quand on met un Roi sur la Scé- » ne, il faut toujours lui conserver la » grandeur royale par rapport à l'exté- » rieur, si on ne peut lui donner l'inté- » rieur; mais vous me direz qu'Antio-

» chus, considéré comme idolâtre, n'est
1721. » pas injuste. A cela je répons que, s'il
» ne montre pas tout-à-fait son in-
» justice, il fait voir sa cruauté, qui,
» je pense, ne vaut guéres mieux; &
» lorsqu'un Auteur se propose de pro-
» duire sur le Théatre un Roi cruel, il
» doit lui faire donner des raisons de sa
SCENE III. » cruauté;.... malgré les craintes em-
» poullées de notre Héroïne, elle me
» tient dans l'impatience de sçavoir ce
» dont il s'agit pour toute la Piéce. Nous
» avons encore plus de cent grands vers
» à laisser passer, avant que de sçavoir
» quelque chose..... Enfin respirons,
» nous voilà hors de cette terrible Scéne.

SCENE IV. » Celle-ci m'a paru bien touchée.
» La grandeur d'ame de notre Héroïne
» voyant son fils qui vient lui raconter
» la mort de ses freres, m'a bien récom-
» pensé,

Ils sont morts! Pourquoi donc vous revois-je, mon fils?

» dit-elle. Cette noble saillie vous aura
» sans doute fait autant de plaisir qu'à
» moi.

MISAEL.

Je n'ai connu que Dieu, mon devoir & mes freres.

» Nous pouvons sortir maintenant,
» car je crois que la Tragédie des Ma-
» chabées est finie; le commencement,

le milieu & la fin, se répondent peu.
» Demeurons pourtant, Misaël sans
» doute va nous divertir le reste du
» tems qu'il faut pour une Tragédie. Il
» est échappé, ainsi je crois qu'il y a en-
» core quelque chose : il me semble que
» naturellement ses freres ne devoient
» mourir que dans le quatriéme Acte,
» ou tout au plus dans le troisiéme, &
» lui dans le cinquiéme, comme il y
» mourra en effet ; la Piéce auroit mieux
» soutenu son titre, & je voyois de la
» matiére pour de belles Scénes.

1721.

» Voici une Scéne qui me promet
» beaucoup, à quelques petites fautes
» près contre l'élégance de la Poësie. Si
» cet Acte eut pû être le premier, An-
» tigone me paroît la seule à qui il au-
» roit convenu d'ouvrir le Théatre, elle
» m'instruit assez bien de tout, & c'est
» ce qui m'a plu.... Le Tyran paroît,
» qui parle plûtôt en Acteur de Tragé-
» die de Collége, qu'en Roi.... An-
» tiochus n'ayant pû rien gagner sur
» l'esprit de Misaël, il le laisse entre les
» mains d'Antigone, qui devroit rem-
» porter bientôt la victoire. Cette Scéne
» m'a assez diverti, malgré ma répu-
» gnance, & dans les deux vers suivans.

ACTE II. Scene premiére.

Scene II.

Scene III.

De tes propres remords mon cœur est combattu,
Misaël, ma foiblesse adopte la vertu.

1721. » Je ne sçais si Antigone abjure sa » religion, ou si c'est une feinte ; la mé» taphore, d'adopter ta vertu, me pa» roît trop dire tout d'un coup.

ACTE III. Scene premiére. » Le second & le troisiéme Acte me » semblent assez bien liés ; j'ai été seu» lement surpris qu'Antiochus ait différé » si longtems à déclarer son amour : » cette Scéne au reste ne m'a pas parue » mauvaise, à la réserve de quelques

Scene II. » vers...... Notre Auteur a le goût » trop délicat, & je ne croirai jamais » qu'il ait beaucoup réfléchi, lorsqu'il » a fait débuter Salmonée par

Qu'ai-je à pleurer, Seigneur ?.....

» Je suis surpris aussi, que sçachant » si bien les régles du Poëme Dramati» que, il fasse sortir Antiochus de la » Scéne, sans sçavoir où il va ; il me » semble que, selon ce que vous m'avez » fait observer tant de fois, un Acteur, » quel qu'il soit, doit toujours faire sen» tir, s'il ne le dit pas hautement, ce » qu'il va devenir, & par-là, tenir sans » interruption le Théatre occupé. La » troisiéme Scéne m'a paru très-belle.... » Si jamais Scéne m'a procuré quelque » plaisir, c'est la septiéme ; tout ce qui s'y » déclame est grand, noble, élevé ; enfin » je finis cet Acte en vous remettant

» devant les yeux cette belle compa- » raison d'Antigone avec Rachel. 1721.

Mais allons, cher époux, & fuyons de ces lieux ;
Rachel suivra Jacob sans emporter ses dieux.

» Quand je fus revenu de mon voya- » ge, une personne qui avoit été à sept » ou huit représentations des Machabées, » me dit d'un ton décisif, que la Tra- » gédie languissoit après le troisiéme » Acte ; je connois qu'il s'est un peu » trompé.... Enfin, Monsieur, je trouve » dans cet Acte beaucoup d'action, & » on y voit avec plaisir la carriére que » s'y donnoit l'esprit de M. de la Motte » en le composant ; son Tyran est in- » quiet, il a sujet de l'être ; il va, il » vient parce qu'il le faut, quoique les » délicats prétendent qu'on doit mé- » nager les principaux personnages, & » éviter de les faire paroître dans un » même Acte plusieurs fois ; cette régle » n'a point ici de lieu.

ACTE IV. SCENE premiére.

» Rien ne m'a fait peine dans les au- » tres Scénes ; je marque celle-ci, non » pour y trouver à redire, mais pour y » admirer un beau récit.... A-t-on bien » applaudi la brutalité d'Antiochus vou- » lant tuer Misael ?

SCENE VII.

SCENE VIII.

.... Ah cruel de ta vie !

» Je pense aussi que Misael dément

1721. » son courage, en se jettant aux pieds » du Tyran, & quelques motifs qu'il » puisse avoir, je n'ai pas crû jusqu'à » présent sa grande ame capable d'une » telle bassesse. Il y a longtems que cette » coutume est introduite sur le Théâ- » tre ; elle tient lieu des paroles les plus » touchantes que le Poëte ne peut trou- » ver, & il se tire d'embarras par le se- » cours d'une génuflexion qui n'a pas » grand sel à présent : où elle est bien » assaisonnée, c'est dans la Scéne d'Œ- » dipe & de Phorbas avec Icare, chez » M. de Voltaire, où Phorbas fait seu- » lement semblant de se jetter aux ge- » noux d'Œdipe. . . . Les adieux de Mi- » saël & d'Antigone, approchent fort » du comique.

ACTE V. » C'est le cinquiéme Acte qui m'a » paru fort ennuyant. Je crois en avoir » trouvé la cause. Le Poëte a trop pro- » mis dans son second Acte, pour se » maintenir jusqu'au bout ; ce qui au- » roit pourtant dû se faire. Tout va » trop vîte au commencement, pour » nous conduire de même jusqu'à la fin » de la Tragédie. La mort de Misael » & d'Antigone convertie, paroît si cer- » taine, selon le tour qu'ils ont voulu » jouer au Tyran, qu'il n'est plus per- » mis d'en douter ; ainsi le dénouement

se

1721.

» se fait au quatriéme Acte, lorsqu'on » les a rattrapés. Ce qui plaît beaucoup, » ce sont les surprises, il n'en faut plus » espérer pour le reste, ce n'est plus que » de la déclamation. Notre Auteur a » négligé le plus grand point du Théa- » tre, qu'il faut que le trouble n'arrive à » son comble que le plus tard qu'on peut; » & faire naître du dénouement des sur- » prises agréables, soit de joie, soit de » terreur, ou d'indignation, ou de pi- » tié. M. de la Motte semble ne pas » tenir compte du dernier Acte, pres- » que la même chose lui est déja arrivée » dans Romulus. Il n'y a plus rien d'ex- » traordinaire dans le reste des Macha- » bées, ce sont toutes maniéres de » finir une Tragédie, qui sont usées.... » &c. A Paris ce.... Juin 1722.

Le Censeur Anonyme finit ses réflé- xions par une critique des vers de la Tragédie des Machabées; critique aussi peu sévére que celle de la Piéce.



1721.

ESTHER,

Tragédie en trois Actes, tirée de l'Ecriture Sainte, par M. RACINE,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens ordinaires du Roy, sur le Théâtre de leur Hôtel, rue des Fossés Saint Germain, le Lundi 8 May. (Huit représentations, la huitiéme le Mardi 27 du même mois de May.)

AVant de rendre compte de la Tragédie d'Esther, sur le Théatre des Comédiens ordinaires du Roy, il est nécessaire de rapporter ce qui occasionna M. Racine à la composer, & de parler des représentations de cette Piéce, par plusieurs jeunes Demoiselles de l'Abbaye Royale de Saint Cyr, &c. nous employons le passage suivant.

Mémoires sur la vie de Jean Racine, par M. Racine le fils, *p.* 207-221.

« Quoique mon pére se fut fait depuis » plusieurs années un devoir de religion » de ne plus penser à la Poësie, il s'y vit » cependant rappellé par un devoir de » religion, auquel il ne s'attendoit pas. » Madame de Maintenon, attentive à » tout ce qui pouvoit procurer aux jeu» nes Demoiselles de Saint Cyr une édu» cation convenable à leur naissance, se » plaignit du danger qu'on trouvoit à

1721.

» leur apprendre à chanter & à réciter » des vers, à cause de la nature de nos » meilleurs vers, & de nos plus beaux » airs. Elle communiqua sa peine à mon » pere, & lui demanda s'il ne seroit pas » possible de réconcilier la Poësie & la » Musique, avec la piété. Le projet l'é- » difia & l'allarma. Il souhaita que tout » autre que lui fut chargé de l'éxécu- » tion. Ce n'étoit point le reproche de sa » conscience qu'il craignoit dans ce tra- » vail, il craignoit pour sa gloire. Il avoit » une réputation acquise, & il pouvoit » la perdre, puisqu'il avoit perdu l'ha- » bitude de faire des vers, & qu'il n'é- » toit plus dans la vigueur de l'âge. Que » diroient ses ennemis, & que se diroit- » il à lui-même, si après avoir brillé » sur le Théatre profane, il alloit échouer » sur un Théatre consacré à la piété ? Je » vais rapporter ce qu'une plume meil- » leure que la mienne a écrit sur ses » craintes, sur l'origine de la Tragédie » d'Esther & sur celle d'Athalie.

» Une aimable Eléve de saint Cyr, » quoique sortie depuis peu de cette » Maison, & mariée à M. le Comte de » Caylus, exécuta le Prologue de la pié- » té, fait pour elle, & plusieurs fois le » rôle d'Esther. Par les charmes de sa » personne & de sa déclamation, elle

1721. » contribua au succès de cette Piéce, » dont elle a parlé dans le Recueil » qu'elle fit un an avant sa mort, & » qu'elle intitula : MES SOUVENIRS, » parce qu'elle y rassembla ce que lui rap- » pelloit sa mémoire, de plusieurs événe- » mens arrivés de son tems à la Cour : » c'est de ces SOUVENIRS, Recueil esti- » mé des personnes qui en ont con- » noissance, qu'est tiré le morceau sui- » vant, (a) & celui de l'article d'A- » thalie. (b)

» Madame de Brinon, premiére Su- » périeure de Saint Cyr, aimoit les vers » & la Comédie ; & au défaut des Pié- » ces de Corneille & de Racine, qu'elle » n'osoit faire jouer, elle en composoit » de détestables à la vérité ; mais c'est » cependant à elle & à son goût pour » le Théatre, qu'on doit les deux belles » Piéces que Racine a faites pour Saint » Cyr. Madame de Brinon avoit de » l'esprit, & une facilité incroyable » d'écrire & de parler, car elle faisoit

(a) « Le stile de Madame la Comtesse de Caylus, » rend ces deux morceaux précieux : je les dois à M. le » Comte de Caylus, son fils, dont le zéle officieux » est connu de tout le monde. (*Note de M. Racine,* » *dans la vie de M. son Pere.*)

(b) Nous avons employé ce second passage à l'ar- ticle de cette Tragédie.

» aussi des espéces de Sermons fort élo- » quens ; & tous les Dimanches après » la Messe, elle expliquoit l'Evangile, » comme auroit pû faire M. le Tour- » neux. 1721.

» Mais je reviens à l'origine de la » Tragédie de Saint Cyr. Madame de » Maintenon voulut voir une des Pié- » ces de Madame de Brinon ; elle la » trouva telle qu'elle étoit, c'est-à-dire, » si mauvaise, qu'elle la pria de n'en plus » faire jouer de semblables, & de prendre » plûtôt quelque belle Piéce de Corneille » ou de Racine ; choisissant seulement » celles où il y auroit le moins d'amour. » Ces petites filles représentérent Cinna » assez passablement pour des enfans qui » n'avoient été formés au Théatre, que » par une vieille Religieuse. Elles joué- » rent aussi Andromaque : & soit que » les Actrices en fussent mieux choisies, » ou qu'elles commençassent à prendre » des airs de la Cour, dont elles ne lais- » soient pas de voir de tems en tems ce » qu'il y avoit de meilleur, cette Piéce » ne fut que trop bien représentée au » gré de Madame de Maintenon, & elle » lui fit appréhender que cet amusement » ne leur insinuât des sentimens oppo- » sés à ceux qu'elle vouloit leur inspirer. » Cependant comme elle étoit persuadée

1721. » que ces sortes d'amusemens sont bons
» à la jeunesse ; qu'ils donnent de la
» grace, apprennent à mieux pronon-
» cer & cultivent la mémoire, (car
» elle n'oublioit rien de tout ce qui pou-
» voit contribuer à l'éducation de ces
» Demoiselles, dont elle se croyoit, avec
» raison, particuliérement chargée.)
» Elle écrivit à M. Racine, après la re-
» présentation d'Andromaque : *Nos pe-*
» *tites filles viennent de jouer votre An-*
» *dromaque, & l'ont si bien jouée, qu'el-*
» *les ne la joüeront de leur vie, ni au-*
» *cune autre de vos Piéces.* Elle le pria
» dans cette même Lettre de lui faire
» dans ses momens de loisir quelque
» espéce de Poëme moral ou historique,
» dont l'amour fut entiérement banni,
» & dans lequel il ne crut pas que sa
» réputation fut intéressée, parce que
» la Piéce resteroit ensevelie à Saint
» Cyr, ajoûtant qu'il lui importoit peu
» que cet Ouvrage fut contre les régles,
» pourvû qu'il contribuât aux vûes qu'el-
» le avoit de divertir les Demoiselles de
» Saint Cyr, en les instruisant. Cette
» Lettre jetta Racine dans une grande
» agitation. Il vouloit plaire à Madame
» de Maintenon ; le refus étoit impossi-
» ble à un courtisan, & la commission
» délicate pour un homme qui comme

lui avoit une grande réputation à soutenir, & qui, s'il avoit renoncé à travailler pour le Théatre, ne vouloit pas du moins détruire l'opinion que ses Ouvrages avoient donnée de lui. Despréaux qu'il alla consulter décida brusquement pour la négative. Ce n'étoit pas le compte de Racine. Enfin après un peu de réfléxions, il trouva dans le sujet d'Esther tout ce qu'il falloit pour plaire à la Cour. Despréaux lui-même en fut enchanté, & l'exhorta à travailler avec autant de zéle, qu'il en avoit eu pour le détourner. 1721.

» Racine ne fut pas longtems sans » porter à Madame de Maintenon, non-» seulement le plan de sa Piéce, (car il » avoit accoutumé de les faire en pro-» se, Scéne par Scéne, avant que d'en » faire les vers,) il porta le premier » Acte tout fait. Madame de Mainte-» non en fut charmée, & sa modestie » ne pût s'empêcher de trouver dans le » caractére d'Esther, & dans quelques » circonstances de ce sujet, des choses » flatteuses pour elle. La Vasthy avoit » ses applications, Aman des traits de » ressemblance, & indépendamment de » ces idées, l'Histoire d'Esther conve-» noit parfaitement à Saint Cyr. Les » Chœurs que Racine, à l'imitation des

1721. » Grecs, avoit toujours eû en vûe de re-
» mettre sur la Scéne, se trouvoient
» placés naturellement dans Esther, &
» il étoit ravi d'avoir eû cette occasion
» de les faire connoître, & d'en donner
» le goût. Enfin je crois que si l'on fait
» attention au lieu, au tems, & aux
» circonstances, on trouvera que Racine
» n'a pas moins marqué d'esprit (a) en
» cette occasion, que dans d'autres Ou-
» vrages plus beaux en eux-mêmes.

» Esther fut représentée un an après
» la résolution que Madame de Main-
» tenon avoit prise de ne plus laisser
» jouer de Piéces profanes à Saint Cyr.
» Elle eut un si grand succès, que le
» souvenir n'en est pas encore effacé.

» Jusques-là, il n'avoit point été ques-
» tion de moi, & on n'imaginoit pas
» que je dusse y représenter un rôle;
» mais me trouvant présente aux récits
» que M. Racine venoit faire à Mada-
» me de Maintenon de chaque Scéne
» à mesure qu'il les composoit, j'en re-
» tenois des vers, & comme j'en récitai

(a) « Voilà parler en personne éclairée. Les enne-
» mis de l'Auteur ne parlérent pas de même. Ils di-
» soient qu'il entendoit mieux à parler d'amour que de
» Dieu. Ainsi ses premiéres craintes auroient été bien
» fondées, puisqu'Esther, malgré son succès, fut très-
» critiqué. » (*Note de M. Racine, vie de M. Racine, son Pere.*)

1721.

» un jour à M. Racine, il en fut si con-
» tent, qu'il demanda en grace à Madame de Maintenon de m'ordonner de faire un personnage : ce qu'elle fit. Mais je ne voulus point de ceux qu'on avoit déja destinés : ce qui l'obligea de faire pour moi le *Prologue de la Piété*. Cependant ayant appris, à force de les entendre, tous les autres rôles, je les jouai successivement à mesure qu'une des Actrices se trouvoit incommodée : car on représenta Esther tout l'Hyver, & cette Piéce qui devoit être renfermée dans Saint Cyr, fut vûe plusieurs fois du Roi & de toute la Cour, toujours avec le même applaudissement. *Reprenons la vie de M. Racine.*

» Esther fut représentée en 1689. les Demoiselles avoient été formées à la déclamation par l'Auteur même, qui en fit d'excellentes Actrices. Pour cette raison il étoit tous les jours, par ordre de Madame de Maintenon, dans la Maison de Saint Cyr.... Madame de Sévigné, parle dans ses Lettres des applaudissemens que reçut cette Tragédie. (1) *Le Roy & toute la Cour, sont dit-elle, charmés d'Esther. M. le Prince y a pleuré; Madame de Maintenon & huit Jésuites, dont étoit le*

Mémoires sur la vie de Jean Racine, par M Racine son fils.

(1) Lettre 312.

1721. » *P. Gaillard, ont honoré de leur présence la dernière représentation. Enfin c'est un chef-d'œuvre de Racine.*
» Elle dit encore dans un autre endroit : » (2) *Racine s'est surpassé ; il aime » Dieu comme il aimoit ses maitresses ; » il est pour les choses Saintes, comme » il étoit pour les profanes. La Sainte » Ecriture est suivie exactement ; tout » est beau ; tout est grand ; tout*

(2) *Lettre* 516.

(*a*) Madame la *Comtesse de la Fayette* dans ses *Mémoires de la Cour de France, pour les années* 1688 & 1689. *in*-12. à Amsterdam, chez Frédéric Bernard, 1742. Madame la Comtesse de La Fayette, dis-je, rend un compte plus étendu & plus curieux des représentations de la Tragédie d'Esther. Nous allons en emprunter quelques passages, qui ne peuvent que faire plaisir au Lecteur. * « Madame de Maintenon, pour » amuser les jeunes Demoiselles de Saint Cyr, fit faire » une Comédie par Racine, le meilleur Poëte du tems, » que l'on a tiré de sa Poësie, où il étoit inimitable, » pour en faire à son malheur & celui de ceux qui ont » le goût du Théatre, un Historien très-imitable. Elle » ordonna au Poëte de faire une Comédie, mais de » choisir un sujet pieux.... Racine choisit l'Histoire » d'Esther & d'Assuérus, & fit des paroles pour la » Musique. Comme il est aussi bon Acteur qu'Auteur, » il instruisit les petites filles ; la Musique étoit bon» ne ; on fit un joli Théatre & des changemens. Tout » cela composa un petit divertissement fort agréable » pour les filles de Madame de Maintenon ; mais » comme le prix des choses dépend ordinairement des » personnes qui les font, ou qui les font faire, la » place qu'occupoit Madame de Maintenon, fit dire » à tous les gens qu'elle y mena, que jamais il n'y » avoit rien eû de plus charmant ; que la Comédie » étoit supérieure à tout ce qui s'étoit jamais fait en » ce genre-là, & que les Actrices, mêmes celles qui » étoient transformées en Acteurs, jettoient de la » poudre aux yeux de la Champmeslé, de la Raisin,

* Mémoires de la Cour de France, pour les annés 1688, 1689. p. 225, 230.

» est écrit avec dignité. (a) ..... Les » applaudissemens réitérés de la Cour, » & sur tout ceux du Roi, qui honora » plusieurs fois cette Piéce de sa pré- » sence, devoient fermer la bouche aux » Critiques. Cependant elle fut vive- » ment attaquée. Plusieurs même de » ceux qui avoient répeté si souvent » dans leurs Epîtres dédicatoires, ou » dans leurs discours Académiques, que » le Roi étoit au-dessus des autres hom-

1721.

» de Baron & de Montfleury. Le moyen de résister à » tant de louanges! .... Le Roy en revint charmé: » les applaudissemens que Sa Majesté donna, augmen- » térent encore ceux du Public. Enfin on y porta un » degré de chaleur qui ne se comprend pas, car il n'y » eut ni petit ni grand qui n'y voulut aller; & ce » qui devoit être regardé comme une Comédie de » Couvent, devint l'affaire la plus sérieuse de la Cour. » Les Ministres pour faire leur cour, en allant à cette » Comédie, quittoient leurs affaires les plus pressées. » A la premiére représentation où fut le Roy, il n'y » mena que les principaux Officiers, qui le suivent » quand il va à la chasse. La seconde fut consacrée » aux personnes pieuses, telles que le P. de la Chaise, » & douze ou quinze Jésuites, ausquels se joignit Ma- » dame de Miramion, & beaucoup d'autres dévots & » dévotes. Ensuite cela se répandit aux courtisans. Le » Roy crut que ce divertissement seroit du goût du » Roy d'Angleterre: * il l'y mena & la Reine aussi. » Il est impossible de ne point donner des louanges » à la maison de S. Cyr, & à l'établissement: ainsi » ils ne s'y épargnérent pas, & y mêlérent celles de » la Comédie. Tout le monde crut toujours que cette » Comédie étoit allégorique; qu'Assuérus étoit le Roy; » Vasthi, qui étoit la femme répudiée, paroissoit » pour Madame de Montespan. Esther tomboit sur » Madame de Maintenon; Aman représentoit M. de » Louvois, mas il n'y étoit pas bien peint, & appa- » remment Racine n'avoit pas voulu le marquer. »

* Jacques II. mort à Saint Germain en Laye.

» mes, autant par la justesse de son
1721. » esprit, que par la grandeur de son
» rang, ne regardérent pas dans cette
» occasion, sa décision comme une
» loi pour eux. Je juge de la maniére
» dont cette Tragédie fut critiquée, par
» une apologie qui en fut faite dans ce
» tems, & que j'ai trouvée par hasard.

» L'Auteur de cette apologie manuscrite: après avoir avoué que le jugement du Public n'est pas favorable à la Piéce, & qu'il est même déja un peu tard pour en appeller, entreprend de montrer qu'elle a été jugée sans examen, & que tout son mérite n'est pas connu. Après l'avoir relevé par la grandeur du sujet, par les caractéres, & la régularité de la conduite, il s'arrête à faire observer que les Connoisseurs y remarquérent d'abord, cette maniére admirable & nouvelle de faire parler d'amour, en conservant à un sujet saint, toute sa sainteté, & en conservant à Assuérus toute la majesté d'un Roi de Perse. L'amour s'accorde difficilement avec la sagesse; cependant ce Roi idolâtre, parle d'amour de maniére que rien n'est si pur ni si chaste, parce que devant Esther, il est comme amoureux de la vertu même. »

M. Racine, en faisant imprimer sa Tragédie d'Esther, y joignit une Préface. 1721.
Le Lecteur ne sera pas fâché que nous lui en présentions quelques passages.

Préface de la Tragédie d'Esther.

« La célébre Maison de S. Cyr, ayant » été principalement établie pour élever » dans la piété un fort grand nombre » de jeunes Demoiselles, rassemblées » de tous les endroits du Royaume, on » n'y a rien oublié de tout ce qui pou- » voit contribuer à les rendre capables » de servir Dieu dans les différens états, » où il lui plaira de les appeller. Mais » en leur montrant les choses essentiel- » les & nécessaires, on ne néglige pas » de leur apprendre celles qui peuvent » servir à leur polir l'esprit & le juge- » ment. . . . . On leur fait réciter par » cœur, & déclamer les plus beaux en- » droits des meilleurs Poëtes : & cela » leur sert surtout à les défaire de quanti- » té de mauvaises prononciations qu'el- » les pourroient avoir apportées de leurs » Provinces..... Mais la plûpart des plus » excellens vers de notre langue, ayant » été composés sur des matiéres fort » profanes, & nos plus beaux airs étant » sur des paroles extrêmement molles & » efféminées, capables de faire des im- » pressions dangereuses sur de jeunes » esprits; les personnes illustres, qui

» ont bien voulu prendre la principale
1721. » direction de cette Maison, ont sou-
» haité qu'il y eût quelque Ouvrage,
» qui, sans avoir tous ces défauts, pût
» produire une partie de ces bons effets.
» Elles me firent l'honneur de me com-
» muniquer leur dessein, & même de
» me demander si je ne pouvois pas
» faire sur quelque sujet de piété & de
» morale, une espéce de Poëme, où le
» chant fut mêlé avec le récit; le tout
» lié par une action qui rendit la chose
» plus vive & moins capable d'ennuyer.

» Je leur proposai le sujet d'Esther,
» qui les frappa d'abord, cette Histoire
» leur paroissant pleine de grandes le-
» çons d'amour de Dieu, & de déta-
» chement du monde, au milieu du
» monde même. Et je crus de mon côté
» que je trouverois assez de facilité à
» traiter ce sujet; d'autant plus qu'il
» me sembla, que sans altérer aucune
» des circonstances, tant soit peu consi-
» dérables de l'Ecriture Sainte, ce qui
» seroit à mon avis une espéce de sa-
» crilége, je pourrois remplir toute
» mon action avec les seules Scénes, que
» Dieu lui-même, pour ainsi dire, a
» préparées.

» J'entrepris donc la chose, & je
» m'apperçus qu'en travaillant sur le

» plan qu'on m'avoit donné, j'éxécu- » tois en quelque sorte un dessein qui » m'avoit souvent passé dans l'esprit ; » qui étoit de lier, comme dans les an- » ciennes Tragédies Grecques, le chœur » & le chant avec l'action, & d'em- » ployer à chanter les louanges du vrai » Dieu, cette partie du chœur que les Pa- » yens employoient à chanter les louan- » ges de leurs fausses divinités. 1721.

» A dire vrai, je ne pensois guére » que la chose dût être aussi publique » qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités » de l'Ecriture, & la maniére sublime » dont elles y sont énoncées, pour peu » qu'on les présente, même imparfaite- » ment aux yeux des hommes, sont si » propres à les frapper ; & d'ailleurs ces » jeunes Demoiselles, ont déclamé & » chanté cet Ouvrage avec tant de gra- » ce, tant de modestie, & tant de pié- » té, qu'il n'a pas été possible qu'il de- » meurât renfermé dans le secret de » leur maison. De sorte qu'un divertis- » sement d'enfant est devenu le sujet » de l'empressement de toute la Cour ; » le Roi lui-même, qui en avoit été » touché, n'ayant pû refuser tout ce » qu'il y a de plus grands Seigneurs de » les y mener, & ayant eu la satisfac- » tion de voir, par le plaisir qu'ils ont

1721. » pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété, qu'à tous les » Spectacles profanes.... On peut dire » que l'unité de lieu est observée dans » cette Piéce, en ce que toute l'action se » passe dans le Palais d'Assuérus. Cependant comme on vouloit rendre ce divertissement plus agréable à des enfans, en jettant quelque variété dans » les décorations, cela a été cause que je » n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans » mes Tragédies.

» Je crois qu'il est bon d'avertir ici; » que bien qu'il y ait dans Esther des » personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés » par des filles, avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été » d'autant plus aisée, qu'anciennement » les habits des Persans & des Juifs » étoient de longues robes qui tomboient jusqu'à terre.

» Je ne puis me résoudre à finir cette » Préface, sans rendre à celui qui a fait » la Musique, (*a*) la justice qui lui est

(*a*) Il se nommoit M. Moreau. Comme cette Musique est imprimée, les Connoisseurs disent, qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle mérite les éloges de M. Racine, ni ceux des autres personnes de ce tems.

» dûe, & ſans confeſſer franchement 1721.
» que ſes chants ont fait un des plus grands agrémens de la Piéce. Tous les Connoiſſeurs demeurent d'accord que depuis longtems on n'a point entendu d'airs plus touchans, ni plus convenables aux paroles..... &c. »

On ne peut diſconvenir que la Tragédie d'Eſther ne ſoit remplie de beautés dignes de ſon ſujet & du Poëte qui l'a traité. Cependant ce Poëme ſupérieurement rendu par les Acteurs qui le repréſenterent ſur le Théatre François (*a*), ne fit pas tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Cet Ouvrage parut d'une élégante Poëſie, plein de morceaux brillans & ſouvent ſublimes; d'une ſage conduite, & d'un art infini, mais peu intéreſſant; aucun des perſonnages de cette Tragédie ne cauſa ce vif ſentiment, qui eſt l'ame de ce genre d'Ouvrage. Le preſtige de la repréſentation refroidit même les Scénes, qui à la lec-

(*a*) Voici la diſtribution des principaux rôles.

ASSUÉRUS, *Roy de Perſe*, ... M. Baron.
ESTHER, *Reine de Perſe*, .. Mademoiſelle Duclos.
MARDOCHÉ, *oncle d'Eſther*, . M. le Grand, le pere.
AMAN, *Favori d'Aſſuérus*, .. M. Quinault Dufreſne.
ZARÈS, *femme d'Aman*, Mademoiſelle le Couvreur.

Cette Tragédie fut jouée en trois Actes, & on en ſupprima le chant, & une grande partie des chœurs.

ture, paroissoient susceptibles de grands
1721. mouvemens : enfin le Spectateur fixé sur les personnages, ne sentit que le charme de la Poësie, & ne prit aucune part à l'action qui les rassembloit. Ce n'étoit plus un Ouvrage nouveau, & de plus, ce qui en avoit occasionné le grand succès en 1689. étoit ignoré, ou au moins très-indifférent en 1721.

PANDORE,

Comédie en prose, & en un Acte, suivie d'un divertissement, * *par Monsieur* DE SAINT-FOIX, (Auteur vivant,)

* La Musique est de M. Quinault l'aîné.

Représentée pour la premiére fois, après la Tragédie de *Mithridate*, le Vendredi 13 Juin. (Interrompue après la seconde représentation, par la maladie de Mademoiselle Quinault l'aînée. Reprise le 18 Juillet suivant ; derniére représentation sur le Théâtre du Palais Royal, le Mercredi 30 du même mois de Juillet.)

Mercure des mois de Juin & de Juillet 1721. p. 163.

« LE Vendredi 13 Juin, *Pandore*, » petite Comédie nouvelle, repré- » sentée pour la premiére fois, à la suite » de la Tragédie de Mithridate, par un » jeune Officier de Cavalerie, (M.

» Poullain de Saint-Foix, Officier dans » la Cornette Blanche.) Cette Piéce, le » premier Ouvrage de ce jeune Auteur, » a été très-bien reçue du Public. » 1721.

Elle fut interrompue par la maladie le Mademoiselle Quinault l'aînée, qui ouoit le rôle de *Pandore*, de la façon a plus séduisante.

A la reprise, elle eut encore huit représentations. Il faut espérer que l'Auteur nous donnera lui-même une édition omplette de ses Œuvres, & que cette etite Comédie qui parut semée de traits ns & délicats, & de tableaux ingénieux, n'y sera pas oubliée.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

omédie en prose, & en cinq Actes, avec des agrémens, par Monsieur ***MOLIERE,***

présentée *Gratis*, le Vendredi 8 Août, en réjouissance du rétablissement de la santé du ROY.

LEs Comédiens du Roi ont commencé à faire paroître leur zéle pour le rétablissement de la santé de Sa Majesté, le Lundi quatriéme Août, Mercure du mois d'Août 1721. pages 101-106.

» par un grand feu devant leur Hôtel;
1721 » ils en firent un semblable le Mercredi
» sixiéme, jour du *Te Deum*, qui fut
» chanté à Notre-Dame, par ordre du
» Roi; & le Vendredi huitiéme Août,
» ils se signalérent en somptuosités de
» la maniére qu'on le va voir.

» Après avoir annoncé sur leur Théa-
» tre, & affiché la Piéce comique du
» BOURGEOIS GENTILHOMME, ornée de
» chants, de danses & de la cérémo-
» nie Turque; ils la représentérent *Gra-*
» *tis*. La moitié des places étoient déja
» occupées avant midi, & en moins de
» deux heures après, personne ne pût
» plus trouver à se placer. On avoit ob-
» servé dès le commencement de laisser
» entrer aux Loges, au Théatre & à
» l'Amphitéatre les femmes, les enfans
» & les hommes âgés & incommodés,
» renvoyant au Parterre les jeunes gens
» & le bas peuple. Cette précaution fit
« que le Spectacle, quoique prodigieuse-
» ment rempli, (car on a compté jusqu'à
» quatorze personnes dans une seule Lo-
» ge,) fut très-tranquille, sans la
» moindre contestation ni le moindre
» accident, & ce qu'il y a de particu-
» lier, c'est que cette populace assem-
» blée, fut non-seulement attentive pen-
» dant toute la représentation, mais

encore elle applaudit très-juste & très-sensément aux meilleurs endroits de la Piéce. Une acclamation de *Vive le Roy*, entre autres se fit entendre de bien loin; elle partit si subitement & avec tant de véhémence, que le plafond & toute la Salle en retentirent long-tems. Ce fut à l'endroit où M. Jourdain donne un régal à sa maîtresse, & boit à sa santé. Le Sieur Poisson, qui joue ce personnage, but à la santé du Roi, en s'adressant à l'assemblée, laquelle répondit prestement & unanimement par les cris perçans dont nous parlons. 1721.

Cette assemblée n'étoit ni brillante ni auguste, par la parure ni par le qualité des personnes qui la composoient, mais on peut dire qu'elle étoit fort singuliére, & en quelque maniére respectable, par les bonnes gens qu'on voyoit livrés à la joye, & par le plaisir de la surprise qu'on remarquoit en eux. Cette diversité d'expressions répandue sur tous les visages, pour signifier la même chose, étoit véritablement digne de la curiosité des meilleurs esprits.

Au reste, cette Piéce fut jouée par les meilleurs Acteurs, & parfaitement bien représentée. Pour ne pas faire

» languir la nombreuse assemblée ; on
1721. » avança l'heure ordinaire du Spectacle
» de deux heures, ensorte qu'il finit à six
» heures & demie aussi tranquillement
» qu'il avoit commencé. Depuis deux
» jours les Comédiens faisoient travail-
» ler à la décoration de la façade de
» leur Hôtel, pour l'illumination & le
» feu de joie qui devoient terminer la
» Fête. L'Hôtel des Comédiens du Roy
» est situé dans la rue des fossés Saint
» Germain, qui est une des plus grandes
» de Paris. Il est bâti sur dix toises de
» terrain, & son élévation est de six toi-
» ses, depuis le rez de chaussée jusqu'au
» cordon ou corniche de l'entablement.
» Toute la façade est de pierres de taille
» à deux étages de six croisées chacun, &
» d'une architecture simple ; elle est cou-
» ronnée d'un fronton triangulaire, sou-
» tenu par des bossages, au lieu de pi-
» lastres, dont le timpan est orné d'une
» belle figure de Minerve en demi-re-
» lief, perpendiculairement au dessous
» des armes du Roy en demi-relief, &
» plus bas dans l'autre panneau du mi-
» lieu, un cartouche orné de festons, où
» est cette inscription en lettres d'or sur
» un marbre noir : *Hôtel des Comé-*
» *diens du Roy, entretenus par Sa Ma-*
» *jesté*. Un grand balcon de fer de qua-

tre pieds de saillie régne sur toute la longueur de la façade, au bas des grandes croisées du premier étage. Sous le balcon sont quatre portes quarrées de mêmes proportions, qui font simétrie entr'elles.

1721.

» A l'entrée de la nuit toute cette façade parut illuminée de plus de cinq milles lampions distribués en cet ordre. Toute la rampe du balcon étoit revêtue de voliges ou planches de sapin fort déliées, toutes couvertes de lampions disposés en losanges : on avoit laissé une place au milieu, où des lampions formoient en grosses lettres majuscules de dix-huit pouces de proportion : VIVE LE ROY, & immédiatement au-dessus on lisoit ces paroles ingénieuses très-convenables au sujet, sur un vélin transparent, au-dessous d'une ruche, qui est la devise des Comédiens, & le type de leurs jettons : REGE INCOLUMI OMNIA TUTA. *Imitation de Virgile*, au quatriéme livre des Géorgiques.

Trois piramides de lampions, dans la même disposition que ceux du balcon s'élevoient du bas des croisées du premier étage, jusques vers la corniche de l'édifice. Celle du milieu qui dominoit sur les deux autres étoit sur-

1721. ,, montée d'un ſoleil rayonnant, & les
,, deux autres par une fleur-de-lis. Les
,, deux pilaſtres dont nous avons parlé,
,, & les panneaux entre les croiſées é-
,, toient illuminées dans la même ſimé-
,, trie, & à toutes les croiſées il y avoit
,, de faux chambranles appliqués avec
,, des bordures de lampions. Cette bril-
,, lante illumination étoit terminée par
,, deux cens fallots rangés près à près
,, ſur la corniche & ſur la cimaiſe du
,, fronton. Le plus élévé étoit une groſſe
,, terrine, pareille aux ſix qu'on avoit
,, placées ſur les ſix lucarnes du toit
,, briſé à la manſarde.

,, Le feu d'artifice étoit composé de
,, douze douzaines de fuſées volantes,
,, de douze douzaines de lances à feu,
,, placées ſur l'appui du balcon, & de
,, vingt-quatre ſur la même ligne, mais
,, un peu plus élevées. Trois ſoleils
,, tournans & un ſoleil fixe, étoient
,, placés vers le bas du balcon.

,, Quand tout fut achevé d'allumer,
,, un bruit de trompettes & de timbales
,, ſe fit entendre, & donna le ſignal
,, pour mettre le feu à un grand bucher
,, dreſſé devant l'Hôtel. Les acclama-
,, tions du peuple ſe mêlerent au bruit
,, des fanfares, & dans les intervales de
,, cette muſique bruyante & des cris
redoublés

„ redoublés de *Vive le Roy*, on enten-
„ dit une symphonie de haut-bois très-
„ agréables.

„ On commença à neuf heures à
„ tirer les six douzaines de fusées vo-
„ lantes, appellées des *Partemens*, on
„ tira ensuite les six douzaines appellées
„ *doubles Marquises*, qui firent le plus
„ bel effet du monde. Après cela tout
„ le balcon & toute la façade de l'Hô-
„ tel parurent en feu par les gerbes &
„ les lances à feu, les trois soleils tour-
„ nans leur succédérent, & ce magni-
„ fique Spectacle finit par le soleil fixe,
„ dont l'artifice surprit & charma tous
„ les Spectateurs. „

1721.

LA RIVALE D'ELLE-MÊME,

Comédie en prose, & en un Acte, par M. DE BOISSY, (Auteur vivant,)

représentée pour la première fois, après la Tragédie de *la mort de Pompée*, le Vendredi 19 Septembre. (Huit représentations, la derniére le Vendredi 3 Octobre suivant.)

LE 19 Septembre, *la Mort de Pompée*, Tragédie de Pierre Corneille, où le Sieur Baron a joué le rôle de

Mercure du mois de Septembre 1721. p. 130-131.

1721. „ César, & la Demoiselle le Couvreur „ celui de Cornélie.

„ On a donné ensuite la premiére re„ présentation de la *Rivale d'elle-même*, „ petite Piéce en prose d'un Acte ; elle „ est de M. de Boissi, jeune Auteur qui „ n'avoit encore rien fait pour le Théa„ tre. Le sujet n'en est pas nouveau „ au Théatre, (*a*) ni dans les Livres „ de Nouvelles. C'est une femme dont „ le caractére est très-estimable, elle „ aime son mari de bonne foi. Celui-ci „ l'aime passionnément, mais c'est quand „ il la prend pour une autre ; la trou„ vant dans un bal déguisée en Véni„ tienne. Les Sieurs de la Thorilliére & „ Quinault, & la Demoiselle Quinault

(*a*) Il avoit été traité par Dorimond sous le titre de l'*Amant de sa femme*, Comédie en vers & en un Acte, représentée en 1661. * & depuis dans le Ballet des *Fêtes de Thalie* : le troisiéme Acte intitulé *La femme*, est également un mari qui devient amoureux de sa femme, mais qu'il prend pour une autre sous le masque. Après beaucoup de propos tendres & de promesses d'oublier sa femme, celle-ci se démasque, & le mari demande galament pardon de son inconstance. M. de Boissi a joint à ce sujet principal une partie de celui du *Jaloux désabusé*, c'est-à-dire, l'épisode d'une jeune sœur du mari inconstant qui est sous la tutelle de ce dernier, & qui ne veut point la marier pour jouir de son bien. Il est cependant obligé d'y consentir pour faire sa paix avec sa femme. Dorante ami de la maison, est de concert pour tromper le mari coquet, mais il ne tâche pas moins à séduire la femme de son ami, &c.

* Histoire du Théatre François, T. IX. p. 6.

, sa sœur y jouent les premiers rôles, , & la petite Demoiselle Lavoy, y joue , le personnage d'une petite fille ma- , drée, qui a fait beaucoup de plaisir.

1721.

CARTOUCHE, (a)

OU

LES VOLEURS,

Comédie en prose, & en trois Actes, suivie d'un divertissement, * *par M.* LE GRAND,

* La Musique est de M. Quinault.

Représentée pour la premiére fois, après la Comédie d'*Esope à la Cour*, le Mardi 21 Octobre (Treize représentations, la derniére, le Mardi 11 Novembre suivant.).

LA Comédie de *Cartouche* que les Comédiens François ont joué le 11 de ce mois (Novembre) pour la treiziéme & derniére fois, est une de

Le Mercure du mois de Novembre 1721. pages 130-132.

(a) Personne n'ignore que Cartouche étoit le Chef de bande considérable de Voleurs, qui, après avoir commis une infinité de crimes, & évité assez long-tems le châtiment qu'il méritoit, il fut enfin arrêté dans un Cabaret de la Courtille le 14 Octobre 1721. par un Sergent aux Gardes Françoises, conduit au Châtelet, & son Procès instruit, transféré à la Conciergerie, & jugé à être roué vif, ce qui fut éxécuté dans la place de Gréve le 27 Novembre suivant.

„ ces Piéces qu'on doit regarder comme
1721. „ un Vaudeville, fait sur un événe-
„ ment nouveau & singulier, dont tout
„ le monde s'entretient, & que chacun
„ s'empresse de sçavoir.... L'impatience
„ étoit si grande de voir cette Piéce le
„ jour qu'on la représenta pour la pre-
„ miére fois, qu'on ne put pas achever
„ la premiére Scéne de la Comédie d'E-
„ sope à la Cour, qu'on devoit jouer
„ d'abord; il fallut l'interrompre & cé-
„ der aux cris tumultueux du parterre,
„ qui demandoit *Cartouche*. Comment
„ la postérité jugera-t-elle du goût de
„ notre siécle, si elle apprend qu'on a
„ préféré la Piéce de Cartouche à la Co-
„ médie d'Esope à la Cour? Il faut ce-
„ pendant convenir que le Sieur le
„ Grand, Comédien du Roi, Auteur
„ de cette petite Piéce, a tiré de son
„ sujet, de lui-même bas, & qui a quel-
„ que chose de rebutant, tout le parti
„ qu'on en pourroit tirer. (*a*) Il a trouvé

(*a*) Par exemple, l'entrée de Cartouche & son dis-
cours à ses Camarades, est d'un Héroï-Comique très-
neuf au Théâtre. Le Lecteur en va juger.

CARTOUCHE.

« Chers Compagnons de fortune, généreux défen-
» seurs de votre liberté, à tous présens salut, argent
» & bon appétit; pour de l'honneur je ne vous en
» souhaite point, vous vous en passerez bien, & moi
» aussi. Quand j'examine mes chers freres, la vicissi-

» le moyen de l'égayer par des plaisanteries & des avantures qu'il a imaginées, ou qu'il a copiées d'après celles de Cartouche même, qu'il a été voir dans les prisons, & avec lequel il s'est entretenu longtems, pour se mettre mieux au fait des circonstances qui le regardent, & de pouvoir peindre 1721.

tude des choses, je trouve que le proverbe a bien raison, qui dit : *Que les jours se suivent, mais qu'ils ne se ressemblent pas.*

» Sur cette mer orageuse où nous voguons, tous es momens de notre vie sont mêlés d'espoir & de crainte, de bonheur & d'infortune ; d'abondance & de disette, de plaisir & de chagrin.

» Toute la science de notre profession ne consiste qu'en deux choses, à prendre, & à n'être point pris.

» Tout le bien d'autrui est à nous, si nous sommes assez adroits pour nous en saisir. Mais aussi nous ommes perdus sans ressource, si nous sommes assez nalheureux de tomber entre les mains de nos enemis ; & c'est ce qui mérite notre attention plus ue jamais. L'expérience nous a fait voir jusqu'ici, u'ils traitoient fort mal leurs prisonniers de guerre, : qu'ils n'avoient jamais eû la politesse d'en renvoyer icun sur sa parole. Tout ceci considéré, mes chers amarades, j'attens vos avis pour décider sur le irti que nous avons à prendre pour notre profit, pour notre sûreté. Resterons-nous dans Paris ? ons-nous battre l'*antiphe* sur le grand *Trimar* ? * rlez, & que chacun dise son sentiment à son tour, on son rang d'ancienneté. »

* Aller sur les grands Chemins.

i reste, le sujet de cette Comédie est peu de chose : s d'un Procureur est amoureux de la fille d'un ri-Négociant, promise à M. Pataut, autre Négociant goulême. Cartouche est employé pour rompre le ige de l'Angoumoisin, & le renvoyer en son pays. intrigue est à peu près pareille à celle de Pourcenac, & M. Pataut est encore plus bête que le sien.

1721. „ son caractére d'après nature. Cette „ Comédie avoit été composée avant „ la prise de Cartouche sous le titre *des* „ *Voleurs*, ou de l'*Homme imprenable*. Les Comédiens n'eurent pas la „ permission de la jouer, parce qu'elle „ sembloit attaquer tant de personnes „ commandées pour prendre un seul „ homme, &c.

ÆGYSTE, (*a*)

Tragédie, de Messieurs SÉGUINEAU *&* PRALARD,

Représentée pour la première fois, le Mardi 18 Novembre. (Cinq représentations, la derniére le Mercredi 26 du même mois, sur le Théatre du Palais Royal,) *non imprimée.*

Le Mercure du mois de Novembre 1721. *pages* 135-141.

„ LE 18 Novembre, on a représenté „ la Tragédie nouvelle d'*Ægyste*. „ Les rôles sont distribués en cette ma- „ niére.

TINDARE, *Roy de Sparte*, le Sieur Poisson, fils.

(*a*) « Le 20 Juillet 1719. lecture d'une Tragédie „ intitulée : *La mort d'Atrée*, de M. Séguineau & „ Pralard, reçut tout d'une voix, en retranchant la „ derniére Scéne, où Atrée blessé par Ægyste, vient „ mourir sur le Théatre. » (*Note manuscrite.*)

RÉE, *Roy d'Argos*, le Sieur le Grand, le pere. 1721.

IESTE, *frere d'Atrée*, le Sieur Baron.

YSTE, *fils de Thyeste & de Pélopée*, e Sieur Quinault.

AMEMNON, *fils d'Atrée*, le Sieur Quinault Dufresne.

OPÉE, *fille de Thyeste, & mere d'Ægyste, connue sous le nom d'I-ÉNE*, . . Mademoiselle le Couvreur.

La Scéne est à Sparte.

Comme cette Piéce n'est point imrimée, nous ne pouvons pas en doner un extrait dans les formes. En ttendant, voici un petit Mémoire u'un des Auteurs de cette Piéce nous prié d'inférer dans le Mercure. Nous sérerons de même les défences, que elui qui y est attaqué voudra nous aire tenir.

On sçait que la nouvelle Tragédie d'Ægyste est un Ouvrage de société, je ne me défend pas d'y avoir beauoup de part; mais il n'est pas juste ue je partage avec mon associé les ouanges qu'il a seul méritées. Je lui isse toute la gloire de sa Pélopée, n'y prétens rien. J'ai même sujet de e plaindre qu'une étrangére se soit

1721. » *introduite à mon insçû, pour y mettre le désordre en mon absence, après avoir chassé la fille de la maison. Clitemnestre, dont elle a pris la place, ne sçauroit rien perdre de ses droits jusqu'à ce qu'elle soit jugée ; elle est bien éloignée d'y vouloir rentrer avec triomphe ; & pour les réclamer seulement en justice, tout favorables qu'ils sont, elle auroit besoin d'un peu de cette confiance avec laquelle sa rivale s'est osé introduire. Voilà ce que j'ai à dire de plus pressé. J'aurois d'autres éclaircissemens à donner pour mon intérêt ; mais je promets que je n'en fatiguerai point le Public, & que je ne lui donnerai qu'à mesure ou qu'il paroîtra le souhaiter, ou qu'on m'y forcera.*

» Au reste, si l'on a trouvé des défauts dans la Tragédie d'Ægyste, on y a aussi trouvé des beautés dont nous pourrons parler le mois prochain. Un argument fait sur les représentations de cette Piéce, qu'on vient de nous envoyer, pourra cependant satisfaire la curiosité des Lecteurs. Nous n'y changerons rien.

» La haine qui régnoit depuis longtems entre Atrée & Thieste, avoit produit des effets si funestes, que » Tyndare,

» Tyndare, Roy de Sparte, selon cette » Fable, pour en arrêter le cours, en- » treprit de réconcilier ces deux fréres » ennemis. Sparte qui servoit déja d'azile » à Thieste, sur lequel Atrée avoit usur- » pé le trône d'Argos, fut le lieu du » congrès. Atrée s'y rendit. Tyndare » lui avoit promis en mariage sa fille » Clitemnestre pour son fils Agamem- » non; la paix devoit se conclure à la » faveur de cet hymen, par la restitu- » tion du trône usurpé; en quoi Tyn- » dare est d'autant plus généreux, que » parlà sa fille devoit avoir un trône » de moins.

1721.

» Thieste témoigne beaucoup de défiance à l'approche d'Atrée, & Atrée ne peut si bien dissimuler à son arrivée, qu'il ne lui échape quelques marques de sa mauvaise volonté, en présence même de Tyndare. Il se plaint que les Argiens se sont révoltés en faveur de son frére, qu'il accuse d'avoir fomenté cette révolte, & fait connoître à Tyndare qu'il vient d'envoyer son fils Agamemnon contre les rebelles, pour les faire rentrer dans son obéissance, se réservant après le droit de faire une restitution volontaire d'un trône qui lui appartient par droit de conquête. Des prétextes si frivoles

1721. » irritent Tyndare, qui lui fait con-
» noître qu'il pourroit bien prendre parti
» contre lui, s'il s'obstine dans son in-
» justice. Atrée a recours à sa dissimula-
» tion ordinaire. Il fait espérer qu'il n'a-
» portera plus d'obstacle à cette paix
» tant désirée; mais dans un monolo-
» gue immédiatement après, il fait con-
» noître que ce prétendu traité de paix
» est un nouveau piége qu'il tend à
» Thieste, pour exercer de nouvelles
» barbaries contre lui, ne se promettant
» pas moins que de le faire assassiner par
» son propre fils Ægyste, dont lui seul
» connoît le sort; & qui semble lui
» avoir été adressé par les Dieux.

» Au second Acte, Ægyste se plaint
» aux Dieux de la cruauté qu'ils ont de
» lui cacher son origine. Atrée le trou-
» vant agité lui demande d'où vient son
» trouble. Ægyste lui raconte un songe,
» dont l'application équivoque flatte A-
» trée du succès de ses vœux; il dit à Æ-
» gyste qu'il est seul instruit du secret de sa
» naissance, qu'elle est des plus illustres,
» mais qu'il n'apprendra qui lui a don-
» né le jour qu'à une condition qu'Æ-
» gyste brûle de sçavoir; mais Atrée
» l'oblige à se retirer, voyant Agamem-
» non qui survient avec une prétendue
» fille du Gouverneur d'Argos, qui lui

» est présentée comme un garant de la » foi du Gouverneur. Atrée paroît satisfait de son fils, vainqueur des Argiens; il l'envoye annoncer cette heureuse nouvelle à Tyndare; il fait quelques complimens à son ôtage, & se retire. Le prétendu ôtage se fait connoître à sa confidente pour Pélopée, fille de Thieste. Elle lui dit que son malheureux pere effrayé d'un oracle qu'elle ignoroit, l'avoit bannie pour jamais de sa présence, & qu'elle s'étoit consacrée à Minerve par ses ordres: elle ajoûte qu'un jour étant sur le bord d'un fleuve, un inconnu voulut lui faire violence, qu'elle se sauva dans le temple, où malgré ses cris & malgré Minerve & tous les Dieux attestés, cet inconnu la suivit & exécuta son sacrilége dessein. Elle lui dit encore que s'étant jettée sur son épée pour venger son honneur outragé, cette épée lui étoit restée entre les mains par la fuite de son ennemi, & qu'elle avoit reconnu à ce funeste fer, que celui qui venoit de l'outrager étoit son propre pere. Cette affreuse connoissance, poursuit-elle, me porta à exposer aux bêtes farouches le détestable fruit d'un crime qui faisoit frémir la nature; mais les Dieux

1721.

» le conservérent malgré moi ; des Ber-
1721. » gers qui en avoient pris soin me le
» présentérent quelques années après,
» me le firent reconnoître à des circons-
» tances convainquantes ; je lui dis que
« Minerve le prenoit sous ses auspices ;
» je l'armai de l'épée de Thieste, & lui
» annonçai, sans lui révéler son sort,
» que ce fer devoit servir à éxécuter les
» ordres irrévocables du destin. Pélopée
» dit enfin qu'elle a quitté les Autels sa-
» crés par un ordre exprès de Minerve,
» qui lui a promis qu'elle trouveroit la
» fin de ses malheurs dans la Cour de
» Tyndare, où son pere Thieste, & son
» fils Ægyste sont actuellement sans con-
» noître leur véritable sort.

» Pélopée, sous le nom d'Iréne, dit à
» Agamemnon, au troisiéme Acte, que
» l'amour qu'il a pris pour elle ne doit
» pas rompre une paix qui doit faire la
» félicité de tant de peuples, & que
» d'ailleurs elle ne sçauroit répondre à
» sa tendresse. Agamemnon se laisse per-
» suader, & promet de lui sacrifier jus-
» qu'à son amour, en recevant la main
» de Clytemnestre, &c. Pélopée se re-
» tire ; Thieste vient ; la Scéne entre
» l'oncle & le neveu est affectueuse de
» part & d'autre. Atrée qui survient ne
» trouve pas bon que son fils ait des

» conférences ſecrettes avec ſon mortel » ennemi. Les deux fréres s'injurient réciproquement en préſence d'Agamem- » non. Atrée, reſte ſeul avec ce dernier, » lui reproche ſa tendreſſe pour ſon oncle, & le renvoye aux pieds de Clytemneſtre offenſée de ſon amour pour » la prétendue fille du Gouverneur d'Argos. Dans le monologue ſuivant, il ſe » prépare à mettre la derniére main à » ſa vengeance; Ægyſte vient à propos » pour en être l'inſtrument; Atrée lui » promet le trône d'Argos & Clytemneſtre, outre la connoiſſance de ſon » ſort; pourvû qu'il le venge de ſon » ennemi. Ægyſte eſt prêt à le venger, » mais à peine a-t-il appris que cet ennemi eſt Thieſte, qu'il frémit à ce » nom, par une eſpéce de preſſentiment que les Dieux font naître dans » ſon cœur. Il ſe détermine enfin à tuer » Thieſte.

1721.

» Thieſte commence le quatriéme » Acte avec Tyndare, à qui il fait entendre qu'Atrée à quelque mauvais » deſſein. Tyndare ne peut croire ce que » Thieſte lui veut perſuader, & jure de » ſe venger avec éclat, s'il vient à découvrir qu'Atrée trame quelque perfidie. Thieſte reſte ſeul ſur la Scéne à » réfléchir ſur ſon ſort; Ægyſte vient à

» de l'assassiner ; il tire l'épée sans que
1721. » Thieste s'en apperçoive ; mais par un
» secret avis des Dieux, il n'ose lui por-
» ter le coup mortel : pressé même par
» de violens remords, il met entre les
» mains de Thieste, ce même fer qu'il
» devoit tremper dans son sang, &
» demande la mort à celui à qui il avoit
» juré de la donner. Thieste, à la vûe
» de cette fatale épée, frémit d'horreur ;
» il se souvient qu'il l'a laissée autrefois
» entre les mains d'une fille qu'il a vio-
» lée ; il tremble qu'il n'ait remplit mal-
» gré lui l'oracle qu'il avoit voulu dé-
» mentir, en consacrant Pélopée sa fille
» au service de la chaste Minerve. Il
» interroge Ægyste, & par ses réponses,
» il se trouve confirmé dans ses soup-
» çons. Ægyste reconnoît Thieste pour
» son pere, & ne doutant point qu'A-
» trée, informé du secret de sa naissan-
» ce, n'ait voulu le rendre parricide ; il
» reprend son épée, & malgré tout ce
» que son pere lui peut dire, il court
» le venger ; Pélopée survient, & se
» faisant connoître pour fille de Thieste
» & pour mere & sœur d'Ægyste, elle
» l'invite à la vengeance que les destins
» exigent de lui.

» Au cinquiéme Acte, s'éxécute ce
» qui a été projetté dans la derniére

» Scéne du quatriéme Acte. Thieste ap- 1721.
» prend à Tyndare & à Agamemnon,
» que le cruel Atrée a voulu employer
» la main d'Ægyste son fils à lui don-
» ner la mort, pour avoir le barbare
» plaisir de le faire périr par un forfait
» affreux. Agamemnon frémit de ce
» parricide; il prie cependant encore
» Thieste de se réconcilier avec son
» frere. Pendant cette Scéne Ægyste
» tue Atrée, Agamemnon qui entend
» du bruit sort pour le secourir, mais
» à peine est-il sorti, qu'Ægyste vient
» annoncer à Thieste qu'Atrée ne vit
» plus, qu'il l'a tué au milieu de sa gar-
» de, qui est demeurée immobile par
» une espéce de miracle. Dans les pre-
» miéres représentations, Pélopée ve-
» noit se poignarder sur la Scéne; mais
» on a retranché & sa présence & les
» prédictions qu'elle y venoit faire. »

(N.) SÉGUINEAU, fils du Sieur *Séguineau*, *Sécrétaire* d'un Conseiller de la Grand'Chambre, & de (N.) le Quien, sœur du Sieur le Quien, Notaire, reçut une excellente éducation, de laquelle il profita beaucoup, ayant une grande aptitude pour les Sciences. SÉGUINEAU.

Après la mort de ses pere & mere, M. Séguineau se trouva possesseur d'un bien, qui lui donnoit toutes ses com-

modités, & plus que suffisant à un
1721. homme, qui comme lui aimoit & cultivoit les Belles-Lettres.

En 1719. les affaires des Finances du Royaume ayant pris de nouvelles formes, par le systême de M. Law, M. Séguineau qui reçut alors le remboursement d'une partie de ses fonds, les employa à acheter à très-haut prix des *Actions*, qu'on appelloit alors *Actions de l'Occident*. Et non content de ces acquisitions, il vendit le surplus de son bien pour avoir un plus grand nombre de ces effets, sur laquelle il fondoit une fortune immense.

Personne n'ignore le discrédit total où ces effets tombérent à la fin de l'année 1721. M. Séguineau réduit par cet événement dans une situation très-triste, fut obligé pour subsister de solliciter de l'emploi, & il en obtint un de premier Commis au *Visa* des Actions, Billets de Banque, & autres effets Royaux, &c.

En sortant du Caffé de Poincelet, (c'est aujourd'hui celui de Charpentier) & montant les marches du Pont-Neuf, du côté de la Samaritaine, M. Séguineau fit un faux pas, & sa jambe ayant plié, elle se cassa à la cheville du pied. On le porta chez lui; mais malgré le sçavoir

& les soins du fameux Petit, Chirurgien & son ami, la cangréne se mit à la playe, on lui proposa de lui couper la jambe, ce qu'il refusa absolument, & le mal continuant son progrès, il mourut au mois de Septembre 1722. âgé environ de quarante à quarante-cinq ans. 1721.

M. Séguineau étoit un garçon d'esprit, qui avoit des Lettres, & un grand goût pour la Géométrie & la Musique. On ne peut se dispenser de rapporter ici une idée singuliére qu'il avoit au sujet des Piéces de M. Dufresny; il vouloit les réduire à la régularité Géométrique. Assurément c'étoit une entreprise pareille à celle de trouver la quadrature du cercle, du mouvement perpétuel, &c.

PRALARD.

(N.) Pralard, fils d'un riche Libraire du même nom, & frere de Pralard Libraire, mort depuis environ deux ans, fut destiné au sortir de ses études à la profession d'Avocat, qu'il n'exerça point; le bien qu'il reçut de la succession de son pere & de sa mere lui parut suffisant pour suivre le penchant qui le portoit aux plaisirs. Le jeu fut sa passion dominante: enfin quelques années après s'être marié, il mourut d'une hydropisie de poitrine, au mois d'Août 1731. dans un âge peu avancé.

1721.

LA VENGEANCE DE L'AMOUR,

Comédie en vers, & en cinq Actes, de M. JOLLY,

Représentée une seule fois le Jeudi 4 Décembre. (*Non imprimée.*)

Le Mercure de Décembre 1721, p. 92.

« LA *Vengeance de l'Amour*, Co-
» médie de M. Jolly, que nous
» avions annoncée, & que le Public n'a
» point goûtée, n'ayant été représentée
» qu'une fois. Nous n'entrerons point
» dans les défauts qu'on reproche à l'Au-
» teur, lequel nous a écrit en ces termes :
» *Messieurs, après avoir vû reussir ma*
» *Comédie de l'*Ecole des Amans, *dont*
» *la simplicité, la pureté du stile, la*
» *versification châtiée, & les ressorts du*
» *cœur humain assez heureusement dé-*
» *veloppés, faisoient tout le mérite,*
» *j'ai crû que je devois m'attacher à ce*
» *genre de Comédie;* (a) *c'est ce qui*

(*a*) Dans un Journal Littéraire, intitulé : *Bibliothéque Françoise*, ou *Histoire Littéraire de la France*, *Tome I. seconde Partie*, p. 205. Voici ce qu'on dit de *la vengeance de l'Amour*. « L'Ecole des Amans.... » Cette Comédie, que le Public a recue avec applau-

» *m'a déterminé à choisir* la Vengeance » de l'Amour, *où je m'étois imaginé* » *que je pourrois employer les mêmes* » *moyens qui m'avoient si utilement* » *servi, puisque le Public en avoit été* » *content, au-delà même de mon espé-* » *rance; mais je vois bien que je n'ai* » *point assez réfléchi sur la grandeur de* » *l'entreprise, & sur le danger qu'il y* » *a de traiter de pareils sujets en cinq* » *Actes, où la simplicité, quelque or-* » *née qu'elle puisse être, ne peut se sou-* » *tenir; au lieu que dans une Piéce* » *en trois Actes, cette même simplicité,* » *accompagnée des circonstances dont* » *j'ai parlé, peut être favorablement* » *reçue, &c.* 1723.

» Nous joignons ici un fragment de » cette Comédie, fait dans l'idée des » Tableaux de l'Albane; il est placé à » la suite d'un récit que la Suivante fait » d'une jeune personne qui est revenue » du bal avec une passion dans la tête,

---

» dissement, est le coup d'essai de M. Jolly. Elle fit » croire que le Poëte soutiendroit la Scéne comique. » Mais il a si peu réussi dans *la vengeance de l'A-* » *mour*, que les espérances que l'on en avoit conçues » se sont dissipées. Il est vrai que les Héros perdent » quelquefois des batailles, ainsi qu'on assure que M. » Jolly l'a dit lui-même. Nous souhaitons sincérement » qu'il gagne la premiére qu'il hazardera. » La tréve entre le Public & M. Jolly dure encore, & il n'y a pas d'apparence que ce dernier la rompe.

1721. » & voulant à ce sujet donner l'essort » à son imagination, elle ajoûte ces » vers :

.... Une troupe d'Amours
Entre de tous côtés, & vole à son secours,
Autour d'elle aussitôt tous à l'envi s'empressent,
Les uns baisent ses mains, les autres la caressent,
L'un compose un bouquet, la couronne de fleurs.
Un autre tend la main pour recueillir ses pleurs.
Un autre prend son pouls, le tâte, l'étudie,
Et rit du prompt succès dont sa flêche est suivie.
Ce n'est pas tout, tandis que j'observe avec soin,
L'un d'eux vient m'avertir, & me montre en un coin,
Quatre de ces fripons charmez de leur conquête,
Dont la danse légére inventoit une fête,
Et qui par leur transport, & leur air triomphant,
M'apprenoient que contre eux en vain on se défend,
Et que des cœurs mutins la folle résistance,
Donne encor plus d'éclat à leur toute puissance.

Les vers que nous venons de rapporter, & qui sont annoncés par l'Auteur du Mercure, d'après celui qui les a composés, comme un morceau digne de passer à la postérité, ne paroissent pas d'un si grand éclat : c'est une idée assez bizarre, placée pour le débit brillant d'une Actrice, mais qui sûrement est postiche à l'Ouvrage. Terminons cet article par les noms des personnages de cette Comédie.

1721.

Acteurs de la Vengeance de l'Amour.

JULIE, Mademoiselle Dangeville, tante.

ARAMINTE, *cousine de Julie*, Mademoiselle Quinault l'aînée.

DORANTE, *Amant de Julie*, le Sieur Poisson, fils.

DAMON, *frere de Julie*, le Sieur Quinault.

DAMIS, *Tuteur d'Araminte*, le Sieur Duchemin.

NÉRINE, *Suivante de Julie*, Madame Deshayes.

MERLIN, *Valet de Damon*, le Sieur de la Thorilliére.

NOus terminons ce Volume par les Piéces remises au Théatre, dans le cours des Années 1717, 1718, 1719, 1720 & 1721.

1717.

ATHALIE, Tragédie de M. Racine, le Vendredi 12 Février; douze représentations, la derniére le 7 Mars suivant.

Disposition des principaux rôles.

JOAS, ... le jeune Laurent.
ATHALIE, . . . Mademoiselle Desmare.

JOAD, ... le Sieur Beaubour.
1721. JOSABET, ... Mademoiselle Duclos.
ZACHARIE, ... Madame Deshayes.
ABNER, ... le Sieur Poisson, fils.
MATHAN, ... le Sieur Dancourt.

LA MAISON DE CAMPAGNE, Comédie en prose, & en un Acte de M. Dancourt, le Lundi 15 Février; sept représentations.

LE FLATEUR, Comédie en prose, en cinq Actes, de M. Rousseau, le Samedi 15 Mai; sept représentations.

LES AMANS BROUILLÉS, Comédie en vers, en cinq Actes, de M. Quinault, au mois de Juillet.

HÉRACLIUS, Tragédie de Pierre Corneille, au mois d'Août.

LE PORT DE MER, Comédie en prose, en un Acte, suivie d'un divertissement, par M. Boindin, au mois d'Août.

STILICON, Tragédie de Thomas Corneille, le 24 Août.

1718.

LES CAPTIFS, Comédie en vers libres & en trois Actes, précédée d'un Prologue aussi en vers libres, par M. Roy, le Vendredi 4 Mars; quatre représentations.

LA DEVINERESSE, Comédie en prose

en cinq Actes de Messieurs Corneille (Thomas) & Devizé, le Lundi 7 Mars, sept représentations. 1721.

ATHALIE, Tragédie de M. Racine, le Dimanche 20 Mars.

L'APRÉS-SOUPÉ DES AUBERGES, Comédie en un Acte & en vers, de M. Raimond Poisson, le Mercredi 3 Juillet; quatre représentations.

LES FABBES D'ESOPE, *ou* (ESOPE A LA VILLE) Comédie en vers, en cinq Actes, de M. Boursault, le Dimanche 10 Juillet; cinq représentations.

SERTORIUS, Tragédie de P. Corneille, le Mardi 16 Août; sept représentations.

LE FOU RAISONNABLE, Comédie en vers, en un Acte, de M. Raimond Poisson, Vendredi 16 Septembre; sept représentations.

BAJAZET, Tragédie de M. Racine, le Dimanche 2 Octobre; dix représentations.

L'ANDRIENNE, Comédie en vers, en cinq Actes de M. Baron, le Lundi 3 Octobre; neuf représentations.

1719.

LE NÉGLIGENT, Comédie en prose, en trois Actes, & un Prologue aussi en

1721. prose ; de M. Dufresny, le Mardi 6 Juin ; sept représentations.

LE NAUFRAGE, Comédie en prose, en un Acte, suivie d'un divertissement, de M. de la Font, le Mardi 13 Juin ; treize représentations.

LA COMTESSE D'ORGUEIL, Comédie en vers, en cinq Actes, de Thomas Corneille, le Vendredi 14 Juillet ; sept représentations.

PÉNÉLOPE, Tragédie de M. l'Abbé Genest, le Vendredi 18 Août ; cinq représentations.

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT, Comédie en vers, en un Acte, de M. le Grand, le Lundi 28 Août ; dix représentations.

1720.

ŒDIPE, Tragédie de M. de Voltaire, le Samedi 17 Août ; huit représentations.

Le Roy ayant permis au Sieur Baron de rentrer dans la Troupe de ses Comédiens François, ce célébre Acteur reparut pour la premiére fois sur le Théatre du Palais Royal le 10 Avril & représenta cette année & la suivante, dans différentes Piéces, qu'on peut regarder à l'égard de cet Acteur, comme autant de remises de Piéces. Nous croyons

croyons faire plaisir au Lecteur de lui en donner la suite Chronologique. 1721.

Le 10 Avril *Cinna*, dans la Tragédie de ce nom.

Le 12 *Sévére*, dans la Tragédie de Polyeucte.

Le 20 *Horace*, dans la Tragédie de ce nom.

Le 27 *Néron*, dans la Tragédie de Britannicus.

Le 4 May, *Mithridate*, dans la Tragédie de ce nom.

Le 11 *Ulysse*, dans la Tragédie de Pénélope.

Le 20 *Nicoméde*, dans la Tragédie de ce nom.

Le premier Juin, *Alceste*, dans la Comédie du Misantrope.

Le 10 *Dorante*, dans la Comédie du Menteur.

Le 19 *Rodrigue*, dans la Tragedie du Cid.

Le 29 *César*, dans la Tragédie de la mort de Pompée.

Le 8 Juillet, *Achille*, dans la Tragédie d'Iphigénie.

Le 15 *Horace*, dans la Comédie de l'Ecole des Femmes.

Le 24 *Antiochus*, dans la Tragédie de Rodogune.

1721. *Suite de l'Année 1720.*

Le . Septembre, *Pompée*, dans la Tragédie de Sertorius.

Le 9 *Moncades*, dans la Comédie de l'Homme à bonne fortune.

Le 16 *Pyrrhus*, dans la Tragédie d'Andromaque.

Le 23 *Eraste*, dans la Comédie de la Coquette & la Fausse Prude.

Le 30 *Ladislas*, dans la Tragédie de Venceslas.

Le 12 Octobre, *Pamphile*, dans l'Andrienne.

Le 19 *Œdipe*, dans la Tragédie du même nom, de P. Corneille.

Le 28 *D. Sanche d'Arragon*, dans la Tragédie du même nom.

Le 16 Novembre, *le Comte d'Essex*, dans la Tragédie du même nom.

LE CHEVALIER A LA MODE, Comédie en prose, en cinq Actes, de Messieurs Dancourt & Saintyon, le Samedi 7 Décembre; sept représentations.

1721.

Continuation des rôles représentés par le Sieur Baron.

Le 16 Janvier, *Amphitrion*, dans la Comédie de ce nom.

Le 18 *Xipharès*, dans la Tragédie de Mithridate. 1721.

Le 4 Février, *Andronic*, dans la Tragédie de ce nom.

Le Jeudi 29 Mai, *Joad*, dans la Tragédie d'Athalie.

Disposition des principaux rôles.

JOAS, . . . le Sieur Dangeville, cadet.
ATHALIE, ... Mademoiselle Duclos.
JOAD, ... le Sieur Baron.
JOSABET, . . . Mademoiselle Dangeville.
ZACHARIE, ... Madame Deshayes.
ABNER, ... le Sieur Poisson, fils.
MATHAN, ... le Sieur le Grand, pere.

ESOPE A LA COUR, Comédie en vers, en cinq Actes, de M. Boursault, le Jeudi 19 Juin; sept représentations. *Cette Piéce n'avoit point été reprise depuis la retraite du Sieur Dancourt. Ce fut le Sieur de la Thorilliere, pere, qui joua le principal rôle qui donne le titre à la Piéce.*

Suite des représentations du Sieur Baron.

Le 8 Juillet, *Acomat*, dans la Tragédie de Bajazet.

Le 18 *Scévole*, dans la Tragédie du même nom; onze représentations, la derniére le 6 Décembre suivant.

1721. *Disposition des principaux rôles.*

TARQUIN, ... le Sieur Poisson, fils.
SCÉVOLE, ... le Sieur Baron.
JUNIE, ... Mademoiselle Duclos.
PORSENNE, ... le Sieur le Grand, pere.
ARONS, ... le Sieur Dufresne.

Le 11 Septembre, *Jupiter*, dans la Comédie d'Amphitrion.

Le 15 *Mithridate*, dans la Tragédie de ce nom.

Le 13 Octobre, *D. Diegue*, dans la Tragédie du Cid.

Suite des Pièces remises durant le cours de cette année 1721.

LE MÉDISANT, Comédie en vers, en cinq Actes, de M. Néricault Destouches, le Vendredi 22 Août; quatre représentations.

MOMUS FABULISTE, Comédie en prose, en un Acte, de M. Fuselier, le Dimanche 5 Octobre, deux représentations.

LA THÉBAÏDE, *ou* LES FRÉRES ENNEMIS, Tragédie de M. Racine, le Vendredi 17 Octobre; quatre représentations.

Distribution des principaux rôles.

ETÉOCLE, ... le Sieur Dufresne.

POLYNICE, ... le Sieur Quinault. 1721.
JOCASTE, ... Mademoiselle Aubert.
ANTIGONE, Mademoiselle le Couvreur.
CRÉON, ... le Sieur Baron.
HÉMON, ... le Sieur Duclos.

Cette Tragédie n'avoit pas été reprise depuis plus de trente ans; elle fut assez bien reçue, & les trois derniers Actes parurent faire beaucoup de plaisir.

ARIANNE, Tragédie de Thomas Corneille, le Vendredi 14 Novembre; quatre représentations.

COLIN-MAILLARD, Comédie en prose, en un Acte, de M. Dancourt, le Mardi 2 Décembre; trois représentations.

ELECTRE, Tragédie de M. de Crébillon, le Mardi 9 Décembre; plusieurs représentations. Mademoiselle le Couvreur, faisoit le rôle qui donne le titre à la Piéce.

LE CURIEUX IMPERTINENT, Comédie en vers, en cinq Actes, de M. Néricault Destouches, le Samedi 27 Décembre.

Dans le Seiziéme Volume de cette Histoire, nous parlerons des Acteurs & Actrices, morts ou retirés depuis l'année 1708. jusqu'en l'année 1720.

Fin du Quinziéme Volume.

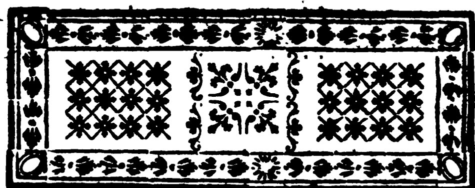


TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Pieces de Théatre dont les Extraits se trouvent dans ce Quinziéme Volume.

Freres

Fin de la Table Alphabétique.

AUTEURS

Dont on trouvera la Vie & le Catalogue des Ouvrages dans ce Quinziéme Volume.

Fin de la Table des Auteurs.



TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Poëmes Dramatiques qui ont parû depuis le commencement de l'année 1709. *jusqu'à la fin de l'année* 1721.



1709.

TURCARET, Comédie en prose, en cinq Actes, de *Le Sage*, (Jeudi 14 Février.)

Hérode, Tragédie, de l'*Abbé Nadal*. Vendredi 15 Février.)

La Famille extravagante, Comédie en un Acte & en vers, avec un divertissement, de *Le Grand*. (Vendredi 7 Juin.)

L'Amant masqué, Comédie en un Acte, en prose, avec un divertissement, non imprimée, de *Dufresny*. (Jeudi 8 Août.)

La Foire Saint Laurent, Comédie en un Acte & en vers, avec un divertissement, de *Le Grand*. (Mardi 10 Septembre.)

La Joueuse, Comédie en cinq Actes & en prose, avec un divertissement, de *Dufresny*. (Mardi 22 Octobre.)

La Mort de César, Tragédie, de l'*Abbé Pellegrin*, & de Mademoiselle *Barbier*. (Mardi 26 Novembre.)

Le Jaloux désabusé, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Campistron*. (Vendredi 13 Décembre.)

1710.

Le Naufrage *ou* la Pompe Funébre de Crispin, Comédie en un Acte, en vers, avec un divertissement, de *La Font*. (Samedi 14 Juin.)

La Comédie des Comédiens, *ou* l'Amour Charlatan, Comédie en trois Actes & en prose, avec trois divertissemens, de *Dancourt*. (Mardi 5 Août.)

Les Agioteurs, Comédie en trois Actes & en prose, de *Dancourt*, (Vendredi 26 Septembre.)

Le Curieux impertinent, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Destouches*. (Lundi 17 Novembre.)

Joseph, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte, de l'*Abbé Genest*. (Vendredi 19 Décembre.)

1711.

Rhadamiste & Zénobie, Tragédie de *Crébillon*. (Vendredi 23 Janvier.)

Interruption des Spectacles depuis le Mercredi 15 Avril jusqu'au Lundi 12 Mai suivant, inclusivement, à cause de la Mort de Monseigneur le Dauphin.

Les Amans ridicules, Comédie en un Acte & en vers, non imprimée, de *Le Grand*. (Lundi 7 Juin.)

L'Epreuve réciproque, Comédie en un Acte & en prose, de *Le Grand* & *Alain*. (Mardi 6 Octobre.)

Céphale & Procris, Comédie en trois Actes & en vers libres, avec trois Intermédes &

un Prologue, de *Dancourt*. (Mardi 27 Octobre.)

1712.

L'Ingrat, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Néricault Destouches*. (Jeudi 28 Janvier.)

Interruption des Spectacles depuis le Samedi 13 Février, jusqu'à la clôture du Théatre; à cause de la Mort de Madame la Dauphine, de celle de Monseigneur le Dauphin, & du jeune Dauphin.

Absalon, Tragédie tirée de l'Ecriture Sainte, de *Duché de Vancy*. (Jeudi 7 Avril.)

La Métamorphose Amoureuse, Comédie en un Acte & en prose, de *Le Grand*. (Samedi 6 Juillet.)

La Fille Valet, Comédie en trois Actes & en vers, non imprimée, d'*Abeille*. (Lundi 5 Septembre.)

L'Amour vengé, Comédie en un Acte & en vers, de *La Font*. (Vendredi 14 Octobre.)

Sancho Pança, Gouverneur, Comédie en cinq Actes & en vers, avec un divertissement, de *Dancourt*. (Mardi 15 Novembre.)

1713.

L'Irrésolu, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Néricault Destouches*. (Lundi 15 Janvier.)

Cornélie Vestale, Tragédie, de *Fuselier*. (Vendredi 27 Janvier.)

Ino & Mélicerte, Tragédie, de *Chancel de la Grange*. (Vendredi 10 Mars.)

La Fille Supposée, Comédie en trois Actes & en vers, non imprimée, de *Chancel de la Grange*. (Jeudi 11 Mai.)

L'Impromptu de Surêne, Comédie en un Acte, en prose, avec un divertissement, & un Prologue en vers lyriques, de *Dancourt*. (Mercredi 24 May.)

Les trois Freres Rivaux, Comédie en un Acte & en vers, de *La Font*. (Vendredi 4 Août.)

L'Usurier Gentilhomme, Comédie en un Acte & en prose, avec un divertissement, de *Le Grand*. (Lundi 11 Septembre.)

1714.

Xercès, Tragédie, de *Crébillon*. (Mardi 7 Février.)

Jonathas, Tragédie, de *Duché de Vancy*. (Lundi 26 Février.)

Habis, Tragédie, de Madame de *Gomez*. (Mardi 17 Avril.)

Interruption des Spectacles depuis le Jeudi 4 Mai jusqu'au Mercredi 17 *du même mois inclusivement, à cause de la Mort de Monseigneur le Duc de Berry.*

Les Rivaux d'eux-mêmes, Comédie en un Acte, d'un Auteur *Anonyme*, non imprimée. (Lundi 27 Août.)

Les Fêtes Nocturnes du Cours, Comédie en en Prose & en un Acte, avec un divertissement, & un Prologue en vers lyriques, & en musique, de *Dancourt*. (Mercredi 5 Septembre)

Les Captifs, Comédie en vers libres, en trois Actes, avec des divertissemens, & un Pro-

1715.

1716.

La Guinguette de la Finance, Comédie en prose & en un Acte, avec un divertissement, & un Prologue, non imprimée, de *Dancourt.* (Mardi 19 Mai.)

Le Triple Mariage, Comédie en un Acte, avec un divertissement, de *Néricault Destouches.* (Mardi 7 Juillet)

L'Aveugle clairvoyant, Comédie en un Acte & en vers, de *Le Grand.* (Vendredi 18 Septembre.)

Bals publics donnés sur le Théatre de la Comédie Françoise, le Dimanche 27 Décembre, &c.

Sophonisbe, Tragédie, de *Chancel de la Grange,* non imprimée. (Mardi 10 Novembre.)

Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie-Ballet en prose & en cinq Actes, de Moliére, *représenté par l'Académie-Royale de Musique, & les Comédiens du Roy, sur le Théatre du Palais Royal le Mercredi 30 Décembre.*

1717.

Sémiramis, Tragédie, de *Crébillon.* (Samedi 10 Avril.)

Le Prix de l'Arquebuse, Comédie en un Acte & en prose, avec un divertissement, de *Dancourt.* (Vendredi premier Octobre.)

L'Obstacle imprévû, ou l'Obstacle sans obstacle, Comédie en cinq Actes & en prose, de *Néricault Destouches.* (Lundi 18 Octobre.)

Antiochus & Cléopatre, Tragédie, de *Deschamps.* (Vendredi 29 Octobre.)

Cléarque, Tyran d'Héraclée, Tragédie, de Madame de *Gomez.* Dimanche 28 Novembre.)

divertissement, de *Fuselier*. (Mardi 26 Septembre.)

Les Héraclides, Tragédie, de *Danchet*. (Vendredi 29 Décembre.)

1720.

Plutus, Comédie en vers & en trois Actes, de *Le Grand*. (Jeudi 7 Février.)

Artémire, Tragédie, de *Voltaire*, non imprimée. (Jeudi 15 Février.)

L'Inconnu, *Comédie en cinq Actes & en vers, de* Thomas Corneille ; *premier Ballet dansé par Sa Majesté, dans son Palais des Tuilleries, le Samedi 24 Février.*)

La Comtesse de Follenville, Comédie en un Acte & en prose, non imprimée, de l'*Abbé Carcavi*. (Vendredi 11 Octobre.)

Le Pere intéressé, *ou* les vrais Amis, Comédie en cinq Actes & en vers, de l'*Abbé Pellegrin*, sous le nom du Chevalier *Pellegrin*, non imprimée. (Mardi 29 Novembre.)

Annibal, Tragédie, de *Marivaux*. (Lundi 16 Décembre.)

Les Folies de Cardénio, Piéce Héroï-Comique, en trois Actes & en prose, avec un Prologue & des divertissemens, de *Coypel*. *Deuxiéme Ballet dansé par le Roy dans son Château des Thuilleries*, (le Lundi 30 Décembre.)

1721.

Le Mariage fait & rompu, Comédie en trois Actes & en vers, de *Dufresny*. (Vendredi 14 Février.

Les Machabées, Tragédie, de *La Motte*. (Jeudi 6 Mars.)

Fin de la Table Chronologique.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Quinziéme Volume de l'Histoire du Théatre François*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 24. Octobre 1751.

Signé, BONAMY.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année ; Histoire du Théatre François ; Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Médecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilèges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impres-

tion desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie : & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servis de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes : DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires : foi soit ajoûtée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 442. fol. 382. conformément au Réglement du 28. Février 1723. A Paris le 25. May 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic*.



De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER 1751.



